NOV 19 1966

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Coll. spéc.

4ème partie.

4ème partie

4e partie

LE

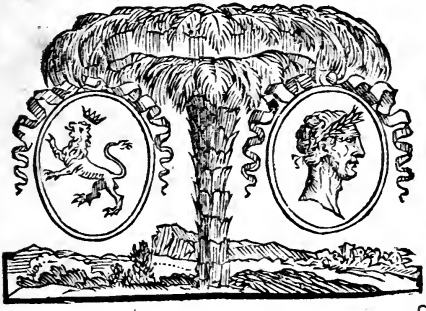
THEATRE

DE

P. CORNEILLE.

Reveu & corrigé par l'Autheur.

IV. PARTIE.



A ROVEN, Et se vend [illegible]

A PARIS,

Chez THOMAS IOLLY, au Palais, dans la petite Salle, à la Palme, & aux Armes de Hollande.

M. DC. LXVIII.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

POEMES
Contenus en cette quatrième Partie.

SERTORIVS,	Tragédie.
SOPHONISBE,	Tragédie.
OTHON,	Tragédie.
AGEZILAS,	Tragédie.
ATTILA,	Tragédie.

PQ
1741
1668
v. 4
coll. spéc.

LE LIBRAIRE AV LECTEVR.

IE n'ay pû tirer de l'Autheur pour ce quatrième Volume, un discours pareil à ceux qu'il a mis au devant des trois qui l'ont précédé, ny ſa Critique ſur les Piéces qui le compoſent, mais il m'a promis l'un & l'autre quand ce Volume ſera complet, & qu'il en aura huit comme les précédens. En attendant l'effet de cette promeſſe, je vous donne icy les Préfaces dont il a accompagné chacune de celles-cy quand il les a fait imprimer.

SERTORIVS.

NE cherchez point dans cette Tragédie les agréments qui sont en possession de faire réüssir au Théatre les Poëmes de cette nature; vous n'y trouverez, ny tendresses d'amour, ny emportements de passion, ny descriptions pompeuses, ny Narrations Pathetiques. Ie puis dire toutefois qu'elle n'a point déplû, & que la dignité des noms illustres, la grandeur de leurs intéresis, & la nouveauté de quelques caractéres ont suppleé au manque de ces graces. Le sujet est simple, & du nombre de ces événements connus, où il ne nous est pas permis de rien changer, qu'autant que la nécessité indispensable de les réduire dans la régle, nous force d'en resserrer les temps & les lieux. Comme il ne m'a fourny aucunes femmes, j'ay été obligé de recourir à l'invention pour en introduire deux, assez compatibles l'une & l'autre avec les véritez historiques à qui je me suis attaché. L'une a vécu de ce temps-là. C'est la prémiére femme de Pompée, qu'il répudia pour entrer dans

l'alliance de Sylla, par le mariage d'Aemilie fille de sa femme. Ce divorce est constant par le rapport de tous ceux qui ont écrit la vie de Pompée, mais aucun d'eux ne nous apprend ce que devint cette mal-heureuse, qu'ils appellent tous Antistie, à la réserve d'un Espagnol Evesque de Gironne, qui luy donne le nom d'Aristie, que j'ay préféré comme plus doux à l'oreille. Leur silence m'ayant laissé liberté entiére de luy faire un refuge, j'ay creu ne luy en pouvoir choisir un avec plus de vray-semblance, que chez les ennemis de ceux qui l'avoient outragée. Cette retraite en a d'autant plus, qu'elle produit un effet véritable, par les Lettres des principaux de Rome que je luy fais porter à Sertorius, & que Perpenna remit entre les mains de Pompée, qui en usa comme je le marque. L'autre femme est une pure idée de mon esprit, mais qui ne laisse pas d'avoir aussi quelque fondement dans l'histoire. Elle nous apprend que les Lusitaniens appellerent Sertorius d'Afrique, pour estre leur Chef contre le party de Sylla; mais elle ne nous dit point s'ils étoient en République, ou sous une Monarchie. Il n'y a donc rien qui répugne à leur donner une Reine, & je ne la pouvois faire sortir d'un sang plus considérable, que celuy de Viriatus dont je luy fais porter le nom, le plus grand homme que l'Espagne ait opposé aux Romains, & le

dernier qui leur a fait teſte dans ces Provinces avant Sertorius. Il n'étoit pas Roy en effet, mais il en avoit toute l'authorité, & les Préteurs & Conſuls que Rome envoya pour le combatre, & qu'il défit ſouvent, l'estimérent aſſez pour faire des Traitez de Paix avec luy, comme avec un Souverain & juſte Ennemy. Sa mort arriva ſoixante & huit ans avant celle que je traite; de ſorte qu'il auroit pû eſtre Ayeul ou Biſayeul de cette Reine que je fais parler icy.

Il fut défait par le Conſul Q. Servilius, & non par Brutus, comme je l'ay fait dire à cette Princeſſe, ſur la foy de cet Eveſque Espagnol que je viens de citer, & qui m'a jetté dans l'erreur après luy. Elle eſt aiſée à corriger par le changement d'un mot dans ce Vers unique qui en parle, & qu'il faut rétablir ainſi.

Et de Servilius l'astre prédominant.

Ie ſçay bien que Sylla dont je parle tant dans ce Poëme, étoit mort ſix ans avant Sertorius, mais à le prendre à la rigueur, il eſt permis de preſſer les temps pour faire l'unité de jour, & pourveu qu'il n'y aye point d'impoſſibilité formelle, je puis faire arriver en ſix jours, voire en ſix heures, ce qui s'eſt paſſé en ſix ans. Cela poſé, rien n'empeſche que Sylla ne meure avant Sertorius, ſans rien détruire de ce que je dis icy, puiſqu'il a pû mourir depuis qu'Arcas

est party de Rome pour apporter la Nouvelle de la démission de sa Dictature, ce qu'il fait en mesme temps que Sertorius est assassiné. Ie dis de plus, que bien que nous devions estre assez scrupuleux observateurs de l'ordre des temps; néanmoins pourveu que ceux que nous faisons parler se soient connus, & ayent eu ensemble quelques intérests à démesler, nous ne sommes pas obligez à nous attacher si préciſémẽt à la durée de leur vie. Sylla étoit mort quand Sertorius fut tué, mais il pouvoit vivre encor sans miracle, & l'Auditeur qui cõmunémẽt n'a qu'une teinture superficielle de l'histoire, s'offense rarement d'une pareille prolongation qui ne sort point de la vray-semblance. Ie ne voudrois pas toutefois faire une régle générale de cette licence, sans y mettre quelque distinctiõ. La mort de Sylla n'aporta aucun changement aux affaires de Sertorius en Espagne, & luy fut de si peu d'importãce, qu'il est malaisé en lisant la vie de ce Héros chez Plutarque, de remarquer lequel des deux est mort le prémier, si l'on n'en est instruit d'ailleurs. Autre chose est de celles qui renversent les Estats, détruisẽt les partis, & dõnẽt une autre face aux affaires, cõme a été celle de Pompée, qui feroit révolter tout l'Auditoire cõtre un Autheur, s'il avoit l'impudence de la remettre après celle de César. D'ailleurs il falloit colorer & excuser en quelque sorte la guerre que

Pompée & les autres Chefs Romains continuoient contre Sertorius ; car il eſt aſſez malaiſé de comprendre pourquoy l'on s'y obſtinoit, après que la République ſembloit eſtre rétablie par la démiſſion volontaire & la mort de ſon Tyran. Sans doute que ſon eſprit de Souveraineté qu'il avoit fait revivre dans Rome, n'y eſtoit pas mort avec luy, & que Pompée & beaucoup d'autres aſpirant dans l'ame à prendre ſa place, craignoient que Sertorius ne leur y fuſt un puiſſant obſtacle, ou par l'amour qu'il avoit toûjours pour ſa Patrie, ou par la grandeur de ſa réputation, & le mérite de ſes actions qui luy euſſent fait donner la préférence, ſi ce grand ébranlement de la République l'euſt miſe en état de ne ſe pouvoir paſſer de maiſtre. Pour ne pas deshonorer Pompée par cette jalouſie ſecrette de ſon ambition, qui ſemoit dés lors ce qu'on a veu depuis éclater ſi hautement, & qui peut-eſtre étoit le véritable motif de cette guerre, je me ſuis perſuadé qu'il étoit plus à propos de faire vivre Sylla, afin d'en attribuer l'injuſtice à la violence de ſa domination. Cela m'a ſervy de plus à arreſter l'effet de ce puiſſant amour que je luy fais conſerver pour ſon Ariſtie, avec qui il n'euſt pû ſe défendre de renoüer, s'il n'euſt eu rien à craindre du coſté de Sylla, dont le nom odieux, mais illuſtre, donne un grand poids

aux raisonnemens de la Politique, qui fait l'ame de toute cette Tragédie.

Le mesme Pompée semble s'écarter un peu de la prudence d'un Général d'Armée, lors que sur la foy de Sertorius il vient conférer avec luy dans une ville, dont ce Chef du party contraire est maistre absolu; mais c'est une confiance de généreux à généreux, & de Romain à Romain, qui luy donne quelque droit de ne craindre aucune supercherie de la part d'un si grand homme. Ce n'est pas que je ne veüille bien accorder aux Critiques qu'il n'a pas assez pourveu à sa propre seureté, mais il m'étoit impossible de garder l'unité de lieu, sans luy faire faire cette eschapée, qu'il faut imputer à l'incommodité de la régle, plus qu'à moy qui l'ay bien veuë. Si vous ne voulez la pardonner à l'impatience qu'il avoit de voir sa femme dont je le fais encor si passionné, & à la peur qu'elle ne prist un autre mary, faute de sçavoir ses intentions pour elle, vous la pardonnerez au plaisir qu'on a pris à cette conférence, que quelques-uns des prémiers dans la Cour, & pour la naissance, & pour l'esprit, ont estimé autant qu'une Piéce entiére. Vous n'en serez pas desavoüé par Aristote, qui souffre qu'on mette quelquefois des choses sans raison sur le Théatre, quand il y a apparence qu'elles seront bien receuës, & qu'on a lieu d'espérer que

les avantages que le Poëme en tirera pourront mériter cette grace.

SOPHONISBE.

CEtte Piéce m'a fait connoiſtre qu'il n'y a rien de ſi pénible, que de mettre ſur le Théatre un Sujet qu'un autre y a déja fait réüſſir; mais auſſi j'oſe dire qu'il n'y a rien de ſi glorieux, quand on s'en acquite dignement. C'eſt un double travail, d'avoir tout enſemble à éviter les ornements dont s'eſt ſaiſi celuy qui nous a prévenus, & à faire effort pour en trouver d'autres qui puiſſent tenir leur place. Depuis trente ans que Monſieur Mairet a fait admirer ſa Sophonisbe ſur noſtre Théatre, elle y dure encor, & il ne faut point de marque plus convaincante de ſon mérite, que cette durée, qu'on peut nommer une ébauche, ou plûtoſt des arrhes de l'immortalité, qu'elle aſſeure à ſon illustre Autheur. Et certainement il faut avoüer qu'elle a des endroits inimitables, & qu'il ſeroit dangereux de retaſter après luy. Le démeſlé de Scipion avec Maſſiniſſe, & les deſeſpoirs de ce Prince ſont de ce nombre: il eſt impoſſible de penſer rien de plus juſte, & tres-difficile de l'exprimer plus heureuſement. L'un & l'autre ſont de ſon invention, je n'y pouvois toucher ſans

luy faire un larcin, & si j'avois été d'humeur à me le permettre, le peu d'espérance de l'égaler me l'auroit défendu. I'ay creu plus à propos de respecter sa gloire & ménager la mienne, par une scrupuleuse éxactitude à m'écarter de sa route, pour ne laisser aucun lieu de dire, ny que je sois demeuré au dessous de luy, ny que j'aye prétendu m'élever au dessus, puisqu'on ne peut faire aucune comparaison entre des choses, où l'on ne voit aucune concurrence. Si j'ay conservé les circonstances qu'il a changées, & changé celles qu'il a conservées, ç'a été par le seul dessein de faire autrement, sans ambition de faire mieux. C'est ainsi qu'en usoiēt nos Anciens, qui traitoient d'ordinaire les mesmes Sujets. La mort de Clytemnestre en peut servir d'éxemple. Nous la voyons encor chez Æschile, chez Sophocle, & chez Euripidie, tuée par son fils Oreste, mais chacun d'eux a choisi de diverses maniéres pour arriver à cet événement, que aucun des trois n'a voulu chāger, quelque cruel & dénaturé qu'il fust, & c'est surquoy nostre Aristote en a établi le Précepte. Cette noble & laborieuse émulation a passé de leur Siécle jusqu'au nostre, au travers de plus de deux mille ans qui les séparent. Feu Monsieur Tristan a renouvelé Mariane & Panthée sur les pas du défunt sieur Hardy. Le grand éclat que Monsieur de Scudéry a donné à sa Didon n'a point empes-

ché que Monſieur de Bois-Bobert n'en ait fait voir une autre trois ou quatre ans après, ſur une diſpoſition qui luy en avoit été donnée, à ce qu'il diſoit, par Monſieur l'Abbé d'Aubignac. A peine la Cléopatre de Monſieur de Benſerade a paru, qu'elle a été ſuivie du Marc-Antoine de Monſieur Mairet, qui n'eſt que le meſme Sujet ſous un autre tiltre. Sa Sophonisbe meſme n'a pas été la prémiére qui aye ennobly les Théatres des derniers temps. Celle du Tricin l'avoit précédée en Italie, & celle du ſieur de Mont-chreſtien en France, & je voudrois que quelqu'un ſe vouluſt divertir à retoucher le Cid, ou les Horaces, avec autant de retenuë pour ma conduite & pour mes penſées, que j'en ay eu pour celles de Monſieur Mairet.

Vous trouverez en cette Tragédie les caractéres tels que chez Tite-Live; vous y verrez Sophonisbe avec le meſme attachement aux intéreſts de ſon païs, & la meſme haine pour Rome, qu'il luy attribuë. Ie luy préte un peu d'amour, mais elle régne ſur luy, & ne daigne l'écouter, qu'autant qu'il peut ſervir à ces paſſions dominantes qui régnent ſur elle, & à qui elle ſacrifie toutes les tendreſſes de ſon cœur, Maßiniſſe, Syphax, ſa propre vie. Elle en fait ſon unique bonheur, & en ſoûtient la gloire avec une fierté ſi noble & ſi élevée, que Lælius eſt contraint d'avoüer luy-meſme qu'elle méritoit

d'estre née Romaine. Elle n'avoit point abandonné Syphax après deux défaites, elle étoit preste de s'ensévelir avec luy sous les ruïnes de sa Capitale, s'il y fust revenu s'enfermer avec elle après la perte d'une troisième bataille: mais elle vouloit qu'il mouruſt, plûtost que d'accepter l'ignominie des fers & du Triomphe où le réservoient les Romains; & elle avoit d'autant plus de droit d'attendre de luy cet effort de magnanimité, qu'elle s'étoit résoluë à prendre ce party pour elle, & qu'en Afrique s'étoit la coûtume des Rois de porter toûjours sur eux du poiſon tres-violent, pour s'épargner la honte de tomber vivants entre les mains de leurs ennemis. Ie ne sçay si ceux qui l'ont blâmée de traiter avec trop de hauteur ce malheureux Prince après sa disgrace, ont assez conceu la mortelle horreur qu'a deu exciter en cette grande ame la veuë de ces fers qu'il luy apporte à partager; mais du moins ceux qui ont eu peine à souffrir qu'elle euſt deux maris vivants, ne se sont pas souvenus que les loix de Rome vouloient que le mariage se rompiſt par la captivité. Celles de Carthage nous sont fort peu connuës, mais il y a lieu de présumer, par l'exemple meſme de Sophonisbe, qu'elles étoient encor plus faciles à ces ruptures. Asdrubal son pére l'avoit mariée à Maſſiniſſe, avant que d'emmener ce jeune Prince en Espagne où il commandoit les Ar-

mées de cette République ; & neantmoins, durant le ſéjour qu'ils y firent, les Carthaginois la mariérent de nouveau à Syphax, ſans uſer d'aucune formalité, ny envers ce prémier mary, ny envers ce pére, qui demeura extrémement ſurpris & irrité de l'outrage qu'ils avoient fait à ſa fille & à ſon gendre. C'eſt ainſi que mon Autheur appelle Maſſiniſſe, & c'eſt là deſſus que je le fais ſe fonder icy, pour ſe reſſaiſir de Sophonisbe ſans l'authorité des Romains, comme d'une femme qui étoit déja à luy, & qu'il avoit épouſée avant qu'elle fuſt à Syphax.

On s'eſt mutiné toutefois contre ces deux maris, & je m'en ſuis étonné d'autant plus, que l'année derniére je ne m'aperceus point qu'on ſe ſcandaliſaſt de voir dans le Sertorius, Pompée mary de deux femmes vivantes, dont l'une venoit chercher un ſecond mary aux yeux meſme de ce prémier. Ie ne vois aucune apparence d'imputer cette inégalité de ſentimens à l'ignorance du Siécle, qui ne peut avoir oublié en moins d'un an cette facilité que les Anciẽs avoient donnée aux Divorces, dont il étoit ſi bien inſtruit alors ; mais il y auroit quelque lieu de s'en prendre à ceux, qui ſçachant mieux la Sophonisbe de Monſieur Mairet que celle de Tite-Live, ſe ſont haſtez de condamner en la mienne tout ce qui n'étoit pas de leur connoiſſance, & n'ont pû faire cette réfléxion que la

mort de Syphax étoit une fiction de Monsieur Mairet, dont je ne pouvois me servir sans faire un pillage sur luy, & comme un attentat sur sa gloire. Sa Sophonisbe est à luy, c'est son bien, qu'il ne faut pas luy envier, mais celle de Tite-Live est à tout le monde. Le Tricin & Montchrestien qui l'ont fait revivre avant nous, n'ont assassiné aucun des deux Rois, j'ay creu qu'il m'étoit permis de n'estre pas plus cruel, & de garder la mesme fidélité à une Histoire assez connuë parmy ceux qui ont quelque teinture des Livres, pour nous convier à ne la démentir pas.

I'accorde qu'au lieu d'envoyer du poison à Sophonisbe, Massiniſſe devoit soûlever les Troupes qu'il commandoit dans l'Armée, s'attaquer à la personne de Scipion, se faire blesſer par ſes Gardes, & tout percé de leurs coups venir rendre les derniers soûpirs aux pieds de cette Princeſſe. C'euſt été un amant parfait, mais ce n'euſt pas été Massiniſſe. Que ſçait-on meſme ſi la prudence de Scipion n'avoit point donné de ſi bons ordres, qu'aucun de ces emportemens ne fuſt en ſon pouvoir? Ie le marque aſſez pour en faire naiſtre quelque penſée en l'eſprit de l'Auditeur judicieux & deſintéreſſé, dont je laiſſe l'imagination libre ſur cet Article. S'il aime les Héros fabuleux, il croira que Lælius & Eryxe entrant dans le Camp y trouveront

celuy-cy mort de douleur, ou de ſa main. Si les veritez luy plaiſent davantage, il ne fera aucun doute qu'il ne s'y ſoit conſolé auſſi aiſément, que l'Hiſtoire nous en aſſeure. Ce que je fais dire de ſon deſeſpoir à Mététulle, s'accommode avec l'une & l'autre de ces idées, & je n'ay peut-eſtre encor fait rien de plus adroit pour le Théatre, que de tirer le rideau ſur des déplaiſirs, qui devoient eſtre ſi grands, & eurent ſi peu de durée.

Quoy qu'il en ſoit, comme je ne ſçay que les Régles d'Ariſtote, & d'Horace, & ne les ſçay pas meſme trop bien, je ne hazarde pas volontiers en dépit d'elles ces agrémens ſurnaturels & miraculeux, qui défigurent quelquefois nos Perſonnages autant qu'ils les embelliſſent, & détruiſent l'Hiſtoire au lieu de la corriger. Ces grands coups de maiſtre paſſent ma portée; je les laiſſe à ceux qui en ſçavent plus que moy, & j'aime mieux qu'on me reproche d'avoir fait mes femmes trop Heroïnes, par une ignorante & baſſe affectation de les faire reſſembler aux Originaux qui en ſont venus juſqu'à nous, que de m'entendre loüer d'avoir efféminé mes Héros, par une docte & ſublime complaiſance au gouſt de nos délicats, qui veulent de l'amour par tout, & ne permettent qu'à luy de faire auprès d'eux la bonne ou mauvaiſe fortune de nos Ouvrages.

Eryxe n'a point icy l'avantage de cette reſſemblance, qui fait la principale perfection des portraits. C'eſt une Reine de ma façon, de qui ce Poëme reçoit un grand ornement, & qui pourroit toutefois y paſſer en quelque ſorte pour inutile, n'étoit qu'elle ajouſte des motifs vrayſemblables aux Hiſtoriques, & ſert tout enſemble d'aiguillon à Sophonisbe pour précipiter ſon mariage, & de prétexte aux Romains pour n'y point conſentir. Les proteſtations d'amour que ſemble luy faire Maßiniſſe au commencement de leur prémier entretien, ne ſont qu'un Equivoque, dont le ſens caché regarde cette autre Reine. Ce qu'elle y répond fait voir qu'elle s'y méprend la prémiere, & tant d'autres ont voulu s'y méprendre après elle, que je me ſuis creu obligé de vous en avertir.

Quand je feray joindre cette Tragédie à mes Recueils, je pourray l'éxaminer plus au long, comme j'ay fait les autres : cependant je vous demande pour ſa lecture un peu de cette faveur qui doit toûjours pancher du coſté de ceux qui travaillent pour le public, avec une attention ſincére, qui vous empeſche d'y voir ce qui n'y eſt pas, & vous y laiſſe voir tout ce que j'y fais dire.

OTHON.

SI mes amis ne me trompent, cette Piéce égale ou passe la meilleure des miennes. Quantité de suffrages illustres & solides se sont déclarez pour elle, & si j'ose y mesler le mien, je vous diray que vous y trouverez quelque justesse dans la conduite, & un peu de bon sens dans le raisonnement. Quant aux Vers, on n'en a point veu de moy que j'aye travaillez avec plus de soin. Le Sujet est tiré de Tacite, qui commence ses Histoires par celle-cy, & je n'en ay encor mis aucune sur le Théatre à qui j'aye gardé plus de fidélité, & presté plus d'invention. Les Caractéres de ceux que j'y fais parler y sont les mesmes que chez cet incomparable Autheur, que j'ay traduit tant qu'il m'a été poßible. I'ay taſché de faire paroiſtre les vertus de mon Héros en tout leur éclat, ſans en diſſimuler les vices non-plus que luy, & je me ſuis contenté de les attribuër à une Politique de Cour, où quand le Souverain ſe plonge dans les débauches, & que ſa faveur n'eſt qu'à prix, il y a preſſe à qui ſera de la partie. I'y ay conſervé les événe-

mens, & pris la liberté de changer la maniére dont ils arrivent, pour en jetter tout le crime sur un meschant homme, qu'on soupçonna dés-lors d'avoir donné des ordres secrets pour la mort de Vinius, tant leur inimitié étoit forte & déclarée. Othon avoit promis à ce Consul d'épouser sa fille s'il le pouvoit faire choisir à Galba pour successeur, & comme il se vit Empereur sans son ministére, il se creut dégagé de cette promesse, & ne l'épousa point. Ie n'ay pas voulu aller plus loin que l'Histoire, & je puis dire qu'on n'a point encor veu de Piéce où il se propose tant de mariages pour n'en conclure aucun. Ce sont intrigues de Cabinet qui se détruisent les unes les autres. I'en diray davantage, quand mes Libraires joindront celle-cy aux recueils qu'ils ont fait de celles de ma façon qui l'ont précédée.

AGE'ZILAS.

IL ne faut que parcourir les vies d'Agéſilas & de Lyſander chez Plutarque, pour démeſler ce qu'il y a d'historique dans cette Tragédie. La maniére dont je l'ay traitée n'a point d'éxemple parmy nos François, ny dans ces précieux restes de l'Antiquité qui ſont venus jusqu'à nous, & c'eſt ce qui me l'a fait choiſir. Les prémiers qui ont travaillé pour le Théatre ont travaillé ſans éxemple, & ceux qui les ont ſuivis y ont fait voir quelques nouveautez de temps en temps. Nous n'avons pas moins de privilége. Auſſi noſtre Horace qui nous recommande tant la lecture des Poëtes Grecs par ces paroles,

Vos exemplaria Græca
Nocturna verſate manu, verſate diurna,

ne laiſſe pas de loüer hautement les Romains d'avoir osé quitter les traces de ces meſmes Grecs, & pris d'autres routes.

Nil intentatum noſtri liquere poëtæ,
Nec minimum meruére decus, veſtigia
Auſi deſerere. (Græca

Leurs régles ſont bonnes, mais leur méthode n'eſt pas de noſtre ſiécle, & qui s'attacheroit à ne marcher que ſur leurs pas, feroit ſans doute peu de progrès, & divertiroit mal ſon Auditoire. On court à la vérité quelque risque de s'égarer, & meſme on s'égare aſſez ſouvent, quand on s'écarte du chemin batu; mais on ne s'égare pas toutes les fois qu'on s'en écarte. Quelques-uns en arrivent plûtoſt où ils prétendent, & chacun peut hazarder à ſes périls.

ATTILA.

LE nom d'Attila eſt aſſez connu, mais tout le monde n'en connoit pas tout le caractére. Il étoit plus homme de teſte que de main, taſchoit à diviſer ſes ennemis, ravageoit les peuples indéfendus, pour donner de la terreur aux autres & tirer tribut de leur épouvante, & s'étoit fait un tel empire ſur les Rois qui l'accompagnoient, que quand meſme il leur eût commandé des parricides, ils n'euſſent oſé luy deſobéïr. Il eſt malaiſé de ſçavoir quelle étoit ſa Religion;

le ſurnom de Fléau de Dieu qu'il prenoit luy-meſme, montre qu'il n'en croyoit pas pluſieurs. Ie l'estimerois Arien comme les Ostrogots & les Gépides de ſon Armée, n'étoit la pluralité des femmes que je luy ay retranchée icy. Il croyoit fort aux Devins, & c'étoit peut-eſtre tout ce qu'il croyoit. Il envoya demander par deux fois à l'Empereur Valentinian ſa ſœur Honorie avec de grandes menaces, & en l'attendant il épouſa Ildione, dont tous les Hiſtoriens marquent la beauté, ſans parler de ſa naiſſance. C'eſt ce qui m'a enhardy à la faire ſœur d'un de nos prémiers Rois, afin d'oppoſer la France naiſſante au déclin de l'Empire. Il eſt conſtant qu'il mourut la prémiére nuit de ſon mariage avec elle. Marcellin dit qu'elle le tua elle-meſme, & je luy en ay voulu donner l'idée, quoy que ſans effet. Tous les autres rapportent qu'il avoit accoûtumé de ſeigner du nez, & que les vapeurs du vin & des viandes dont il ſe chargea fermerent le paſſage à ce ſang, qui après l'avoir étouffé ſortit avec violence par tous les conduits. Ie les ay ſuivis ſur la maniére de ſa mort, mais j'ay creu plus à propos d'en attribuer la cauſe à un excès de colére, qu'à un excès d'intempérance.

Au reſte on m'a preſſé de répondre icy par occaſion

occaſion aux invectives qu'on a publiées depuis quelque temps contre la Comédie, mais je me contenteray d'en dire deux choſes, pour fermer la bouche à ces ennemis d'un divertiſſement ſi honneſte & ſi utile. L'un que je ſoûmets tout ce que j'ay fait & feray à l'avenir à la cenſure des Puiſſances, tant Eccléſiaſtiques que Séculiéres, ſous leſquelles Dieu me fait vivre ; je ne ſçay s'ils en voudroient faire autant. L'autre, que la Comédie eſt aſſez juſtifiée par cette célébre Traduction de la moitié de celles de Térence, que des perſonnes d'une piété éxemplaire & rigide ont donnée au Public, & ne l'auroient jamais fait, ſi elles n'euſſent jugé qu'on peut innocemment mettre ſur la Scéne des filles engroſſées par leurs amants, & des Marchands d'Eſclaves à proſtituër. La noſtre ne ſouffre point de tels ornements. L'amour en eſt l'ame pour l'ordinaire ; mais l'amour dans le malheur n'excite que la pitié, & eſt plus capable de purger en nous cette paſſion, que de nous en faire envie.

Il n'y a point d'homme au ſortir de la repréſentation du Cid qui vouluſt avoir tué comme luy le pére de ſa Maîtreſſe, pour en recevoir de pareilles douceurs, ny de fille qui ſouhaitaſt que ſon amant euſt tué ſon pére, pour avoir la joye de l'aimer en pour-

ſuivant ſa mort. Les tendreſſes de l'amour content ſont d'une autre nature, & c'eſt ce qui m'oblige à les éviter. I'eſpére un jour traiter cette matiére plus au long, & faire voir quelle erreur c'eſt de dire qu'on peut faire parler ſur le Théatre toutes ſortes de gens ſelon toute l'étenduë de leurs caractéres.

PRIVILEGE DV ROY.

LOVIS PAR LA GRACE DE DIEV ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos Amez & Feaux Conseillers les gens tenans nos Cours de Parlement, Maistres des Requestes ordinaires de nostre Hostel, Baillifs, Seneschaux, Prevosts, leurs Lieutenants, & à tous autres nos Iusticiers & Officiers qu'il appartiendra, Salut. Nostre bien amé le Sieur Corneille, nous a fait remontrer qu'il auroit composé cy-devant *plusieurs Piéces de Théatre, tant Comédies, que Tragédies*, lesquelles il auroit fait imprimer en vertu des Priviléges que nous aurions cy-devant accordez, tant à luy, qu'aux Libraires qui auroient eu pouvoir de luy, pendant un temps ; lesquels la pluspart seroient expirez, ou prests d'expirer ; & dautant que depuis les prémiéres impressions ledit Sieur Corneille auroit corrigé beaucoup de choses esdites Piéces, qu'il desireroit maintenant faire imprimer avec lesdites corrections, pour l'intéreſt de sa réputation, pourquoy il luy conviendroit faire beaucoup de frais ; C'est pourquoy il

nous a supplié luy accorder nos Lettres à ce nécessaires. A CES CAUSES, Desirans gratifier, & favorablement traiter ledit Sieur Corneille, Nous luy avons permis & permettons par ces présentes, d'imprimer ou faire imprimer, vendre & distribuer par tout nostre Royaume, *lesdites Piéces de Théatre, tant Comédies, que Tragédies*, & ce par tel Imprimeur ou Libraire qu'il voudra choisir, & en telles marges, tels caractéres, & autant de fois que bon luy semblera, conjointement, ou séparément, durant le temps & terme de neuf années, à compter du jour que lesdites Piéces de Théatre seront imprimées pour la prémiére fois, en vertu du présent Privilége. Et faisons tres-expresses inhibitions & défenses à tous Imprimeurs & Libraires, & autres personnes de quelque qualité qu'ils soient, d'imprimer ou faire imprimer, vendre ny debiter aux lieux de nostre obeïssance, pendant ledit temps, lesdites Piéces, sans le congé & consentement de l'Exposant, ou de ceux qui auront droit de luy; à peine aux contrevenants de trois mil livres d'amende, dépens, dommages & intérests, payables sans deport par chacun des contrevenans, & applicables un tiers à Nous, un tiers à l'Hostel-Dieu de Paris, & l'autre

tiers à l'Exposant, ou au Libraire qu'il aura choisi ; de confiscation des Exemplaires contrefaits, & de tous dépens ; à la charge d'en mettre par ledit Sieur Corneille deux Exemplaires dans nostre Bibliothéque publique, & un en celle de nostre tres-cher & feal le Sieur MOLE' Chevalier, Garde des Sceaux de France, Prémier Président en nostre Cour de Parlement de Paris, avant que les exposer en vente. Nous voulons & vous mandons, que vous faſſiez joüir pleinement & paisiblement durant ledit temps l'Exposant, & ceux qui auront droit de luy, sans souffrir qu'ils y reçoivent aucun empeschement. Voulons aussi qu'en mettant au commencement ou à la fin de chacune desdites Piéces ou Volumes, un Extrait des présentes, elles soient tenuës pour deuëment signifiées, & que foy soit ajoustée aux copies collationnées par un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, comme à l'Original. Mandons au prémier nostre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'éxécution des présentes tous Exploits nécessaires, sans demander autre permission. CAR tel est nostre plaisir, Nonobstant Clameur de Haro, Chartre Normande, & autres Lettres à ce contraires. DONNE' à Paris le jour

de Ianvier, l'an de grace 1653. Et de noſtre Régne le dixiéme. Par le Roy en ſon Conſeil, VIAV.

Regiſtré ſur le Livre de la Communauté le 16 Octobre 1653. Signé BALLARD, Syndic.

Et ledit Sieur Corneille a transporté ce préſent Privilége à Augustin Courbé, & Guillaume de Luyne, Marchands Libraires de Paris, pour en joüir ſuivant l'accord fait entr'eux.

Les Exemplaires ont eſté fournis.

Achevé d'imprimer pour la prémiere fois, en vertu du preſent Privilége, le dernier Octobre 1660. *à ROVEN, par L. MAVRRY.*

Du depuis ledit ſieur Courbé a transporté le droit qu'il avoit audit Privilége cy-deſſus, aux Sieurs Thomas Iolly & Louys Billaine Marchands Libraires à Paris.

Et cette derniére Edition achevée le 15. Septembre 1668. audit ROVEN, par ledit MAVRRY.

SERTORIVS,
TRAGEDIE.

ACTEVRS.

SERTORIVS, Général du Party de Marius en Espagne.

PERPENNA, Lieutenant de Sertorius.

AVFIDE, Tribun de l'Armée de Sertorius.

POMPEE, Général du Party de Sylla.

ARISTIE, Femme de Pompée.

VIRIATE, Reine de Lusitanie, à présent Portugal.

THAMIRE, Dame d'honneur de Viriate.

CELSVS, Tribun du Party de Pompée.

ARCAS, Affranchy d'Aristius Frére d'Aristie.

La Scéne est à Nertobrige ville d'Arragon, conquise par Sertorius, à présent Catalayud.

SERTO-

SERTORIVS, TRAGEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

PERPENNA, AVFIDE.

PERPENNA.

'OV me vient ce desordre, Aufide, & que veut dire
Que mon cœur sur mes vœux garde si peu d'empire ?
L'horreur que malgré moy me fait la trahison
Contre tout mon espoir révolte ma raison,
Et de cette grandeur sur le crime fondée,
Dont jusqu'à ce moment m'a trop flaté l'idée,
L'image toute affreuse au point d'éxécuter
Ne trouve plus en moy de bras à luy préter.
En vain l'ambition qui presse mon courage
D'un faux brillant d'honneur pare son noir ouvrage,

En vain pour me soûmettre à ses lasches efforts
Mon ame a secoüé le joug de cent remords,
Cette ame d'avec soy tout à coup divisée
Reprend de ces remords la chaisne mal brisée,
Et de Sertorius le surprennant bonheur
Arrête une main preste à luy percer le cœur.

AVFIDE.

Quel honteux contre-temps de vertu délicate
S'oppose au beau succès de l'espoir qui vous flate,
Et depuis quand, Seigneur, la soif du prémier rang
Craint-elle de répandre un peu de mauvais sang?
Avez-vous oublié cette grande Maxime,
Que la guerre civile est le régne du crime,
Et qu'aux lieux où le crime a plein droit de régner
L'innocence timide est seule à dédaigner,
L'honneur & la vertu sont des noms ridicules?
Marius ny Carbon n'eurent point de scrupules,
Iamais Sylla, jamais....

PERPENNA.

Sylla ny Marius
N'ont jamais épargné le sang de leurs vaincus:
Tour à tour la Victoire autour d'eux en furie
A pousse leur courroux jusqu'à la barbarie,
Tour à tour le carnage & les proscriptions
Ont sacrifié Rome à leurs dissentions;
Mais leurs sanglants discords qui nous donnent des maistres
Ont fait des meurtriers,& n'ont point fait de traistres,
Leurs plus vastes fureurs jamais n'ont consenty
Qu'aucun versast le sang de son propre party,
Et dans l'un ny dans l'autre aucun n'a pris l'audace
D'assassiner son Chef pour monter en sa place.

AVFIDE.

Vous y renoncez-donc, & n'étes plus jaloux
De suivre les Drapeaux d'un Chef moindre que vous!
Ah, s'il faut obéir, ne faisons plus la guerre,
Prenons le mesme joug qu'a pris toute la Terre.

Pourquoy tant de périls ? pourquoy tant de combats?
Si nous voulons servir, Sylla nous tend les bras,
C'est mal vivre en Romain que prédre loy d'un hõme,
Mais Tyran pour Tyran, il vaut mieux vivre à Rome.

PERPENNA.

Voy mieux ce que tu dis quand tu parles ainsi.
Du moins la liberté respire encor icy,
De nostre République à Rome anéantie
On y voit refleurir la plus noble partie,
Et cét azyle ouvert aux illustres proscrits
Réünit du Sénat le précieux débris.
Par luy Sertorius gouverne ces Provinces,
Leur impose tribut, fait des loix à leurs Princes,
Maintient de nos Romains le reste indépendant:
Mais comme tout party demande un Commandant,
Ce bonheur impréveu qui par tout l'accompagne,
Ce nom qu'il s'est acquis chez les peuples d'Espagne...

AVFIDE.

Ah, c'est ce nom acquis avec trop de bonheur
Qui rompt vostre fortune & vous ravit l'honneur. (ne
Vous n'en sçauriez douter pour peu qu'il vous souvien-
Du jour que vostre Armée alla joindre la sienne;
Lors....

PERPENNA.

N'envenime point le cuisant souvenir
Que le commandement devoit m'appartenir.
Ie le passois en nombre aussi-bien qu'en noblesse,
Il succomboit sans moy sous sa propre foiblesse,
Mais si-tost qu'il parut, je vis en moins de rien
Tout mon camp deserté pour repeupler le sien,
Ie vis par mes soldats mes Aigles arrachées,
Pour se ranger sous luy, voler vers ses Tranchées;
Et pour en colorer l'emportement honteux,
Ie les suivis de rage & m'y rangeay comme eux.
L'impérieuse aigreur de l'aspre jalousie,
Dont en secret dés-lors mon ame fut saisie,
Grossit de jour en jour sous une passion
Qui tyrannise encor plus que l'ambition.

I'adore Viriate, & cette grande Reine,
Des Luſitaniens l'illustre Souveraine,
Pourroit par ſon Hymen me rendre ſur les ſiens
Ce pouvoir abſolu qu'il m'oſte ſur les miens :
Mais elle-meſme (hélas !) de ce grand nom charmée
S'attache au bruit heureux que fait ſa Renommée,
Cependant qu'inſenſible à ce qu'elle a d'apas
Il me derobe un cœur qu'il ne demande pas.
De ſon Astre opposé telle eſt la violence,
Qu'il me vole par tout, meſme ſans qu'il y penſe,
Et que toutes les fois qu'il m'enléve mon bien,
Son nom fait tout pour luy ſans qu'il en ſçache rien.
Ie ſçay qu'il peut aimer & nous cacher ſa flame,
Mais je veux ſur ce point luy découvrir mon ame,
Et s'il peut me céder ce Troſne où je pretens,
I'immoleray ma haine à mes deſirs contens,
Et je n'envîray plus le rang dont il s'empare,
S'il m'en aſſeure autant chez ce peuple Barbare,
Qui formé par nos ſoins, instruit de noſtre main,
Sous noſtre discipline eſt devenu Romain.

AVFIDE.

Lors qu'on fait des projets d'une telle importance,
Les intéreſts d'amour entrent-ils en balance ?
Et ſi ces intéreſts vous ſont enfin ſi doux,
Viriate, luy mort, n'eſt-elle pas à vous ?

PERPENNA.

Ouy, mais de cette mort la ſuite m'embaraſſe.
Auray-je ſa fortune auſſi-bien que ſa place ?
Ceux dont il a gagné la croyance & l'appuy
Prendront-ils meſme joye à m'obéïr qu'à luy ;
Et pour vanger ſa trame indignement coupée
N'arboreront-ils point l'étendart de Pompée ?

AVFIDE.

C'eſt trop craindre, & trop tard. C'eſt dans voſtre
festin
Que ce ſoir par voſtre ordre on tranche ſon destin,
La Tréve a diſperſé l'Armée à la campagne,
Et vous en commandez ce qui nous accompagne,

L'occaſion nous rit dans un ſi grand deſſein,
Mais tel bras n'eſt à nous que juſques à demain.
Si vous rompez le coup, prévenez les indices,
Perdez Sertorius, ou perdez vos complices,
Craignez ce qu'il faut craindre. Il en eſt parmy nous
Qui pourroient bien avoir meſme remords que vous,
Et ſi vous différez.... Mais le Tyran arrive,
Taſchez d'en obtenir l'objet qui vous captive,
Et je prîray les Dieux que dans cét entretien
Vous ayez aſſez d'heur pour n'en obtenir rien.

SCENE II.

SERTORIVS, PERPENNA.

SERTORIVS.

APprenez un deſſein qui me vient de ſurprendre.
Dans deux heures Pompée en ce lieu ſe doit ren-
Il veut ſur nos debats conférer avec moy, (dre,
Et pour toute aſſeurance il ne prend que ma foy.

PERPENNA.

La parole ſuffit entre les grands courages,
D'un homme tel que vous la foy vaut cent oſtages,
Ie n'en ſuis point ſurpris; mais ce qui me ſurprend,
C'eſt de voir que Pompée ait pris le nom de Grand,
Pour faire encor au voſtre entiére déférence,
Sans vouloir de lieu neutre à cette Conférence.
C'eſt avoir beaucoup fait, que d'avoir juſque-là
Fait deſcendre l'orgueil des Héros de Sylla.

SERTORIVS.

S'il eſt plus fort que nous, ce n'eſt plus en Eſpagne,
Où nous forçons les ſiens de quitter la campagne,
Et de ſe rétrancher dans l'empire douteux
Que luy ſouffre à regret une Province, ou deux,
Qu'à ſa Fortune laſſe il craint que je n'enléve,
Si-toſt que le Printemps aura finy la Tréve.

C'eſt l'heureuſe union de vos Drapeaux aux mien
Qui fait ces beaux ſuccès qu'à toute heure j'obtiens,
C'eſt à vous que je doy ce que j'ay de puiſſance;
Attendez tout auſſi de ma reconnoiſſance.
Ie reviens à Pompée, & penſe deviner
Quels motifs jusqu'icy peuvent nous l'amener.
Comme il trouve avec nous peu de gloire à prétendre,
Et qu'au lieu d'attaquer il a peine à défendre,
Il voudroit qu'un accord, avantageux ou non,
L'affranchiſt d'un employ qui ternit ce grand nom,
Et chatouillé d'ailleurs par l'eſpoir qui le flate
De faire avec plus d'heur la guerre à Mitridate,
Il bruſle d'eſtre à Rome, afin d'en recevoir
Du maiſtre qu'il s'y donne, & l'ordre, & le pouvoir.

PERPENNA.

I'aurois crû qu'Aristie icy réfugiée,
Que forcé par ce maiſtre il a répudiée,
Par un reſte d'amour l'attiraſt en ces lieux
Sous une autre couleur luy faire ſes Adieux:
Car de ſon cher Tyran l'injuſtice fut telle,
Qu'il ne luy permit pas de prendre congé d'elle.

SERTORIVS.

Cela peut eſtre encore, ils s'aimoient cherement,
Mais il pourroit icy trouver du changement.
L'affront pique à tel point le grand cœur d'Aristie,
Que ſa prémiére flame en haine convertie,
Elle cherche bien moins un azyle chez nous,
Que la gloire d'y prendre un plus illuſtre époux;
C'eſt ainſi qu'elle parle, & m'offre l'aſſiſtance
De ce que Rome encore a de gens d'importance,
Dont les uns ſes parens, les autres ſes amis,
Si je veux l'épouſer, ont pour moy tout promis.
Leurs lettres en font foy qu'elle me vient de rendre.
Voyez avec loiſir ce que j'en dois attendre,
Ie veux bien m'en remettre à voſtre ſentiment.

PERPENNA.

Pourriez-vous bien, Seigneur, balancer un moment?

A moins d'une secrette & forte antipathie,
Qui vous montre un supplice en l'Hymen d'Aristie.
Voyant ce que pour dot Rome luy veut donner,
Vous n'avez aucun lieu de rien examiner.

SERTORIVS.

Il faut donc, Perpenna, vous faire confidence,
Et de ce que je crains, & de ce que je pense.
I'aime ailleurs. A mon âge il sied si mal d'aimer,
Que je le cache mesme à qui m'a sçeu charmer:
Mais tel que je puis estre, on m'aime, ou pour mieux dire,
La Reine Viriate à mon Hymen aspire.
Elle veut que ce choix de son ambition
De son peuple avec nous commence l'union,
Et qu'ensuite à l'envy mille autres Hymenées
De nos deux Nations l'une à l'autre enchaisnées
Meslent si bien le sang & l'intérest commun,
Qu'ils réduisent bien-tost les deux peuples en un.
C'est ce qu'elle pretend pour digne récompense
De nous avoir servis avec cette constance,
Qui n'épargne ny biens, ny sang de ses Sujets,
Pour affermir icy nos généreux projets.
Non qu'elle me l'ait dit, ou quelqu'autre pour elle,
Mais j'en voy chaque jour quelque marque fidelle,
Et comme ce dessein n'est plus pour moy douteux,
Ie ne puis l'ignorer qu'autant que je le veux.
Ie crains donc de l'aigrir, si j'épouse Aristie,
Et que de ses Sujets la meilleure partie,
Pour vanger ce mépris & servir son couroux,
Ne tourne obstinément ses armes contre nous.
Auprés d'un tel malheur pour nous irréparable
Ce qu'on promet pour l'autre est peu considérable,
Et sous un faux espoir de nous mieux établir
Ce renfort accepté pourroit nous affoiblir.
Voila ce qui retient mon esprit en balance;
Ie n'ay pour Aristie aucune répugnance,
Et la Reine à tel point n'asservit pas mon cœur,
Qu'il ne fasse encor tout pour le commun bonheur.

PERPENNA.

Cette crainte, Seigneur, dont voſtre ame eſt gêné
Ne doit pas d'un moment retarder l'Hymenée.
Viriate, il eſt vray pourra s'en émouvoir,
Mais que ſert la colére où manque le pouvoir ?
Malgré ſa jalouſie, & ſes vaines menaces,
N'eſtes-vous pas toûjours le maiſtre de ſes Places ?
Les ſiens dont vous craignez le vif reſſentiment
Ont-ils dans voſtre Armée aucun commandement?
Des plus nobles d'entr'eux & des plus grands courage:
N'avez-vous pas les fils dans Osca pour oſtages ?
Tous leurs Chefs ſont Romains, & leurs propres ſoldats
Diſperſez dans nos rangs ont fait tant de combats,
Que la vieille amitié qui les attache aux noſtres
Leur fait aimer nos loix & n'en vouloir point d'autres.
Pourquoy donc tant les craindre, & pourquoy refuſer....

SERTORIVS.

Vous-meſme, Perpenna, pourquoy tant déguiſer ?
Ie voy ce qu'on m'a dit, vous aimez Viriate,
Et voſtre amour caché dans vos raiſons éclate.
Mais les raiſonnemens ſont icy ſuperflus;
Dites que vous l'aimez, & je ne l'aime plus.
Parlez, je vous doy tant, que ma reconnoiſſance
Ne peut eſtre ſans honte un moment en balance.

PERPENNA.

L'aveu que vous voulez à mon cœur eſt ſi doux
Que j'oſe....

SERTORIVS.

C'eſt aſſez, je parleray pour vous.

PERPENNA.

Ah, Seigneur, c'en eſt trop, &...

SERTORIVS.

Point de repartie,
Tous mes vœux ſont déja du coſté d'Aristie,
Et je l'épouſeray, pourveu qu'en meſme jour
La Reine ſe réſolve à payer voſtre amour.

Car quoy que vous disiez, je doy craindre sa haine,
Et fuirois à ce prix cette illustre Romaine.
La voicy, laissez-moy ménager son esprit,
Et voyez cependant de quel air on m'écrit.

SCENE III.

SERTORIVS, ARISTIE.

ARISTIE.

NE vous offensez pas, si dans mon infortune
Ma foiblesse me force à vous estre importune:
Non pas pour mon Hymen, les suites d'un tel choix
Méritent qu'on y pense un peu plus d'une fois;
Mais vous pouvez, Seigneur, joindre à mes espérances
Contre un péril nouveau nouvelles asseurances.
I'apprens qu'un infidelle, autrefois mon espoux,
Vient jusque dans ces murs conférer avec vous:
L'ordre de son Tyran & sa flame inquiéte
Me pourront envier l'honneur de ma retraite,
L'un en prévoit la fuite, & l'autre en craint l'éclat,
Et tous les deux contr'elle ont leurs raisons d'Etat.
Ie vous demande donc seureté toute entiére
Contre la violence & contre la priére,
Si par l'une ou par l'autre il veut se resaisir
De ce qu'il ne peut voir ailleurs sans déplaisir.

SERTORIVS.

Il en a lieu. Madame, un si rare mérite
Semble croistre de prix quand par force on le quitte;
Mais vous avez icy seureté contre tous,
Pourveu que vous puissiez en trouver contre vous,
Et que contre un ingrat dont l'amour fut si tendre,
Lors qu'il vous parlera, vous sçachiez vous défendre.
On a peine à haïr ce qu'on a bien aimé,
Et le feu mal éteint est bien-tost rallumé.

ARISTIE.

L'ingrat par ſon divorce en faveur d'Æmilie
M'a livrée aux mépris de toute l'Italie,
Vous ſçavez à quel point mon courage eſt bleſſé;
Mais s'il ſe dédiſoit d'un outrage forcé,
S'il chaſſoit Æmilie & me rendoit ma place,
I'aurois peine, Seigneur, à luy refuſer grace,
Et tant que je ſeray maîtreſſe de ma foy,
Ie me dois toute à luy, s'il revient tout à moy.

SERTORIVS.

En vain donc je me flate, en vain j'oſe, Madame,
Promettre à mon eſpoir quelque part en voſtre ame:
Pompée eſt encor l'unique Souverain,
Tous vos reſſentimens n'offrent que voſtre main,
Et quand par ſes refus j'auray droit d'y prétendre,
Le cœur toûjours à luy ne voudra pas ſe rendre.

ARISTIE.

Qu'importe de mon cœur, ſi je ſçay mon devoir,
Et ſi mon Hyménée enfle voſtre pouvoir?
Vous ravaleriez-vous jusques à la baſſeſſe
D'éxiger de ce cœur des marques de tendreſſe,
Et de les préférer à ce qu'il fait d'effort
Pour braver mon Tyran & relever mon ſort?
Laiſſons, Seigneur, laiſſons pour les petites ames
Ce commerce rampant de ſoûpirs & de flâmes,
Et ne nous uniſſons que pour mieux ſoûtenir
La liberté que Rome eſt preſte à voir finir.
Vniſſons ma vangeance à voſtre Politique
Pour ſauver des abois toute la République:
L'Hymen ſeul peut unir des intéreſts ſi grands.
Ie ſçay que c'eſt beaucoup que ce que je prétends,
Mais dans ce dur éxil que mon Tyran m'impoſe
Le rebut de Pompée eſt encor quelque choſe,
Et j'ay des ſentimens trop nobles ou trop vains
Pour le porter ailleurs qu'au plus grand des Romains.

SERTORIVS.

Ce nom ne m'eſt pas dû, je ſuis....

ARISTIE.

Ce que vous faites
Montre à tout l'Vnivers, Seigneur, ce que vous étes;
Mais quād meſme ce nom ſembleroit trop pour vous,
Du moins mon infidelle eſt d'un rang au deſſous.
Il ſert dans ſon party, vous commandez au voſtre,
Vous étes Chef de l'un, & luy Sujet dans l'autre,
Et ſon divorce enfin qui m'arrache ſa foy
L'y laiſſe par Sylla plus opprimé que moy,
Si voſtre Hymen m'éléve à la grandeur ſublime,
Tandis qu'en l'esclavage un autre Hymen l'abíme.
Mais, Seigneur, je m'emporte, & l'excès d'un tel heur
Me fait vous en parler avec trop de chaleur.
Tout mon bien eſt encor dedans l'incertitude,
Ie n'en conçoy l'espoir qu'avec inquiétude,
Et je craindray toûjours d'avoir trop prétendu,
Tant que de cét espoir vous m'ayez répondu.
Vous me pouvez d'un mot aſſeurer ou confondre.

SERTORIVS.

Mais, Madame, aprés tout que puis-je vous répondre,
Dequoy vous aſſeurer, ſi vous meſme parlez,
Sans eſtre ſeure encor de ce que vous voulez?
De voſtre illustre Hymen je ſçay les avantages,
I'adore les grands noms que j'en ay pour oſtages,
Et voy que leur ſecours nous rehauſſant le bras
Auroit bien-toſt jetté la tyrannie à bas:
Mais cette attente auſſi pourroit ſe voir trompée
Dans l'offre d'une main qui ſe garde à Pompée,
Et qui n'étale icy la grandeur d'un tel bien,
Que pour me tout promettre & ne me donner rien.

ARISTIE.

Si vous vouliez ma main par choix de ma perſonne,
Ie vous dirois, Seigneur, *prenez, je vous la donne,*
Quoy que vueille Pompée, il le voudra trop tard:
Mais comme en cét Hymen l'amour n'a point de part,

Qu'il n'eſt qu'un pur effet de noble Politique,
Souffrez que je vous die, afin que je m'explique,
Que quand j'aurois pour dot un million de bras,
Ie vous donne encor plus en ne l'achevant pas.
Si je réduis Pompée à chaſſer Æmilie,
Peut-il, Sylla régnant, regarder l'Italie?
Ira-t'il ſe livrer à ſon juſte courroux?
Non, non, ſi je le gagne, il faut qu'il vienne à vous.
Ainſi par mon Hymen vous avez aſſeurance
Que mille vrais Romains prendront voſtre défenſe,
Mais ſi j'en romps l'accord pour luy rendre mes vœux,
Vous aurez ces Romains, & Pompée avec eux.
Vous aurez ſes amis par ce nouveau divorce,
Vous aurez du Tyran la principale force,
Son Armée, ou du moins ſes plus braves ſoldats
Qui de leur Général voudront ſuivre les pas,
Vous marcherez vers Rome à communes Enſeignes.
Il ſera temps alors, Sylla, que tu me craignes,
Tremble, & croy voir bien-toſt trébucher ta fierté,
Si je puis t'enlever ce que tu m'as oſté.
Pour faire de Pompée un gendre de ta femme,
Tu l'as fait un parjure, un méchant, un infame,
Mais s'il me laiſſe encor quelques droits ſur ſon cœur,
Il reprendra ſa foy, ſa vertu, ſon honneur,
Pour rentrer dans mes fers il briſera tes chaiſnes,
Et nous t'accablerons ſous nos communes haines.
I'abuſe trop, Seigneur, d'un précieux loiſir;
Voilà vos intéreſts, c'eſt à vous de choiſir.
Si voſtre amour trop prompt veut borner ſa conqueſte,
Ie vous le dis encor, ma main eſt toute preſte,
Ie vous laiſſe y penſer. Sur tout, ſouvenez-vous
Que ma gloire en ces lieux me demande un époux,
Qu'elle ne peut ſouffrir que ma fuite m'y range,
En captive de guerre, au péril d'un échange,
Qu'elle veut un grand homme à recevoir ma foy,
Qu'après vous & Pompée il n'en eſt point pour moy,

Et que...

SERTORIVS.

Vous le verrez, & ſçaurez ſa penſée.

ARISTIE.

Adieu, Seigneur, j'y ſuis la plus intéreſſée,
Et j'y vay préparer mon reſte de pouvoir.

SERTORIVS.

Moy, je vay donner ordre à le bien recevoir.
Dieux, ſouffrez qu'à mon tour avec vous je m'explique,
Que c'eſt un ſort crüel d'aimer par Politique,
Et que ſes intéreſts ſont d'étranges malheurs,
S'ils font donner la main quand le cœur eſt ailleurs!

Fin du prémier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

VIRIATE, THAMIRE.

VIRIATE.

Hamire, il faut parler, l'occaſion nous preſſe,
Rome jusqu'en ces murs m'envoye une maîtreſſe,
Et l'éxil d'Aristie enveloppé d'ennuis
Eſt preſt à l'emporter ſur tout ce que je ſuis.
En vain de mes regards l'ingénieux langage
Pour découvrir mon cœur a tout mis en uſage,
En vain par le mépris des vœux de tous nos Rois
I'ay crû faire éclater l'orgueil d'un autre choix;
Le ſeul pour qui je taſche à le rendre viſible,
Ou n'oſe en rien connoiſtre, ou demeure inſenſible,
Et laiſſe à ma pudeur des ſentimens confus,
Que l'amour propre obstine à douter du refus.
Epargne-m'en la honte, & pren ſoin de luy dire,
A ce Héros ſi cher.. Tu le connois, Thamire, (puy,
Car d'où pourroit mon Troſne attendre un ferme ap-
Et pour qui mépriſer tous nos Rois que pour luy?
Sertorius luy ſeul digne de Viriate
Mérite que pour luy tout mon amour éclate.
Fay luy, fay luy ſçavoir le glorieux deſſein
De m'affermir au Troſne en luy donnant la main,

Dy luy.... Mais j'aurois tort d'instruire ton adresse,
Moy qui connois ton zèle à servir ta Princesse.

THAMIRE.

Madame, en ce Héros tout est illustre & grand,
Mais à parler sans fard vostre amour me surprend.
Il est assez nouveau qu'un homme de son âge
Ait des charmes si forts pour un jeune courage,
Et que d'un front ridé les replis jaunissans
Trouvent l'heureux secret de captiver les sens.

VIRIATE.

Ce ne sont pas les sens que mon amour consulte,
Il hait des passions l'impétüeux tumulte,
Et son feu que j'attache aux soins de ma grandeur
Dédaigne tout mélange avec leur folle ardeur.
I'aime en Sertorius ce grand art de la guerre
Qui soûtient un banny contre toute la Terre,
I'aime en luy ces cheveux tous couverts de lauriers,
Ce front qui fait trembler les plus braves guerriers,
Ce bras qui semble avoir la victoire en partage :
L'amour de la vertu n'a jamais d'yeux pour l'âge,
Le mérite a toûjours des charmes éclatans,
Et quiconque peut tout est aimable en tout temps.

THAMIRE.

Mais, Madame, nos Rois dont l'amour vous irrite,
N'ont-ils tous ny vertu, ny pouvoir, ny mérite,
Et dans vostre party se peut-il qu'aucun d'eux
N'ait signalé son nom par des exploits fameux?
Celuy des Turdétans, celuy des Celtibéres,
Soûtiendroient-ils si mal le Sceptre de vos péres...

VIRIATE.

Contre des Rois comme eux j'aimerois leur soûtien,
Mais contre des Romains tout leur pouvoir n'est rien.
Rome seule aujourd'huy peut résister à Rome,
Il faut pour la braver qu'elle nous prête un homme,
Et que son propre sang en faveur de ces lieux
Balance les Destins, & partage les Dieux.
Depuis qu'elle a daigné protéger nos Provinces,
Et de son amitié faire honneur à leurs Princes,

Sous un ſi haut appuy nos Rois humiliez
N'ont été que Sujets ſous le nom d'Alliez,
Et ce qu'ils ont oſé contre leur ſervitude
N'en a rendu le joug que plus fort & plus rude.
Qu'a fait Mandonius, qu'a fait Indibilis,
Qu'y plonger plus avant leurs Troſnes avilis,
Et voir leur fier amas de puiſſance & de gloire
Briſé contre l'écueil d'une ſeule victoire?
Le grand Viriatus de qui je tiens le jour,
D'un ſort plus favorable eut un pareil retour.
Il défit trois Préteurs, il gagna dix batailles,
Il repouſſa l'aſſaut de plus de cent murailles;
Et de Servilius l'Astre prédominant
Diſſipa tout d'un coup ce bonheur étonnant.
Ce grand Roy fut défait, il en perdit la vie,
Et laiſſoit ſa Couronne à jamais aſſervie,
Si pour briſer les fers de ſon peuple captif
Rome n'euſt envoyé ce noble fugitif.
Depuis que ſon courage à nos Destins préſide,
Vn bonheur ſi constant de nos armes décide,
Que deux lustres de guerre aſſeurent nos climats
Contre ces Souverains de tant de Potentats,
Et leur laiſſent à peine au bout de dix années,
Pour ſe couvrir de nous, l'ombre des Pyrénées.
Nos Rois, ſans ce Héros, l'un de l'autre jaloux
Du plus heureux ſans ceſſe auroient rompu les coups,
Iamais ils n'auroient pû choiſir entr'eux un maiſtre.

THAMIRE.

Mais conſentiront-ils qu'un Romain puiſſe l'eſtre?

VIRIATE.

Il n'en prend pas le titre & les traite d'égal,
Mais, Thamire, après tout il eſt leur Général;
Ils combatent ſous luy, ſous ſon ordre ils s'uniſſent,
Et tous ces Rois de nom en effet obéiſſent,
Tandis que de leur rang l'inutile fierté
S'applaudit d'une vaine & fauſſe égalité.

THAMIRE.

Ie n'oſe vous rien dire après cét avantage,
Et voudrois comme vous faire grace à ſon âge;
Mais enfin ce Heros ſujet au cours des ans
A trop long-temps vaincu pour vaincre encor long-temps,
Et ſa mort...

VIRIATE.

Ioüiſſons en dépit de l'Envie,
Des reſtes glorieux de ſon illustre vie,
Sa mort me laiſſera pour ma protection
La ſplendeur de ſon Ombre & l'éclat de ſon nom.
Sur ces deux grands appuis ma Couronne affermie
Ne redoutera point de puiſſance ennemie,
Ils feront plus pour moy que ne feroient cent Rois.
Mais nous en parlerons encor quelque autre fois,
Ie l'aperçoy qui vient.

SCENE II.

SERTORIVS, VIRIATE, THAMIRE.

SERTORIVS.

QVe direz-vous, Madame,
Du deſſein téméraire où s'échape mon ame?
N'eſt-ce point oublier ce qu'on vous doit d'honneur,
Que demander à voir le fond de voſtre cœur?

VIRIATE.

Il eſt ſi peu fermé, que chacun y peut lire,
Seigneur, peut-eſtre plus que je ne puis vous dire.
Pour voir ce qui s'y paſſe il ne faut que des yeux.

SERTORIVS.

I'ay beſoin toutefois qu'il s'explique un peu mieux.
Tous vos Rois à l'envy briguent voſtre Hyménée,
Et comme vos bontez font noſtre Destinée,

Par ces mesmes bontez j'ose vous conjurer
En faisant ce grand choix de nous considérer.
Si vous prenez un Prince, inconstant, infidelle,
Ou qui pour le party n'ait pas assez de zèle,
Iugez en quel état nous nous verrons réduits,
Si je pourray long-temps encor ce que je puis,
Si mon bras...

VIRIATE.

Vous formez des craintes que j'admire.
I'ay mis tous mes Etats si bien sous vôstre empire,
Que quand il me plaira faire choix d'un époux,
Quelque projet qu'il fasse, il dépendra de vous.
Mais pour vous mieux oster cette frivole crainte,
Choisissez-le vous mesme & parlez-moy sans feinte.
Pour qui de tous ces Rois êtes-vous sans soupçon?
A qui d'eux pouvez-vous confier ce grand nom?

SERTORIVS.

Ie voudrois faire un choix qui pût aussi vous plaire,
Mais à ce froid accueil que je vous voy leur faire,
Il semble que pour tous sans aucun intéreſt...

VIRIATE. (plaist,

C'est peut-estre, Seigneur, qu'aucun d'eux ne me
Et que de leur haut rang la pompe la plus vaine
S'efface au seul aspect de la grandeur Romaine.

SERTORIVS.

Si donc je vous offrois pour époux un Romain?

VIRIATE.

Pourrois-je refuser un don de vostre main?

SERTORIVS.

I'ose après cét aveu vous faire offre d'un homme
Digne d'estre avoüé de l'ancienne Rome.
Il en a la naissance, il en a le grand cœur,
Il est couvert de gloire, il est plein de valeur,
De toute vostre Espagne il a gagné l'estime,
Libéral, intrépide, affable, magnanime,
Enfin c'est Perpenna sur qui vous emportez...

VIRIATE.

I'attendois vostre nom après ces qualitez.

Les Eloges brillants que vous daigniez y joindre
Ne me permettoient pas d'espérer rien de moindre;
Mais certes le détour eſt un peu ſurprenant.
Vous donnez une Reine à voſtre Lieutenant!
Si vos Romains ainſi choiſiſſent des Maîtreſſes,
A vos derniers Tribuns il faudra des Princeſſes.

SERTORIVS.

Madame...

VIRIATE.

Parlons net ſur ce choix d'un époux.
Etes-vous trop pour moy? ſuis-je trop peu pour vous?
C'eſt m'offrir, & ce mot peut bleſſer les oreilles;
Mais un pareil amour ſied bien à mes pareilles,
Et je veux bien, Seigneur, qu'on ſçache deſormais
Que j'ay d'aſſez bons yeux pour voir ce que je fais.
Ie le dis donc tout haut afin que l'on m'entende.
Ie veux bien un Romain, mais je veux qu'il commãde,
Et ne trouverois pas nos Rois à dédaigner,
N'étoit qu'ils ſçavent mieux obéïr que régner.
Mais ſi de leur puiſſance ils vous laiſſent l'arbitre,
Leur foibleſſe du moins en conſerve le tître.
Ainſi ce noble orgueil qui vous préfére à tous
En préfére le moindre à tout autre qu'à vous;
Car enfin pour remplir l'honneur de ma naiſſance
Il me faudroit un Roy de tître & de puiſſance,
Mais comme il n'en eſt plus, je penſe m'en devoir,
Ou le pouvoir ſans nom, ou le nom ſans pouvoir.

SERTORIVS.

I'adore ce grand cœur qui rend ce qu'il doit rendre
Aux illustres Ayeux dont on vous voit deſcendre.
A de moindres penſers ſon orgueil abaiſſé
Ne ſoûtiendroit pas bien ce qu'ils vous ont laiſſé.
Mais puiſque pour remplir la dignité Royale
Voſtre haute naiſſance en demande une égale,
Perpenna parmy nous eſt le ſeul dont le ſang
Ne meſleroit point d'ombre à la ſplendeur du rang;
Il deſcend de nos Rois, & de ceux d'Etrurie.
Pour moy qu'un ſang moins noble a transmis à la vie,

Ie n'oſe m'ébloüir d'un peu de nom fameux
Iusqu'à deshonorer le Troſne par mes vœux.
Ceſſez de m'estimer jusqu'à luy faire injure,
Ie ne veux que le nom de vostre Créature;
Vn ſi glorieux tître a dequoy me ravir,
Il m'a fait triompher en voulant vous ſervir,
Et malgré tout le peu que le Ciel m'a fait naiſtre....

VIRIATE.

Si vous prenez ce tître, agiſſez moins en maistre,
Ou m'apprenez du moins, Seigneur, par quelle loy
Vous n'oſez m'accepter & dispoſez de moy.
Accordez le reſpect que mon Troſne vous donne
Avec cét attentat ſur ma propre perſonne.
Voir toute mon estime & n'en pas mieux uſer,
C'en eſt un qu'aucun art ne ſçauroit déguiſer.
Ne m'honorez donc plus jusqu'à me faire injure,
Puisque vous le voulez, ſoyez ma Créature,
Et me laiſſant en Reine ordonner de vos vœux,
Portez-les jusqu'à moy parce que je le veux.
Pour voſtre Perpenna que ſa haute naiſſance
N'affranchit point encor de voſtre obéïſſance,
Fuſt-il du ſang des Dieux, auſſi-bien que des Rois,
Ne luy promettez plus la gloire de mon choix.
Rome n'attache point la grade à la nobleſſe,
Voſtre grand Marius naſquit dans la baſſeſſe,
Et c'eſt pourtant le ſeul que le peuple Romain
Ait jusques à ſept fois choiſi pour Souverain.
Ainſi pour estimer chacun à ſa maniére,
Au ſang d'un Espagnol je ferois grace entiére;
Mais parmy vos Romains ie prens peu garde au ſang,
Quand j'y voy la vertu prendre le plus haut rang.
Vous, ſi vous haïſſez comme eux le nom de Reine,
Regardez-moy, Seigneur, comme Dame Romaine;
Le droit de Bourgeoiſie à nos peuples donné
Ne perd rien de ſon prix ſur un front couronné.
Sous ce tître adoptif étant ce que vous étes,
Ie penſe bien valoir une de mes Sujettes,

Et ſi quelque Romaine a cauſé vos refus,
Ie ſuis tout ce qu'elle eſt, & Reine encor de plus.
Peut-eſtre la pitié d'une illustre miſére.....

SERTORIVS.

Ie vous entens, Madame, & pour ne vous rien taire,
I'avoûray qu'Aristie.....

VIRIATE.

Elle nous a tout dit,
Ie ſçay ce qu'elle eſpére, & ce qu'on vous écrit,
Sans y perdre de temps, ouvrez voſtre penſée.

SERTORIVS.

Au ſeul bien de la Cauſe elle eſt intéreſſée.
Mais puisque pour oſter l'Espagne à nos Tyrans
Nous prenons vous & moy des chemins différens,
De grace, éxaminez le commun avantage,
Et jugez ce que doit un généreux courage.
Ie trahirois, Madame, & vous, & vos Etats,
De voir un tel ſecours & ne l'accepter pas.
Mais ce meſme ſecours deviendroit noſtre perte,
S'il nous oſtoit la main que vous m'avez offerte,
Et qu'un deſtin jaloux de nos communs deſſeins
Iettaſt ce grand dépoſt en de mauvaiſes mains.
Ie tiens Sylla perdu, ſi vous laiſſez unie
A ce puiſſant renfort voſtre Luſitanie;
Mais vous pouvez enfin dépendre d'un époux,
Et le ſeul Perpenna peut m'aſſeurer de vous.
Voyez ce qu'il a fait, je luy doy tant, Madame,
Qu'une juste priére en faveur de ſa flâme....

VIRIATE.

Si vous luy devez tant, ne me devez-vous rien,
Et luy faut-il payer vos debtes de mon bien?
Aprés que ma Couronne a garanty vos teſtes,
Ne méritay-je point de part en vos conqueſtes?
Ne vous ay-je ſervy que pour ſervir toûjours,
Et m'aſſeurer des fers par mon propre ſecours?
Ne vous y trompez pas. Si Perpenna m'épouſe,
Du pouvoir ſouverain je deviendray jalouſe,

Et le rendray moy-meſme aſſez entreprenant,
Pour ne vous pas laiſſer un Roy pour Lieutenant.
Ie vous avoüray plus. A qui que je me donne,
Ie voudray hautement ſoûtenir ma Couronne;
Et c'eſt ce qui me force à vous conſidérer,
De peur de perdre tout s'il nous faut ſeparer.
Ie ne voy que vous ſeul, qui des Mers aux Montagnes
Sous un meſme étendart puiſſe unir nos Espagnes,
Mais ce que je propoſe en eſt le ſeul moyen.
Et quoy qu'ait fait pour vous ce cher concitoyen,
S'il vous a ſecouru contre la tyrannie,
Il en eſt bien payé d'avoir ſauvé ſa vie.
Les malheurs du party l'accabloient à tel point,
Qu'il ſe voyoit perdu, s'il ne vous euſt pas joint,
Et meſme, ſi j'en veux croire la Renommée,
Ses troupes malgré luy groſſirent voſtre Armée.
Rome offre un grand ſecours, du moins on vous l'écrit,
Mais s'armaſt-elle toute en faveur d'un proſcrit,
Quand nous ſommes aux bords d'une pleine victoire,
Quel beſoin avons-nous d'en partager la gloire?
Encor une Campagne, & nos ſeuls eſcadrons
Aux Aigles de Sylla ſont repaſſer les Monts,
Et ces derniers venus auront droit de nous dire
Qu'ils auront en ces lieux étably noſtre Empire?
Soyons d'un tel honneur l'un & l'autre jaloux,
Et quand nous pouvons tout ne devõs rien qu'à nous...

SERTORIVS.

L'eſpoir le mieux fondé n'a jamais trop de forces,
Le plus heureux deſtin ſurprend par les divorces,
Du trop de confiance il aime à ſe vanger,
Et dans un grand deſſein rien n'eſt à negliger.
Devons-nous expoſer à tant d'incertitude
L'eſclavage de Rome, & noſtre ſervitude,
De peur de partager avec d'autres Romains
Vn honneur où le Ciel veut peut-eſtre leurs mains?
Noſtre gloire, il eſt vray, deviendra ſans ſeconde,
Si nous faiſons ſans eux la liberté du Monde,

Mais si quelque malheur suit tant d'heureux combats,
Quels reproches cruëls ne nous ferons-nous pas ?
D'ailleurs, considérez que Perpenna vous aime,
Qu'il est, ou qu'il se croit digne du Diadème,
Qu'il peut icy beaucoup, qu'il s'est veu de tout temps
Qu'en gouvernant le mieux on fait des mécontens,
Que piqué du mépris il osera peut-estre....

VIRIATE.

Tranchez le mot, Seigneur, je vous ay fait mon maistre,
Et je dois obéir malgré mon sentiment,
C'est à quoy se réduit tout ce raisonnement.
Faites, faites entrer ce Héros d'importance,
Que je fasse un essay de mon obéissance,
Et si vous le craignez, craignez autant du moins
Vn long & vain regret d'avoir presté vos soins.

SERTORIVS.

Madame, croiriez-vous....

VIRIATE.

Ce mot vous doit suffire,
I'entens ce qu'on me dit & ce qu'on me veut dire.
Allez, faites luy place, & ne presumez pas....

SERTORIVS.

Ie parle pour un autre, & toutefois, hélas !
Si vous sçaviez....

VIRIATE.

Seigneur, que faut-il que je sçache?
Et quel est le secret que ce soûpir me cache ?

SERTORIVS.

Ce soûpir redoublé...

VIRIATE.

N'achevez point, allez;
Ie vous obéiray plus que vous ne voulez.

SCENE III.

VIRIATE, THAMIRE.

THAMIRE.

SA dureté m'étonne, & je ne puis Madame....

VIRIATE.

L'apparence t'abuſe, il m'aime au fond de l'ame.

THAMIRE.

Quoy, quand pour un rival il s'obſtine au refus....

VIRIATE.

Il veut que je l'amuſe & ne veut rien de plus.

THAMIRE.

Vous avez des clartez que mon inſuffiſance....

VIRIATE.

Parlons à ce rival, le voilà qui s'avance.

SCENE IV.

VIRIATE, PERPENNA, AVFIDE, THAMIRE.

VIRIATE.

VOus m'aimez, Perpenna, Sertorius le dit,
Ie croy ſur ſa parole & luy doy tout crédit.
Ie ſçay donc voſtre amour; mais tirez-moy de peine.
Par où prétendez-vous meriter une Reine,
A quel tître luy-plaire, & par quel charme un jour
Obliger ſa Couronne à payer voſtre amour?

PERPENNA.

Par de ſincéres vœux, par d'aſſidus ſervices,
Par de profonds reſpects, par d'humbles ſacrifices,

Et ſi

Et si quelques effets peuvent justifier...

VIRIATE.

Et bien, qu'êtes-vous prest de luy sacrifier ?

PERPENNA.

Tous mes soins, tout mon sang, mon courage, ma vie.

VIRIATE.

Pourriez-vous la servir dans une jalousie.

PERPENNA.

Ah, Madame....

VIRIATE.

A ce mot en vain le cœur vous bat,
Elle n'est pas d'amour, elle n'est que d'Etat.
I'ay de l'ambition, & mon orgueil de Reine
Ne peut voir sans chagrin une autre Souveraine,
Qui sur mon propre Trosne à mes yeux s'élevant,
Iusque dans mes Etats prenne le pas-devant.
Sertorius y regne, & dans tout nostre Empire
Il dispense des loix où j'ay voulu souscrire :
Ie ne m'en repens point, il en a bien usé,
Ie rens graces au Ciel qui l'a favorisé ;
Mais pour vous dire enfin dequoy je suis jalouse,
Quel rang puis-je garder auprès de son Epouse ?
Aristie y prétend, & l'offre qu'elle fait,
Ou que l'on fait pour elle, en asseure l'effet.
Delivrez nos climats de cette vagabonde
Qui vient par son éxil troubler un autre Monde,
Et forcez-la sans bruit d'honorer d'autres lieux
De cét illustre objet qui me blesse les yeux.
Assez d'autres Etats luy préteront azyle.

PERPENNA.

Quoy que vous m'ordonniez, tout me sera facile :
Mais quand Sertorius ne l'épousera pas,
Vn autre Hymen vous met dans le mesme embarras.
Et qu'importe après tout d'une autre, ou d'Aristie,
Si....

VIRIATE.

Rompons, Perpenna, rompons cette partie,
Donnons ordre au present, & quand à l'avenir,
Suivant l'occasion nous sçaurons y fournir.

Le temps eſt un grand maiſtre, il régle bien des choſes;
Enfin je ſuis jalouſe, & vous en dy les cauſes,
Voulez-vous me ſervir?

PERPENNA.

Si je le veux? j'y cours,
Madame, & meurs déja d'y conſacrer mes jours.
Mais pourray-je eſpérer que ce foible ſervice
Attirera ſur moy quelque regard propice,
Que le cœur attendry fera ſuivre...

VIRIATE.

Arrétez,
Vous porteriez trop loin des vœux précipitez.
Sans doute un tel ſervice aura droit de me plaire,
Mais laiſſez-moy de grace arbitre du ſalaire,
Ie ne ſuis point ingrate, & ſçay ce que je dois,
Et c'eſt vous dire aſſez pour la prémiére fois.
Adieu.

SCENE V.

PERPENNA, AVFIDE.

AVFIDE.

VOus le voyez, Seigneur, comme on vous jouë,
Tout ſon cœur eſt ailleurs, Sertorius l'avouë,
Et fait auprès de vous l'officieux Rival
Cependant que la Reine....

PERPENNA.

Ah, n'en juge point mal.
A luy rendre ſervice elle m'ouvre une voye
Que tout mon cœur embraſſe avec excès de joye.

AVFIDE.

Vous ne voyez donc pas que ſon eſprit jaloux
Ne cherche à ſe ſervir de vous, que contre vous,

Et que rompant le cours d'une flame nouvelle,
Vous forcez ce rival à retourner vers elle ?

PERPENNA.

N'importe, servons-la, méritons son amour,
La force & la vangeance agiront à leur tour.
Hazardons quelques jours sur l'espoir qui nous flate,
Deussions-nous pour tout fruit ne faire qu'une ingrate.

AVFIDE.

Mais, Seigneur....

PERPENNA.

Epargnons les discours superflus,
Songeons à la servir & ne contestons plus,
Cét unique soucy tient mon ame occupée.
Cependant de nos murs on découvre Pompée,
Tu sçais qu'on me l'a dit, allons le recevoir,
Puisque Sertorius m'impose ce devoir.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

SERTORIVS, POMPEE, Suite.

SERTORIVS.

Seigneur, qui des Mortels euſt jamais oſé croire
Que la Tréve à tel point deuſt rehauſſer ma gloire?
Qu'un nom à qui la guerre a fait trop applaudir
Dans l'ombre de la paix trouvaſt à s'agrandir?
Certes je doute encor ſi ma veuë eſt trompée,
Alors que dans ces murs je voy le grand Pompée,
Et quand il luy plaira je ſçauray quel bonheur
Comble Sertorius d'un tel excès d'honneur.

POMPEE.

Deux raiſons, mais, Seigneur, faites qu'on ſe retire,
Afin qu'en liberté je puiſſe vous les dire.
L'inimitié qui régne entre nos deux partis
N'y rend pas de l'honneur tous les droits amortis.
Comme le vray mérite a ſes prérogatives
Qui prennent le deſſus des haines les plus vives,
L'eſtime & le reſpect ſont de juſtes tributs
Qu'aux plus fiers ennemis arrachent les vertus;

Et c'eſt ce que vient rendre à la haute vaillance,
Dont je ne fais icy que trop d'expérience,
L'ardeur de voir de près un ſi fameux Héros,
Sans luy voir en la main piques, ny javelots,
Et le front deſarmé de ce regard terrible,
Qui dans nos escadrons guide un bras invincible.
Ie ſuis jeune, & guerrier, & tant de fois vainqueur,
Que mon trop de fortune a pû m'enfler le cœur;
Mais (& ce franc adveu ſied bien aux grãds courages)
I'apprens plus contre vous par mes deſavantages,
Que les plus beaux ſuccès qu'ailleurs j'aye emportez,
Ne m'ont encor appris par mes prospéritez.
Ie voy ce qu'il faut faire à voir ce que vous faites,
Les ſiéges, les aſſants, les ſçavantes retraites,
Bien camper, bien choiſir à chacun ſon employ,
Voſtre éxemple eſt par tout une étude pour moy.
Ah, ſi je vous pouvois rendre à la République,
Que je croirois luy faire un preſent magnifique!
Et que j'irois, Seigneur, à Rome avec plaiſir,
Puisque la Tréve enfin m'en donne le loiſir,
Si j'y pouvois porter quelque foible eſpérance
D'y conclurre un accord d'une telle importance!
Près de l'heureux Sylla ne puis-je rien pour vous?
Et près de vous, Seigneur, ne puis-je rien pour tous?

SERTORIVS.

Vous me pourriez ſans doute épargner quelque pei-(ne,
Si vous vouliez avoir l'ame toute Romaine;
Mais avant que d'entrer en ces difficultez,
Souffrez que je réponde à vos civilitez.
Vous ne me donnez rien par cette haute eſtime
Que vous n'ayez déja dans le degré ſublime.
La Victoire attachée à vos prémiers exploits,
Vn Triomphe avant l'âge où le ſouffrent nos loix,
Avant la dignité qui permet d'y prétendre,
Font trop voir quels reſpects l'Vnivers vous doit rendre.
Si dans l'occaſion je ménage un peu mieux
L'aſſiette du païs & la faveur des lieux,

Si mon expérience en prend quelque avantage,
Le grand art de la guerre attend quelquefois l'âge,
Le temps y fait beaucoup, & de mes actions
S'il vous a plû tirer quelques instructions,
Mes éxemples un jour ayant fait place aux voſtres,
Ce que je vous apprens, vous l'apprendrez à d'autres,
Et ceux qu'aura ma mort ſaiſis de mon employ
S'inſtruiront contre vous, comme vous contre moy.
Quant à l'heureux Sylla, je n'ay rien à vous dire.
Ie vous ay montré l'art d'affoiblir ſon Empire,
Et ſi je puis jamais y joindre des leçons
Dignes de vous apprendre à repaſſer les Monts,
Ie ſuivray d'aſſez près voſtre illuſtre retraite,
Pour traiter avec luy ſans beſoin d'interpréte,
Et ſur les bords du Tibre une pique à la main
Luy demander raiſon pour le peuple Romain.

POMPEE.

De ſi hautes leçons, Seigneur, ſont difficiles,
Et pourroient vous donner quelques ſoins inutiles,
Si vous faiſiez deſſein de me les expliquer,
Iuſqu'à m'avoir appris à les bien pratiquer.

SERTORIVS.

Auſſi me pourriez-vous épargner quelque peine
Si vous vouliez avoir l'ame toute Romaine,
Ie vous l'ay déja dit.

POMPEE.

Ce diſcours rebatu
Laſſeroit une auſtére & farouche vertu.
Pour moy, qui vous honore aſſez pour me contraindre
A fuir obſtinément tout ſujet de m'en plaindre,
Ie ne veux rien comprendre en ſes obſcuritez.

SERTORIVS.

Ie ſçay qu'on n'aime point de telles véritez,
Mais, Seigneur, étant ſeuls, je parle avec franchiſe,
Banniſſant les témoins vous me l'avez permiſe,
Et je garde avec vous la même liberté
Que ſi voſtre Sylla n'avoit jamais été.

Eſt-ce eſtre tout Romain, qu'eſtre Chef d'une guer-
Qui veut tenir aux fers les maiſtres de la Terre ? (re
Ce nom ſans vous & luy nous ſeroit encor dû,
C'eſt par luy, c'eſt par vous que nous l'avons perdu,
C'eſt vous qui ſous le joug traiſnez des cœurs ſi braves,
Ils étoiét plus que Rois, ils ſont moindres qu'eſclaves,
Et la gloire qui ſuit vos plus nobles travaux
Ne fait qu'approfondir l'abîme de leurs maux,
Leur miſére eſt le fruit de voſtre illuſtre peine,
Et vous penſez avoir l'ame toute Romaine ?
Vous avez hérité ce nom de vos Ayeux,
Mais s'il vous étoit cher, vous le rempliriez mieux.

POMPÉE.

Ie croy le bien réplir, quãd tout mon cœur s'applique
Aux ſoins de rétablir un jour la République ;
Mais vous jugez, Seigneur, de l'ame par le bras,
Et ſouvent l'un paroit ce que l'autre n'eſt pas.
Lors que deux factions diviſent un Empire,
Chacun ſuit au hazard la meilleure ou la pire,
Suivant l'occaſion ou la néceſſité,
Qui l'emporte vers l'un ou vers l'autre coſté.
Le plus juſte party difficile à connoiſtre
Nous laiſſe en liberté de nous choiſir un maiſtre,
Mais quand ce choix eſt fait, on ne s'en dédit plus.
I'ay ſervy ſous Sylla du temps de Marius,
Et ſerviray ſous luy, tant qu'un Deſtin funeſte
De nos diviſions ſoûtiendra quelque reſte.
Comme je ne voy pas dans le fond de ſon cœur,
I'ignore quels projets peut former ſon bonheur :
S'il les pouſſe trop loin, moy-meſme je l'en blâme,
Ie luy préte mon bras ſans engager mon ame,
Ie m'abandonne au cours de ſa félicité,
Tandis que tous mes vœux ſont pour la liberté ;
Et c'eſt ce qui me force à garder une place
Qu'uſurperoient ſans moy l'injuſtice & l'audace,
Afin que, Sylla mort, ce dangereux pouvoir
Ne tombe qu'en des mains qui ſçachent leur devoir.
Enfin je ſçay mon but, & vous ſçavez le voſtre.

SERTORIVS.

Mais cependant, Seigneur, vous servez comme un autre ;
Et nous, qui jugeons tout sur la foy de nos yeux,
Et laissons le dedans à pénétrer aux Dieux,
Nous craignons vostre exemple, & doutons si dans Rome
Il n'instruit point le Peuple à prendre loy d'un hõme,
Et si vostre valeur sous le pouvoir d'autruy
Ne sème point pour vous lors qu'elle agit pour luy.
Comme je vous estime, il m'est aisé de croire
Que de la liberté vous feriez vostre gloire,
Que vostre ame en secret luy donne tous ses vœux:
Mais si je m'en rapporte aux esprits soupçonneux,
Vous aidez aux Romains à faire essay d'un maistre.
Sous ce flateur espoir qu'un jour vous pourrez l'estre,
La main qui les opprime & que vous soûtenez
Les accoûtume au joug que vous leur destinez,
Et doutant s'ils voudront se faire à l'esclavage,
Aux périls de Sylla vous tastez leur courage.

POMPE E.

Le temps détrompera ceux qui parlent ainsi,
Mais justifira-t'il ce que l'on voit icy ?
Permettez qu'à mon tour je parle avec franchise,
Vostre exemple à la fois m'instruit & m'authorise,
Ie juge comme vous sur la foy de mes yeux,
Et laisse le dedans à pénétrer aux Dieux.
Ne vit-on pas icy sous les ordres d'un homme?
N'y commandez-vous pas, comme Sylla dans Rome,
Du nom de Dictateur, du nom de Général,
Qu'importe, si des deux le pouvoir est égal?
Les titres différens ne font rien à la chose,
Vous imposez des loix ainsi qu'il en impose,
Et s'il est périlleux de s'en faire haïr,
Il ne feroit pas seur de vous desobéïr.
Pour moy si quelque jour je suis ce que vous êtes,
I'en useray peut-estre alors comme vous faites,
Iusque-là ....

SERTORIVS.

Vous pourriez en douter jusque-là,
Et me faire un peu moins reſſembler à Sylla.
Si je commande icy, le Senat me l'ordonne,
Mes ordres n'ont encor aſſaſſiné perſonne,
Ie n'ay pour ennemis que ceux du bien commun,
Ie leur fais bonne guerre & n'en proscris pas un.
C'eſt un azyle ouvert que mon pouvoir ſuprême,
Et ſi l'on m'obéït, ce n'eſt qu'autant qu'on m'aime.

POMPEE.

Et voſtre empire en eſt d'autant plus dangereux,
Qu'il rend de vos vertus les peuples amoureux.
Qu'en aſſujettiſſant vous avez l'art de plaire,
Qu'on croit n'eſtre en vos fers qu'eſclave volontaire,
Et que la liberté trouvera peu de jour
A détruire un pouvoir que fait régner l'amour.
Ainſi parlent, Seigneur, les ames ſoupçonneuſes;
Mais n'éxaminons point ces questions faſcheuſes,
Ny ſi c'eſt un Sénat qu'un amas de bannis
Que cét azyle ouvert ſous vous a réünis.
Vne ſeconde fois, n'eſt-il aucune voye
Par où je puiſſe à Rome emporter quelque joye?
Elle ſeroit extrême à trouver les moyens
De rendre un ſi grand homme à ſes concitoyens,
Il eſt doux de revoir les murs de la Patrie.
C'eſt elle par ma voix, Seigneur, qui vous en prie,
C'eſt Rome.

SERTORIVS.

Le ſejour de voſtre Potentat,
Qui n'a que ſes fureurs pour Maximes d'Etat?
Ie n'appelle plus Rome un enclos de murailles
Que ſes proscriptions comblent de funerailles;
Ces murs, dont le deſtin fut autrefois ſi beau,
N'en ſont que la priſon ou plûtoſt le tombeau.
Mais pour revivre ailleurs dans ſa prémiére force,
Avec les faux Romains elle a fait plein divorce,
Et comme autour de moy j'ay tous ſes vrais appuis,
Rome n'eſt plus dans Rome, elle eſt toute où je ſuis.

Parlons pourtant d'accord. Ie ne ſçay qu'une voye
Qui puiſſe avec honneur nous donner cette joye.
Vniſſons-nous enſemble, & le Tyran eſt bas,
Rome à ce grand deſſein ouvrira tous ſes bras,
Ainſi nous ferons voir l'amour de la Patrie
Pour qui vont les grands cœurs jusqu'à l'idolatrie,
Et nous épargnerons ces flots de ſang Romain
Que verſent tous les ans voſtre bras & ma main.

POMPEE.

Ce projet qui pour vous eſt tout brillant de gloire,
N'auroit-il rien pour moy d'une action trop noire?
Moy qui commande ailleurs puis-je ſervir ſous vous?

SERTORIVS.

Du droit de commander je ne ſuis point jaloux,
Ie ne l'ay qu'en depoſt & je vous l'abandonne,
Non jusqu'à vous ſervir de ma ſeule perſonne,
Ie prétens un peu plus; mais dans cette union
De voſtre Lieutenant m'envîriez-vous le nom?

POMPEE.

De pareils Lieutenants n'ont des Chefs qu'en idée,
Leur nom retient pour eux l'authorité cédée,
Ils n'en quittent que l'ombre, & l'on ne ſçait que c'eſt
De ſuivre, ou d'obéïr, que ſuivant qu'il leur plaiſt.
Ie ſçais une autre voye, & plus noble, & plus ſeure.
Sylla, ſi vous voulez, quitte ſa Dictature,
Et déja de luy-meſme il s'en ſeroit démis,
S'il voyoit qu'en ces lieux il n'eût plus d'ennemis.
Mettez les armes bas, je répons de l'iſſuë,
I'en donne ma parole après l'avoir receuë,
Si vous êtes Romain, prenez l'occaſion.

SERTORIVS.

Ie ne m'ébloüis point de cette illuſion,
Ie connoy le Tyran, j'en voy le ſtratagême,
Quoy qu'il ſemble promettre, il eſt toûjours luy-meſme.
Vous qu'à ſa deffiance il a ſacrifié,
Iusques à vous forcer d'eſtre ſon allié...

POMPEE.

Hélas! ce mot me tuë, & je le dy sans feinte,
C'est l'unique sujet qu'il m'a donné de plainte.
I'aimois mon Aristie, il m'en vient d'arracher,
Mon cœur frémit encore à me le reprocher,
Vers tant de biens perdus sans cesse il me rappelle,
Et je vous rens, Seigneur, mille graces pour elle,
A vous, à ce grand cœur, dont la compassion
Daigne icy l'honorer de sa protection.

SERTORIVS.

Protéger hautement les vertus malheureuses,
C'est le moindre devoir des ames généreuses;
Aussi fay-je encor plus, je luy donne un époux.

POMPEE.

Vn époux! Dieux, qu'entens-je? & qui, Seigneur?

SERTORIVS.

Moy.

POMPEE.

Vous!
Seigneur, toute son ame est à moy dès l'enfance,
N'imitez point Sylla par cette violence,
Mes maux sont assez grands, sans y joindre celuy
De voir tout ce que j'aime entre les bras d'autruy.

SERTORIVS.

Tout est encor à vous. Venez, venez, Madame,
Faire voir quel pouvoir j'usurpe sur vostre ame,
Et montrer, s'il se peut, à tout le genre humain
La force qu'on vous fait pour me donner la main.

POMPEE.

C'est elle-mesme, ô Ciel!

SERTORIVS.

Ie vous laisse avec elle,
Et sçay que tout son cœur vous est encor fidelle.
Reprenez vostre bien, ou ne vous plaignez plus
Si j'ose m'enrichir, Seigneur, de vos refus.

SCENE II.

POMPEE, ARISTIE.

POMPEE.

ME dit-on vray, Madame? & seroit-il possible...

ARISTIE.

Ouy, Seigneur, il est vray que j'ay le cœur sensible,
Suivant qu'on m'aime ou hait, j'aime ou hais à mon
Et ma gloire soûtient ma haine & mon amour. (tour,
Mais si de mon amour elle est la Souveraine,
Elle n'est pas toûjours maîtresse de ma haine,
Ie ne la suis pas mesme, & je hay quelquefois,
Et moins que je ne veux, & moins que je ne dois.

POMPEE.

Cette haine a pour moy toute son étenduë,
Madame, & la pitié ne l'a point suspenduë,
La générosité n'a pû la moderer.

ARISTIE.

Vous ne voyez donc pas qu'elle a peine à durer.
Mon feu, qui n'est éteint que parce qu'il doit l'estre,
Cherche en dépit de moy le vostre pour renaistre,
Et je sens qu'à vos yeux mon courroux chancelant
Trébuche, perd sa force, & meurt en vous parlant.
M'aimeriez-vous encor, Seigneur?

POMPEE.

Si je vous aime?
Demandez si je vis, ou si je suis moy-mesme.
Vostre amour est ma vie, & ma vie est à vous.

ARISTIE.

Sortez de mon esprit ressentimens jaloux,
Noirs enfans du dépit, ennemis de ma gloire,
Tristes ressentimens, je ne veux plus vous croire,
Quoy qu'on m'ait fait d'outrage, il ne m'en souvient
Plus de nouvel Hymen, plus de Sertorius, (plus.

Ie ſuis au Grand Pompée,& puiſqu'il m'aime encore,
Puiſqu'il me rend ſon cœur, de nouveau je l'adore.
Plus de Sertorius. Mais, Seigneur, répondez,
Faites parler ce cœur qu'enfin vous me rendez.
Plus de Sertorius. Hélas ! quoy que je die,
Vous ne me dites point, Seigneur, *plus d'Æmilie.*
Rentrez dans mon esprit, jaloux reſſentimens,
Fiers enfans de l'honneur, nobles emportemens,
C'eſt vous que je veux croire, & Pompée infidelle
Ne ſçauroit plus ſouffrir que ma haine chancelle,
Il l'affermit pour moy. Venez, Sertorius,
Il me rend toute à vous par ce muët refus,
Donnons ce grand témoin à ce grand Hyménée,
Son ame toute ailleurs n'en ſera point gênée,
Il le verra ſans peine, & cette dureté
Paſſera chez Sylla pour magnanimité.

POMPEE.

Ce qu'il vous fait d'injure également m'outrage,
Mais enfin je vous aime, & ne puis davantage.
Vous, ſi jamais ma flame eut pour vous quelque appas,
Plaignez-vous, haïſſez, mais ne vous donnez pas,
Demeurez en état d'eſtre toûjours ma femme,
Gardez jusqu'au tombeau l'empire de mon ame.
Sylla n'a que ſon temps, il eſt vieil & caſſé,
Son régne paſſera, s'il n'eſt déja paſſé,
Ce grand pouvoir luy péſe, il s'apreſte à le rendre,
Comme à Sertorius je veux bien vous l'apprendre;
Ne vous jettez donc point, Madame, en d'autres bras,
Plaignez-vous, haïſſez, mais ne vous donnez pas,
Si vous voulez ma main, n'engagez point la voſtre.

ARISTIE.

Mais quoy ? n'étes-vous pas entre les bras d'un autre?

POMPEE.

Non, puiſqu'il vous en faut confier le ſecret.
Æmilie à Sylla n'obéit qu'à regret.
Des bras d'un autre époux ce Tyran qui l'arrache
Ne rompt point dans ſon cœur le ſaint nœud qui l'at-
(tache;

Elle porte en ſes flancs un fruit de cét amour
Que bien-toſt chez moy-meſme elle va mettre au jour,
Et dans ce triſte état ſa main qu'il m'a donnée
N'a fait que l'éblouïr par un feint Hyménée,
Tandis que toute entiére à ſon cher Glabrion
Elle paroit ma femme & n'en a que le nom.

ARISTIE.

Et ce nom ſeul eſt tout pour celles de ma ſorte.
Rendez-le moy, Seigneur, ce grand nom qu'elle porte,
I'aimay voſtre tendreſſe & vos empreſſemens,
Mais je ſuis au deſſus de ces attachemens,
Et tout me ſera doux, ſi ma trame coupée
Me rend à mes Ayeux en femme de Pompée,
Et que ſur mon tombeau ce grand tître gravé
Montre à tout l'avenir que je l'ay conſervé.
I'en fais toute ma gloire & toutes mes délices,
Vn moment de ſa perte a pour moy des ſupplices ;
Vangez-moy de Sylla qui me l'oſte aujourd'huy,
Ou ſouffrez qu'on me vange & de vous, & de luy,
Qu'un autre Hymen me rende un tître qui l'égale,
Qu'il me reléve autant que Sylla me ravale ;
Non que je puiſſe aimer aucun autre que vous,
Mais pour vanger ma gloire il me faut un époux,
Il m'en faut un illustre, & dont la renommée...

POMPEE.

Ah, ne vous laſſez point d'aimer & d'eſtre aimée.
Peut-eſtre touchons-nous au moment deſiré
Qui ſçaura réünir ce qu'on a ſéparé.
Ayez plus de courage & moins d'impatience,
Souffrez que Sylla meure, ou quitte ſa puiſſance...

ARISTIE.

I'attendray de ſa mort, ou de ſon repentir,
Qu'à me rendre l'honneur vous daigniez conſentir !
Et je verray toûjours voſtre cœur plein de glace,
Mon Tyran impuny, ma rivale en ma place,
Iusqu'à ce qu'il renonce au pouvoir abſolu,
Aprés l'avoir gardé tant qu'il l'aura voulu !

POMPEE.

Mais tant qu'il pourra tout, que pourray-je, Madame?

ARISTIE.

Suivre en tous lieux, Seigneur, l'éxil de voſtre femme,
La ramener chez vous avec vos légions,
Et rendre un heureux calme à nos diviſions.
Que ne pourrez-vous point en teſte d'une Armée,
Par tout hors de l'Espagne, à vaincre accoûtumée?
Et quand Sertorius ſera joint avec vous,
Que pourra le Tyran? qu'oſera ſon couroux?

POMPEE.

Ce n'eſt pas s'affranchir qu'un moment le paroiſtre,
Ny ſecoüer le joug que de changer de maiſtre.
Sertorius pour vous eſt un illustre appuy,
Mais en faire le mien, c'eſt me ranger ſous luy,
Ioindre nos étendars, c'eſt groſſir ſon empire.
Perpenna qui l'a joint ſçaura que vous en dire.
Ie ſers, mais jusqu'icy l'ordre vient de ſi loin,
Qu'avant qu'on le reçoive il n'en eſt plus beſoin,
Et ce peu que j'y rens de vaine déférence
Ialoux du vray pouvoir ne ſert qu'en apparence.
Ie croy n'avoir plus meſme à ſervir qu'un moment;
Et quand Sylla prépare un ſi doux changement,
Pouvez-vous m'ordonner de me bannir de Rome,
Pour la remettre au joug ſous les loix d'un autre homme,
Moy qui ne ſuis jaloux de mon autorité
Que pour luy rendre un jour toute ſa liberté?
Non, non, ſi vous m'aimez, comme j'aime à le croire,
Vous ſçaurez accorder voſtre amour & ma gloire,
Céder avec prudence au temps preſt à changer,
Et ne me perdre pas au lieu de vous vanger.

ARISTIE.

Si vous m'avez aimée & qu'il vous en ſouvienne,
Vous mettrez voſtre gloire à me rendre la mienne.
Mais il eſt temps qu'un mot termine ces debats.
Me voulez-vous, Seigneur? ne me voulez-vous pas?

Parlez, que voſtre choix régle ma Destinée.
Suis-je encor à l'époux à qui l'on m'a donnée?
Suis-je à Sertorius? c'eſt aſſez conſulté,
Rendez-moy mes liens ou pleine liberté....

POMPEE.

Ie le voy bien, Madame, il faut rompre la Tréve,
Pour briſer en vainqueur cét Hymen s'il s'achéve,
Et vous ſçavez ſi peu l'art de vous ſecourir,
Que pour vous en inſtruire il faut vous conquérir.

ARISTIE.

Sertorius ſçait vaincre & garder ſes conqueſtes.

POMPEE.

La voſtre à la garder couſtera bien des teſtes;
Comme elle fermera la porte à tout accord,
Rien ne l'en peut jamais aſſeurer que ma mort.
Ouy, j'en jure les Dieux, s'il faut qu'il vous obtienne,
Rien ne peut empeſcher ſa perte, que la mienne,
Et peut-eſtre tous deux l'un par l'autre percez
Nous vous ferons connoiſtre à quoy vous nous forcez.

ARISTIE.

Ie ne ſuis pas, Seigneur, d'une telle importance.
D'autres ſoins éteindront cette ardeur de vangeance,
Ceux de vous agrandir vous porteront ailleurs,
Où vous pourrez trouver quelques deſtins meilleurs:
Ceux de ſervir Sylla, d'aimer ſon Æmilie,
D'imprimer du reſpect à toute l'Italie,
De rendre à voſtre Rome un jour ſa liberté,
Sçauront tourner vos pas de quelque autre coſté.
Sur tout ce privilége acquis aux grandes ames,
De changer à leur gré de maris & de femmes,
Mérite qu'on l'étale aux bouts de l'Vnivers,
Pour en donner l'éxemple à cent climats divers.

POMPEE.

Ah, c'en eſt trop, Madame, & de nouveau je jure...

ARISTIE.

Seigneur, les veritez font-elles quelque injure?

POMPEE.

Vous oubliez trop toſt que je ſuis voſtre époux.

ARISTIE.

Ah, ſi ce nom vous plaiſt, je ſuis encor à vous,
Voilà ma main, Seigneur.

POMPEE.

Gardez-la-moy, Madame.

ARISTIE.

Tandis que vous avez à Rome une autre femme ?
Que par un autre Hymen vous me deshonorez ?
Me puniſſent les Dieux que vous avez jurez,
Si paſſé ce moment & hors de voſtre veuë
Ie vous garde une foy que vous avez rompuë.

POMPEE.

Qu'allez-vous faire ? Hélas !

ARISTIE.

Ce que vous m'enſeignez.

POMPEE.

Eteindre une amour !

ARISTIE.

Vous meſme l'éteignez.

POMPEE.

La victoire aura droit de le faire renaiſtre.

ARISTIE.

Si ma haine eſt trop foible, elle la fera croiſtre.

POMPEE.

Pourrez-vous me haïr ?

ARISTIE.

I'en fais tous mes ſouhaits.

POMPEE.

Adieu donc pour deux jours.

ARISTIE.

Adieu pour tout jamais.

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

SERTORIVS, THAMIRE.

SERTORIVS.

POurray-je voir la Reine?

THAMIRE.

Attendant qu'elle vienne,
Elle m'a commandé que je vous entretienne,
Et veut demeurer seule encor quelques momens.

SERTORIVS.

Ne m'apprendrez-vous point où vont ses sentimens,
Ce que doit Perpenna concevoir d'espérance?

THAMIRE.

Elle ne m'en fait pas beaucoup de confidence,
Mais j'ose présumer qu'offert de vostre main
Il aura peu de peine à fléchir son dédain,
Vous pouvez tout sur elle.

SERTORIVS.

Ah, j'y puis peu de chose,
Si jusqu'à l'accépter mon malheur la dispose,
Ou pour en parler mieux, j'y puis trop & trop peu.

THAMIRE.

Elle croit fort vous plaire en secondant son feu.

SERTORIVS.

Me plaire?

THAMIRE.

Ouy, mais, Seigneur, d'où vient cette surprise,
Et dequoy s'inquiéte un cœur qui la mépriſe ?

SERTORIVS.

N'appelez point mépris un violent reſpect
Que ſur mes plus doux vœux fait régner ſon aſpect.

THAMIRE.

Il eſt peu de reſpects qui reſſemblent au voſtre,
S'il ne ſçait que trouver des raiſons pour un autre,
Et je préférerois un peu d'emportement
Aux plus humbles devoirs d'un tel accablement.

SERTORIVS.

Il n'en eſt rien party capable de me nuire,
Qu'un ſoûpir échapé ne deuſt ſoudain détruire ;
Mais la Reine ſenſible à de nouveaux deſirs
Entendoit mes raiſons & non pas mes ſoûpirs.

THAMIRE.

Seigneur, quand un Romain, quand un Héros ſoûpire,
Nous n'entendons pas bien ce qu'un ſoûpir veut dire,
Et je vous ſervirois de meilleur truchement,
Si vous vous expliquiez un peu plus clairement.
Ie ſçay qu'en ce climat que vous nommez Barbare
L'amour par un ſoûpir quelquefois ſe déclare ;
Mais la gloire qui fait toutes vos paſſions
Vous met trop au deſſus de ces impreſſions, (me...
De tels deſirs trop bas pour les grands cœurs de Ro-

SERTORIVS.

Ah, pour eſtre Romain, je n'en ſuis pas moins homme.
I'aime, & peut-eſtre plus qu'on n'a jamais aimé,
Malgré mon âge & moy mon cœur s'eſt enflamé,
I'ay crû pouvoir me vaincre, & toute mon adreſſe
Dans mes plus grands efforts m'a fait voir ma foi-
bleſſe,
Ceux de la Politique & ceux de l'amitié
M'ont mis en un état à me faire pitié,
Le ſouvenir m'en tuë, & ma vie incertaine
Dépend d'un peu d'eſpoir que j'attens de la Reine,
Si toutefois....

THAMIRE.

Seigneur, elle a de la bonté,
Mais je voy ſon eſprit fortement irrité,
Et ſi vous m'ordonnez de vous parler ſans feindre,
Vous pouvez eſpérer, mais vous avez à craindre,
N'y perdez point de temps & ne négligez rien,
C'eſt peut-eſtre un deſſein mal ferme que le ſien.
La voicy, profitez des avis qu'on vous donne,
Et gardez bien ſur tout qu'elle ne m'en ſoupçonne.

SCENE II.

SERTORIVS, VIRIATE, THAMIRE.

VIRIATE.

ON m'a dit qu'Aristie a manqué ſon projet,
Et que Pompée échape à cét illustre objet.
Seroit-il vray, Seigneur?

SERTORIVS.

Il eſt trop vray, Madame,
Mais bien qu'il l'abandonne, il l'adore dans l'ame,
Et rompra, m'a-t'il dit, la Trêve dès demain,
S'il voit qu'elle s'apreſte à me donner la main.

VIRIATE.

Vous vous alarmez peu d'une telle menace?

SERTORIVS.

Ce n'eſt pas en effet ce qui plus m'embaraſſe.
Mais vous, pour Perpenna qu'avez-vous réſolu?

VIRIATE.

D'obéïr ſans remiſe au pouvoir abſolu,
Et ſi d'une offre en l'air voſtre ame encor frapée
Veut bien s'embaraſſer du rebut de Pompée,
Il ne tiendra qu'à vous, que dès demain tous deux
De l'un & l'autre Hymen nous n'aſſurions les nœuds,

Deuſt ſe rompre la Tréve, & deuſt la jalouſie
Iusqu'au dernier éclat pouſſer ſa frénéſie.

SERTORIVS.

Vous pourrez dès demain...

VIRIATE.

Dès ce meſme moment.
Ce n'eſt pas obéïr qu'obéïr lentement,
Et quand l'obéïſſance a de l'éxactitude,
Elle voit que ſa gloire eſt dans la promptitude.

SERTORIVS.

Mes priéres pouvoient ſouffrir quelques refus.

VIRIATE.

Ie les prendray toûjours pour ordres abſolus,
Qui peut ce qui luy plaiſt commande alors qu'il prie:
D'ailleurs Perpenna m'aime avec idolatrie.
Tant d'amour, tant de Rois d'où ſon ſang eſt venu,
Le pouvoir ſouverain dont il eſt ſoûtenu,
Valent bien tous enſemble un Troſne imaginaire,
Qui ne peut ſubſiſter que par l'heur de vous plaire.

SERTORIVS.

Ie n'ay donc qu'à mourir en faveur de ce choix.
I'en ay receu la loy de voſtre propre voix,
C'eſt un ordre abſolu qu'il eſt temps que j'entende.
Pour aimer un Romain vous voulez qu'il commande;
Et comme Perpenna ne le peut ſans ma mort,
Pour remplir voſtre Troſne il luy faut tout mon ſort.
Luy donner voſtre main, c'eſt m'ordonner, Madame,
De luy céder ma place au camp & dans voſtre ame.
Il eſt, il eſt trop juſte après un tel bonheur
Qu'il l'ait dans noſtre Armée ainſi qu'en voſtre cœur.
I'obéïs ſans murmure & veux bien que ma vie...

VIRIATE.

Avant que par cét ordre elle vous ſoit ravie,
Puis-je me plaindre à vous d'un retour inégal
Qui tient moins d'un amy qu'il ne fait d'un rival?
Vous trouvez ma faveur & trop prõpte, & trop pleine!
L'Hymen où je m'apreſte eſt pour vous une gêne!
Vous m'en parlez enfin comme ſi vous m'aimiez!

SERTORIVS.

Souffrez après ce mot que je meure à vos pieds.
I'y veux bien immoler tout mon bonheur au voſtre,
Mais je ne vous puis voir entre les bras d'un autre,
Et c'eſt aſſez vous dire à quelle extrémité
Me réduit un amour que j'ay mal écouté.
Bien qu'un ſi digne objet le rendit excuſable,
I'ay crû honteux d'aimer quand on n'eſt plus aimable,
I'ay voulu m'en défendre à voir mes cheveux gris,
Et me ſuis répondu long-temps de vos mépris;
Mais j'ay veu dans voſtre ame enſuite une autre idée
Sur qui mon eſpérance auſſi-toſt s'eſt fondée,
Et je me ſuis promis bien plus qu'à tous vos Rois,
Quãd j'ay veu que l'amour n'en feroit point le choix.
I'allois me déclarer ſans l'offre d'Aristie.
Non que ma paſſion s'en ſoit veuë allentie;
Mais je n'ay point douté qu'il ne fuſt d'un grand cœur
De tout ſacrifier pour le commun bonheur.
L'amour de Perpenna s'eſt joint à ces penſées,
Vous avez veu le reſte & mes raiſons forcées.
Ie m'étois figuré que de tels déplaiſirs
Pourroient ne me coûter que deux ou trois ſoûpirs,
Et pour m'en conſoler j'enviſageois l'eſtime,
Et d'amy généreux, & de Chef magnanime:
Mais près d'un coup fatal je ſens par mes ennuis
Que je me promettois bien plus que je ne puis.
Ie me rens donc, Madame, ordonnez de ma vie,
Encor tout de nouveau je vous la ſacrifie.
Aimez-vous Perpenna?

VIRIATE.

Ie ſçay vous obéïr,
Mais je ne ſçay que c'eſt d'aimer ny de haïr,
Et la part que tantoſt vous aviez dans mon ame
Fut un don de ma gloire & non pas de ma flame.
Ie n'en ay point pour luy, je n'en eus point pour vous,
Ie ne veux point d'amant, mais je veux un époux,
Mais je veux un Héros, qui par ſon Hyménée
Sçache élever ſi haut le Troſne où je ſuis née,

Qu'il puisse de l'Espagne estre l'heureux soûtien,
Et laisser de vrais Rois de mon sang & du sien.
Ie le trouvois en vous, n'eust été la bassesse
Qui pour ce cher rival contre moy s'intéresse,
Et dont, quand je vous mets au dessus de cent Rois,
Vne répudiée a mérité le choix.
Ie l'oubliray pourtant & veux vous faire grace;
M'aimez-vous?

SERTORIVS.

Oserois-je en prendre encor l'audace?

VIRIATE.

Prenez-la, j'y consens, Seigneur, & dès demain
Au lieu de Perpenna donnez-moy vostre main.

SERTORIVS.

Que se tiendroit heureux un amour moins sincere
Qui n'auroit autre but que de se satisfaire,
Et qui se rempliroit de sa félicité,
Sans prendre aucun soucy de vostre Dignité!
Mais quand vous oubliez ce que j'ay pû vous dire,
Puis-je oublier les soins d'agrandir vostre Empire,
Que vostre grand projet est celuy de régner?

VIRIATE.

Seigneur, vous faire grace est-ce m'en éloigner?

SERTORIVS.

Ah! Madame, est-il temps que cette grace éclate?

VIRIATE.

C'est cét éclat, Seigneur, que cherche Viriate.

SERTORIVS.

Nous perdons tout, Madame, à le précipiter.
L'amour de Perpenna le fera révolter,
Souffrez qu'un peu de temps doucement le ménage;
Qu'auprès d'un autre objet un autre amour l'engage:
Des amis d'Aristie asseurons le secours
A force de promettre en differant toûjours.
Détruire tout l'espoir qui les tient en haleine
C'est les perdre, c'est mettre un jaloux hors de peine,
Dont l'esprit ébranlé ne se doit pas guérir
De cette impression qui peut nous l'acquérir.

Pourrions-nous vanger Rome après de telles pertes?
Pourrions-nous l'affranchir des miſéres ſouffertes,
Et de ſes intéreſts un ſi haut abandon...

VIRIATE.

Et que m'importe, à moy, ſi Rome ſouffre, ou non?
Quand j'auray de ſes maux effacé l'infamie,
I'en obtiendray pour fruit le nom de ſon amie,
Ie vous verray Conſul m'en apporter les loix,
Et m'abaiſſer vous meſme au rang des autres Rois?
Si vous m'aimez, Seigneur, nos mers & nos montagnes
Doivent borner vos vœux ainſi que nos Espagnes,
Nous pouvons nous y faire un aſſez beau deſtin,
Sans chercher d'autre gloire au pied de l'Aventin.
Affranchiſſons le Tage, & laiſſons faire au Tibre.
La liberté n'eſt rien quand tout le monde eſt libre,
Mais il eſt beau de l'eſtre, & voir tout l'Vnivers
Soûpirer ſous le joug & gémir dans les fers,
Il eſt beau d'étaler cette prérogative
Aux yeux du Rhoſne esclave & de Rome captive,
Et de voir envier aux peuples abatus
Ce reſpect que le Sort garde pour les vertus.
Quant au grand Perpenna, s'il eſt ſi redoutable,
Remettez-moy le ſoin de le rendre traitable,
Ie ſçay l'art d'empeſcher les grands cœurs de faillir.

SERTORIVS.

Mais quel fruit penſez-vous en pouvoir recueillir?
Ie le ſçay comme vous, & voy quelles tempeſtes
Cét ordre ſurprenant formera ſur nos teſtes.
Ne cherchons point, Madame, à faire des mutins,
Et ne nous brouillons point avec nos bons Destins.
Rome nous donnera ſans eux aſſez de peine,
Avant que de ſouscrire à l'Hymen d'une Reine,
Et nous n'en fléchirons jamais la dureté,
A moins qu'elle nous doive, & gloire, & liberté.

VIRIATE.

Ie vous avoûray plus, Seigneur, loin d'y ſouscrire,
Elle en prendra pour vous une haine où j'aſpire,

Vn courroux implacable, un orgueil endurcy,
Et c'eſt par où je veux vous arrêter icy.
Qu'ay-je à faire dãs Rome? & pourquoy, je vous prie...

SERTORIVS.

Mais nos Romains, Madame, aiment tous leur Patrie,
Et de tous leurs travaux l'unique & doux eſpoir,
C'eſt de vaincre bien-toſt aſſez pour la revoir.

VIRIATE.

Pour les enchaiſner tous ſur les rives du Tage,
Nous n'avons qu'à laiſſer Rome dans l'eſclavage;
Ils aimeront à vivre & ſous vous & ſous moy,
Tant qu'ils n'auront qu'un choix, d'un Tyran, ou d'un Roy.

SERTORIVS.

Ils ont pour l'un & l'autre une pareille haine,
Et n'obéïront point au mary d'une Reine.

VIRIATE.

Qu'ils aillent dõc chercher des climats à leur choix,
Où le gouvernement n'ait ny Tyrans ny Rois.
Nos Eſpagnols formez à voſtre art militaire
Acheveront ſans eux ce qui nous reſte à faire.
La perte de Sylla n'eſt pas ce que je veux,
Rome attire encor moins la fierté de mes vœux,
L'Hymen où je prétens ne peut trouver d'amorces
Au milieu d'une ville où régnent les divorces,
Et du haut de mon Troſne on ne voit point d'attraits
Où l'on n'eſt Roy qu'un an pour n'eſtre rien après.
Enfin, pour achever, j'ay fait pour vous plus qu'elle,
Elle vous a banny, j'ay pris voſtre querelle,
Ie conſerve des jours qu'elle veut vous ravir,
Prenez le Diadême & laiſſez-la ſervir,
Il eſt beau de tenter des choſes inoüies,
Deuſt-on voir par l'effet ſes volontez trahies.
Pour moy, d'un grand Romain je veux faire un grand Roy,
Vous, s'il y faut périr, périſſez avec moy,
C'eſt gloire de ſe perdre en ſervant ce qu'on aime.

SERTORIVS.

Mais porter dès l'abord les choſes à l'extrême,
Madame, & ſans beſoin faire des mécontens!
Soyons heureux plus tard pour l'eſtre plus long-tẽps,
Vne victoire ou deux jointes à quelque adreſſe...

VIRIATE.

Vous ſçavez que l'amour n'eſt pas ce qui me preſſe,
Seigneur, mais après tout, il faut le confeſſer,
Tant de précaution commence à me laſſer.
Ie ſuis Reine, & qui ſçait porter une Couronne
Quand il a prononcé n'aime point qu'on raiſonne.
Ie vay penſer à moy, vous penſerez à vous.

SERTORIVS.

Ah, ſi vous écoutez cét injuste couroux...

VIRIATE.

Ie n'en ay point, Seigneur, mais mon inquiétude
Ne veut plus dans mon ſort aucune incertitude.
Vous me direz demain où je dois l'arréter,
Cependant je vous laiſſe avec qui conſulter.

SCENE III.

SERTORIVS, PERPENNA, AVFIDE.

PERPENNA *à Aufide.*

Dieux! qui peut faire ainſi diſparoiſtre la Reine?

AVFIDE *à Perpenna.*

Luy-meſme a quelque choſe en l'ame qui le geſne,
Seigneur, & noſtre abord le rend tout interdit.

SERTORIVS.

De Pompée en ces lieux ſçavez-vous ce qu'on dit?
L'avez-vous mis fort loin au delà de la porte?

PERPENNA.

Comme aſſez près des murs il avoit ſon eſcorte,

Ie me ſuis dispenſé de le mettre plus loin.
Mais de voſtre ſecours, Seigneur, j'ay grand beſoin,
Tout ſon viſage montre une fierté ſi haute...

SERTORIVS.

Nous n'avons rien conclu, mais ce n'eſt pas ma faute,
Et vous ſçavez...

PERPENNA.

Ie ſçay qu'en de pareils debats...

SERTORIVS.

Ie n'ay point crû devoir mettre les armes bas,
Il n'eſt pas encor temps.

PERPENNA.

Continuez, de grace,
Il n'eſt pas encor temps que l'amitié ſe laſſe.

SERTORIVS.

Voſtre intéreſt m'arrête autant comme le mien,
Si je m'en trouvois mal, vous ne ſeriez pas bien.

PERPENNA.

De vray, ſans voſtre appuy je ſerois fort à plaindre.
Mais je ne voy pour vous aucun ſujet de craindre.

SERTORIVS.

Ie ſerois le prémier dont on ſeroit jaloux,
Mais en ſuite le ſort pourroit tomber ſur vous;
Le Tyran après moy vous craint plus qu'aucun autre,
Et ma teſte abatuë ébranleroit la voſtre.
Nous ferons bien tous deux d'attendre plus d'un an.

PERPENNA.

Que parlez-vous, Seigneur, de teſte & de Tyran?

SERTORIVS.

Ie parle de Sylla, vous le devez connoiſtre.

PERPENNA.

Et je parlois des feux que la Reine a fait naiſtre!

SERTORIVS.

Nos eſprits étoient donc également diſtraits,
Tout le mien s'attachoit aux périls de la paix,
Et je vous demandois quel bruit fait par la ville
De Pompée & de moy l'entretien inutile.
Vous le ſçaurez, Aufide?

AVFIDE.

A ne rien déguiſer,
Seigneur, ceux de ſa ſuite en ont ſceu mal uſer,
I'en crains parmy le peuple un inſolent murmure.
Ils ont dit que Sylla quitte ſa Dictature,
Que vous ſeul refuſez les douceurs de la paix,
Et voulez une guerre à ne finir jamais.
Déja de nos ſoldats l'ame préoccupée
Montre un peu trop de joye à parler de Pompée,
Et ſi l'erreur s'épand jusqu'en nos Garniſons,
Elle y pourra ſemer de dangereux poiſons.

SERTORIVS.

Nous en romprons le coup avant qu'elle groſſiſſe,
Et ferons par nos ſoins avorter l'artifice,
D'autres plus grands périls le Ciel m'a garanty.

PERPENNA.

Ne ferions-nous point mieux d'accepter le party, (rei
Seigneur? trouvez-vous l'offre, ou hôteuſe, ou mal ſeu-

SERTORIVS.

Sylla peut en effet quitter ſa Dictature,
Mais il peut faire auſſi des Conſuls à ſon choix,
De qui la Pourpre eſclave agira ſous ſes loix,
Et quand nous n'en craindrõs aucuns ordres ſiniſtres,
Nous périrons par ceux de ſes laſches Miniſtres.
Croyez-moy, pour des gens cõme vous deux & moy,
Rien n'eſt ſi dangereux que trop de bonne foy.
Sylla par Politique a pris cette meſure
De montrer aux ſoldats l'impunité fort ſeure,
Mais pour Cinna, Carbon, le jeune Marius,
Il a voulu leur teſte & les a tous perdus.
Pour moy, que tout mon cãp ſur ce bruit m'abandõne,
Qu'il ne reſte pour moy que ma ſeule perſonne,
Ie me perdray plûtoſt dans quelque affreux climat,
Qu'aller tant qu'il vivra briguer le Conſulat.
Vous...

PERPENNA.

Ce n'eſt pas, Seigneur, ce qui me tient en peine,
Exclus du Conſulat par l'Hymen d'une Reine,

Du moins si vos bontez m'obtiennent ce bonheur,
Ie n'attens plus de Rome aucun degré d'honneur,
Et banny pour jamais dans la Lusitanie
I'y crois en seureté les restes de ma vie.

SERTORIVS.

Ouy, mais je ne voy pas encor de seureté
A ce que vous & moy nous avions concerté.
Vous sçavez que la Reine est d'une humeur si fiére....
Mais peut-estre le temps la rendra moins altiére,
Adieu, dispensez-moy de parler là-dessus.

PERPENNA.

Parlez, Seigneur, mes vœux sont-ils si mal receus?
Est-ce en vain que je l'aime, en vain que je soûpire?

SERTORIVS.

Sa retraite a plus dit que je ne puis vous dire.

PERPENNA.

Elle m'a dit beaucoup, mais Seigneur, achevez,
Et ne me cachez point ce que vous en sçavez.
Ne m'auriez-vous remply que d'un espoir frivole?

SERTORIVS.

Non, je vous l'ay cédée, & vous tiendray parole.
Ie l'aime, & vous la donne encor malgré mon feu,
Mais je crains que ce don n'ait jamais son aveu,
Qu'il n'attire sur nous d'impitoyables haines:
Que vous diray-je enfin? l'Espagne a d'autres Reines,
Et vous pourriez vous faire un destin bien plus doux
Si vous faisiez pour moy ce que je fais pour vous.
Celle des Vacéens, celle des Ilergetes
Rendroient vos volontez bien plûtost satisfaites,
La Reine avec chaleur sçauroit vous y servir.

PERPENNA.

Vous me l'avez promise, & me l'allez ravir!

SERTORIVS.

Que sert que je promette, & que je vous la donne,
Quand son ambition l'attache à ma personne?
Vous sçavez les raisons de cét attachement,
Ie vous en ay tantost parlé confidemment,

Ie vous en fais encor la meſme confidence.
Faites à voſtre amour un peu de violence,
I'ay triomphé du mien, j'y ſuis encor tout preſt;
Mais s'il faut du party ménager l'intéreſt,
Faut-il pouſſer à bout une Reine obſtinée,
Qui veut faire à ſon choix toute ſa Deſtinée,
Et de qui le ſecours depuis plus de dix ans
Nous a mieux ſoûtenus que tous nos partiſans?

PERPENNA.

La trouvez-vous, Seigneur, en état de vous nuire?

SERTORIVS.

Non, elle ne peut pas tout à fait nous détruire,
Mais ſi vous m'enchaînez à ce que j'ay promis,
Dès demain elle traite avec nos ennemis.
Leur cãp n'eſt que trop proche, icy chacun murmure,
Iugez ce qu'il faut craindre en cette conjoncture,
Voyez quel prompt remède on y peut apporter,
Et quel fruit nous aurons de la violenter.

PERPENNA.

C'eſt à moy de me vaincre, & la raiſon l'ordonne,
Mais d'un ſi grãd deſſein tout mon cœur qui friſſõne...

SERTORIVS.

Ne vous contraignez point, deuſt m'en couſter le jour,
Ie tiendray ma promeſſe en dépit de l'amour.

PERPENNA.

Si vos promeſſes n'ont l'aveu de Viriate....

SERTORIVS.

Ie ne puis de ſa part rien dire qui vous flate.

PERPENNA.

Ie doy donc me contraindre, & j'y ſuis réſolu.
Ouy, ſur tous mes deſirs je me rens abſolu, (ſtre,
I'en veux à voſtre exemple eſtre aujourd'huy le mai-
Et malgré cét amour que j'ay laiſſé trop croiſtre,
Vous direz à la Reine...

SERTORIVS.

Et bien, je luy diray?

PERPENNA.

Rien, Seigneur, rien encor, demain j'y penſeray.

Toutefois la colére où s'emporte ſon ame
Pourroit dés cette nuit commencer quelque trame.
Vous luy direz, Seigneur, tout ce que vous voudrez,
Et je ſuivray l'avis que pour moy vous prendrez.

SERTORIVS.

Ie vous admire, & plains.

PERPENNA.

Que j'ay l'ame accablée !

SERTORIVS.

Ie partage les maux dont je la voy comblée.
Adieu, j'entre un moment pour calmer ſon chagrin,
Et me rendray chez vous à l'heure du feſtin.

SCENE IV.

PERPENNA, AVFIDE.

AVFIDE.

CE maiſtre ſi chéry fait pour vous des merveilles,
Voſtre flame en reçoit des faveurs ſans pareilles,
Son nom ſeul malgré luy vous avoit tout volé,
Et la Reine ſe rend ſi-toſt qu'il a parlé.
Quels ſervices faut-il que voſtre eſpoir hazarde,
Afin de mériter l'amour qu'elle vous garde,
Et dans quel temps, Seigneur, purgerez-vous ces lieux
De cét illuſtre objet qui luy bleſſe les yeux?
Elle n'eſt point ingrate, & les loix qu'elle impoſe
Pour ſe faire obéir promettent peu de choſe,
Mais on n'a qu'à laiſſer le ſalaire à ſon choix,
Et courir ſans ſcrupule éxécuter ces loix.
Vous ne me dites rien ? Apprenez-moy, de grace,
Comment vous réſolvez que le feſtin ſe paſſe.
Diſſimulerez-vous ce manquement de foy,
Et voulez-vous...

PERPENNA.

Allons en réſoudre chez moy.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ARISTIE, VIRIATE.

ARISTIE.

VOy, Madame, j'en ſuis comme vous ennemie,
Vous aimez les grandeurs, & je hay l'infamie, (établir,
Ie cherche à me vanger, vous à vous
Mais vous pourrez me perdre, & moy vous affoiblir,
Si le cœur mieux ouvert ne met d'intelligence
Voſtre établiſſement avecque ma vangeance.
On m'a volé, Pompée, & moy, pour le braver,
Cét ingrat que ſa foy n'oſe me conſerver,
Ie cherche un autre époux qui le paſſe ou l'égale:
Mais je n'ay pas deſſein d'eſtre voſtre rivale,
Et n'ay point dû prévoir, ny que vers un Romain
Vne Reine jamais daignaſt pancher ſa main,
Ny qu'un Héros dont l'ame a paru ſi Romaine
Démentiſt ce grand nom par l'Hymen d'une Reine.
I'ay crû dans ſa naiſſance & voſtre Dignité
Pareille averſion & contraire fierté.
Cependant on me dit qu'il conſent l'Hyménée,
Et qu'en vain il s'oppoſe au choix de la journée,
Puiſque, ſi dès demain il n'a tout ſon éclat,
Vous allez du party ſéparer voſtre Etat.

Comme je n'ay pour but que d'en groſſir les forces,
I'aurois grand déplaiſir d'y cauſer des divorces,
Et de ſervir Sylla mieux que tous ſes amis,
Quand je luy veux par tout faire des ennemis.
Parlez donc, quelque eſpoir que vous m'ayez veu prendre,
Si vous y prétendez, je ceſſe d'y prétendre.
Vn reſte d'autre eſpoir & plus juſte & plus doux
Sçaura voir ſans chagrin Sertorius à vous.
Mon cœur veut à toute heure immoler à Pompée
Tous les reſſentimens de ma place uſurpée,
Et comme ſon amour eut peine à me trahir,
I'ay voulu me vanger & n'ay pû le hayr :
Ne me déguiſez rien non-plus que je déguiſe.

VIRIATE.

Viriate à ſon tour vous doit meſme franchiſe,
Madame, & d'ailleurs meſme on vous en a trop dit
Pour vous diſſimuler ce que j'ay dans l'eſprit.
I'ay fait venir exprès Sertorius d'Afrique,
Pour ſauver mes Etats d'un pouvoir tyrannique,
Et mes voiſins domptez m'apprenoient que ſans luy
Nos Rois contre Sylla n'étoient qu'un vain appuy.
Avec un ſeul vaiſſeau ce grand Héros prit terre,
Avec mes Sujets ſeuls il commença la guerre,
Ie mis entre ſes mains mes Places & mes Ports,
Et je luy confiay mon Sceptre & mes treſors.
Dès l'abord il ſçeut vaincre, & j'ay veu la victoire
Enfler de jour en jour ſa puiſſance & ſa gloire.
Nos Rois laſſez du joug & vos perſécutez
Avec tant de chaleur l'ont joint de tous coſtez,
Qu'enfin il a pouſſé nos armes fortunées
Iusques à vous réduire au pied des Pyrénées.
Mais après l'avoir mis au point où je le voy,
Ie ne puis voir que luy qui ſoit digne de moy,
Et regardant ſa gloire ainſi que mon ouvrage,
Ie périray plûtoſt qu'une autre la partage.
Mes Sujets valent bien que j'aime à leur donner
Des Monarques d'un ſang qui ſçache gouverner,

Qui ſçache faire teſte à vos Tyrans du Monde,
Et rendre noſtre Eſpagne en lauriers ſi féconde,
Qu'on voye un jour le Po redouter ſes efforts,
Et le Tibre luy-meſme en trembler pour ſes bords.

ARISTIE.

Voſtre deſſein eſt grand, mais à quoy qu'il aſpire...

VIRIATE.

Il m'a dit les raiſons que vous me voulez dire.
Ie ſçay qu'il ſeroit bon de taire & différer
Ce glorieux Hymen qu'il me fait eſpérer :
Mais la paix qu'aujourd'huy l'on offre à ce grãd hõme
Ouvre trop les chemins & les portes de Rome,
Ie voy que s'il y rentre il eſt perdu pour moy,
Et je l'en veux bannir par le don de ma foy.
Si je hazarde trop de m'eſtre déclárée,
I'aime mieux ce péril que ma perte aſſeurée,
Et ſi tous vos proſcrits oſent s'en deſunir,
Nos bons Deſtins ſans eux pourront nous ſoûtenir.
Mes peuples aguerris ſous voſtre diſcipline
N'auront jamais au cœur de Rome qui domine,
Et ce ſont des Romains, dont l'unique ſoucy
Eſt de combatre, vaincre, & triompher icy.
Tant qu'ils verront marcher ce Héros à leur teſte,
Ils iront ſans frayeur de conqueſte en conqueſte,
Vn éxemple ſi grand dignement ſoûtenu
Sçaura... Mais que nous veut ce Romain inconnu?

SCENE II.

ARISTIE, VIRIATE, ARCAS.

ARISTIE.

MAdame, c'eſt Arcas, l'affranchy de mon frére,
Sa venuë en ces lieux cache quelque myſtére.
Parle, Arcas, & dy nous...

ARCAS.

Ces lettres mieux que moy
Vous diront un ſuccès qu'à peine encor je croy.

ARISTIE *lit.*

Chére ſœur, pour ta joye il eſt temps que tu ſçaches
Que nos maux & les tiens vont finir en effet:
Sylla marche en public ſans Faiſceaux & ſans Haches,
Preſt à rendre raiſon de tout ce qu'il a fait:
Il s'eſt en plein Sénat démis de ſa puiſſance,
Et ſi vers toy Pompée a le moindre panchant,
Le Ciel vient de briſer ſa nouvelle alliance,
Et la triſte Aemilie eſt morte en accouchant.
Sylla meſme conſent, pour calmer tant de haines,
Qu'un feu qui fut ſi beau rentre en ſa dignité,
Et que l'Hymen te rende à tes prémiéres chaînes,
En meſme temps qu'à Rome il rend ſa liberté.

QVINTVS ARISTIVS.

Le Ciel s'eſt donc laſſé de m'eſtre impitoyable,
Ce bonheur comme à toy me paroit incroyable,
Cours au camp de Pompée, & dy luy, cher Arcas...

ARCAS.

Il a cette Nouvelle & revient ſur ſes pas:
De la part de Sylla chargé de luy remettre
Sur ce grand changement une pareille lettre,
A deux milles d'icy j'ay ſçeu le rencontrer.

ARISTIE.

Quel amour, quelle joye a-t'il daigné montrer?
Que dit-il? que fait-il?

ARCAS.

Par voſtre expérience
Vous pouvez bien juger de ſon impatience.
Mais rappelé vers vous par un transport d'amour,
Qui ne luy permet pas d'achever ſon retour,
L'Ordre que pour ſon camp ce grand effet demande
L'arrête à le donner attendant qu'il s'y rende.
Il me ſuivra de près, & m'a fait avancer
Pour vous dire un miracle où vous n'oſiez penſer.

ARISTIE.

Vous avez lieu d'en prendre une allegreſſe égale,
Madame, vous voilà ſans crainte & ſans rivale.

VIRIATE.

Ie n'en ay plus en vous, & je n'en puis douter,
Mais il m'en reſte une autre & plus à redouter,
Rome, que ce Héros aime plus que luy-meſme,
Et qu'il préféreroit ſans doute au Diadême,
Si contre cét amour...

SCENE III.

VIRIATE, ARISTIE, THAMIRE, ARCAS.

THAMIRE.

AH, Madame!

VIRIATE.

Qu'as-tu,
Thamire, & d'où te vient ce viſage abbatu?
Que nous diſent tes pleurs?

THAMIRE.

Que vous étes perduë,
Que cét illuſtre bras qui vous a défenduë...

VIRIATE.

Sertorius?

THAMIRE.

Hélas ! ce grand Sertorius...

VIRIATE.

N'achéveras-tu point ?

THAMIRE.

Madame, il ne vit plus.

VIRIATE.

Il ne vit plus ? ô Ciel ! qui te l'a dit, Thamire ?

THAMIRE.

Ses assassins font gloire eux-mesmes de le dire.
Ces Tygres, dont la rage au milieu du festin
Par l'ordre d'un perfide a tranché son destin,
Tous couverts de son sang courent parmy la ville
Emouvoir les soldats & le peuple imbécille,
Et Perpenna par eux proclamé Général
Ne vous fait que trop voir d'où part ce coup fatal.

VIRIATE.

Il m'en fait voir ensemble & l'autheur & la cause,
Par cét assassinat c'est de moy qu'on dispose,
C'est mon Trosne, c'est moy qu'on prétend cõquérir,
Et c'est mon juste choix qui seul l'a fait périr.
Madame, après sa perte, & parmy ces alarmes,
N'attendez point de moy de soûpirs ny de larmes:
Ce sont amusemens que dédaigne aisément
Le prompt & noble orgueil d'un vif ressentiment:
Qui pleure, l'affoiblit, qui soûpire, l'exhale,
Il faut plus de fierté dans une ame Royale,
Et ma douleur soûmise aux soins de le vanger...

ARISTIE.

Mais vous vous aveuglez au milieu du danger,
Songez à fuïr, Madame.

THAMIRE.

Il n'est plus temps, Aufide
Des portes du Palais saisi pour ce perfide,
En fait vostre prison & luy répond de vous.
Il vient, dissimulez un si juste courroux,

Et jusqu'à ce qu'un temps plus favorable arrive,
Daignez vous souvenir que vous êtes captive.

VIRIATE.

Ie sçay ce que je suis, & le seray toûjours,
N'eussay-je que le Ciel & moy pour mon secours.

SCENE IV.

PERPENNA, ARISTIE, VIRIATE, THAMIRE, ARCAS.

PERPENNA.

SErtorius est mort, cessez d'estre jalouse,
Madame, du haut rang qu'auroit pris son épouse,
Et n'appréhendez plus, comme de son vivant
Qu'en vos propres Etats elle ait le pas devant.
Si l'espoir d'Aristie a fait ombrage au vostre,
Ie puis vous asseurer, & d'elle, & de toute autre,
Et que ce coup heureux sçaura vous maintenir,
Et contre le present, & contre l'avenir.
C'étoit un grand guerrier, mais dont le sang ny l'âge
Ne pouvoient avec vous faire un digne assemblage,
Et malgré ces défauts, ce qui vous en plaisoit,
C'étoit sa Dignité qui vous tyrannisoit,
Le nom de Général vous le rendoit aimable,
A vos Rois, à moy-mesme il étoit préférable,
Vous vous ébloüissiez du Titre & de l'employ,
Et je viens vous offrir & l'un & l'autre en moy,
Avec des qualitez, où vostre ame hautaine
Trouvera mieux dequoy mériter une Reine.
Vn Romain qui commande & sort du sang des Rois
(Ie laisse l'âge à part) peut espérer son choix,

Sur tout quand d'un affront son amour l'a vangée,
Et que d'un choix abjet son bras l'a dégagée.

ARISTIE.

Après t'estre immolé chez toy ton Général,
Toy, que faisoit trembler l'ombre d'un tel rival,
Lasche, tu viens icy braver encor des femmes,
Vanter insolemment tes détestables flames,
T'emparer d'une Reine en son propre Palais,
Et demander sa main pour prix de tes forfaits!
Crains les Dieux, scelerat, crains les Dieux ou Pompée,
Crains leur haine ou son bras, leur foudre ou son épée,
Et quelque noir orgueil qui te puisse aveugler,
Appren qu'il m'aime encore & cõmence à trembler.
Tu le verras, méchant, plûtost que tu ne penses,
Attens, attens de luy tes dignes récompenses.

PERPENNA.

S'il en croit vostre ardeur, je suis seur du trépas;
Mais peut-estre, Madame, il ne l'en croira pas,
Et quand il me verra commander une Armée,
Contre luy tant de fois à vaincre accoûtumée,
Il se rendra facile à conclurre une paix
Qui faisoit dès tantost ses plus ardents souhaits.
I'ay mesme entre mes mains un assez bon ostage
Pour faire mes Traitez avec quelque avantage.
Cependant vous pourriez pour vostre heur & le mien,
Ne parler pas si haut à qui ne vous dit rien.
Ces menaces en l'air vous donnent trop de peine,
Après ce que j'ay fait, laissez faire la Reine,
Et sans blasmer des vœux qui ne vont point à vous,
Songez à regagner le cœur de vostre époux.

VIRIATE.

Ouy, Madame, en effet, c'est à moy de répondre,
Et mon silence ingrat a droit de me confondre.
Ce généreux exploit, ces nobles sentimens
Méritent de ma part de hauts remercimens,
Les différer encor c'est luy faire injustice.
Il m'a rendu sans doute un signalé service,

Mais il n'en sçait encor la grandeur qu'à demy.
Le grand Sertorius fut son parfait amy.
Apprenez-le, Seigneur, (car je me persuade
Que nous devons ce titre à vostre nouveau grade,
Et pour le peu de temps qu'il pourra vous durer,
Il me coûtera peu de vous le déférer.)
Sçachez donc que pour vous il osa me déplaire,
Ce Héros, qu'il osa mériter ma colére,
Que malgré son amour, que malgré mon courroux,
Il a fait tous efforts pour me donner à vous,
Et qu'à moins qu'il vous plûst luy rendre sa parole,
Tout mon dessein n'étoit qu'une attente frivole,
Qu'il s'obstinoit pour vous au refus de ma main.

ARISTIE.

Et tu peux luy plonger un poignard dans le sein,
Et ton bras...

VIRIATE.

Permettez, Madame, que j'estime
La grandeur de l'amour par la grandeur du crime.
Chez luy mesme, à sa table, au milieu d'un festin,
D'un si parfait amy devenir l'assassin,
Et de son Général se faire un sacrifice
Lors que son amitié luy rend un tel service,
Renoncer à la gloire, accepter pour jamais
L'infamie & l'horreur qui suit les grands forfaits,
Iusqu'en mon cabinet porter sa violence,
Pour obtenir ma main m'y tenir sans défense,
Tout cela d'autant plus fait voir ce que je doy
A cét excès d'amour qu'il daigne avoir pour moy,
Tout cela montre une ame au dernier point charmée,
Il seroit moins coupable à m'avoir moins aimée,
Et comme je n'ay point les sentimens ingrats,
Ie luy veux conseiller de ne m'épouser pas.
Ce seroit en son lit mettre son ennemie
Pour estre à tous momens maîtresse de sa vie,
Et je me résoudrois à cét excès d'honneur
Pour mieux choisir la place à luy percer le cœur.

Seigneur, voilà l'effet de ma reconnoiſſance.
Du reſte, ma perſonne eſt en voſtre puiſſance,
Vous étes maiſtre icy, commandez, diſpoſez,
Et recevez enfin ma main, ſi vous l'oſez.

PERPENNA.

Moy, ſi je l'oſeray ? vos conſeils magnanimes
Pouvoient perdre moins d'art à m'étaler mes crimes,
I'en connoy mieux que vous toute l'énormité,
Et pour la bien connoiſtre ils m'ont aſſez coûté.
On ne s'attache point ſans un remords bien rude
A tant de perfidie & tant d'ingratitude :
Pour vous je l'ay dompté, pour vous je l'ay détruit,
I'en ay l'ignominie, & j'en auray le fruit.
Ménacez mes forfaits & proſcrivez ma teſte,
De ces meſmes forfaits vous ſerez la conqueſte,
Et n'euſt tout mon bonheur que deux jours à durer,
Vous n'avez dès demain qu'à vous y préparer.
I'accepte voſtre haine & l'ay bien méritée,
I'en ay préveu la ſuite & j'en ſçay la portée.
Mon Triomphe...

SCENE V.

PERPENNA, ARISTIE, VIRIATE, AVFIDE, ARCAS, THAMIRE.

AVFIDE.

SEigneur, Pompée eſt arrivé,
Nos ſoldats mutinez, le Peuple ſoûlevé,
La porte s'eſt ouverte à ſon nom, à ſon ombre,
Nous n'avons point d'amis qui ne cédent au nombre,
Antoine & Manlius déchirez par morceaux,
Tous morts & tous ſanglans, ont encor des bourreaux,

On cherche avec chaleur le reste des complices,
Que luy-meſme il destine à de pareils ſupplices.
Ie défendois mon poste, il l'a ſoudain forcé,
Et de ſa propre main vous me voyez percé,
Maiſtre abſolu de tout il change icy la Garde,
Penſez à vous, je meurs, la ſuite vous regarde.

ARISTIE.

Pour quelle heure, Seigneur, faut-il ſe preparer
A ce rare bonheur qu'il vient vous aſſeurer?
Avez-vous en vos mains un aſſez bon oſtage,
Pour faire vos Traittez avec grand avantage?

PERPENNA.

C'eſt prendre en ma faveur un peu trop de ſoucy,
Madame, & j'ay dequoy le ſatisfaire icy.

SCENE VI.

POMPEE, PERPENNA, VIRIATE, ARISTIE, CELSVS, ARCAS, THAMIRE.

PERPENNA.

SEigneur, vous aurez ſçeu ce que je viens de faire.
Ie vous ay de la Paix immolé l'adverſaire,
L'amant de voſtre femme, & ce rival fameux
Qui s'oppoſoit par tout au ſuccès de vos vœux.
Ie vous rens Aristie, & finis cette crainte
Dont voſtre ame tantoſt ſe montroit trop atteinte,
Et je vous affranchis de ce jaloux ennuy
Qui ne pouvoit la voir entre les bras d'autruy.
Ie fay plus, je vous livre une fiére ennemie,
Avec tout ſon orgueil & ſa Luſitanie;
Ie vous en ay fait maiſtre & de tous ces Romains
Que déja leur bon-heur a remis en vos mains.

Comme en un grand deſſein & qui veut promptitude
On ne s'explique pas avec la multitude,
Ie n'ay point crû, Seigneur, devoir apprendre à tous
Celuy d'aller demain me rendre auprès de vous;
Mais j'en porte ſur moy d'aſſeurez témoignages.
Ces Lettres de ma foy vous ſeront de bons gages,
Et vous reconnoiſtrez par leurs perfides traits
Combien Rome pour vous a d'ennemis ſecrets,
Qui tous pour Aristie enflamez de vangeance
Avec Sertorius étoient d'intelligence.
Liſez.

Il luy donne les Lettres qu'Aristie avoit apportées de Rome à Sertorius.

ARISTIE.

Quoy, ſcélérat? quoy, laſche? oſes-tu bien...

PERPENNA.

Madame, il eſt icy voſtre maiſtre, & le mien,
Il faut en ſa preſence un peu de modestie,
Et ſi je vous oblige à quelque repartie,
La faire ſans aigreur, ſans outrages meſlez,
Et ne point oublier devant qui vous parlez.
Vous voyez là, Seigneur, deux illustres rivales,
Que cette perte anime à des haines égales,
Iusques au dernier point elles m'ont outragé,
Mais puisque je vous voy, je ſuis aſſez vangé.
Ie vous regarde auſſi comme un Dieu tutélaire,
Et ne puis... Mais ô Dieux, Seigneur, qu'allez-vous faire?

POMPEE *après avoir bruſlé les Lettres ſans les lire.*

Montrer d'un tel ſecret ce que je veux ſçavoir,
Si vous m'aviez connu, vous l'auriez ſceu prévoir.
Rome en deux factions trop long-temps partagée
N'y ſera point pour moy de nouveau replongée,
Et quand Sylla luy rend ſa gloire & ſon bonheur,
Ie n'y remettray point le carnage & l'horreur.
Oyez Celſus...

Il luy parle à l'oreille.

Sur tout empeſchez qu'il ne nomme
Aucun des ennemis qu'elle m'a faits à Rome.

à Perpenna.

Vous, ſuivez ce Tribun, j'ay quelques intéreſts
Qui demandent icy des entretiens ſecrets.

PERPENNA.

Seigneur, ſe pourroit-il qu'après un tel ſervice...

POMPEE.

I'en connoy l'importance & luy rendray justice,
Allez.

PERPENNA.

Mais cependant leur haine....

POMPEE.

C'eſt aſſez,
Ie ſuis maiſtre, je parle, allez, obéïſſez.

SCENE VII.

POMPEE, VIRIATE, ARISTIE, THAMIRE, ARCAS.

POMPEE.

NE vous offenſez pas d'oüir parler en maiſtre,
Grande Reine, ce n'eſt que pour punir un traiſtre.
Criminel envers vous d'avoir trop écouté
L'inſolence où montoit ſa noire laſcheté,
I'ay crû devoir ſur luy prendre ce haut empire
Pour me juſtifier avant que vous rien dire:
Mais je n'abuſe point d'un ſi facile accès,
Et je n'ay jamais ſçeu dérober mes ſuccès.
Quelque appuy que ſon crime aujourd'huy vous enléve,
Ie vous offre la Paix & ne romps point la Trêve,

Et ceux de nos Romains qui sont auprès de vous
Peuvent y demeurer sans craindre mon courroux.
Si de quelque péril je vous ay garantie,
Ie ne veux pour tout prix enlever qu'Aristie,
A qui devant vos yeux, enfin maistre de moy,
Ie rapporte avec joye & ma main & ma foy,
Ie ne dy rien du cœur, il tint toûjours pour elle.

ARISTIE.

Le mien sçavoit vous rendre une ardeur mutüelle,
Et pour mieux recevoir ce don renouvelé,
Il oublira, Seigneur, qu'on me l'avoit volé.

VIRIATE.

Moy, j'accepte la Paix que vous m'avez offerte:
C'est tout ce que je puis, Seigneur, après ma perte.
Elle est irréparable, & comme je ne voy
Ny Chefs dignes de vous, ny Rois dignes de moy,
Ie renonce à la guerre ainsi qu'à l'Hyménée;
Mais j'aime encor l'honneur du Trosne où je suis née,
D'une juste amitié je sçay garder les loix,
Et ne sçay point régner comme régnent nos Rois.
S'il faut que sous vostre ordre ainsi qu'eux je domine,
Ie m'enséveliray sous ma propre ruine:
Mais si je puis régner sans honte & sans époux,
Ie ne veux d'héritiers que vostre Rome, ou vous:
Vous choisirez, Seigneur, ou si vostre alliance
Ne peut voir mes Etats sous ma seule puissance,
Vous n'avez qu'à garder cette Place en vos mains,
Et je m'y tiens déja captive des Romains.

POMPEE.

Madame, vous avez l'ame trop généreuse,
Pour n'en pas obtenir une paix glorieuse.
Et l'on verra chez eux mon pouvoir abatu,
Où j'y feray toûjours honorer la vertu.

SCENE DERNIERE.

POMPEE, ARISTIE, VIRIATE, CELSVS, ARCAS, THAMIRE.

POMPEE.

EN eſt-ce fait, Celſus?

CELSVS.

Ouy, Seigneur, le perfide
A veu plus de cent bras punir ſon parricide,
Et livré par voſtre ordre à ce peuple irrité,
Sans rien dire...

POMPEE.

Il ſuffit, Rome eſt en ſeureté,
Et ceux qu'à me haïr j'avois trop ſçeu contraindre,
N'y craignant rien de moy, n'y donnent rien à craindre.
Vous, Madame, agréez pour noſtre grand Héros,
Que ſes Manes vangez gouſtent un plein repos.
Allons donner voſtre ordre à des pompes funébres,
A l'égal de ſon nom illustres & célébres,
Et dreſſer un tombeau témoin de ſon malheur,
Qui le ſoit de ſa gloire & de noſtre douleur.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

SOPHONISBE,
TRAGEDIE.

ACTEVRS.

SYPHAX, Roy de Numidie.

MASSINISSE, autre Roy de Numidie.

LÆLIVS, Lieutenant de Scipion Conſul de Rome.

LEPIDE, Tribun Romain.

BOCCHAR, Lieutenant de Syphax.

MEZETVLLE, Lieutenant de Maſſiniſſe.

ALBIN, Centenier Romain.

SOPHONISBE, Fille d'Asdrubal Général des Carthaginois, & Reine de Numidie.

ERYXE, Reine de Gétulie.

HERMINIE, Dame d'honneur de Sophonisbe.

BARCEE, Dame d'honneur d'Eryxe.

PAGE de Sophonisbe.

GARDES.

La Scéne eſt à Cyrthe capitale du Royaume de Syphax, dans le Palais du Roy.

SOPHO-

SOPHONISBE, TRAGEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

SOPHONISBE, BOCCHAR, HERMINIE.

BOCCHAR.

MADAME, il étoit temps qu'il vous vint du secours;
Le siége étoit formé s'il eust tardé deux jours :
Les travaux commencez alloient à force ouverte
Tracer autour des murs l'ordre de vostre perte,
Et l'orgueil des Romains se promettoit l'éclat
D'asservir par leur prise & vous & tout l'Etat.
Syphax a dissipé par sa seule présence
De leur ambition la plus fiére espérance;

Ses troupes se montrant au lever du Soleil
Ont de vostre ruïne arrêté l'appareil.
A peine une heure ou deux elles ont pris haleine,
Qu'il les range en bataille au milieu de la Plaine,
L'ennemy fait le mesme, & l'on voit des deux parts
Nos sillons hérissez de piques & de dards,
Et l'une & l'autre Armée étaler mesme audace,
Egale ardeur de vaincre, & pareille menace.
L'avantage du nombre est dans nostre party;
Ce grand feu des Romains en paroit rallenty,
Du moins de Lælius la prudence inquiéte
Sur le point du combat nous envoye un Trompette,
On le méne à Syphax, à qui sans différer
De sa part il demande une heure à conférer.
Les ostages receus pour cette conférence,
Au milieu des deux camps l'un & l'autre s'avance,
Et si le Ciel répond à nos communs souhaits,
Le champ de la bataille enfantera la Paix.
Voilà ce que le Roy m'a chargé de vous dire,
Et que de tout son cœur à la Paix il aspire,
Pour ne plus perdre aucun de ces momens si doux
Que la guerre luy vole en l'éloignant de vous.

SOPHONISBE.

Le Roy m'honore trop d'une amour si parfaite.
Dites-luy que j'aspire à la paix qu'il souhaitte,
Mais que je le conjure en cét illustre jour
De penser à sa gloire encor plus qu'à l'amour.

SCENE II.

SOPHONISBE, HERMINIE.

HERMINIE.

MAdame, ou j'entens mal une telle priére,
Ou vos vœux pour la Paix n'ont pas vostre ame entiére;

Vous devez pourtant craindre un vainqueur irrité.

SOPHONISBE.

I'ay fait à Maſſiniſſe une infidélité.
Accepté par mon pere & nourry dans Carthage,
Tu vis en tous les deux l'amour croiſtre avec l'âge,
Il porta dans l'Espagne & mon cœur & ma foy,
Mais durant cette abſence on diſpoſa de moy.
I'immolay ma tendreſſe au bien de ma Patrie,
Pour luy gagner Syphax j'euſſe immolé ma vie:
Il étoit aux Romains, & je l'en détachay,
I'étois à Maſſiniſſe, & je m'en arrachay,
I'en eus de la douleur, j'en ſentis de la geſne,
Mais je ſervois Carthage & m'en revoyois Reine;
Car afin que le change euſt pour moy quelque appas,
Syphax de Maſſiniſſe envahit les Etats,
Et mettoit à mes pieds l'une & l'autre Couronne,
Quand l'autre étoit réduit à ſa ſeule perſonne.
Ainſi contre Carthage & contre ma grandeur
Tu me vis n'écouter, ny ma foy, ny mon cœur.

HERMINIE.

Et vous ne craignez point qu'un amant ne ſe vange,
S'il faut qu'en ſon pouvoir ſa victoire vous range?

SOPHONISBE.

Nous vaincrons, Herminie, & nos deſtins jaloux
Voudront faire à leur tour quelque choſe pour nous.
Mais ſi de ce Héros je tombe en la puiſſance,
Peut-eſtre aura-t'il peine à ſuivre ſa vangeance,
Et que ce meſme amour qu'il m'a plû de trahir
Ne ſe trahira pas jusques à me haïr.
Iamais à ce qu'on aime on n'impute d'offenſe,
Quelque doux ſouvenir prend toûjours ſa défenſe,
L'amant excuſe, oublie, & ſon reſſentiment
A toûjours malgré luy quelque choſe d'amant.
Ie ſçay qu'il peut s'aigrir quand il voit qu'on le quitte
Par l'eſtime qu'on prend pour un autre mérite:
Mais lors qu'on luy préfére un Prince à cheveux gris,
Ce choix fait ſans amour eſt pour luy ſans mépris,

Et l'ordre ambitieux d'un Hymen Politique
N'a rien que ne pardonne un courage héroïque,
Luy-meſme il s'en conſole, & trompe ſa douleur
A croire que la main n'a point donné le cœur.
I'ay donc peu de ſujet de craindre Maſſiniſſe,
I'en ay peu de vouloir que la guerre finiſſe,
I'eſpére en la victoire, ou du moins en l'appuy
Que ſon reſte d'amour me ſçaura faire en luy.
Mais le reſte du mien plus fort qu'on ne préſume
Trouvera dans la Paix une prompte amertume,
Et d'un chagrin ſecret la ſombre & dure loy
M'y fait voir des malheurs qui ne ſont que pour moy.

HERMINIE.

I'ay peine à concevoir que le Ciel vous envoye
Des ſujets de chagrin dans la commune joye,
Et par quel intéreſt un tel reſte d'amour
Vous fera des malheurs en ce bienheureux jour.

SOPHONISBE.

Ce reſte ne va point à regretter ſa perte
Dont je prendrois encor l'occaſion offerte,
Mais il eſt aſſez fort pour devenir jaloux
De celle dont la Paix le doit faire l'époux.
Eryxe, ma captive, Eryxe, cette Reine
Qui des Getuliens naſquit la Souveraine,
Eut auſſi-bien que moy des yeux pour ſes vertus,
Et trouva de la gloire à choiſir mon refus.
Ce fut pour empeſcher ce faſcheux Hyménée
Que Syphax fit la guerre à cette infortunée,
La ſurprit dans ſa ville, & fit en ma faveur
Ce qu'il n'entreprenoit que pour vanger ſa ſœur;
Car tu ſçais qu'il l'offrit à ce généreux Prince,
Et luy voulut pour dot remettre ſa Province.

HERMINIE.

Ie comprens encor moins que vous peut importer
A laquelle des deux il daigne s'arréter.
Ce fut, s'il m'en ſouvient, voſtre priére expreſſe,
Qui luy fit par Syphax offrir cette Princeſſe,

Et je ne puis trouver matiére à vos douleurs
Dans la perte d'un cœur que vous donniez ailleurs.

SOPHONISBE.

Ie le donnois, ce cœur, où ma rivale aspire,
Ce don, s'il l'euſt ſouffert, euſt marqué mon empire,
Euſt montré qu'un amant ſi mal-traité par moy
Prenoit encor plaiſir à recevoir ma loy.
Après m'avoir perduë il auroit fait connoiſtre (ſtre,
Qu'il vouloit m'eſtre encor tout ce qu'il pouvoit m'e-
Se r'attacher à moy par les liens du ſang,
Et tenir de ma main la ſplendeur de ſon rang.
Mais s'il épouſe Eryxe, il montre un cœur rebelle,
Qui me néglige autant qu'il veut bruſler pour elle,
Qui briſe tous mes fers, & brave hautement
L'éclat de ſa disgrace & de mon changement.

HERMINIE.

Certes, ſi je l'oſois, je nommerois caprice
Ce trouble ingénieux à vous faire un ſupplice,
Et l'obſtination des ſoucis ſuperflus
Dont vous geſne ce cœur quand vous n'en voulez plus.

SOPHONISBE.

Ah; que de noſtre orgueil tu ſçais mal la foibleſſe,
Quand tu veux que ſon choix n'ait rien qui m'intéreſſe!
Des cœurs que la vertu renonce à poſſéder
La conqueſte toûjours ſemble douce à garder.
Sa rigueur n'a jamais le dehors ſi ſévére
Que leur perte au dedans ne luy devienne amére,
Et de quelque façon qu'elle nous faſſe agir,
Vn eſclave échapé nous fait toûjours rougir.
Qui rejette un beau feu n'aime point qu'on l'éteigne,
On ſe plaiſt à régner ſur ce que l'on dédaigne,
Et l'on ne s'applaudit d'un illuſtre refus,
Qu'alors qu'on eſt aimée après qu'on n'aime plus.
Ie veux donc, s'il ſe peut, que l'heureux Maſſiniſſe
Prenne tout autre Hymen pour un affreux ſupplice,

Qu'il m'adore en ſecret, qu'aucune nouveauté
N'oſe le conſoler de ma déloyauté,
Ne pouvant eſtre à moy, qu'il ne ſoit à perſonne,
Ou qu'il ſouffre du moins que mon ſeul choix le dõne.
Ie veux penſer encor que j'en puis diſpoſer,
Et c'eſt dequoy la Paix me va deſabuſer.
Iuge ſi j'auray lieu d'en eſtre ſatisfaite,
Et par ce que je crains voy ce que je ſouhaite.
Mais Eryxe déja commence mon malheur,
Et me vient par ſa joye avancer ma douleur.

SCENE III.

SOPHONISBE, ERYXE, HERMINIE, BARCEE.

ERYXE.

MAdame, une captive oſeroit-elle prendre
Quelque part au bonheur que l'on nous vient d'apprendre?

SOPHONISBE.

Le bonheur n'eſt pas grand tant qu'il eſt incertain.

ERYXE.

On me dit que le Roy tient la Paix en ſa main,
Et je n'oſe douter qu'il ne l'ait réſoluë.

SOPHONISBE.

Pour eſtre propoſée, elle n'eſt pas concluë,
Et les grands intéreſts qu'il y faut ajuſter
Demandent plus d'une heure à les bien concerter.

ERYXE.

Alors que des deux Chefs la volonté conſpire...

SOPHONISBE.

Que ſert la volonté d'un Chef qu'on peut dédire?
Il faut l'aveu de Rome, & que d'autre coſté
Le Sénat de Carthage accepte le Traité.

ERYXE.

Lælius le propose, & l'on ne doit pas croire
Qu'au desaveu de Rome il hazarde sa gloire.
Quant à vostre Senat, le Roy n'en dépend point.

SOPHONISBE.

Le Roy n'a pas une ame infidelle à ce point,
Il sçait à quoy l'honneur, à quoy sa foy l'engage,
Et je l'en dédirois s'il traitoit sans Carthage.

ERYXE.

On ne m'avoit pas dit qu'il falluſt vostre aveu.

SOPHONISBE.

Qu'on vous l'ait dit ou non, il m'importe assez peu.

ERYXE.

Ie le croy, mais enfin, donnez vostre suffrage,
Et je vous répondray de celuy de Carthage.

SOPHONISBE.

Avez-vous en ces lieux quelque commerce ?

ERYXE.

Aucun.

SOPHONISBE.

D'où le sçavez-vous donc ?

ERYXE.

D'un peu de sens commun.
On y doit estre las de perdre des batailles,
Et d'avoir à trembler pour ses propres murailles.

SOPHONISBE.

Rome nous auroit donc appris l'art de trembler.
Annibal...

ERYXE.

Annibal a pensé l'accabler,
Mais ce temps-là n'est plus, & la valeur d'un homme...

SOPHONISBE.

On ne voit point d'icy ce qui se passe à Rome.
En ce mesme moment peut-estre qu'Annibal
Luy fait tout de nouveau craindre un assaut fatal,
Et que c'est pour sortir enfin de ces alarmes
Qu'elle nous fait parler de mettre bas les armes.

ERYXE.

Ce seroit pour Carthage un bonheur signalé ;
Mais, Madame, les Dieux vous l'ont-ils révélé ?
A moins que de leur voix, l'ame la plus crédule
D'un miracle pareil feroit quelque scrupule.

SOPHONISBE.

Des miracles pareils arrivent quelquefois,
I'ay veu Rome en état de tomber sous nos loix,
La guerre est journaliére, & sa vicissitude
Laisse tout l'avenir dedans l'incertitude,

EXYXE.

Le passé le prépare, & le soldat vainqueur
Porte aux nouveaux cõbats plus de force & de cœur.

SOPHONISBE.

Et si j'en étois creuë, on auroit le courage
De ne rien écouter sur ce desavantage,
Et d'attendre un succès hautement emporté,
Qui remist nostre gloire en plus d'égalité.

ERYXE.

On pourroit fort attendre.

SOPHONISBE.

Et durant cette attente
Vous pourriez n'avoir pas l'ame la plus contente.

ERYXE.

I'ay déja grand chagrin de voir que de vos mains
Mon Sceptre a sceu passer en celles des Romains,
Et qu'aujourd'huy de l'air dont s'y prend Massinisse,
Le vostre a grand besoin que la Paix l'affermisse.

SOPHONISBE.

Quand de pareils chagrins voudront paroistre au jour,
Si l'honneur vous est cher, cachez tout vostre amour,
Et voyez à quel point vostre gloire est flestrie
D'aimer un ennemy de sa propre Patrie,
Qui sert des Etrangers, dont par un juste accord
Il pouvoit nous aider à repousser l'effort.

ERYXE.

Dépouillé par vostre ordre ou par vostre artifice,
Il sert vos ennemis pour s'en faire justice,

Mais si de les servir il doit estre honteux,
Syphax sert comme luy des Etrangers comme eux.
Si nous les voulions tous bannir de nostre Afrique,
Il faudroit commencer par vostre République,
Et r'envoyer à Tyr d'où vous étes sortis
Ceux par qui nos Climats sont presque assujettis.
Nous avons lieu d'avoir pareille jalousie
Des peuples de l'Europe & de ceux de l'Asie,
Ou si le temps a pû vous naturaliser,
Le mesme cours du temps les peut favoriser.
I'ose vous dire plus. Si le Destin s'obstine
A vouloir qu'en ces lieux leur victoire domine,
Comme vos Tyriens passent pour Africains,
Au milieu de l'Afrique il naistra des Romains,
Et si de ce qu'on voit nous croyons le présage,
Il en pourra bien naistre au milieu de Carthage,
Pour qui nostre amitié n'aura rien de honteux,
Et qui sçauront passer pour Africains comme eux.

SOPHONISBE.

Vous parlez un peu haut.

ERYXE.

Ie suis amante & Reine.

SOPHONISBE.

Et captive de plus.

ERYXE.

On va briser ma chaisne,
Et la captivité ne peut abatre un cœur
Qui se voit asseuré de celuy du vainqueur.
Il est tel dans vos fers que sous mon Diadème:
N'outragez plus ce Prince, il a ma foy, je l'aime,
I'ay la sienne, & j'en sçay soûtenir l'intéreſt.
Du reste, si la Paix vous plaist, ou vous déplaist,
Ce n'est pas mon dessein d'en pénétrer la cause.
La bataille & la Paix sont pour moy mesme chose,
L'une ou l'autre aujourd'huy finira mes ennuis,
Mais l'une vous peut mettre en l'état où je suis.

SOPHONISBE.

Ie pardonne au chagrin d'un si long esclavage,
Qui peut avec raison vous aigrir le courage,

Et voudrois vous servir malgré ce grand courroux.

ERYXE.

Craignez que je ne puisse en dire autant de vous.
Mais le Roy vient, Adieu, je n'ay pas l'imprudence
De m'offrir pour troisiéme à vostre conférence,
Et d'ailleurs, s'il vous vient demander vostre aveu,
Soit qu'il l'obtienne ou non, il m'importe fort peu.

SCENE IV.

SYPHAX, SOPHONISBE, HERMINIE, BOCCHAR.

SOPHONISBE.

ET bien, Seigneur, la Paix, l'avez-vous réſoluë?

SYPHAX.

Vous en êtes encor la maîtreſſe abſoluë,
Madame, & je n'ay pris tréve pour un moment
Qu'afin de tout remettre à voſtre ſentiment.
On m'offre le plein calme, on m'offre de me rendre
Ce que dans mes Etats la guerre a fait ſurprendre,
L'amitié des Romains que pour vous j'ay trahis.

SOPHONISBE.

Et que vous offre-t'on, Seigneur, pour mon païs?

SYPHAX.

Loin d'éxiger de moy que j'y porte mes armes,
On me laiſſe aujourd'huy tout entier à vos charmes;
On demande que neutre en ces diſſentions
Je laiſſe aller le ſort de vos deux Nations.

SOPHONISBE.

Et ne pourroit-on point vous en faire l'arbitre?

SYPHAX.

Le Ciel ſembloit m'offrir un ſi glorieux titre,
Alors qu'on vit dans Cyrthe entrer d'un pas égal,
D'un coſté Scipion, & de l'autre Asdrubal.

Ie vis ces deux Héros jaloux de mon suffrage
Le briguer, l'un pour Rome, & l'autre pour Carthage,
Ie les vis à ma table & sur un mesme lit,
Et comme amy commun j'aurois eu tout crédit.
Vostre beauté, Madame, emporta la balance,
De Carthage pour vous j'embrassay l'alliance,
Et comme on ne veut point d'arbitre intéressé
C'est beaucoup aux vainqueurs d'oublier le passé.
En l'état où je suis, deux batailles perduës,
Mes villes, la pluspart, surprises ou renduës,
Mon Royaume d'argent & d'hommes affoibly,
C'est beaucoup de me voir tout d'un coup rétably.
Ie reçoy sans combat le prix de la victoire,
Ie r'entre sans péril en ma prémiére gloire,
Et ce qui plus que tout a lieu de m'estre doux,
Il m'est permis enfin de vivre auprès de vous.

SOPHONISBE.

Quoy que vous résolviez, c'est à moy d'y souscrire:
I'oseray toutefois m'enhardir à vous dire
Qu'avec plus de plaisir je verrois ce Traité,
Si j'y voyois pour vous, ou gloire, ou seureté.
Mais, Seigneur, m'aimez-vous encor?

SYPHAX.

Si je vous aime?

SOPHONISBE.

Ouy, m'aimez-vous encor, Seigneur?

SYPHAX.

Plus que moy-mesme.

SOPHONISBE.

Si mon amour égal rend vos jours fortunez,
Vous souvient-il encor de qui vous le tenez?

SYPHAX.

De vos bontez, Madame.

SOPHONISBE.

Ah! cessez je vous prie
De faire en ma faveur outrage à ma Patrie.
Vn autre avoit le choix de mon pére & le mien,
Elle seule pour vous rompit ce doux lien,

Ie bruſlois d'un beau feu, je promis de l'éteindre,
I'ay tenu ma parole & j'ay ſçeu m'y contraindre,
Mais vous ne tenez pas, Seigneur, à vos amis
Ce qu'acceptant leur don vous leur avez promis,
Et pour ne pas uſer vers vous d'un mot trop rude,
Vous montrez pour Carthage un peu d'ingratitude.
Quoy? vous, qui luy devez ce bonheur de vos jours,
Vous, que mon hyménée engage à ſon ſecours,
Vous, que voſtre ſerment attache à ſa défenſe,
Vous manquez de parole & de reconnoiſſance,
Et pour remercîment de me voir en vos mains
Vous la livrez vous-meſme en celles des Romains!
Vous briſez le pouvoir dont vous m'avez receuë,
Et je ſeray le prix d'une amitié rompuë!
Moy, qui pour en éteindre à jamais les grands nœuds
Ay d'un amour ſi juſte éteint les plus beaux feux! (me!
Moy, que vous protestez d'aimer plus que vous-meſ-
Ah, Seigneur, le diray-je? eſt-ce ainſi que l'on m'aime?

SYPHAX.

Si vous m'aimiez, Madame, il vous ſeroit bien doux
De voir comme je veux ne vous devoir qu'à vous.
Vous ne vous plairiez pas à montrer dans voſtre ame
Les reſtes odieux d'une prémiére flame,
D'un amour dont l'Hymen qu'on a veu nous unir
Devroit avoir éteint juſques au ſouvenir.
Vantez-moy vos appas, montrez avec courage
Ce prix impérieux dont m'achéte Carthage,
Avec tant de hauteur prenez ſon intéreſt
Qu'il me faille en eſclave agir comme il luy plaiſt,
Au moindre ſoin des miens traitez moy d'infidelle,
Et ne me permettez de régner que ſous elle:
Mais épargnez ce comble aux malheurs que je crains,
D'entendre auſſi vanter ces beaux feux mal éteints,
Et de vous en voir l'ame encor toute obſédée
En ma préſence meſme en careſſer l'idée.

SOPHONISBE.

Ie m'en ſouviens, Seigneur, lors que vous oubliez
Quels vœux mon changement vous a ſacrifiez,

Et sçauray l'oublier, quand vous ferez justice
A ceux qui vous ont fait un si grand sacrifice.
Au reste, pour ouvrir tout mon cœur avec vous,
Ie n'aime point Carthage à l'égal d'un époux,
Mais bien que moins soûmise à son Destin qu'au vostre,
Ie crains également & pour l'un & pour l'autre,
Et ce que je vous suis ne sçauroit empescher
Que le plus malheureux ne me soit le plus cher.
Ioüissez de la Paix qui vous vient d'estre offerte,
Tandis que j'iray plaindre & partager sa perte,
I'y mourray sans regret, si mon dernier moment
Vous laisse en quelque état de régner seurement.
Mais Carthage détruite, avec quelle apparence
Oserez-vous garder cette fausse espérance?
Rome qui vous redoute & vous flate aujourd'huy
Vous craindra-t'elle encor vous voyant sans appuy?
Elle qui de la Paix ne jette les amorces
Que par le seul besoin de séparer mes forces,
Et qui dans Massiniſſe, & voisin & jaloux,
Aura toûjours dequoy se brouiller avec vous?
Tous deux vous dévront tout, Carthage abandonnée
Vaut pour l'un & pour l'autre une grande journée;
Mais un esprit aigry n'est jamais satisfait,
Qu'il n'ait vangé l'injure en dépit du bien-fait.
Pensez-y. Vostre Armée est la plus forte en nombre,
Les Romains ont tremblé dès qu'ils en ont veu l'ombre,
Vtique à l'assiéger retient leur Scipion,
Vn temps bien pris peut tout, pressez l'occasion.
De ce Chef éloigné la valeur peu commune
Peut-estre à sa personne attache leur fortune,
Il tient auprès de luy la fleur de leurs Soldats.
En tout évenement Cyrthe vous tend les bras,
Vous tiendrez, & long-temps, dedans cette retraite:
Mon pére cependant répare sa défaite,
Hannon a de l'Espagne amené du secours,
Annibal vient luy mesme icy dans peu de jours:

Si tout cela vous ſemble un leger avantage,
Renvoyez-moy, Seigneur, me perdre avec Carthage,
I'y périray ſans vous, vous régnerez ſans moy.
Vous préſerve le Ciel de ce que je prévoy,
Et daigne ſon courroux me prenant ſeule en butte
M'éxempter par ma mort de pleurer voſtre cheute.

SYPHAX.

A des charmes ſi forts joindre celuy des pleurs!
Soulever contre moy ma gloire & vos douleurs!
C'eſt trop, c'eſt trop, Madame, il faut vous ſatisfaire,
Le plus grand des malheurs ſeroit de vous déplaire,
Et tous mes ſentimens veulent bien ſe trahir
A la douceur de vaincre ou de vous obéir.
La Paix euſt ſur ma teſte aſſeuré ma couronne,
Il faut la refuſer, Sophonisbe l'ordonne,
Il faut ſervir Carthage & hazarder l'Etat;
Mais que deviendrez-vous ſi je meurs au combat?
Qui ſera voſtre appuy ſi le ſort des batailles
Vous rend un corps ſans vie au pied de nos murailles?

SOPHONISBE.

Ie vous répondrois bien qu'après voſtre trépas
Ce que je deviendray ne vous regarde pas,
Mais j'aime mieux, Seigneur, pour vous tirer de peine,
Vous dire que je ſçay vivre & mourir en Reine.

SYPHAX.

N'en parlons plus, Madame. Adieu, penſez à moy,
Et je ſçauray pour vous vaincre ou mourir en Roy.

Fin du prémier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ERYXE, BARCEE.

ERYXE.

Vel desordre, Barcée, ou plûtoſt quel ſupplice
M'apreſtoit la victoire à revoir Maſſiniſſe,
Et que de mon destin l'obscure trahiſon
Sur mes ſouhaits remplis a verſé de poiſõ!
Syphax eſt priſonnier, Cyrthe toute éperduë
A ce triste ſpectacle auſſi-toſt s'eſt renduë,
Sophonisbe en dépit de toute ſa fierté
Va gémir à ſon tour dans la captivité,
Le Ciel finit la mienne, & je n'ay plus de chaiſnes
Que celles qu'avec gloire on voit porter aux Reines;
Et lors qu'aux meſmes fers je croy voir mõ vainqueur,
Ie doute en le voyant ſi j'ay part en ſon cœur.
En vain l'impatience à le chercher m'emporte,
En vain de ce Palais je cours jusqu'à la porte,
Et m'oſe figurer en cét heureux moment
Sa flame impatiente & forte également:
Ie l'ay veu, mais ſurpris, mais troublé de ma veuë,
Il n'étoit point luy-meſme alors qu'il m'a receuë,
Et ſes yeux égarez marquoient un embarras
A faire aſſez juger qu'il ne me cherchoit pas.

I'ay vanté ſa victoire, & je me ſuis flatée
Iusqu'à m'imaginer que j'étois écoutée:
Mais quand pour me répondre il s'eſt fait un effort,
Son compliment au mien n'a point eu de rapport,
Et j'ay trop veu par là qu'un ſi profond ſilence
Attachoit ſa penſée ailleurs qu'à ma préſence,
Et que l'emportement d'un entretien ſecret
Sous un front attentif cachoit l'esprit distrait.

BARCEE.

Les ſoins d'un conquérãt vous dõnent trop d'alarmes.
C'eſt peu que devant luy Cyrthe ait mis bas les armes,
Qu'elle ſe ſoit renduë, & qu'un commun effroy
L'ait fait à tout ſon Peuple accepter pour ſon Roy.
Il luy faut s'aſſeurer des Places & des Portes,
Pour en demeurer maiſtre y poster ſes Cohortes;
Ce devoir ſe préfére aux ſoucis les plus doux,
Et s'il en étoit quitte, il ſeroit tout à vous.

ERYXE.

Il me l'a dit luy-meſme alors qu'il m'a quittée,
Mais j'ay trop veu d'ailleurs ſon ame inquiétée,
Et de quelque couleur que tu couvres ſes ſoins,
Sa nouvelle conqueſte en occupe le moins.
Sophonisbe en un mot, & captive, & pleurante,
L'emporte ſur Eryxe, & Reine, & triomphante,
Et ſi je m'en rapporte à l'accueil différent,
Sa disgrace peut plus qu'un Sceptre qu'on me rend.
Tu l'as pû remarquer. Du moment qu'il l'a veuë,
Ses troubles ont ceſſé, ſa joye eſt revenuë,
Ces charmes à Carthage autrefois adorez
Ont ſoudain réüny ſes regards égarez.
Tu l'as veuë étonnée & tout enſemble altiére
Luy demander l'honneur d'eſtre ſa priſonniére,
Le prier fiérement qu'elle pûſt en ſes mains
Eviter le triomphe & les fers des Romains.
Son orgueil que ſes pleurs ſembloient vouloir dédire
Trouvoit l'art en pleurant d'augmenter ſon empire,
Et ſeure du ſuccès dont cet art répondoit
Elle prioit bien moins qu'elle ne commandoit.

Auſſi ſans balancer il a donné parole
Qu'elle ne ſeroit point traiſnée au Capitole,
Qu'il en ſçauroit trouver un moyen aſſeuré,
En luy tendant la main ſur l'heure il l'a juré,
Et n'euſt pas borné là ſon ardeur renaiſſante,
Mais il s'eſt ſouvenu qu'enfin j'étois préſente,
Et les ordres qu'aux ſiens il avoit à donner
Ont ſervy de prétexte à nous abandonner.
Que dy-je ? pour moy ſeule affectant cette fuite,
Iusqu'au fond du Palais des yeux il l'a conduite,
Et ſi tu t'en ſouviens, j'ay toûjours ſoupçonné
Que cet amour jamais ne fut déraciné.
Chez moy, dans Hyarbée, où le mien trop facile
Prétoit à ſa déroute un favorable azyle,
Détroſné, vagabond, & ſans appuy que moy,
Quand j'ay voulu parler contre ce cœur ſans foy,
Et qu'à cette infidelle imputant ſa miſére
I'ay cru ſurprendre un mot de haine ou de colére,
Iamais ſon feu ſecret n'a manqué de détours
Pour me forcer moy-meſme à changer de diſcours,
Ou ſi je m'obſtinois à le faire répondre,
I'en tirois pour tout fruit dequoy mieux me cõfondre,
Et je n'en arrachois que de profonds hélas,
Et qu'enfin ſon amour ne la méritoit pas.
Iuge par ces ſoûpirs que produiſoit l'abſence
Ce qu'à leur entreveuë a produit la préſence.

BARCEE.

Elle a produit ſans doute un effet de pitié,
Où ſe meſle peut-eſtre une ombre d'amitié.
Vous ſçavez qu'un cœur noble & vraiment magnanime,
Quand il bannit l'amour, aime à garder l'eſtime,
Et que bien qu'offenſé par le choix d'un mary,
Il n'inſulte jamais à ce qu'il a chéry.
Mais quand bien vous auriez tout lieu de vous en plaindre,
Sophonisbe après tout n'eſt point pour vous à craindre,

Euſt-elle tout ſon cœur, elle l'auroit en vain,
Puiſqu'elle eſt hors d'état de recevoir ſa main.
Il vous la doit, Madame.

ERYXE.

Il me la doit, Barcée,
Mais que ſert une main par le devoir forcée,
Et qu'en auroit le don pour moy de précieux
S'il faut que ſon eſclave ait ſon cœur à mes yeux?
Ie ſçay bien que des Rois la fiére Destinée
Souffre peu que l'amour régle leur Hyménée,
Et que leur union ſouvent pour leur malheur
N'eſt que du Sceptre au Sceptre, & non du cœur au cœur:
Mais je ſuis au deſſus de cette erreur commune.
I'aime en luy ſa perſonne autant que ſa fortune,
Et je n'en éxigeay qu'il repriſt ſes Etats,
Que de peur que mon Peuple en fiſt trop peu de cas.
Des actions des Rois ce téméraire arbitre
Dédaigne inſolemment ceux qui n'ont que le tître,
Iamais d'un Roy ſans troſne il n'euſt ſouffert la loy,
Et ce mépris peut-eſtre euſt paſſé jusqu'à moy.
Il falloit qu'il luy viſt ſa couronne à la teſte,
Et que ma main devinſt ſa derniére conqueſte,
Si nous voulons régner avec l'authorité
Que le juste reſpect doit à la Dignité.
I'aime donc, Maſſiniſſe, & je prétens qu'il m'aime,
Ie l'adore, & je veux qu'il m'adore de meſme,
Et pour moy ſon hymen ſeroit un long ennuy,
S'il n'étoit tout à moy, comme moy toute à luy.
Ne t'étonne donc point de cette jalouſie
Dont à ce froid abord mon ame s'eſt ſaiſie,
Laiſſe-la moy ſouffrir ſans me la reprocher,
Sers-la, ſi tu le peux, & m'aide à la cacher.
Pour juste aux yeux de tous qu'en puiſſe eſtre la cauſe,
Vne femme jalouſe à cent mépris s'expoſe,
Plus elle fait de bruit, moins on en fait d'état,
Et jamais ſes ſoupçons n'ont qu'un honteux éclat.

Ie veux donner aux miens une route diverſe,
A ces amants ſuſpects laiſſer libre commerce,
D'un œil indifférent en regarder le cours,
Fuir toute occaſion de troubler leur diſcours,
Et d'un Hymen douteux éviter le ſupplice,
Tant que je douteray du cœur de Maſſiniſſe.
Le voicy, nous verrons par ſon empreſſement
Si je me ſuis trompée en ce preſſentiment.

SCENE II.

MASSINISSE, ERYXE, BARCEE, MEZETVLLE.

MASSINISSE.

ENfin maiſtre abſolu des murs & de la ville
Ie puis vous rapporter un eſprit plus tranquille,
Madame, & voir céder en ce reſte du jour
Les ſoins de la victoire aux douceurs de l'amour.
Ie n'aurois plus de lieu d'aucune inquiétude,
N'étoit que je ne puis ſortir d'ingratitude,
Et que dans mon bonheur il n'eſt pas bien en moy
De m'acquitter jamais de ce que je vous doy.
Les forces qu'en mes mains vos bontez ont remiſes
Vous ont laiſſée en proye à de laſches ſurpriſes,
Et me rendoient ailleurs ce qu'on m'avoit oſté,
Tandis qu'on vous oſtoit & Sceptre & liberté.
Ma prémiére victoire a fait voſtre eſclavage,
Celle-cy qui le briſe eſt encor voſtre ouvrage,
Mes bons deſtins par vous ont eu tout leur effet,
Et je ſuis ſeulement ce que vous m'avez fait.
Que peut donc tout l'effort de ma reconnoiſſance,
Lors que je tiens de vous ma gloire & ma puiſſance,
Et que vous puis-je offrir que voſtre propre bien,
Quand je vous offriray voſtre Sceptre & le mien?

ERYXE.

Quoy qu'on puisse devoir, aisément on s'acquite,
Seigneur, quand on se donne avec tant de mérite:
C'est un rare présent qu'un véritable Roy,
Qu'a rendu sa victoire enfin digne de moy.
Si dans quelques malheurs pour vous je suis tombée,
Nous pourrons en parler un jour dans Hyarbée,
Lors qu'on nous y verra dans un rang souverain,
La couronne à la teste & le sceptre à la main.
Icy nous ne sçavons encor ce que nous sommes,
Ie tiens tout fort douteux tant qu'il dépend des hommes,
Et n'ose m'asseurer que nos amis jaloux
Consentent l'union de deux trosnes en nous.
Ce qu'avec leurs Héros vous avez de pratique
Vous a dû mieux qu'à moy montrer leur Politique,
Ie ne vous en dy rien. Vn soucy plus pressant,
Et si je l'ose dire, assez embarrassant,
Où mesme ainsi que vous la pitié m'intéresse,
Vous doit inquiéter touchant vostre promesse.
Dérober Sophonisbe au pouvoir des Romains,
C'est un pénible ouvrage & digne de vos mains.
Vous devez y penser.

MASSINISSE.

Vn peu trop téméraire
Peut-estre ay-je promis plus que je ne puis faire,
Les pleurs de Sophonisbe ont surpris ma raison,
L'opprobre du triomphe est pour elle un poison,
Et j'ay creu que le Ciel l'avoit assez punie,
Sans la livrer moy-mesme à tant d'ignominie.
Madame, il est bien dur de voir des-honorer
L'Autel où tant de fois on s'est plû d'adorer,
Et l'ame ouverte aux biens que le Ciel luy renvoye
Ne peut rien refuser dans ce comble de joye.
Mais quoy que ma promesse ait de difficultez,
L'effet en est aisé si vous y consentez.

ERYXE.

Si j'y consens! bien plus, Seigneur, je vous en prie;
Voyez s'il faut agir de force, ou d'industrie,

Et concertez enſemble en toute liberté
Ce que dans voſtre eſprit vous avez projetté,
Elle vous cherche exprès.

SCENE III.

MASSINISSE, ERYXE, SOPHONISBE, BARCEE, HERMINIE.

ERYXE.

Tout a changé de face,
Madame, & les Destins vous ont miſe en ma place.
Vous me deviez ſervir malgré tout mon couroux,
Et je fais à préſent meſme choſe pour vous;
Ie vous l'avois promis, & je vous tiens parole.

SOPHONISBE.

Ie vous ſuis obligée, & ce qui m'en conſole
C'eſt que tout peut changer une ſeconde fois,
Et je vous rendray lors tout ce que je vous dois.

ERYXE.

Si le Ciel jusque-là vous en laiſſe incapable,
Vous pourrez quelque temps eſtre ma redevable,
Non tant d'avoir parlé, d'avoir prié pour vous,
Comme de vous céder un entretien ſi doux.
Voyez ſi c'eſt vous rendre un fort méchant office,
Que vous abandonner le Prince Maſſiniſſe.

SOPHONISBE.

Ce n'eſt pas mon deſſein de vous le dérober.

ERYXE.

Peut-eſtre en ce deſſein pourriez-vous ſuccomber.
Mais, Seigneur, quel qu'il ſoit, je n'y mets point d'obſtacles,
Vn Héros, comme un Dieu, peut faire des miracles,

Et s'il faut mon aveu pour en venir à bout,
Soyez seur de nouveau que je consens à tout.
Adieu.

SCENE IV.

MASSINISSE, SOPHONISBE, HERMINIE, MEZETVLLE.

SOPHONISBE.

PArdonnez-vous à cette inquiétude
Que fait de mon destin la triste incertitude,
Seigneur, & cét espoir que vous m'avez donné
Vous fera-t'il aimer d'en estre importuné?
Ie suis Carthaginoise, & d'un sang que vous mesme
N'avez que trop jugé digne du Diadème:
Iugez par là l'excés de ma confusion,
A me voir attachée au char de Scipion,
Et si ce qu'entre nous on vit d'intelligence
Ne vous convaincra point d'une indigne vangeance,
Si vous écoutez plus de vieux ressentimens,
Que le sacré respect de vos derniers sermens.
Ie fus ambitieuse, inconstante & parjure,
Plus vostre amour fut grand, plus grande en est l'injure:
Mais plus il a paru, plus il vous fait loix
Pour défendre l'honneur de vostre prémier choix,
Et plus l'injure est grande, & dautant mieux éclate
La générosité de servir une ingrate,
Que vostre bras luy-mesme a mise hors d'état
D'en pouvoir dignement reconnoistre l'éclat.

MASSINISSE.

Ah, si vous m'en devez quelque reconnoissance,
Cessez de vous en faire une fausse impuissance:

De quelque dur revers que vous sentiez les coups,
Vous pouvez plus pour moy que je ne puis pour vous.
Ie dy plus, je ne puis pour vous aucune chose,
A moins qu'à m'y servir ce revers vous dispose.
I'ay promis, mais sans vous j'auray promis en vain,
I'ay juré, mais l'effet dépend de vostre main,
Autre qu'elle en ces lieux ne peut briser vos chaînes;
En un mot, le triomphe est un supplice aux Reines,
La femme du vaincu ne le peut éviter,
Mais celle du vainqueur n'a rien à redouter.
De l'une il est aisé que vous deveniez l'autre,
Vostre main par mon sort peut relever le vostre;
Mais vous n'avez qu'une heure, ou plûtost qu'un moment
Pour résoudre vostre ame à ce grand changement.
Demain Lælius entre, & je ne suis plus maistre,
Et quelque amour en moy que vous voyiez renaistre,
Quelques charmes en vous qui puissent me ravir,
Ie ne puis que vous plaindre & non pas vous servir.
C'est vous parler sans doute avec trop de franchise,
Mais le péril...

SOPHONISBE.

De grace, excusez ma surprise.
Syphax encor vivant, voulez-vous qu'aujourd'huy...

MASSINISSE.

Vous me fustes promise auparavant qu'à luy,
Et cette foy donnée & receuë à Carthage,
Quand vous voudrez m'aimer, d'avec luy vous dégage.
Si de vostre personne il s'est veu possesseur,
Il en fut moins l'époux que l'heureux ravisseur,
Et sa captivité qui rompt cette Hyménée
Laisse vostre main libre & la sienne enchaisnée.
Rendez-vous à vous-mesme, & s'il vous peut venir
De nostre amour passé quelque doux souvenir,
Si ce doux souvenir peut avoir quelque force...

SOPHONISBE.

Quoy, vous pourriez m'aimer après un tel divorce,

Seigneur, & recevoir de ma legéreté
Ce que vous déroba tant d'infidélité?

MASSINISSE.

N'attendez point, Madame, icy que je vous die
Que je ne vous impute aucune perfidie,
Que mon peu de mérite & mon trop de malheur
Ont seuls forcé Carthage à forcer vostre cœur,
Que vostre changement n'éteignit point ma flame,
Qu'il ne vous osta point l'empire de mon ame,
Et que si j'ay porté la guerre en vos Etats,
Vous étiez la conqueste où prétendoit mon bras.
Quand le temps est trop cher pour le perdre en paroles,
Toutes ces véritez sont des discours frivoles,
Il faut ménager mieux ce moment de pouvoir:
Demain Lælius entre, il le peut dès ce soir,
Avant son arrivée asseurez vostre empire,
Ie vous aime, Madame, & c'est assez vous dire.
Ie n'éxamine point quels sentimens pour moy
Me rendront les effets d'une prémiére foy;
Que vostre ambition, que vostre amour choisisse.
L'opprobre est d'un costé, de l'autre Massinisse,
Il faut aller à Rome, ou me donner la main,
Ce grand choix ne se peut différer à demain,
Le péril presse autant que mon impatience,
Et quoy que mes succès m'offrent de confiance,
Avec tout mon amour je ne puis rien pour vous,
Si demain Rome en moy ne trouve vostre époux.

SOPHONISBE.

Il faut donc qu'à mon tour je parle avec franchise,
Puis qu'un péril si grand ne veut point de remise.
L'hymen que vous m'offrez peut rallumer mes feux,
Et pour briser mes fers rompre tous autres nœuds:
Mais avant qu'il vous rende à vostre prisonniére,
Ie veux que vous voyiez son ame toute entiére,
Et ne puissiez un jour vous plaindre avec sujet
De n'avoir pas bien veu ce que vous aurez fait.

Quand

Quand j'épousay Syphax, je n'y fus point forcée;
De quelques traits pour vous que l'amour m'euſt
bleſſée,
Ie vous quittay ſans peine, & tous mes vœux trahis
Cédérent avec joye au bien de mon Païs.
En un mot, j'ay receu du Ciel pour mon partage
L'averſion de Rome & l'amour de Carthage.
Vous aimez Lælius, vous aimez Scipion,
Vous avez lieu d'aimer toute leur Nation,
Aimez-la, j'y conſens, mais laiſſez-moy ma haine,
Tant que vous ſerez Roy, ſouffrez que je ſois Reine,
Avec la liberté d'aimer & de haïr,
Et ſans néceſſité de craindre ou d'obéïr.
Voilà quelle je ſuis, & quelle je veux eſtre;
I'accepte voſtre Hymen, mais pour vivre ſans maiſtre,
Et ne quitterois point l'époux que j'avois pris,
Si Rome ſe pouvoit éviter qu'à ce prix.
A ces conditions me voulez-vous pour femme?

MASSINISSE.

A ces conditions prenez toute mon ame,
Et s'il vous faut encor quelques nouveaux ſermens...

SOPHONISBE.

Ne perdez point, Seigneur, ces précieux momens,
Et puiſque ſans contrainte il m'eſt permis de vivre,
Faites tout préparer, je m'appreſte à vous ſuivre.

MASSINISSE.

I'y vay, mais de nouveau gardez que Lælius...

SOPHONISBE.

Ceſſez de vous geſner par des ſoins ſuperflus,
I'en connoy l'importance & vous rejoins au Temple.

SCENE V.

SOPHONISBE, HERMINIE.

SOPHONISBE.

TV vois, mon bonheur passe & l'espoir & l'éxemple,
Et c'est, pour peu qu'on aime, une extrême douceur
De pouvoir accorder sa gloire avec son cœur:
Mais c'en est une icy bien autre, & sans égale,
D'enlever, & si-tost, ce Prince à ma Rivale,
De luy faire tomber son triomphe des mains,
Et prendre sa conqueste aux yeux de ses Romains.
Peut-estre avec le temps j'en auray l'avantage
De l'arracher à Rome & le rendre à Carthage,
Ie m'en répons déja sur le don de sa foy,
Il est à mon païs, puisqu'il est tout à moy.
A ce nouvel Hymen c'est ce qui me convie,
Non l'amour, non la peur de me voir asservie.
L'esclavage aux grands cœurs n'est point à redouter,
Alors qu'on sçait mourir on sçait tout éviter:
Mais comme enfin la vie est bonne à quelque chose,
Ma Patrie elle-mesme à ce trépas s'oppose,
Et m'en desavoûroit, si j'osois me ravir
Les moyens que l'amour m'offre de la servir.
Le bonheur surprenant de cette préférence
M'en donne une assez juste & flateuse espérance;
Que ne pourray-je point, si dès qu'il m'a pû voir
Mes yeux d'une autre Reine ont détruit le pouvoir?
Tu l'as veu comme moy, qu'aucun retour vers elle
N'a montré qu'avec peine il luy fust infidelle,
Il ne l'a point nommée, & pas mesme un soûpir
N'en a fait soupçonner le moindre souvenir.

HERMINIE.

Ce ſont grandes douceurs que le Ciel vous renvoye,
Mais il manque le comble à cét excès de joye,
Dont vous vous ſentiriez encor bien mieux ſaiſir,
Si vous voyiez qu'Eryxe en euſt du déplaiſir.
Elle eſt indifférente, ou pluſtoſt inſenſible,
A vous ſervir contre elle elle fait ſon poſſible:
Quand vous prenez plaiſir à troubler ſon diſcours,
Elle en prend à laiſſer voſtre un libre cours,
Et ce Héros enfin que voſtre ſoin obſéde
Semble ne vous offrir que ce qu'elle vous céde.
Ie voudrois qu'elle viſt un peu plus ſon malheur,
Qu'elle en fiſt hautement éclater la douleur,
Que l'eſpoir inquiet de ſe voir ſon épouſe
Ietaſt un plein deſordre en ſon ame jalouſe,
Que ſon amour pour luy fuſt ſans bonté pour vous.

SOPHONISBE.

Que tu te connois mal en ſentimens jaloux!
Alors qu'on l'eſt ſi peu qu'on ne penſe pas l'eſtre,
On n'y refléchit point, on laiſſe tout paroiſtre;
Mais quand on l'eſt aſſez pour s'en apercevoir,
On met tout ſon poſſible à n'en laiſſer rien voir.
Eryxe qui connoit & qui hait ſa foibleſſe
La renferme au dedans & s'en rend la maîtreſſe,
Mais cette indifférence où tant d'orgueil ſe joint
Ne part que d'un dépit jaloux au dernier point,
Et ſa fauſſe bonté ſe trahit elle-meſme
Par l'effort qu'elle fait à ſe montrer extréme:
Elle eſt étudiée, & ne l'eſt pas aſſez
Pour échaper entiére aux yeux intéreſſez.
Allons ſans perdre temps l'empeſcher de nous nuire,
Et prévenir l'effet qu'elle pourroit produire.

Fin du ſecond Acte.

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MASSINISSE, MEZETVLLE.

MEZETVLLE.

Vy, Seigneur, j'ay donné vos ordres à la porte,
Que jusques à demain aucun n'entre, ne sorte,
A moins que Lælius vous dépesche quelqu'un
Au reste, vostre Hymen fait le bonheur commun.
Cette illustre conqueste est une autre victoire
Que prennent les vainqueurs pour un surcroist de gloire,
Et qui fait aux vaincus bannir tout leur effroy,
Voyant régner leur Reine avec leur nouveau Roy.
Cette union à tous promet des biens solides,
Et réünit sous vous tous les cœurs des Numides.

MASSINISSE.

Mais Eryxe?

MEZETVLLE.

I'ay mis des gens à l'obſerver,
Et ſuis allé moy-meſme après eux la trouver,
De peur qu'un contre-temps de jalouſe colére
Allaſt jusqu'aux Autels en troubler le myſtére.
D'abord qu'elle a tout ſçeu, ſon viſage étonné
Aux troubles du dedans ſans doute a trop donné,

Du moins à ce grand coup elle a paru surprise;
Mais un moment après entiérement remise,
Elle a voulu sourire, & m'a dit froidement,
Le Roy n'use pas mal de mon consentement,
Allez, & dites-luy que pour reconnoissance...
Mais, Seigneur, devers vous elle mesme s'avance,
Et vous expliquera mieux que je n'aurois fait
Ce qu'elle ne m'a pas expliqué tout à fait.

MASSINISSE.

Cependant cours au temple, & presse un peu la Reine
D'y terminer des vœux dont la longueur me gesne,
Et dy-luy que c'est trop importuner les Dieux
En un temps où sa veuë est si chére à mes yeux.

SCENE II.

MASSINISSE, ERYXE, BARCEE.

ERYXE.

COmme avec vous, Seigneur, je ne sçeus jamais feindre,
Souffrez pour un momẽt que j'ose icy m'en plaindre;
Non d'un amour éteint, ny d'un espoir deçeu,
L'un fut mal allumé, l'autre fut mal conceu,
Mais d'avoir crû mon ame & si foible & si basse,
Qu'elle peust m'imputer vostre Hymen à disgrace,
Et d'avoir envié cette joye à mes yeux,
D'en estre les témoins aussi-bien que les Dieux.
Ce plein aveu promis avec tant de franchise
Me préparoit assez à voir tout sans surprise,
Et seur que vous étiez de mon consentement,
Vous me deviez ma part en cét heureux moment.
I'aurois un peu plûtost été desabusée,
Et près du précipice où j'étois exposée,

Il m'eust été, Seigneur, & m'eſt encor bien doux,
D'avoir pû vous connoiſtre avant que d'eſtre à vous.
Auſſi, n'attendez point de reproche ou d'injure,
Ie ne vous nommeray, ny laſche, ny parjure ;
Quel outrage m'a fait voſtre manque de foy,
De me voler un cœur qui n'étoit point à moy ?
I'en connoy le haut prix, j'en voy tout le mérite,
Mais jamais un tel vol n'aura rien qui m'irrite,
Et vous vivrez ſans trouble en vos contentements,
S'ils n'ont à redouter que mes reſſentimens.

MASSINISSE.

I'avois aſſez préveu qu'il vous ſeroit facile
De garder dans ma perte un eſprit ſi tranquille :
Le peu d'ardeur pour moy que vos deſirs ont eu
Doit s'accorder ſans peine avec cette vertu.
Vous avez feint d'aimer & permis l'eſperance,
Mais cét amour traiſnant n'avoit que l'apparence,
Et quand par voſtre Hymen vous pouviez m'acquérir,
Vous m'avez renvoyé pour vaincre, ou pour périr.
I'ay vaincu par voſtre ordre, & vois avec ſurpriſe
Que je n'en ay pour fruit qu'une froide remiſe,
Et quelque eſpoir douteux d'obtenir voſtre choix
Quand nous ſerons chez vous l'un & l'autre en vrais Rois.
Dites-moy donc, Madame, aimiez-vous ma perſonne,
Ou le pompeux éclat d'une double couronne ?
Et lors que vous prétiez des forces à mon bras,
Etoit-ce pour unir nos mains, ou nos Etats?
Ie vous l'ay déja dit, que toute ma vaillance
Tient d'un ſi grand ſecours ſa gloire & ſa puiſſance,
Ie ſçauray m'acquitter de ce qui vous eſt dû,
Et je vous rendray plus que vous n'avez perdu:
Mais comme en mon malheur ce favorable office
En vouloit à mon ſceptre & non à Maſſiniſſe,
Vous pouvez ſans chagrin, dans mes deſtins meilleurs,
Voir mon ſceptre en vos mains & Maſſiniſſe ailleurs.

Prenez ce ſceptre aimé pour l'attacher au voſtre,
Ma main tant refuſée eſt bonne pour une autre,
Et ſon ambition a dequoy s'arréter
En celuy de Syphax qu'elle vient d'emporter.
Si vous m'aviez aimé, vous n'auriez pas eu honte
D'en montrer une eſtime & plus haute & plus prompte,
Ny craint de ravaler l'honneur de voſtre rang,
Pour trop conſidérer le mérite & le ſang.
La naiſſance ſuffit quand la perſonne eſt chére,
Vn Prince détroſné garde ſon caractére:
Mais à vos yeux charmez par de plus forts appas,
Ce n'eſt point eſtre Roy que de ne régner pas,
Vous en vouliez en moy l'effet comme le titre,
Et quand de voſtre amour la Fortune eſt l'arbitre,
Le mien au deſſus d'elle & de tous ſes revers
Reconnoit ſon objet dans les pleurs, dans les fers.
Après m'eſtre fait Roy pour plaire à voſtre envie,
Aux dépens de mon ſang, aux périls de ma vie,
Mon ſceptre reconquis me met en liberté
De vous laiſſer un bien que j'ay trop acheté,
Et ce ſeroit trahir les droits du Diadéme,
Que ſur le haut d'un Troſne eſtre eſclave moy-meſme.
Vn Roy doit pouvoir tout, & je ne ſuis pas Roy,
S'il ne m'eſt pas permis de diſpoſer de moy.

ERYXE.

Il eſt beau de trancher du Roy, comme vous faites;
Mais n'a-t'on aucun lieu de douter ſi vous i'étes,
Et n'eſt-ce point, Seigneur, vous y prédre un peu mal,
Que d'en faire l'épreuve en gendre d'Asdrubal?
Ie ſçay que les Romains vous rendront la Couronne,
Vous en avez parole, & leur parole eſt bonne,
Ils vous nommeront Roy; mais vous devez ſçavoir
Qu'ils ſont plus libéraux du nom que du pouvoir,
Et que ſous leur appuy ce plein droit de tout faire
N'eſt que pour qui ne veut que ce qui doit leur plaire.

Vous verrez qu'ils auront pour vous trop d'amitié
Pour vous laisser méprendre au choix d'une moitié,
Ils ont pris trop de part en vostre Destinée,
Pour ne pas l'affranchir d'un pareil Hyménée,
Et ne se croiroient pas assez de vos amis,
S'ils n'en desavoüoient les Dieux qui l'ont permis.

MASSINISSE.

Ie m'en dédis, Madame, & s'il vous est facile
De garder dans ma perte un cœur vraiment trâquille,
Du moins vostre grande ame avec tous ses efforts
N'en conserve pas bien les fastüeux dehors.
Lors que vous étouffez l'injure & la menace,
Vos illustres froideurs laissent rompre leur glace,
Et cette fermeté de sentimens contraints
S'échape adroitement du costé des Romains.
Si tant de retenuë a pour vous quelque gesne,
Allez jusqu'en leur camp solliciter leur haine,
Traitez-y mon Hymen de lasche & noir forfait,
N'épargnez point les pleurs pour en rompre l'effet,
Nommez-y moy cent fois ingrat, parjure, traistre,
I'ay mes raisons pour eux, & je les doy connoistre.

ERYXE.

Ie les connoy, Seigneur, sans doute moins que vous,
Et les connois assez pour craindre leur courroux.
Ce grand tître de Roy que seul je considére
Etend sur moy l'affront qu'en vous ils vont luy faire,
Et rien icy n'échape à ma tranquillité,
Que par les intérests de nostre Dignité.
Dans vostre peu de foy c'est tout ce qui me blesse.
Vous allez hautement montrer nostre foiblesse,
Dévoiler nostre honte, & faire voir à tous
Quels phantosmes d'Etat on fait régner en nous.
Ouy, vous allez forcer nos Peuples de connoistre
Qu'ils n'ont que le Sénat pour véritable maistre,
Et que ceux qu'avec pompe ils ont veu couronner
En reçoivent les loix qu'ils semblent leur donner.
C'est là mon déplaisir; si je n'étois pas Reine,
Ce que je pers en vous me feroit peu de peine:

Mais je ne puis souffrir qu'un si dangereux choix
Détruise en un moment ce peu qui reste aux Rois,
Et qu'en un si grand cœur l'impuissance de l'estre
Ait ménagé si mal l'honneur de le paroistre.
Mais voicy cét objet si charmant à vos yeux
Dont le cher entretien vous divertira mieux.

SCENE III.

MASSINISSE, SOPHONISBE, ERYXE, MEZETVLLE, HERMINIE, BARCEE.

ERYXE.

VNe seconde fois tout a changé de face,
Madame, & c'est à moy de vous quitter la place.
Vous n'aviez pas dessein de me le dérober?

SOPHONISBE.

L'occasion qui plaist souvent fait succomber.
Vous puis-je en cet état rendre quelque service?

EXYXE.

L'occasion qui plaist semble toûjours propice,
Mais ce qui vous & moy nous doit mettre en soucy,
C'est que ny vous ny moy ne commandons icy.

SOPHONISBE.

Si vous y commandiez, je pourrois estre à plaindre.

ERYXE.

Peut-estre en auriez-vous quelque peu moins à craindre.
Ceux dont avant deux jours nous y prendrons des loix
Regardent d'un autre œil la Majesté des Rois:
Etant ce que je suis, je redoute un exemple,
Et Reine, c'est mon sort en vous que je contemple.

SOPHONISBE.

Vous avez du crédit, le Roy n'en manque point,
Et ſi chez les Romains l'un à l'autre ſe joint...

ERYXE.

Voſtre félicité ſera long-temps parfaite,
S'ils la laiſſent durer autant que je ſouhaite.
Seigneur, en cét Adieu recevez-en ma foy,
Ou me donnez quelqu'un qui réponde de moy.
La gloire de mon rang qu'en vous deux je reſpecte
Ne ſçauroit conſentir que je vous ſois ſuſpecte.
Faites-moy donc juſtice, & ne m'imputez rien,
Si le Ciel à mes vœux ne s'accorde pas bien.

SCENE IV.

MASSINISSE, SOPHONISBE, MEZETVLLE, HERMINIE.

MASSINISSE.

COmme elle voit ma perte aiſément réparable,
Sa jalouſie eſt foible, & ſon dépit traitable.
Aucun reſſentiment n'éclate en ſes diſcours.

SOPHONISBE.

Non, mais le fond du cœur n'éclate pas toûjours.
Qui n'eſt point irritée, ayant trop dequoy l'eſtre,
L'eſt ſouvent d'autant plus qu'on le voit moins paroiſtre,
Et cachant ſon deſſein pour le mieux aſſeurer,
Cherche à prendre ce temps qu'on perd à murmurer.
Ce grand calme prépare un dangereux orage.
Prévenez les effets de ſa ſecrette rage,
Prévenez de Syphax l'emportement jaloux,
Avant qu'il ait aigry vos Romains contre vous,
Et portez dans leur camp la prémiére Nouvelle
De ce que vient de faire un amour ſi fidelle.

Vous n'y hazardez rien s'ils respectent en vous,
Comme nous l'esperons, le nom de mon époux;
Mais je m'attirerois la derniere infamie,
S'ils brisoient malgré vous le saint nœud qui nous lie,
Et qu'ils pussent noircir de quelque indignité
Mon trop de confiance en vostre authorité.
Si dès qu'ils paroistront vous n'êtes plus le maistre,
C'est d'eux qu'il faut sçavoir ce que je vous puis estre,
Et puisque Lælius doit entrer dès demain...

MASSINISSE.

Ah, je n'ay pas receu le cœur avec la main,
Si vostre amour...

SOPHONISBE.

Seigneur, je parle avec franchise.
Vous m'avez épousée, & je vous suis acquise,
Voyons si vous pourrez me garder plus d'un jour.
Ie me rens au pouvoir, & non pas à l'amour,
Et de quelque façon qu'à present je vous nomme,
Ie ne suis point à vous, s'il faut aller à Rome.

MASSINISSE.

A qui donc, à Syphax, Madame?

SOPHONISBE.

D'aujourd'huy,
Puisqu'il porte des fers je ne suis plus à luy,
En dépit des Romains on voit que je vous aime;
Mais jusqu'à leur aveu je suis toute à moy-mesme,
Et pour obtenir plus que mon cœur & ma foy,
Il faut m'obtenir d'eux aussi-bien que de moy.
Le nom d'époux suffit pour me tenir parole,
Pour me faire éviter l'aspect du Capitole,
N'éxigez rien de plus, perdez quelques momens
Pour mettre en seureté l'effet de vos sermens:
Afin que vos lauriers me sauvent du tonnerre,
Allez aux Dieux du Ciel joindre ceux de la Terre.
Mais que nous veut Syphax que ce Romain conduit?

SCENE V.

SYPHAX, MASSINISSE, SOPHONISBE, LEPIDE, HERMINIE, MEZETVLLE, GARDES.

LEPIDE.

TOuché de cét excès du malheur qui le ſuit,
Madame, par pitié Lælius vous l'envoye,
Et donne à ſes douleurs ce mélange de joye,
Avant qu'on le conduiſe au camp de Scipion.

MASSINISSE.

I'auray pour ſes malheurs meſme compaſſion.
Adieu, cét entretien ne veut point ma préſence,
I'en attendray l'iſſuë avec impatience,
Et j'oſe en eſpérer quelques plus douces loix,
Quand vous auriez mieux veu le Destin des deux Rois.

SOPHONISBE.

Ie ſçay ce que je ſuis & ce que je dois faire,
Et prens pour ſeul objet ma gloire à ſatisfaire.

SCENE VI.

SYPHAX, SOPHONISBE, LEPIDE, HERMINIE, GARDES.

SYPHAX.

MAdame, à cét excès de généroſité
Ie n'ay presque plus d'yeux pour ma captivité,
Et malgré de mon ſort la disgrace éclatante,
Ie ſuis encor heureux, quand je vous voy constante.
Vn rival triomphant veut place en voſtre cœur,
Et vous oſez pour moy dédaigner ce vainqueur!
Vous préférez mes fers à toute ſa victoire,
Et ſçavez hautement ſoûtenir voſtre gloire!
Ie ne vous diray point auſſi que vos conſeils
M'ont fait choir de ce rang ſi cher à nos pareils,
Ny que pour les Romains voſtre haine implacable
A rendu ma déroute à jamais déplorable;
Puis qu'envain Maſſiniſſe attaque voſtre foy,
Ie régne dans voſtre ame, & c'eſt aſſez pour moy.

SOPHONISBE.

Qui vous dit qu'à ſes yeux vous y régniez encore?
Que pour vous je dédaigne un vainqueur qui m'adore?
Et quelle indigne loy m'y pourroit obliger,
Lors que vous m'apportez des fers à partager?

SYPHAX.

Ce ſoin de voſtre gloire & de luy ſatisfaire...

SOPHONISBE.

Quand vous l'entendrez bien, vous direz le contraire.
Ma gloire eſt d'éviter les fers que vous portez,
D'éviter le triomphe où vous vous ſoûmettez,

Ma naiſſance ne voit que cette honte à craindre;
Enfin détrompez-vous, il ſiéroit mal de feindre,
Ie ſuis à Maſſiniſſe, & le Peuple en ces lieux
Vient de voir noſtre Hymen à la face des Dieux,
Nous ſortons de leur Temple.

SYPHAX.

Ah, que m'oſez-vous dire?

SOPHONISBE.

Que Rome ſur mes jours n'aura jamais d'empire.
I'ay ſçeu m'en affranchir par une autre union,
Et vous ſuivrez ſans moy le char de Scipion.

SYPHAX.

Le croiray-je, grands Dieux, & le voudra-t'on croire,
Alors que l'avenir en apprendra l'histoire?
Sophonisbe ſervie avec tant de reſpect,
Elle, que j'adoray dès le prémier aſpect,
Qui s'eſt veuë à toute heure & par tout obéïe,
Inſulte laſchement à ma gloire trahie,
Met le comble à mes maux par ſa déloyauté,
Et d'un crime ſi noir fait encor vanité.

SOPHONISBE.

Le crime n'eſt pas grand d'avoir l'ame aſſez haute
Pour conſerver un rang que le Destin vous oſte:
Ce n'eſt point un honneur qui rebute en deux jours,
Et qui régne un moment aime à régner toûjours.
Mais ſi l'eſſay du Troſne en fait durer l'envie
Dans l'ame la plus haute à l'égal de la vie,
Vn Roy né pour la gloire & digne de ſon ſort
A la honte des fers ſçait préférer la mort,
Et vous m'aviez promis en partant...

SYPHAX.

Ah, Madame,
Qu'une telle promeſſe étoit douce à voſtre ame!
Ma mort faiſoit deſlors vos plus ardens ſouhaits.

SOPHONISBE.

Non, mais je vous tiens mieux ce que je vous promets,
Ie vis encor en Reine, & je mourray de meſme.

SYPHAX.

Dites que voſtre foy tient toute au Diadème,
Que les plus ſaintes loix ne peuvent rien ſur vous.

SOPHONISBE.

Ne m'attachez point tant au deſtin d'un époux,
Seigneur, les loix de Rome, & celles de Carthage
Vous diront que l'Hymen ſe rompt par l'eſclavage,
Que vos chaiſnes du noſtre ont briſé le lien,
Et qu'étant dans les fers vous ne m'étes plus rien.
Ainſi par les Loix meſme en mon pouvoir remiſe,
Ie me donne au Monarque à qui je fus promiſe,
Et m'acquitte envers luy d'une prémiére foy,
Qu'il receut avant vous de mon pére & de moy.
Ainſi mon changement n'a point de perfidie,
I'étois, & ſuis encor au Roy de Numidie,
Et laiſſe à voſtre ſort ſon flus & ſon reflus,
Pour régner malgré luy quand vous ne régnez plus.

SYPHAX.

Ah, s'il eſt quelques loix qui ſouffrent qu'on étale
Cét illustre mépris de la foy conjugale,
Cette hauteur, Madame, a d'étranges effets
Aprés m'avoir forcé de refuſer la paix.
Me les promettiez-vous, alors qu'à ma défaite
Vous montriez dans Cyrthe une ſeure retraite,
Et qu'outre le ſecours de voſtre Général
Vous me vantiez celuy d'Hannon & d'Annibal?
Pour vous avoir trop creuë, hélas! & trop aimée,
Ie me voy ſans Etats, je me voy ſans Armée,
Et par l'indignité d'un ſoudain changement,
La cauſe de ma chûte en fait l'accablement.

SOPHONISBE.

Puiſque je vous montrois dans Cyrthe une retraite,
Vous deviez vous y rendre aprés voſtre défaite:
S'il euſt fallu périr ſous un fameux débris,
Ie l'euſſe appris de vous, ou je vous l'euſſe appris.
Moy, qui ſans m'ébranler du ſort des deux batailles,
Venois de m'enfermer exprès dans ces murailles,

Preſte à ſouffrir un Siége, & ſoûtenir pour vous
Quoy que du Ciel injuſte euſt oſé le courroux.
Pour mettre en ſeureté quelques restes de vie,
Vous avez du Triomphe accepté l'infamie,
Et ce peuple déceu qui vous tendoit les mains
N'a reveu dans ſon Roy qu'un captif des Romains.
Vos fers en leur faveur plus forts que leurs Cohortes
Ont abatu les cœurs, ont fait ouvrir les portes,
Et réduit voſtre femme à la néceſſité
De chercher tous moyens d'en fuir l'indignité,
Quand vos ſujets ont crû que ſans devenir traiſtres
Ils pouvoient après vous ſe livrer à vos maiſtres.
Voſtre éxemple eſt ma loy, vous vivez, & je vy,
Et ſi vous fuſſiez mort, je vous aurois ſuivy:
Mais ſi je vis encor, ce n'eſt pas pour vous ſuivre.
Ie vy pour vous punir de trop aimer à vivre;
Ie vy peut-eſtre encor pour quelqu'autre raiſon,
Qui ſe juſtifira dans une autre ſaiſon.
Vn Romain nous écoute, & quoy qu'on veuille en croire,
Quand il en ſera temps je mourray pour ma gloire.
Cependant, bien qu'un autre ait le titre d'époux,
Sauvez-moy des Romains, je ſuis encor à vous,
Et je croiray régner malgré voſtre eſclavage,
Si vous pouvez m'ouvrir les chemins de Carthage.
Obtenez de vos Dieux ce miracle pour moy,
Et je romps avec luy pour vous rendre ma foy.
Ie l'aimay, mais ce feu dont je fus la maiſtreſſe
Ne met point dans mon cœur de honteuſe tendreſſe,
Toute ma paſſion eſt pour ma liberté,
Et toute mon horreur pour la captivité.
Seigneur, après cela je n'ay rien à vous dire,
Par ce nouvel Hymen vous voyez où j'aſpire,
Vous ſçavez les moyens d'en rompre le lien,
Réglez-vous là deſſus ſans vous plaindre de rien.

SCENE VII.

SYPHAX, LEPIDE, GARDES.

SYPHAX.

A-T'on veu ſous le Ciel plus infame injuſtice
Ma déroute la jette au lit de Maſſiniſſe,
Et pour juſtifier ſes laſches trahiſons,
Les maux qu'elle a cauſez luy ſervent de raiſons.

LEPIDE.

Si c'eſt avec chagrin que vous ſouffrez ſa perte,
Seigneur, quelque eſpérance encor vous eſt offerte.
Si ie l'ay bien compris, cét Hymen imparfait
N'eſt encor qu'en parole & n'a point eu d'effet,
Et comme nos Romains le verront avec peine,
Ils pourront mal répondre aux ſouhaits de la Reine.
Ie vay m'aſſeurer d'elle, & vous diray de plus
Que j'en viens d'envoyer avis à Lælius,
I'en attens nouvel ordre & dans peu je l'eſpére.

SYPHAX.

Quoy, prendre tant de ſoin d'adoucir ma miſére!
Lépide, il n'appartient qu'à de vrais génereux
D'avoir cette pitié des Princes malheureux,
Autres que les Romains n'en chercheroient la gloire.

LEPIDE.

Lælius fera voir ce qu'il vous en faut croire.
Vous autres, attendant quel eſt ſon ſentiment,
Allez garder le Roy dans cet apartement.

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

SYPHAX, LEPIDE.

LEPIDE.

LÆlius eſt dans Cyrthe, & s'en eſt rendu maiſtre,
Bien-toſt dans ce Palais vous le verrez paroiſtre, (heurs
Et ſi vous eſperez que parmy vos mal-
Sa preſence ait dequoy ſoulager vos douleurs,
Vous n'avez avec moy qu'à l'attendre au paſſage.

SYPHAX.

Lépide, que dit-il touchant ce mariage?
En rompra-t'il les nœuds? en ſera-t'il d'accord?
Fera-t'il mon rival arbitre de mon ſort?

LEPIDE.

Ie ne vous répons point que ſur cette matiére
Il veuille vous ouvrir ſon ame toute entiére,
Mais vous pouvez juger que puiſqu'il vient icy,
Cét Hymen comme à vous luy donne du ſoucy.
Sçachez-le de luy-meſme, il entre, & vous regarde.

SCENE II.

LÆLIVS, SYPHAX, LEPIDE.

LÆLIVS.

DEtachez-luy ces fers, il ſuffit qu'on le garde.
Prince, je vous ay veu tantoſt comme ennemy,
Et vous voy maintenant comme ancien amy.
Le fameux Scipion de qui vous fuſtes l'hoſte,
Ne s'offenſera point des fers que je vous oſte,
Et feroit encor plus, s'il nous étoit permis
De vous remettre au rang de nos plus chers amis.

SYPHAX.

Ah, ne rejettez point dans ma triſte mémoire
Le cuiſant ſouvenir de l'excès de ma gloire,
Et ne reprochez point à mon cœur deſolé,
A force de bontez, ce qu'il a violé.
Ie fus l'amy de Rome, & de ce grand courage
Qu'oppoſent nos deſtins aux deſtins de Carthage;
Toutes deux, & ce fut le plus beau de mes jours,
Par leurs plus grands Héros briguerent mon ſecours:
I'eus des yeux aſſez bons pour remplir voſtre attente,
Mais que ſert un bon choix dans une ame inconſtãte,
Et que peuvent les droits de l'hospitalité
Sur un cœur ſi facile à l'infidélité?
I'en ſuis aſſez puny par un revers ſi rude,
Seigneur, ſans m'accabler de mon ingratitude;
Il ſuffit des malheurs qu'on voit fondre ſur moy,
Sans me convaincre encor d'avoir manqué de foy,
Et me faire avoüer que le Sort qui m'opprime,
Pour crüel qu'il me ſoit, rend juſtice à mon crime.

LÆLIVS.

Ie ne vous parle auſſi qu'avec cette pitié
Que nous laiſſe pour vous un reſte d'amitié,

Elle n'eſt pas éteinte, & toutes vos défaites
Ont remply nos ſuccès d'amertumes ſecrettes.
Nous ne ſçaurions voir meſme aujourd'huy qu'à regret,
Ce gouffre de malheurs que vous vous êtes fait.
Le Ciel m'en eſt témoin, & vos propres murailles,
Qui nous voyoient enflez du gain de deux batailles,
Ont veu cette amitié porter tous nos ſouhaits
A regagner la voſtre & vous rendre la paix.
Par quel motif de haine obſtinée à vous nuire
Nous avez-vous forcez vous-meſme à vous détruire?
Quel Aſtre de voſtre heur, & du noſtre jaloux
Vous a précipité juſqu'à rompre avec nous?

SYPHAX.

Pourrez-vous pardonner, Seigneur, à ma vieilleſſe
Si je vous fais l'aveu de toute ſa foibleſſe?
Lors que je vous aimay j'étois maiſtre de moy,
Et tant que je le fus je vous garday ma foy:
Mais dès que Sophonisbe avec ſon Hyménée
S'empara de mon ame & de ma Deſtinée,
Ie ſuivis de ſes yeux le pouvoir abſolu,
Et n'ay voulu depuis que ce qu'elle a voulu.
Que c'eſt un imbecille & ſévére eſclavage,
Que celuy d'un époux ſur le panchant de l'âge,
Quand ſous un front ridé qu'on a droit de haïr
Il croit ſe faire aimer à force d'obeïr.
De ce mourant amour les ardeurs ramaſſées
Iettent un feu plus vif dans nos veines glacées,
Et penſent racheter l'horreur des cheveux gris
Par le preſent d'un cœur au dernier point ſoûmis.
Sophonisbe par là devint ma Souveraine,
Régla mes amitiez, diſpoſa de ma haine,
M'anima de ſa rage, & verſa dans mon ſein
De toutes ſes fureurs l'implacable deſſein.
Sous ces dehors charmants qui paroient ſon viſage
C'étoit une Alecton que déchaiſnoit Carthage;
Elle avoit tout mon cœur, Carthage tout le ſien,
Hors de ſes intéreſts elle n'écoutoit rien,

Et malgré cette paix que vous m'avez offerte,
Elle a voulu pour eux me livrer à ma perte.
Vous voyez son ouvrage en ma captivité,
Voyez-en un plus rare en sa déloyauté.
Vous trouverez, Seigneur, cette mesme Furie,
Qui seule m'a perdu pour l'avoir trop chérie,
Vous la trouverez, dy-je, au lit d'un autre Roy
Qu'elle sçaura séduire & perdre comme moy.
Si vous ne le sçavez, c'est vostre Massinisle,
Qui croit par cét Hymen se bien faire justice,
Et que l'infame vol d'une telle moitié
Le vange pleinement de nostre inimitié:
Mais pour peu de pouvoir qu'elle ait sur son courage,
Ce vainqueur avec elle épousera Carthage.
L'air qu'un si cher objet se plaist à respirer
A des charmes trop forts pour n'y pas attirer:
Dans ce dernier malheur c'est ce qui me console.
Ie luy céde avec joye un poison qu'il me vole,
Et ne voy point de don si propre à m'acquiter
De tout ce que ma haine ose luy souhaiter.

LÆLIVS.

Ie connoy Massinisse, & ne voy rien à craindre
D'un amour que luy-mesme il prédra soin d'éteindre,
Il en sçait l'importance, & quoy qu'il ait osé,
Si l'Hymen fut trop prompt, le divorce est aisé.
Sophonisbe envers vous l'ayant mis en usage
Le recevra de luy sans changer de visage,
Et ne se promet pas de ce nouvel époux
Plus d'amour ou de foy qu'elle n'en eut pour vous.
Vous, puisque cét Hymen satisfait vostre haine,
De ce qui le suivra ne soyez point en peine,
Et sans en augurer pour nous ny bien ny mal,
Attendez sans soucy la perte d'un rival,
Et laissez-nous celuy de voir quel avantage
Pourroit avec le temps en recevoir Carthage.

SYPHAX.

Seigneur, s'il est permis de parler aux vaincus,
Souffrez encor un mot, & je ne parle plus.

Massiniſſe de ſoy pourroit fort peu de choſe,
Il n'a qu'un camp volant dont le hazard diſpoſe,
Mais joint à vos Romains, joint aux Carthaginois,
Il met dans la balance un redoutable poids;
Et par ma cheute enfin ſa fortune enhardie
Va traiſner après luy toute la Numidie.
Ie le hay fortement, mais non pas à l'égal
Des murs que ma perfide eut pour ſéjour natal.
Le déplaiſir de voir que ma ruïne en vienne
Craint qu'ils ne durent trop, s'il faut qu'il les ſoûtienne.
Puiſſe-t'il, ce rival, périr dès aujourd'huy,
Mais puiſſay-je les voir trébucher avant luy.
Prévenez donc, Seigneur, l'appuy qu'on leur prépare,
Vangez-moy de Carthage avant qu'il ſe déclare,
Preſſez en ma faveur voſtre propre couroux;
Et gardez jusque-là Maſſiniſſe pour vous.
Ie n'ay plus rien à dire & vous en laiſſe faire.

LÆLIVS.

Nous ſçaurons profiter d'un avis ſalutaire.
Allez m'attendre au camp, je vous ſuivray de près.
Ie dois icy l'oreille à d'autres intéreſts,
Et ceux de Maſſiniſſe...

SYPHAX.

Il oſera vous dire...

LÆLIVS.

Ce que vous m'avez dit, Seigneur, vous doit ſuffire.
Encor un coup, allez ſans vous inquiéter,
Ce n'eſt pas devant vous que je dois l'écouter.

SCENE III.

LÆLIVS, MASSINISSE, MEZETVLLE.

MASSINISSE.

L'Avez-vous commandé, Seigneur, qu'en ma préſence
Vos Tribuns vers la Reine uſent de violence?

LÆLIVS.

Leur ordre eſt d'emmener au camp les priſonniers,
Et comme elle & Syphax s'en trouvent les prémiers,
Ils ont ſuivy cét ordre en commençant par elle.
Mais par quel intéreſt prenez-vous ſa querelle?

MASSINISSE.

Syphax vous l'aura dit, puiſqu'il ſort d'avec vous.
Seigneur, elle a receu ſon véritable époux,
Et j'ay repris ſa foy par force violée
Sur un uſurpateur qui me l'avoit volée.
Son pére & ſon amour m'en avoient fait le don.

LÆLIVS.

Ce don pour tout effet n'eut qu'un laſche abandon,
Dès que Syphax parut, cét amour ſans puiſſance...

MASSINISSE.

I'étois lors en Espagne, & durant mon abſence
Carthage la força d'accepter ce party,
Mais à préſent Carthage en a le démenty,
En reprenant mon bien j'ay détruit ſon ouvrage,
Et vous fais dès icy triompher de Chartage.

LÆLIVS.

Commencer avant nous un triomphe ſi haut,
Seigneur, c'eſt la braver un peu plus qu'il ne faut,
Et mettre entre elle & Rome une étrange balance,
Que de confondre ainſi l'une & l'autre alliance,

Noſtre amy tout enſemble & gendre d'Asdrubal.
Croyez-moy, ces deux noms s'accordent aſſez mal,
Et quelque grand deſſein que puiſſe eſtre le voſtre,
Vous ne pourrez long-temps conſerver l'un & l'autre.
Ne vous figurez point qu'une telle moitié
Soit jamais compatible avec noſtre amitié,
Ny que nous attendions que le meſme artifice,
Qui nous oſta Syphax, nous vole Maſſiniſſe.
Nous aimons nos amis, & meſme en dépit d'eux
Nous ſçavons les tirer de ces pas dangereux,
Ne nous forcez à rien qui vous puiſſe déplaire.

MASSINISSE.

Ne m'ordonnez donc rien que je ne puiſſe faire,
Et montrez cette ardeur de ſervir vos amis
A tenir hautement ce qu'on leur a promis.
Du Conſul & de vous j'ay la parole expreſſe,
Et ce grand jour a fait que tout obſtacle ceſſe,
Tout ce qui m'appartint me doit eſtre rendu.

LÆLIVS.

Et par où cét eſpoir vous eſt-il défendu ?

MASSINISSE.

Quel ridicule eſpoir en garderoit mon ame,
Si voſtre dureté me refuſe ma femme ?
Eſt-il rien plus à moy ? rien moins à balancer ?
Et du reſte par là que me faut-il penſer ?
Puis-je faire aucun fonds ſur la foy qu'on me donne,
Et traité comme eſclave attendre ma couronne ?

LÆLIVS.

Nous en avons icy les ordres du Sénat,
Et meſme de Syphax il y joint tout l'Etat ;
Mais nous n'en avons point touchant cette captive.
Syphax eſt ſon époux, il faut qu'elle le ſuive.

MASSINISSE.

Syphax eſt ſon époux ! & que ſuis-je, Seigneur ?

LÆLIVS.

Conſultez la raiſon plûtoſt que voſtre cœur,
Et voyant mon devoir ſouffrez que je le faſſe.

MASSI-

MASSINISSE.

Chargez, chargez-moy donc de vos fers en ſa place,
Au lieu d'un conquérant par vos mains couronné,
Traiſnez à voſtre Rome un vainqueur enchaiſné;
Ie ſuis à Sophonisbe, & mon amour fidelle
Dédaigne & Diadème & liberté ſans elle,
Ie ne veux, ny régner, ny vivre qu'en ſes bras,
Non, je ne veux....

LÆLIVS.

Seigneur, ne vous emportez pas.

MASSINISSE.

Réſolus à ma perte, hélas! que vous importe
Si ma juſte douleur ſe retient ou s'emporte?
Mes pleurs & mes ſoupirs vous fléchiront-ils mieux,
Et faut-il à genoux vous parler comme aux Dieux?
Que j'ay mal employé mon ſang & mes ſervices
Quand je les ay prétez à vos Aſtres propices,
Si j'ay pû tant de fois haſter voſtre deſtin
Sans pouvoir mériter cette part au butin?

LÆLIVS.

Si vous avez, Seigneur, haſté noſtre fortune,
Ie veux bien que la proye entre nous ſoit commune;
Mais pour la partager, eſt-ce à vous de choiſir?
Eſt-ce avant noſtre aveu qu'il vous en faut ſaiſir?

MASSINISSE.

Ah, ſi vous aviez fait la moindre expérience
De ce qu'un digne amour donne d'impatience,
Vous ſçauriez.... Mais pourquoy n'en auriez-vous pas fait?
Pour aimer à noſtre aage en eſt-on moins parfait?
Les Héros des Romains ne ſont-ils jamais hommes?
Leur Mars a tant de fois été ce que nous ſommes,
Et le maiſtre des Dieux, des Rois & des Amants
En ma place auroit eu meſmes empreſſements.
I'aimois, on l'agréoit, j'étois icy le maiſtre,
Vous m'aimiez, ou du moins vous le faiſiez paroiſtre;
L'amour en cet état daigne-t'il héſiter,
Faute d'un mot d'aveu dont il n'oſe douter?

Voir son bien en sa main & ne le point reprendre,
Seigneur, c'est un respect bien difficile à rendre.
Vn Roy se souvient-il en des moments si doux
Qu'il a dans vostre camp des maistres parmy vous?
Ie l'ay dû toutesfois, & je m'en tiens coupable:
Ce crime est-il si grand qu'il soit irréparable?
Et sans considérer mes services passez,
Sans excuser l'amour par qui nos cœurs forcez...

LÆLIVS.

Vous parlez tant d'amour, qu'il faut que je confesse
Que j'ay honte pour vous de voir tant de foiblesse.
N'alleguez-point les Dieux, si l'on voit quelquefois
Leur flame s'emporter en faveur de leur choix,
Ce n'est qu'à leurs pareils à suivre leurs exemples,
Et vous ferez comme eux quand vous aurez des temples.
Comme ils sont dans leur Ciel au dessus du danger
Ils n'ont là rien à craindre & rien à ménager.
Du reste, je sçay bien que souvent il arrive
Qu'un vainqueur s'adoucit auprès de sa captive,
Les droits de la victoire ont quelque liberté
Qui ne sçauroit déplaire à nostre aage indompté:
Mais quand à cette ardeur un Monarque défére,
Il s'en fait un plaisir & non pas une affaire,
Il repousse l'amour comme un lasche attentat,
Dès qu'il veut prévaloir sur la raison d'Etat,
Et son cœur au dessus de ces basses amorces
Laisse à cette raison toûjours toutes ses forces.
Quand l'amour avec elle a dequoy s'accorder,
Tout est beau, tout succéde, on n'a qu'à demander;
Mais pour peu qu'elle en soit, ou doive estre alarmée,
Son feu qu'elle dédit doit tourner en fumée.
Ie vous en parle en vain, cét amour décevant
Dans vostre cœur surpris a passé trop avant,
Vos feux vous plaisent trop pour les vouloir éteindre,
Et tout ce que je puis, Seigneur, c'est de vous plaindre.

MASSINISSE.

Me plaindre tout enſemble, & me tyranniſer!

LÆLIVS.

Vous l'avoûrez un jour, c'eſt vous favoriſer.

MASSINISSE.

Quelle faveur, grands Dieux, qui tient lieu de ſupplice!

LÆLIVS.

Quand vous ſerez à vous, vous luy ferez justice.

MASSINISSE.

Ah, que cette justice eſt dure à concevoir!

LÆLIVS.

Ie la conçois aſſez pour ſuivre mon devoir.

SCENE IV.

LÆLIVS, MASSINISSE, MEZETVLLE, ALBIN.

ALBIN.

SCipion vient, Seigneur, d'arriver dans vos Tentes,
Ravy du grand ſuccès qui prévient ſes attentes,
Et ne vous croyant pas maiſtre en ſi peu de jours,
Il vous venoit luy-meſme amener du ſecours,
Tandis que le blocus laiſſé devant Vtique
Répond de cette Place à noſtre République.
Il me donne ordre exprès de vous en avertir.

LÆLIVS.

Allez à voſtre Hymen le faire conſentir,
Allez le voir ſans moy, je l'en laiſſe ſeul juge.

MASSINISSE.

Ouy, contre vos rigueurs il ſera mon refuge,
Et j'en rapporteray d'autres ordres pour vous.

LÆLIVS.

Ie les suivray, Seigneur, sans en estre jaloux.

MASSINISSE.

Mais avant mon retour si l'on saisit la Reine...

LÆLIVS.

I'en répons jusques-là, n'en soyez point en peine.
Qu'on la fasse venir. Vous pouvez luy parler,
Pour prendre ses conseils, ou pour la consoler.
Gardes, que sans témoins on le laisse avec elle.
Vous, pour dernier avis d'une amitié fidelle,
Perdez fort peu de temps en ce doux entretien,
Et jusques au retour ne vous vantez de rien.

SCENE V.

MASSINISSE, SOPHONISBE, MEZETVLLE, HERMINIE.

MASSINISSE.

VOyez-la donc, Seigneur, voyez tout son mérite;
Voyez s'il est aisé qu'un Héros... Il me quitte,
Et d'un prémier éclat le barbare alarmé
N'ose exposer son cœur aux yeux qui m'ont charmé.
Il veut estre infléxible, & craint de ne plus l'estre,
Pour peu qu'il se permist de voir & de connoistre.
Allons, allons, Madame, essayer aujourd'huy
Sur le grand Scipion ce qu'il a craint pour luy.
Il vient d'entrer au camp, venés-y par vos charmes
Appuyer mes soûpirs & secourir mes larmes,
Et que ces mesmes yeux qui m'ont fait tout oser,
Si j'en suis criminel, servent à m'excuser.
Puissent-ils, & sur l'heure, avoir là tant de force,
Que pour prendre ma place il m'ordonne un divorce,
Qu'il veuille conserver mon bien en me l'ostant;
I'en mourray de douleur, mais je mourray content.

Mon amour pour vous faire un destin si propice,
Se prépare avec joye à ce grand sacrifice.
Si c'est vous bien servir, l'honneur m'en suffira,
Et si c'est mal aimer, mon bras m'en punira.

SOPHONISBE.

Le trouble de vos sens dont vous n'étes plus maistre
Vous a fait oublier, Seigneur, à me connoistre.
Quoy, j'irois mandier jusqu'au camp des Romains
La pitié de leur Chef qui m'auroit en ses mains?
I'irois deshonorer par un honteux hommage
Le trosne où j'ay pris place & le sang de Carthage,
Et l'on verroit gémir la fille d'Asdrubal
Aux pieds de l'ennemy pour eux le plus fatal?
Ie ne sçay si mes yeux auroient là tant de force,
Qu'en sa faveur sur l'heure il pressast un divorce;
Mais je ne me voy pas en état d'obéïr,
S'il osoit jusque-là cesser de me haïr.
La vieille antipathie entre Rome & Carthage
N'est pas preste à finir par un tel assemblage.
Ne vous préparez point à rien sacrifier
A l'honneur qu'il auroit de vous justifier.
Pour effet de vos feux & de vostre parole,
Ie ne veux qu'éviter l'aspect du Capitole;
Que ce soit par l'Hymen ou par d'autres moyens,
Que je vive avec vous ou chez nos Citoyens,
La chose m'est égale, & je vous tiendray quitte,
Qu'on nous sépare ou non, pourveu que je l'évite.
Mon amour voudroit plus, mais je régne sur luy,
Et n'ay changé d'époux que pour prendre un appuy.
Vous m'avez demandé la faveur de ce tître
Pour soustraire mon sort à son injuste arbitre,
Et puis qu'à m'affranchir il faut que j'aide un Roy,
C'est-là tout le secours que vous aurez de moy.
Ajoûtez-y des pleurs, meslez-y des bassesses,
Mais laissez-moy de grace ignorer vos foiblesses,
Et si vous souhaitez que l'effet m'en soit doux,
Ne me donnez point lieu d'en rougir après vous.

Ie ne vous cêle point que je ſerois ravie
D'unir à vos deſtins les reſtes de ma vie,
Mais ſi Rome en vous-meſme oſe braver les Rois,
S'il faut d'autres ſecours, laiſſez-les à mon choix;
I'en trouveray, Seigneur, & j'en ſçay qui peut-eſtre
N'auront à redouter, ny maîtreſſe, ny maiſtre:
Mais mon amour préfére à cette ſeureté
Le bien de vous devoir toute ma liberté.

MASSINISSE.

Ah, ſi je vous pouvois offrir meſme aſſeurance,
Que je ſerois heureux de cette préférence!

SOPHONISBE.

Syphax & Lælius pourront vous prévenir,
Si vous perdez icy le temps de l'obtenir.
Partez.

MASSINISSE.

M'enviez-vous le ſeul bien qu'à ma flame
A ſouffert jusqu'icy la grandeur de voſtre ame?
Madame, je vous laiſſe aux mains de Lælius,
Vous avez pû vous-meſme entendre ſes refus,
Et mon amour ne ſçait ce qu'il peut ſe promettre
De celles du Conſul où je vay me remettre.
L'un & l'autre eſt Romain, & peut-eſtre en ce lieu
Ce peu que je vous dis eſt le dernier Adieu,
Ie ne voy rien de ſeur que cette triste joye.
Ne me l'enviez plus, ſouffrez que je vous voye,
Souffrez que je vous parle, & vous puiſſe exprimer
Quelque part des malheurs où l'on peut m'abîmer,
Quelques informes traits de la ſecrette rage
Que déja dans mon cœur forme leur ſombre image.
Non que je deſeſpére, on m'aime, mais hélas,
On m'eſtime, on m'honore, & l'on ne me craint pas.
M'éloigner de vos yeux en cette incertitude
Pour un cœur tout à vous c'eſt un tourmét bien rude,
Et ſi j'en oſe croire un noir preſſentiment,
C'eſt vous perdre à jamais que vous perdre un moment.

Madame, au nom des Dieux, raſſeurez mon courage,
Dites que vous m'aimez, j'en pourray davantage,

I'en deviendray plus fort auprès de Scipion:
Montrez pour mon bonheur un peu de paſſion,
Montrez que voſtre flame au meſme bien aspire,
Ne régnez plus ſur elle, & laiſſez-luy me dire...

SOPHONISBE.

Allez, Seigneur, allez, je vous aime en époux,
Et ſerois à mon tour auſſi foible que vous.

MASSINISSE.

Faites, faites-moy voir cette illustre foibleſſe,
Que ſes douceurs....

SOPHONISBE.

Ma gloire en eſt encor maîtreſſe.
Adieu, ce qui m'échape en faveur de vos feux
Eſt moins que je ne ſens, & plus que je ne veux.

Elle rentre.

MEZETVLLE.

Douterez-vous encor, Seigneur, qu'elle vous aime?

MASSINISSE.

Mézétulle, il eſt vray, ſon amour eſt extrême,
Mais cét extrême amour, au lieu de me flater,
Ne ſçauroit me ſervir qu'à mieux me tourmenter,
Ce qu'elle m'en fait voir redouble ma ſouffrance.
Reprenons toutefois un moment de conſtance,
En faveur de ſa flame eſpérons jusqu'au bout,
Et pour tout obtenir allons hazarder tout.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

SOPHONISBE, HERMINIE.

SOPHONISBE.

Ceſſe de me flatter d'une eſpérance vaine,
Auprès de Scipion ce Prince perd ſa peine,
S'il l'avoit pû toucher, il ſeroit revenu,
Et puisqu'il tarde tant il n'a rien obtenu.

HERMINIE.

Si tant d'amour pour vous s'impute à trop d'audace,
Il faut un peu de temps pour en obtenir grace :
Moins on la rend facile, & plus elle a de poids.
Scipion s'en fera prier plus d'une fois,
Et peut-eſtre ſon ame encor irréſoluë....

SOPHONISBE.

Sur moy, quoy qu'il en ſoit, je me rens abſoluë,
Contre ſa dureté j'ay du ſecours tout preſt,
Et feray malgré luy moy ſeule mon Arreſt.
Cependant de mon feu l'importune tendreſſe
Auſſi-bien que ma gloire en mon ſort s'intéreſſe,
Veut régner en mon cœur comme ma liberté,
Et n'oſe l'avoüer de toute ſa fierté.
Quelle baſſeſſe d'ame ! O ma gloire, ô Carthage,
Faut-il qu'avec vous deux un homme la partage,

Et l'amour de la vie en faveur d'un époux
Doit-il estre en ce cœur aussi puissant que vous?
Ce Héros a trop fait de m'avoir épousée;
De sa seule pitié s'il m'eust favorisée,
Cette pitié peut-estre en ce triste & grand jour
Auroit plus fait pour moy, que cet excès d'amour.
Il devoit voir que Rome en juste défiance....

HERMINIE.

Mais vous luy témoigniez pareille impatience,
Et vos feux raliumez montroient de leur costé
Pour ce nouvel Hymen égale avidité.

SOPHONISBE.

Ce n'étoit point l'amour qui la rendoit égale,
C'étoit la folle ardeur de braver ma rivale,
I'en faisois mon suprême & mon unique bien,
Tous les cœurs ont leur foible, & c'étoit là le mien.
La présence d'Eryxe aujourd'huy m'a perduë;
Ie me serois sans elle un peu mieux défenduë,
I'aurois sçeu mieux choisir & les temps & les lieux,
Mais ce vainqueur vers elle eust pû tourner les yeux.
Tout mon orgueil disoit à mon ame jalouse
Qu'une heure de remise en eust fait son épouse,
Et que pour me braver à son tour hautement
Son feu se fust saisy de ce retardement.
Cet orgueil dure encor, & c'est luy qui l'invite
Par un message exprès à me rendre visite,
Pour reprendre à ses yeux un si cher conquérant,
Ou, s'il me faut mourir, la braver en mourant.
Mais je voy Mézétulle, en cette conjoncture
Son retour sans ce Prince est d'un mauvais augure.
Raffermy-toy, mon ame, & pren des sentimens
A te mettre au dessus de tous événemens.

SCENE II.

SOPHONISBE, MEZETVLLE, HERMINIE.

SOPHONISBE.

QVand reviendra le Roy ?

MEZETVLLE.

Pourray-je bien vous dire
A quelle extrémité le porte un dur empire,
Et ſi je vous le dis, pourrez-vous concévoir
Quel eſt ſon déplaiſir, quel eſt ſon deſeſpoir ?
Scipion ne veut pas meſme qu'il vous revoye.

SOPHONISBE.

I'ay donc peu de raiſon d'attendre cette joye,
Quand ſon maiſtre a parlé, c'eſt à luy d'obéir.
Il luy commandera bien-toſt de me haïr,
Et dés qu'il recévra cette loy ſouveraine,
Ie ne doy pas douter un moment de ſa haine.

MEZETVLLE.

Si vous pouviez douter encor de ſon ardeur,
Si vous n'aviez pas veu jusqu'au fond de ſon cœur,
Ie vous dirois....

SOPHONISBE.

Que Rome à préſent l'intimide ?

MEZETVLLE.

Madame, vous ſçavez....

SOPHONISBE.

Ie ſçay qu'il eſt Numide.
Toute ſa Nation eſt ſujette à l'amour,
Mais cét amour s'allume & s'éteint en un jour,
I'aurois tort de vouloir qu'il en euſt davantage.

MEZETVLLE.

Que peut en cet état le plus ferme courage ?

Scipion, ou l'obséde, ou le fait obſerver,
Dès demain vers Vtique il le veut enlever....

SOPHONISBE.

N'avez-vous de ſa part autre choſe à me dire?

MEZETVLLE.

Par grace on a ſouffert qu'il ait pû vous écrire,
Qu'il l'ait fait ſans témoins, & par ce peu de mots
Qu'ont arroſé ſes pleurs, qu'ont ſuivy ſes ſanglots,
Il vous fera juger...

SOPHONISBE.

Donnez.

MEZETVLLE.

Avec ſa lettre,
Voilà ce qu'en vos mains j'ay charge de remettre.

BILLET DE MASSINISSE A SOPHONISBE.

SOPHONISBE *lit.*

Il ne m'eſt pas permis de vivre voſtre époux,
Mais enfin je vous tiens parole,
Et vous éviterez l'aſpect du Capitole,
Si vous étes digne de vous.
Ce poiſon que je vous envoye
En eſt la ſeule & triſte voye,
Et c'eſt tout ce que peut un déplorable Roy,
Pour dégager ſa foy.

SOPHONISBE.

Voilà de ſon amour une preuve aſſez ample,
Mais s'il m'aimoit encor, il me devoit l'exemple:
Plus esclave en ſon camp que je ne ſuis icy,
Il devoit de ſon ſort prendre meſme ſoucy.
Quel préſent nuptial d'un époux à ſa femme!
Qu'au jour d'un Hyménée il luy marque de flame!
Reportez, Mézétulle, à voſtre illuſtre Roy
Vn ſecours dont luy-meſme a plus beſoin que moy,
Il ne manquera pas d'en faire un digne uſage,
Dès qu'il aura des yeux à voir ſon eſclavage.
Si tous les Rois d'Afrique en ſont toûjours pourveus,
Pour dérober leur gloire aux malheurs impréveus,

Comme eux & comme luy j'en dois eſtre munie;
Et quand il me plaira de ſortir de la vie,
De montrer qu'une femme a plus de cœur que luy,
On ne me verra point emprunter rien d'autruy.

SCENE III.

SOPHONISBE, ERYXE, PAGE, HERMINIE, BARCEE.

SOPHONISBE.

ERyxe viendra-t'elle ? as-tu veu cette Reine ?

PAGE.

Madame, elle eſt déja dans la chambre prochaine,
Surpriſe d'avoir ſceu que vous la vouliez voir.
Vous la voyez, elle entre.

SOPHONISBE.

Elle va plus ſçavoir.
Si vous avez connu le Prince Maſſiniſſe....

ERYXE.

N'en parlons point, Madame, il vous a fait juſtice.

SOPHONISBE.

Vous n'avez pas connu tout à fait ſon eſprit.
Pour le connoiſtre mieux, liſez ce qu'il m'écrit.

ERYXE. *Elle lit bas.*

Du coſté des Romains je ne ſuis point ſurpriſe,
Mais ce qui me ſurprend, c'eſt qu'il les authoriſe,
Qu'il paſſe plus avant qu'ils ne voudroient aller.

SOPHONISBE.

Que voulez-vous, Madame ? il faut s'en conſoler.
Allez, & dites-luy que je m'apreſte à vivre,
En faveur du triomphe, en deſſein de le ſuivre;
Que puiſque ſon amour ne ſçait pas mieux agir,
Ie m'y réſerve exprès pour l'en faire rougir.

Ie luy doy cette honte, & Rome ſon amie
En verra ſur ſon front rejallir l'infamie:
Elle y verra marcher, ce qu'on n'a jamais veu,
La femme du vainqueur à coſté du vaincu,
Et mes pas chancelants ſous ces pompes crüelles
Couvrir ſes plus hauts faits de taches éternelles.
Portez-luy ma réponſe, allez.

MEZETVLLE.

Dans ſes ennuis.

SOPHONISBE.

C'eſt trop m'importuner en l'état où je ſuis.
Ne vous a-t'il chargé de rien dire à la Reine?

MEZETVLLE.

Non, Madame.

SOPHONISBE.

Allez donc, & ſans vous mettre en peine,
De ce qu'il me plaira croire, ou ne croire pas,
Laiſſez en mon pouvoir ma vie & mon trépas.

SCENE IV.

SOPHONISBE, ERYXE, HERMINIE, BARCEE.

SOPHONISBE.

VNe troiſiéme fois mon ſort change de face,
Madame, & c'eſt mon tour de vous quitter la place.
Ie ne m'en défens point, & quel que ſoit le prix
De ce rare treſor que je vous avois pris,
Quelques marques d'amour que ce Héros m'envoye,
Ce que j'en eus pour luy vous le rend avec joye.
Vous le conſerverez plus dignement que moy.

ERYXE.

Madame, pour le moins, j'ay ſçeu garder ma foy,

Et ce que mon espoir en a receu d'outrage
N'a pû jusqu'à la plainte emporter mon courage.
Aucun de nos Romains sur mes ressentimens...

SOPHONISBE.

Ie ne demande point ces éclaircissemens,
Et m'en rapporte aux Dieux qui sçavét toutes choses.
Quand l'effet est certain, il n'importe des causes.
Que ce soit mon malheur, que ce soient nos tyrans,
Que ce soit vous, ou luy; je l'ay pris, je le rens.
Il est vray que l'état où j'ay sceu vous le prendre
N'est pas du tout le mesme où je vay vous le rendre.
Ie vous l'ay pris vaillant, généreux, plein d'honneur,
Et je vous le rens lasche, ingrat, empoisonneur;
Ie l'ay pris magnanime, & vous le rens perfide,
Ie vous le rens sans cœur, & l'ay pris intrépide;
Ie l'ay pris le plus grand des Princes Africains,
Et le rens, pour tout dire, esclave des Romains.

ERYXE.

Qui me le rend ainsi n'a pas beaucoup d'envie
Que j'attache à l'aimer le bonheur de ma vie.

SOPHONISBE.

Ce n'est pas là, Madame, où je prens intérest.
Acceptez, refusez, aimez-le tel qu'il est,
Dédaignez son mérite, estimez sa foiblesse,
De tout vostre destin vous êtes la maîtresse.
Ie la feray du mien, & j'ay creu vous devoir
Ce mot d'avis sincére avant que d'y pourvoir.
S'il part d'un sentiment qui flate mal les vostres,
Lælius que je voy vous en peut donner d'autres,
Souffrez que je l'évite, & que dans mon malheur
Ie m'ose de sa veuë épargner la douleur.

SCENE V.

LÆLIVS, ERYXE, LEPIDE, BARCEE.

LÆLIVS.

LEpide, ma préſence eſt pour elle un ſupplice.

ERYXE.

Vous a-t'on dit, Seigneur, ce qu'a fait Maſſiniſſe?

LÆLIVS.

I'ay ſçeu que pour ſortir d'une témérité
Dans une autre plus grande il s'eſt précipité.
Au bas de l'escalier j'ay trouvé Mézétulle.
Sur ce qu'a dit la Reine il eſt un peû credule:
Pour braver Maſſiniſſe, elle a quelque raiſon
De refuſer de luy le ſecours du poiſon,
Mais ce refus pourroit n'eſtre qu'un ſtratagême,
Pour faire malgré nous ſon destin elle-meſme.
Allez l'en empeſcher, Lepide, & dites-luy
Que le grand Scipion veut luy ſervir d'appuy,
Que Rome en ſa faveur voudra luy faire grace.
Qu'un ſi prompt deſeſpoir ſentiroit l'ame baſſe,
Que le temps fait ſouvent plus qu'on ne s'eſt promis,
Que nous ferons pour elle agir tous nos amis;
Enfin avec douceur taſchez de la réduire
A venir dans le camp, à s'y laiſſer conduire,
A ſe rendre à Syphax, qui meſme en ce moment
L'aime & l'adore encor malgré ſon changement.
Nous attendrons icy l'effet de voſtre adreſſe,
N'y perdez point de temps...

SCENE VI.

LÆLIVS, ERYXE, BARCEE.

LÆLIVS.

ET vous, grande Princeſſe,
Si des reſtes d'amour ont ſurpris un vainqueur,
Quand il devoit au voſtre & ſon troſne & ſon cœur,
Nous vous en avons fait aſſez prompte juſtice,
Pour obtenir de vous que ce trouble finiſſe,
Et que vous faſſiez grace à ce Prince inconſtant,
Qui ſe vouloit trahir luy-meſme en vous quittant.

ERYXE.

Vous auroit-il prié, Seigneur, de me le dire?

LÆLIVS.

De l'effort qu'il s'eſt fait il gémit, il ſoûpire,
Et je croy que ſon cœur encor outré d'ennuy
Pour retourner à vous n'eſt pas aſſez à luy:
Mais ſi cette bonté qu'eut pour luy voſtre flame
Aidoit à ſa raiſon à rentrer dans ſon ame,
Nous aurions peu de peine à rallumer des feux,
Que n'a pas bien éteints cette erreur de ſes vœux.

ERYXE.

Quand d'une telle erreur vous puniſſez l'audace,
Il vous ſied mal pour luy de me demander grace.
Non que je la refuſe à ce perfide tour;
L'Hymen des Rois doit eſtre au deſſus de l'amour,
Et je ſçay qu'en un Prince heureux & magnanime
Mille infidélitez ne ſçauroient faire un crime.
Mais ſi tout inconſtant il eſt digne de moy,
Il a ceſſé de l'eſtre en ceſſant d'eſtre Roy.

LÆLIVS.

Ne l'eſt-il plus, Madame, & ſi la Gétulie
Par voſtre illuſtre Hymen à ſon troſne s'allie,

Si celuy de Syphax s'y joint dès aujourd'huy,
En eſt-il ſur la Terre un plus puiſſant que luy?

ERYXE.

Et de quel front, Seigneur, prend-il une couronne,
S'il ne peut diſpoſer de ſa propre perſonne?
S'il luy faut pour aimer attendre voſtre choix,
Et que jusqu'en ſon lit vous luy falliez des loix?
Vn Scéptre compatible avec un joug ſi rude
N'a rien à me donner que de la ſervitude,
Et ſi voſtre prudence oſe en faire un vray Roy,
Il eſt à Sophonisbe & ne peut eſtre à moy.
Ialouſe ſeulement de la grandeur Royale,
Ie la regarde en Reine & non pas en rivale;
Ie voy dans ſon destin le mien envelopé,
Et du coup qui la perd tout mon cœur eſt frapé.
Par voſtre ordre on la quitte, & cét amy fidelle
Me pourroit au meſme ordre abandonner cõme elle.
Diſpoſez de mon ſcéptre, il eſt entre vos mains,
Ie veux bien le porter au gré de vos Romains.
Ie ſuis femme, & mon ſéxe accablé d'impuiſſance
Ne reçoit point d'affront par cette dépendance;
Mais je n'auray jamais à rougir d'un époux,
Qu'on voye ainſi que moy ne régner que ſous vous.

LÆLIVS.

Détrompez-vous, Madame, & voyez dans l'Aſie
Nos dignes Alliez régner ſans jalouſie,
Avec l'indépendance, avec l'authorité
Qu'éxige de leur rang toute la Majeſté.
Regardez Pruſias, conſidérez Attale,
Et ce que ſouffre en eux la dignité Royale;
Maſſiniſſe avec vous & toute autre moitié
Recevra meſme honneur & pareille amitié.
Mais quant à Sophonisbe, il m'eſt permis de dire
Qu'elle eſt Carthaginoiſe; & ce mot doit ſuffire.
Ie dirois qu'à la prendre ainſi ſans noſtre aveu,
Tout noſtre amy qu'il eſt, il nous bravoit un peu;
Mais comme je luy veux conſerver voſtre eſtime,
Autant que je le puis je déguiſe ſon crime,

Et nomme seulement imprudence d'Etat
Ce que nous aurions droit de nommer attentat.

SCENE VII.

LÆLIVS, ERYXE, LEPIDE, BARCEE.

LÆLIVS.

MAis Lépide déja revient de chez la Reine.
Qu'avez-vous obtenu de cette ame hautaine?

LEPIDE.

Elle avoit trop d'orgueil pour en rien obtenir,
De sa haine pour nous elle a sçeu se punir.

LÆLIVS.

Ie l'avois bien préveu, je vous l'ay dit moy-mesme,
Que ce dessein de vivre étoit un stratagème,
Qu'elle voudroit mourir, mais ne pouviez-vous pas...

LEPIDE.

Ma présence n'a fait que hâter son trépas.
A peine elle m'a veu, que d'un regard farouche
Portant je ne sçay quoy de sa main à sa bouche,
Parlez, m'a-t'elle dit, *je suis en seureté*,
Et recevray vostre ordre avec tranquillité.
Surpris d'un tel discours je l'ay pourtant flatée,
I'ay dit qu'en grande Reine elle seroit traitée,
Que Scipion & vous en prendriez soucy,
Et j'en voyois déja son regard adoucy,
Quand d'un soûris amer me coupant la parole,
Qu'aisément, reprend-elle, *une ame se console!*
Ie sens vers cét espoir tout mon cœur s'échaper,
Mais il est hors d'état de se laisser tromper,
Et d'un poison amy le secourable office
Vient de fermer la porte à tout vostre artifice.

Dites à Scipion qu'il peut dès ce moment
Chercher à son triomphe un plus rare ornement.
Pour voir de deux grands Rois la lascheté punie,
I'ay dû livrer leur femme à cette ignominie ;
C'est ce que méritoit leur amour conjugal ;
Mais j'en ay dû sauver la fille d'Asdrubal.
Leur bassesse aujourd'huy de tous deux me dégage,
Et n'étant plus qu'à moy je meurs toute à Carthage,
Digne sang d'un tel pére, & digne de régner,
Si la rigueur du Sort eust voulu m'épargner.

A ces mots la sueur luy montant au visage,
Les sanglots de sa voix saisissent le passage,
Vne morte pasleur s'empare de son front,
Son orgueil s'applaudit d'un reméde si prompt,
De sa haine aux abois la fierté se redouble,
Elle meurt à mes yeux, mais elle meurt sans trouble,
Et soûtient en mourant la pompe d'un couroux,
Qui semble moins mourir que triompher de nous.

ERYXE.

Le diray-je, Seigneur, je la plains & l'admire.
Vne telle fierté méritoit un Empire,
Et j'aurois en sa place eu mesme aversion
De me voir attachée au char de Scipion.
La fortune jalouse, & l'Amour infidelle
Ne luy laissoient icy que son grand cœur pour elle,
Il a pris le dessus de toutes leurs rigueurs,
Et son dernier soûpir fait honte à ses vainqueurs.

LÆLIVS.

Ie diray plus, Madame, en dépit de sa haine.
Vne telle fierté devoit naistre Romaine.
Mais allons consoler un Prince généreux,
Que sa seule imprudence a rendu malheureux ;
Allons voir Scipion, allons voir Massiniſſe,
Souffrez qu'en sa faveur le temps vous adouciſſe,
Et préparez vostre ame à le moins dédaigner,
Lors que vous aurez veu comme il sçaura régner.

ERYXE.

En l'état où je suis je fais ce qu'on m'ordonne,
Mais ne disposez point, Seigneur, de ma personne,
Et si de ce Héros les desirs inconstans....

LÆLIVS.

Madame, encor un coup laissons-en faire au temps.

Fin du cinquième & dernier Acte.

OTHON,
TRAGEDIE.

ACTEVRS.

GALBA, Empereur de Rome.

VINIVS, Consul.

OTHON, Sénateur Romain, Amant de Plautine.

LACVS, Préfet du Prétoire.

CAMILLE, Niéce de Galba.

PLAVTINE, Fille de Vinius, Amante d'Othon.

MARTIAN, Affranchy de Galba.

ALBIN, Amy d'Othon.

ALBIANE, Sœur d'Albin, & Dame d'honneur de Camille.

FLAVIE, Amie de Plautine.

ATTICVS, RVTILE, } Soldats Romains.

La Scéne eſt à Rome dans le Palais Impérial.

OTHON, TRAGEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

OTHON, ALBIN.

ALBIN.

VOSTRE amitié, Seigneur, me rendra téméraire,
I'en abuse, & je sçay que je vay vous déplaire,
Que vous condamnerez ma curiosité:
Mais je croirois vous faire une infidélité
Si je vous cachois rien de ce que j'entens dire
De vostre amour nouveau sous ce nouvel Empire.
On s'étonne de voir qu'un homme tel qu'Othon,
Othon, dont les hauts faits soûtiennent le grand nom,
Daigne d'un Vinius se réduire à la fille,
S'attache à ce Consul, qui ravage, qui pille,

Qui peut tout, je l'avouë, auprès de l'Empereur,
Mais dont tout le pouvoir ne sert qu'à faire horreur,
Et détruit d'autant plus, que plus on le voit croistre,
Ce que l'on doit d'amour aux vertus de son Maistre.

OTHON.

Ceux qu'on voit s'étonner de ce nouvel amour
N'ont jamais bien conceu ce que c'est que la Cour.
Vn homme tel que moy jamais ne s'en détache,
Il n'est point de retraite ou d'ombre qui le cache,
Et si du Souverain la faveur n'est pour luy,
Il faut, ou qu'il périsse, ou qu'il prenne un appuy.
Quand le Monarque agit par sa propre conduite,
Mes pareils sans péril se rangent à sa suite,
Le mérite & le sang nous y font discerner;
Mais quand le Potentat se laisse gouverner,
Et que de son pouvoir les grands dépositaires
N'ont pour raisons d'Etat que leurs propres affaires,
Ces lasches ennemis de tous les gens de cœur
Cherchent à nous pousser avec toute rigueur,
A moins que nostre adroite & prompte servitude
Nous dérobe aux fureurs de leur inquiétude.
Si-tost que de Galba le Sénat eut fait choix,
Dans mon Gouvernement j'en établis les loix,
Et je fus le prémier qu'on vit au nouveau Prince
Donner toute une Armée & toute une Province:
Ainsi je me comptois de ses prémiers Suivants.
Mais déja Vinius avoit pris les devants;
Martian l'Affranchy dont tu vois les pillages
Avoit avec Lacus fermé tous les passages;
On n'approchoit de luy que sous leur bon-plaisir;
I'eus donc pour m'y produire un des trois à choisir.
Ie les voyois tous trois se hâter sous un Maistre
Qui chargé d'un long âge a peu de temps à l'estre,
Et tous trois à l'envy s'empresser ardemment
A qui dévoteroit ce régne d'un moment.
I'eus horreur des appuis qui restoient seuls à prendre,
I'espéray quelque temps de m'en pouvoir défendre:
Mais

Mais quand Nymphidius dans Rome assassiné
Fit place au favory qui l'avoit condamné,
Que Lacus par sa mort fut Préfet du Prétoire,
Que pour couronnement d'une action si noire
Les mesmes assassins furent encor percer
Varron, Turpilian, Capiton, & Macer,
Ie vis qu'il étoit temps de prendre mes mesures,
Qu'on perdoit de Néron toutes les créatures,
Et que demeuré seul de toute cette Cour
A moins d'un Protecteur j'aurois bientost mon tour.
Ie choisis Vinius dans cette défiance,
Pour plus de seureté j'en cherchay l'alliance,
Les autres n'ont ny sœur ny fille à me donner,
Et d'eux sans ce grand nœud tout est à soupçonner.

ALBIN.

Vos vœux furent reçeus?

OTHON.

Ouy, déja l'Hyménée
Auroit avec Plautine uny ma Destinée,
Si ces rivaux d'Etat n'en sçavoient divertir
Vn Maistre qui sans eux n'ose rien consentir.

ALBIN.

Ainsi tout vostre amour n'est qu'une Politique,
Et le cœur ne sent point ce que la bouche explique?

OTHON.

Il ne le sentit pas, Albin, du prémier jour,
Mais cette Politique est devenuë amour.
Tout m'en plaist, tout m'en charme, & mes prémiers scrupules
Près d'un si cher objet passent pour ridicules.
Vinius est Consul, Vinius est puissant,
Il a de la naissance, & s'il est agissant,
S'il suit des favoris la pente trop commune,
Plautine hait en luy ces soins de sa fortune,
Son cœur est noble & grand.

ALBIN.

Quoy qu'elle ait de vertu,
Vous dévriez dans l'ame estre un peu combatu.

La niéce de Galba pour dot aura l'Empire,
Et vaut bien que pour elle à ce prix on soûpire:
Son oncle doit bien-tost luy choisir un époux.
Le mérite & le sang font un éclat en vous,
Qui pour y joindre encor celuy du Diadème...

OTHON.

Quand mon cœur se pourroit soustraire à ce que j'aime,
Et que pour moy Camille auroit tant de bonté,
Que je deusse espérer de m'en voir écouté;
Si, comme tu le dis, sa main doit faire un Maistre,
Aucun de nos tyrans n'est encor las de l'estre,
Et ce seroit tous trois les attirer sur moy,
Qu'aspirer sans leur ordre à recevoir sa foy.
Sur tout de Vinius le sensible courage
Feroit tout pour me perdre après un tel outrage,
Et se vangeroit mesme à la face des Dieux
Si j'avois sur Camille osé tourner les yeux.

ALBIN.

Pensez-y toutesfois, ma sœur est auprès d'elle,
Ie puis vous y servir, l'occasion est belle,
Tout autre amant que vous s'en laisseroit charmer,
Et je vous dirois plus, si vous osiez l'aimer.

OTHON.

Porte à d'autres qu'à moy cette amorce inutile,
Mon cœur tout à Plautine est fermé pour Camille,
La beauté de l'objet, la honte de changer,
Le succès incertain, l'infaillible danger,
Tout fait à tes projets d'invincibles obstacles.

ALBIN.

Seigneur, en moins de rien il se fait des miracles.
A ces deux grands rivaux peut-estre il seroit doux
D'oster à Vinius un gendre tel que vous,
Et si l'un par bon-heur à Galba vous propose...
Ce n'est pas qu'après tout j'en sçache aucune chose,
Ie leur suis trop suspect pour s'en ouvrir à moy,
Mais si je vous puis dire enfin ce que j'en croy,
Ie vous proposerois si j'étois en leur place.

OTHON.

Aucun d'eux ne fera ce que tu veux qu'il faſſe,
Et s'ils peuvent jamais trouver quelque douceur
A faire que Galba choiſiſſe un ſucceſſeur,
Ils voudront par ce choix ſe mettre en aſſeurance,
Et n'en propoſeront que de leur dépendance.
Ie ſçay... Mais Vinius que j'aperçoy venir...

SCENE II.

VINIVS, OTHON.

VINIVS.

LAiſſez-nous ſeuls, Albin, je veux l'entretenir.
Ie croy que vous m'aimez, Seigneur, & que ma (fille
Vous fait prendre intéreſt en toute la famille.
Il en faut une preuve, & non pas ſeulement
Qui conſiſte aux devoirs dont s'empreſſe un amant:
Il la faut plus ſolide, il la faut d'un grand homme,
D'un cœur digne en effet de commander à Rome,
Il faut ne plus l'aimer.

OTHON.

Quoy! pour preuve d'amour...

VINIVS.

Il faut faire encor plus, Seigneur, en ce grand jour,
Il faut aimer ailleurs.

OTHON.

Ah! que m'oſez-vous dire?

VINIVS.

Ie ſçay qu'à ſon Hymen tout voſtre cœur aſpire;
Mais elle, & vous, & moy, nous allons tous périr,
Et voſtre change ſeul nous peut tous ſecourir.
Vous me devez, Seigneur, peut-eſtre quelque choſe,
Sans moy, ſans mon crédit qu'à leurs deſſeins j'oppoſe,

Lacus & Martian vous auroient peu souffert;
Il faut à vostre tour rompre un coup qui me perd,
Et que, si vostre cœur ne s'arrache à Plautine,
Vous envelopera tous deux en ma ruïne.

OTHON.

Dans le plus doux espoir de mes vœux acceptez
M'ordonner que je change! & vous-mesme!

VINIVS.

Ecoutez,
L'honneur que vous feroit vostre illustre Hyménée
Des deux que j'ay nommez tient l'ame si gesnée,
Que jusqu'icy Galba qu'ils obsédent tous deux
A refusé son ordre à l'effet de nos vœux.
L'obstacle qu'ils y font vous peut montrer sans peine
Quelle est pour vous & moy leur envie & leur haine,
Et qu'aujourd'huy de l'air dont nous nous regardons,
Ils nous perdront bien-tost si nous ne les perdons.
C'est une vérité qu'on voit trop manifeste,
Et sur ce fondement, Seigneur, je passe au reste.
Galba vieil & cassé qui se voit sans enfans
Croit qu'on mépriſe en luy la foiblesse des ans,
Et qu'on ne peut aimer à servir sous un Maistre
Qui n'aura pas loisir de le bien reconnoistre.
Il voit de toutes parts du tumulte excité,
Le soldat en Syrie est presque révolté.
Vitellius avance avec la force unie
Des troupes de la Gaule & de la Germanie,
Ce qu'il a de vieux corps le souffre avec ennuy,
Tous les Prétoriens murmurent contre luy,
De leur Nymphidius l'indigne sacrifice
De qui se l'immola leur demande justice;
Il le sçait, & prétend par un jeune Empereur
Ramener les esprits & calmer leur fureur.
Il espére un pouvoir ferme, plein & tranquille,
S'il nomme pour Césat un époux de Camille:
Mais il balance encor sur ce choix d'un époux,
Et je ne puis, Seigneur, m'asseurer que sur vous.

I'ay donc pour ce grand choix vanté voſtre courage,
Et Lacus à Piſon a donné ſon ſuffrage ;
Martian n'a parlé qu'en termes ambigus,
Mais ſans doute il ira du coſté de Lacus,
Et l'unique reméde eſt de gagner Camille,
Si ſa voix eſt pour nous, la leur eſt inutile,
Nous ſerons pareil nombre, & dans l'égalité
Galba pour cette niepce aura de la bonté.
Il a remis exprès à tantoſt d'en réſoudre,
De nos teſtes ſur eux détournez cette foudre;
Ie vous le dis encor, contre ces grands jaloux
Ie ne me puis, Seigneur, aſſeurer que ſur vous.
De voſtre prémier choix quoy que je doive attendre,
Ie vous aime encor mieux pour maiſtre que pour gendre,
Et je ne voy pour nous qu'un naufrage certain,
S'il nous faut recevoir un Prince de leur main.

OTHON.

Ah ! Seigneur, ſur ce point c'eſt trop de confiance,
C'eſt vous tenir trop ſeur de mon obéïſſance;
Ie ne prens plus de loix que de ma paſſion,
Plautine eſt l'objet ſeul de mon ambition,
Et ſi voſtre amitié me veut détacher d'elle,
La haine de Lacus me ſeroit moins criüelle.
Que m'importe après tout, ſi tel eſt mon malheur,
De mourir par ſon ordre ou mourir de douleur?

VINIVS.

Seigneur, un grand courage à quelque point qu'il aime,
Sçait toûjours au beſoin ſe poſſéder ſoy-meſme.
Poppée avoit pour vous du moins autant d'appas,
Et quand on vous l'oſta vous n'en mouruſtes pas.

OTHON.

Non, Seigneur, mais Poppée étoit une infidelle,
Qui n'en vouloit qu'au troſne, & qui m'aimoit moins qu'elle.
Ce peu qu'elle eut d'amour ne fit du lit d'Othon
Qu'un degré pour monter à celuy de Néron,

Elle ne m'épouſa qu'afin de s'y produire,
D'y ménager ſa place au hazard de me nuire:
Auſſi j'en fus banny ſous un tître d'honneur,
Et pour ne me plus voir on me fit Gouverneur.
Mais j'adore Plautine & je régne en ſon ame,
Nous ordonner d'éteindre une ſi belle flame,
C'eſt... je n'oſe le dire. Il eſt d'autres Romains,
Seigneur, qui ſçauront mieux appuyer vos deſſeins,
Il en eſt dont le cœur pour Camille ſoûpire,
Et qui ſeront ravis de vous devoir l'Empire.

VINIVS.

Ie veux que cét eſpoir à d'autres ſoit permis,
Mais étes-vous fort ſeur qu'ils ſoient de nos amis,
Sçavez-vous mieux que moy s'ils plairont à Camille?

OTHON.

Et croyez-vous pour moy qu'elle ſoit plus facile?
Pour moy, que d'autres vœux...

VINIVS.

A ne vous rien celer,
Sortant d'avec Galba j'ay voulu luy parler,
I'ay voulu ſur ce point preſſentir ſa penſée.
I'en ay nommé pluſieurs pour qui je l'ay preſſée.
A leurs noms, un grãd froid, un front triſte, un œil bas,
M'ont fait voir auſſi-toſt qu'ils ne luy plaiſoient pas:
Au voſtre elle a rougy, puis s'eſt miſe à ſoûrire,
Et m'a ſoudain quitté ſans me vouloir rien dire.
C'eſt à vous qui ſçavez ce que c'eſt que d'aimer
A juger de ſon cœur ce qu'on doit préſumer.

OTHON.

Ie n'en veux rien juger, Seigneur, & ſans Plautine
L'amour m'eſt un poiſon, le bonheur m'aſſaſſine,
Et toutes les douceurs du pouvoir ſouverain
Me ſont d'affreux tourmens, s'il m'en couſte ſa main.

VINIVS.

De tant de fermeté j'aurois l'ame ravie,
Si cét excès d'amour nous aſſeuroit la vie:
Mais il nous faut le troſne, ou renoncer au jour,
Et quand nous périrons, que ſervira l'amour?

OTHON.

A de vaines frayeurs un noir soupçon vous livre,
Pison n'est point crüel & nous laissera vivre.

VINIVS.

Il nous laissera vivre, & je vous ay nommé!
Si de nous voir dans Rome il n'est point alarmé,
Nos communs ennemis qui prendront sa conduite
En préviendront pour luy la dangereuse suite.
Seigneur, quand pour l'Empire on s'est veu désigner,
Il faut, quoy qu'il arrive, ou périr, ou régner.
Le posthume Agrippa vécut peu sous Tibére,
Néron n'épargna point le sang de son beau-frére,
Et Pison vous perdra par la mesme raison,
Si vous ne vous hastez de prévenir Pison.
Il n'est point de milieu qu'en saine Politique...

OTHON.

Et l'amour est la seule où tout mon cœur s'applique.
Rien ne vous a servy, Seigneur, de me nommer,
Vous voulez que je régne, & je ne sçay qu'aimer.
Ie pourrois sçavoir plus, si l'astre qui domine
Me vouloit faire un jour régner avec Plautine:
Mais dérober son ame à de si doux appas,
Pour attacher sa vie à ce qu'on n'aime pas!

VINIVS.

Et bien, si cét amour a sur vous tant de force,
Régnez, qui fait des loix peut bien faire un divorce,
Du trosne on considére enfin ses vrais amis,
Et quand vous pourrez tout, tout vous sera permis.

SCENE III.

VINIVS, OTHON, PLAVTINE.

PLAVTINE.

NOn-pas, Seigneur, non-pas; quoy que le Ciel m'envoye,
Ie ne veux rien tenir d'une honteuſe voye,
Et cette laſcheté qui me rendroit ſon cœur
Sentiroit le tyran & non-pas l'Empereur.
A voſtre ſeureté, puiſque le péril preſſe,
I'immoleray ma flame & toute ma tendreſſe,
Et je vaincray l'horreur d'un ſi crüel devoir,
Pour conſerver le jour à qui me l'a fait voir:
Mais ce qu'à mes deſirs je fais de violence
Fuit les honteux appas d'une indigne eſpérance,
Et la vertu qui dompte & bannit mon amour
N'en ſouffrira jamais qu'un vertueux retour.

OTHON.

Ah que cette vertu m'apreſte un dur ſupplice!
Seigneur, & le moyen que je vous obéiſſe?
Voyez, & s'il ſe peut, pour voir tout mon tourment,
Quittez vos yeux de pére, & prenez-en d'amant.

VINIVS.

L'eſtime de mon ſang ne m'eſt pas interdite,
Ie luy voy des attraits, je luy voy du mérite,
Ie croy qu'elle en a meſme aſſez pour engager,
Si quelqu'un nous perdoit, quelqu'autre à nous vãger:
Par là nos ennemis la tiendront redoutable,
Et ſa perte par là devient inévitable.
Ie voy de plus, Seigneur, que je n'obtiendray rien,
Tant que voſtre œil bleſſé rencontrera le ſien,
Que le temps ſe va perdre en repliques frivoles,
Et pour les éviter, j'achéve en trois paroles.

Si vous manquez le troſne, il faut périr tous trois.
Prévenez, attendez cét ordre à voſtre choix,
Ie me remets à vous de ce qui vous regarde;
Mais en ma fille & moy ma gloire ſe hazarde,
De ſes jours & des miens je ſuis maiſtre abſolu,
Et j'en diſpoſeray comme j'ay réſolu.
Ie ne crains point la mort, mais je hay l'infamie
D'en recevoir la loy d'une main ennemie,
Et je ſçauray verſer tout mon ſang en Romain
Si le choix que j'attens ne me retient la main.
C'eſt dans une heure ou deux que Galba ſe déclare,
Vous ſçavez l'un & l'autre à quoy je me prépare,
Réſolvez-en enſemble.

SCENE IV.

OTHON, PLAVTINE.

OTHON.

ARrétez-donc, Seigneur,
Et s'il faut prévenir ce mortel deshonneur,
Recevez-en l'éxemple, & jugez ſi la honte...

PLAVTINE.

Quoy, Seigneur, à mes yeux une fureur ſi prompte?
Ce noble deſeſpoir ſi digne des Romains,
Tant qu'ils ont du courage, eſt toûjours en leurs mains,
Et pour vous & pour moy fuſt-il digne d'un Temple,
Il n'eſt pas encor temps de m'en donner l'éxemple.
Il faut vivre, & l'amour nous y doit obliger
Pour me ſauver un pére & pour me protéger.
Quand vous voyez ma vie à la voſtre attachée,
Faut-il que malgré moy voſtre ame effarouchée
Pour m'ouvrir le tombeau haſte voſtre trépas,
Et m'avance un deſtin où je ne conſens pas?

OTHON.

Quand il faut m'arracher tout cét amour de l'ame,
Puis-je que dans mon sang en éteindre la flame?
Puis-je sans le trépas...

PLAVTINE.

Et vous ay-je ordonné
D'éteindre tout l'amour que je vous ay donné?
Si l'injuste rigueur de nostre Destinée
Ne permet plus l'espoir d'un heureux Hyménée,
Il est un autre amour dont les vœux innocens
S'élévent au dessus du commerce des sens.
Plus la flame en est pure, & plus elle est durable,
Il rend de son objet le cœur inséparable,
Il a de vrais plaisirs dont ce cœur est charmé,
Et n'aspire qu'au bien d'aimer & d'estre aimé.

OTHON.

Qu'un tel épurement demande un grand courage!
Qu'il est mesme aux plus grands d'un difficile usage!
Madame, permettez que je die à mon tour
Que tout ce que l'honneur peut souffrir à l'amour,
Vn amant le souhaite, il en veut l'espérance,
Et se croit mal-aimé s'il n'en a l'asseurance.

PLAVTINE.

Aimez-moy toutefois sans l'attendre de moy,
Et ne m'enviez point l'honneur que j'en reçoy.
Quelle gloire à Plautine, ô Ciel, de pouvoir dire
Que le choix de son cœur fut digne de l'Empire,
Qu'un Héros destiné pour maistre à l'Vnivers
Voulut borner ses vœux à vivre dans ses fers,
Et qu'à moins que d'un ordre absolu d'elle-mesme
Il auroit renoncé pour elle au Diadème?

OTHON.

Ah! qu'il faut aimer peu pour faire son bon-heur,
Pour tirer vanité d'un si fatal honneur?
Si vous m'aimiez, Madame, il vous seroit sensible
De voir qu'à d'autres vœux mon cœur fut accessible,

Et la néceſſité de le porter ailleurs
Vous auroit fait déja partager mes douleurs.
Mais tout mon deſeſpoir n'a rien qui vous alarme,
Vous pouvez perdre Othon ſans verſer une larme,
Vous en témoignez joye, & vous-meſme aſpirez
A tout l'excès des maux qui me ſont préparez.

PLAVTINE.

Que voſtre aveuglement a pour moy d'injuſtice!
Pour épargner vos maux j'augmente mon ſupplice,
Ie ſouffre, & c'eſt pour vous que j'oſe m'impoſer
La geſne de ſouffrir & de le déguiſer.
Tout ce que vous ſentez, je le ſens dans mon ame,
I'ay meſmes déplaiſirs comme j'ay meſme flame,
I'ay meſmes deſeſpoirs, mais je ſçay les cacher,
Et paroiſtre inſenſible afin de moins toucher.
Faites à vos deſirs pareille violence,
Retenez-en l'éclat, ſauvez-en l'apparence,
Au péril qui nous preſſe immolez le dehors,
Et pour vous faire aimer montrez d'autres transports.
Ie ne vous défens point une douleur müette,
Pourveu que voſtre front n'en ſoit point l'interprete,
Et que de voſtre cœur vos yeux indépendans
Triomphent comme moy des troubles du dedans.
Suivez, paſſez l'éxemple, & portez à Camille
Vn viſage content, un viſage tranquille,
Qui luy laiſſe accepter ce que vous offrirez,
Et ne démente rien de ce que vous direz.

OTHON.

Hélas! Madame, hélas! que pourray-je luy dire?

PLAVTINE.

Il y va de ma vie, il y va de l'Empire,
Réglez-vous là-deſſus. Le temps ſe perd, Seigneur,
Adieu, donnez la main, mais gardez-moy le cœur,
Ou ſi c'eſt trop pour moy, donnez & l'un & l'autre,
Emportez mon amour & retirez le voſtre;

Mais dans ce triste état, si je vous fais pitié,
Conservez-moy toûjours l'estime & l'amitié,
Et n'oubliez jamais, quand vous serez le maistre,
Que c'est moy qui vous force & qui vous aide à l'estre.

OTHON *seul.*

Que ne m'est-il permis d'éviter par ma mort
Les barbares rigueurs d'un si crüel effort!

Fin du prémier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

PLAVTINE, FLAVIE.

PLAVTINE.

DY-moy donc, lors qu'Othon s'eſt offert à Camille,
A-t'il paru contraint ? a-t'elle été facile ?
Son hommage auprès d'elle a-t'il eu plein effet,
Comment l'a-t'elle pris, & comment l'a-t'il fait?

FLAVIE.

I'ay tout veu, mais enfin voſtre humeur curieuſe
A vous faire un ſupplice eſt trop ingénieuſe ;
Quelque reſte d'amour qui vous parle d'Othon,
Madame, oubliez-en s'il ſe peut, jusqu'au nom.
Vous vous étes vaincuë en faveur de ſa gloire,
Gouſtez un plein triomphe après voſtre victoire :
Le dangereux récit que vous me commandez
Eſt un nouveau combat où vous vous hazardez.
Voſtre ame n'en eſt pas encor ſi détachée,
Qu'il puiſſe aimer ailleurs sãs qu'elle en ſoit touchée ;
Prenez moins d'intéreſt à l'y voir réüſſir,
Et fuyez le chagrin de vous en éclaircir.

PLAVTINE.

Ie le force moy-meſme à ſe montrer volage,
Et regardant ſon change ainſi que mon ouvrage,

I'y prens un intéreſt qui n'a rien de jaloux,
Qu'on l'accepte, qu'il régne, & tout m'en ſera doux

FLAVIE.

I'en doute, & rarement une flame ſi forte
Souffre qu'à noſtre gré ſes ardeurs....

PLAVTINE.

Que t'importe?
Laiſſe-m'en le hazard, & ſans diſſimuler
Dy de quelle maniére il a ſçeu luy parler.

FLAVIE.

N'imputez donc qu'à vous ſi voſtre ame inquiéte
En reſſent malgré-moy quelque geſne ſecrette.
Othon à la Princeſſe a fait un compliment
Plus en homme de Cour qu'en véritable amant.
Son éloquence accorte, enchaiſnant avec grace
L'excuſe du ſilence à celle de l'audace,
En termes trop choiſis accuſoit le reſpect
D'avoir tant retardé cet hommage ſuſpect.
Ses gestes concertez, ſes regards de meſure
N'y laiſſoient aucun mot aller à l'avanture,
On ne voyoit que pompe en tout ce qu'il peignoit,
Iusque dans ſes ſoûpirs la juſteſſe régnoit,
Et ſuivoit pas-à-pas un effort de mémoire,
Qu'il étoit plus aiſé d'admirer que de croire.
Camille ſembloit meſme aſſez de cét avis,
Elle auroit mieux gouſté des discours moins ſuivis,
Ie l'ay veu dans ſes yeux; mais cette défiance
Avoit avec ſon cœur trop peu d'intelligence.
De ces juſtes ſoupçons ſes ſouhaits indignez
Les ont tout auſſi-toſt détruits, ou dédaignez,
Elle a voulu tout croire, & quelque retenuë
Qu'ait ſçeu garder l'amour dont elle eſt prévenuë
On a veu par ce peu qu'il laiſſoit échaper
Qu'elle prenoit plaiſir à ſe laiſſer tromper,
Et que ſi quelquefois l'horreur de la contrainte
Forçoit le triſte Othon à ſoupirer ſans feinte,
Soudain l'avidité de régner ſur ſon cœur
Imputoit à l'amour ces ſoupirs de douleur.

PLAVTINE.

Et ſa réponſe enfin ?

FLAVIE.

Elle a paru civile,
Mais la civilité n'eſt qu'amour en Camille,
Comme en Othon l'amour n'eſt que civilité.

PLAVTINE.

Et n'a-t'elle rien dit de ſa légéreté ?
Rien de la foy qu'il ſemble avoir ſi mal gardée ?

FLAVIE.

Elle a ſçeu rejetter cette faſcheuſe idée,
Et n'a pas témoigné qu'elle ſçeuſt ſeulement
Qu'on l'euſt veu pour vos yeux ſoupirer un moment.

PLAVTINE.

Mais qu'a-t'elle promis ?

FLAVIE.

Que ſon devoir fidelle
Suivroit ce que Galba voudroit ordonner d'elle,
Et de peur d'en trop dire & d'ouvrir trop ſon cœur,
Elle l'a renvoyé ſoudain vers l'Empereur,
Il luy parle à préſent. Qu'en dites-vous, Madame,
Et de cét entretien que ſouhaite voſtre ame ?
Voulez-vous qu'on l'accepte, ou qu'il n'obtienne rien ?

PLAVTINE.

Moy-meſme à dire vray je ne le ſçay pas bien.
Comme des deux coſtez le coup me ſera rude,
I'aimérois à joüir de cette inquiétude,
Et tiendrois à bonheur le reſte de mes jours
De n'en ſortir jamais & de douter toûjours.

FLAVIE.

Mais il faut ſe réſoudre & vouloir quelque choſe.

PLAVTINE.

Souffre ſans m'alarmer que le Ciel en diſpoſe,
Quand ſon ordre une fois en aura réſolu,
Il nous faudra vouloir ce qu'il aura voulu.
Ma raiſon cependant céde Othon à l'Empire,
Il eſt de mon honneur de ne m'en pas dédire,

Et ſoit ce grand ſouhait volontaire ou forcé,
Il eſt beau d'achever comme on a commencé.
Mais je voy Martian ?

SCENE II.

MARTIAN, FLAVIE, PLAVTINE.

PLAVTINE.

QVe venez-vous m'apprendre?

MARTIAN.

Que de voſtre ſeul choix l'Empire va dépendre, Madame.

PLAVTINE.

Quoy, Galba voudroit ſuivre mon choix?

MARTIAN.

Non, mais de ſon Conſeil nous ne ſommes que trois,
Et ſi pour voſtre Othon vous voulez mon ſuffrage,
Ie vous le viens offrir avec un humble hommage.

PLAVTINE.

Avec ?

MARTIAN.

Avec des vœux ſincéres & ſoûmis,
Qui feront encor plus ſi l'eſpoir m'eſt permis.

PLAVTINE.

Quels vœux, & quel eſpoir?

MARTIAN.

Cét important ſervice,
Qu'un ſi profond reſpect vous offre en ſacrifice....

PLAVTINE.

Et bien, il remplira mes deſirs les plus doux;
Mais pour reconnoiſſance enfin, que voulez-vous?

MARTIAN.

La gloire d'eſtre aimé.

PLAVTINE. De qui?

MARTIAN.

De vous, Madame.

PLAVTINE.

De moy-meſme ?

MARTIAN.

De vous, j'ay des yeux, & mon ame...

PLAVTINE.

Voſtre ame en me faiſant cette civilité
Devroit l'accompagner de plus de vérité :
On n'a pas grande foy pour tant de déférence,
Lors qu'on voit que la ſuite a ſi peu d'apparence.
L'offre ſans doute eſt belle & bien digne d'un pris,
Mais en le choiſiſſant vous vous étes mépris.
Si vous me connoiſſiez, vous feriez mieux paroiſtre...

MARTIAN.

Hélas! mon mal ne vient que de vous trop connoiſtre,
Mais vous meſme après tout ne vous connoiſſez pas,
Quand vous croyez ſi peu l'effet de vos appas.
Si vous daigniez ſçavoir quel eſt voſtre mérite,
Vous ne douteriez point de l'amour qu'il excite.
Othon m'en ſert de preuve, il n'avoit rien aimé
Depuis que de Poppée il s'étoit veu charmé ;
Bien que d'entre ſes bras Neron l'eût enlevée,
L'image dans ſon cœur s'en étoit conſervée,
La mort meſme, la mort n'avoit pû l'en chaſſer :
A vous ſeule étoit deû l'honneur de l'effacer,
Vous ſeule d'un coup d'œil emportaſtes la gloire
D'en faire évanoüir la plus douce memoire,
Et d'avoir ſçeu réduire à de nouveaux ſouhaits
Ce cœur impénétrable aux plus charmants objets.
Et vous vous étonnez que pour vous je ſoûpire !

PLAVTINE.

Ie m'étonne bien plus que vous me l'oſiez dire.
Ie m'étonne de voir qu'il ne vous ſouvient plus
Que l'heureux Martian fuſt l'eſclave Icélus,
Qu'il a changé de nom ſans changer de viſage.

MARTIAN.

C'eſt ce crime du Sort qui m'enfle le courage.

Lors qu'en dépit de luy je ſuis ce que je ſuis,
On voit ce que je vaux voyant ce que je puis.
Vn pur hazard ſans nous régle noſtre naiſſance ;
Mais comme le mérite eſt en noſtre puiſſance,
La honte d'un deſtin qu'on vit mal aſſorty
Fait dautant plus d'honneur quand on en eſt ſorty.
Quelque tache en mon ſang que laiſſent mes Ancestres,
Depuis que nos Romains ont accepté des maiſtres,
Ces maiſtres ont toûjours fait choix de mes pareils
Pour les prémiers emplois & les ſecrets conſeils.
Ils ont mis en nos mains la fortune publique,
Ils ont ſoûmis la Terre à noſtre Politique :
Patrobe, Polycléte, & Narciſſe, & Pallas,
Ont dépoſé des Rois & donné des Etats,
On nous enléve au troſne au ſortir de nos chaiſnes,
Sous Claude on vit Félix le mary de trois Reines,
Et quand l'amour en moy vous préſente un époux
Vous me traitez d'eſclave & d'indigne de vous !
Madame, en quelque rang que vous ayez pû naiſtre,
C'eſt beaucoup que d'avoir l'oreille du grand maiſtre.
Vinius eſt Conſul & Lacus eſt Préfet,
Ie ne ſuis l'un ny l'autre, & ſuis plus en effet,
Et de ces Conſulats, & de ces Préfectures
Ie puis quand il me plaiſt faire des Créatures,
Galba m'écoute enfin, & c'eſt eſtre aujourd'huy,
Quoy que ſans ces grands noms, le prémier d'après (luy.

PLAVTINE.

Pardonnez donc, Seigneur, ſi je me ſuis mépriſe,
Mon orgueil dans vos fers n'a rien qui l'authoriſe,
Ie viens de me connoiſtre, & me vois à mon tour
Indigne des honneurs qui ſuivent voſtre amour.
Avoir briſé ces fers, fait un degré de gloire
Au deſſus des Conſuls, des Préfets du Prétoire,
Et ſi de cét amour je n'oſe eſtre le prix,
Le reſpect m'en empeſche & non plus le mépris.
On m'avoit dit pourtant que ſouvent la Nature
Gardoit en vos pareils ſa prémiére teinture,

Que ceux de nos Céſars qui les ont écoutez
Ont tous ſouillé leurs noms par quelques laſchetez,
Et que pour dérober l'Empire à cette honte
L'Vnivers a beſoin qu'un vray Héros y monte.
C'eſt ce qui me faiſoit y ſouhaiter Othon :
Mais à ce que j'apprens ce ſouhait n'eſt pas bon,
Laiſſons-en faire aux Dieux, & faites-vous juſtice,
D'un cœur vraiment Romain dédaignez le caprice,
Cent Reines à l'envy vous prendront pour époux,
Félix en eut bien trois, & valoit moins que vous.

MARTIAN.

Madame, encore un coup, ſouffrez que je vous aime,
Songez que dans ma main j'ay le pouvoir ſuprême,
Qu'entre Othon & Piſon mon ſuffrage incertain,
Suivant qu'il panchera, va faire un Souverain.
Ie n'ay fait jusqu'icy qu'empeſcher l'Hyménée
Qui d'Othon avec vous euſt joint la Destinée,
I'aurois pû hazarder quelque choſe de plus ;
Ne m'y contraignez point à force de refus.
Quand vous cédez Othon me ſouffrir en ſa place,
Peut-eſtre ce ſera faire plus d'une grace ;
Car de vous voir à luy ne l'eſpérez jamais.

SCENE III.

PLAVTINE, LACVS, MARTIAN, FLAVIE.

LACVS.

MAdame, enfin Galba s'accorde à vos ſouhaits,
Et j'ay tant fait ſur luy que dès cette journée
De vous avec Othon il conſent l'Hyménée.

PLAVTINE.

Qu'en dites-vous, Seigneur? pourrez-vous bien ſouffrir
Cét Hymen que Lacus de ſa part vient m'offrir ?

Le Grand-Maiſtre a parlé, voudrez-vous l'en dédire,
Vous qu'on voit après luy le prémier de l'Empire ?
Doy-je me ravaler jusques à cét époux ?
Ou doy-je par voſtre ordre aſpirer jusqu'à vous ?

LACVS.

Quel Enigme eſt-ce-cy, Madame ?

PLAVTINE.

Sa grande ame
Me faiſoit tout à l'heure un préſent de ſa flame ;
Il m'aſſeuroit qu'Othon jamais ne m'obtiendroit,
Et diſoit à demy qu'un refus nous perdroit.
Vous m'oſez cependant aſſeurer du contraire,
Et je ne ſçay pas bien quelle réponſe y faire :
Comme en de certains temps il fait bon s'expliquer,
En d'autres il vaut mieux ne s'y point embarquer.
Grands Miniſtres d'Etat, accordez-vous enſemble,
Et je pourray vous dire après ce qui m'en ſemble.

SCENE IV.

LACVS, MARTIAN.

LACVS.

VOus aimez donc, Plautine, & c'eſt-là cette foy,
Qui contre Vinius vous attachoit à moy ?

MARTIAN.

Si les yeux de Plautine ont pour moy quelque charme,
Y trouvez-vous, Seigneur, quelque ſujet d'alarme ?
Le moment bien-heureux qui m'en feroit l'époux
Réüniroit par moy Vinius avec vous,
Par là de nos trois cœurs l'amitié reſſaiſie
En déracineroit & haine & jalouſie,
Le pouvoir de tous trois par tous trois affermy
Auroit pour nœud commun ſon gédre en vôtre amy.

Et quoy qne contre vous il oſaſt entreprendre...

LACVS.

Vous ſeriez mon amy, mais vous ſeriez ſon gendre,
Et c'eſt un foible appuy des intéreſts de Cour
Qu'une vieille amitié contre un nouvel amour.
Quoy que veuille éxiger une femme adorée,
La réſistance eſt vaine ou de peu de durée,
Elle choiſit ſes temps, & les choiſit ſi bien,
Qu'on ſe voit hors d'état de luy refuſer rien.
Vous meſme étes vous ſeur que ce nœud la retienne
D'ajouſter, s'il le faut, voſtre perte à la mienne?
Apprenez que des cœurs ſéparez à regret
Trouvent de ſe rejoindre aiſément le ſecret.
Othon n'a pas pour elle éteint toutes ſes flames,
Il ſçait comme aux maris on arrache les femmes,
Cét art ſur ſon éxemple eſt commun aujourd'huy,
Et ſon maiſtre Néron l'avoit appris de luy.
Après tout je me trompe, ou près de cette belle...

MARTIAN.

I'eſpére en Vinius, ſi je n'eſpére en elle,
Et l'offre pour Othon de luy donner ma voix
Soudain en ma faveur emportera ſon choix.

LACVS.

Quoy, vous nous donneriez vous-meſme Othon pour maiſtre?

MARTIAN.

Et quel autre dans Rome eſt plus digne de l'eſtre?

LACVS.

Ah! pour en eſtre digne, il l'eſt, & plus que tous,
Mais auſſi pour tout dire, il en ſçait trop pour nous.
Il ſçait trop ménager ſes vertus & ſes vices,
Il étoit ſous Néron de toutes ſes délices,
Et la Luſitanie a veu ce meſme Othon
Gouverner en Céſar & juger en Caton.
Tout favory dans Rome & tout maiſtre en Province,
De laſche courtiſan il s'y montra grand Prince,
Et ſon ame ployant attendant l'avenir
Sçait faire également ſa Cour & la tenir.

Sous un tel Souverain nous sommes peu de chose.
Son soin jamais sur nous tout-à-fait ne repose,
Sa main seule départ ses libéralitez,
Son choix seul distribuë Etats & dignitez,
Du timon qu'il embrasse il se fait le seul guide,
Consulte & résout seul, écoute & seul décide,
Et quoy que nos emplois puissent faire de bruit,
Si-tost qu'il nous veut perdre, un coup d'œil nous détruit.

Voyez d'ailleurs Galba, quel pouvoir il nous laisse,
En quel poste sous luy nous a mis sa foiblesse.
Nos ordres réglent tout, nous donnons, retranchons,
Rien n'est éxécuté dès que nous l'empeschons;
Comme par un de nous il faut que tout s'obtienne,
Nous voyons nostre Cour plus grosse que la sienne,
Et nostre indépendance iroit au dernier point,
Si l'heureux Vinius ne la partageoit point,
Nostre unique chagrin est qu'il nous la dispute.
L'âge met cependant Galba près de sa chûte,
De peur qu'il nous entraisne il faut un autre appuy,
Mais il le faut pour nous aussi foible que luy.
Il nous en faut prendre un qui satisfait des titres
Nous laisse du pouvoir les suprêmes arbitres.
Pison a l'ame simple & l'esprit abatu,
S'il a grande naissance, il a peu de vertu,
Non de cette vertu qui déteste le crime,
Sa probité sévére est digne qu'on l'estime,
Elle a tout ce qui fait un grand homme de bien;
Mais en un Souverain c'est peu de chose, ou rien,
Il faut de la prudence, il faut de la lumiére,
Il faut une vigueur adroite autant que fiére,
Qui pénétre, ébloüisse, & séme des appas...
Il faut mille vertus enfin qu'il n'aura pas.
Luy-mesme il nous prira d'avoir soin de l'Empire,
En sçaura seulement ce qu'il vous plaira dire,
Plus nous l'y tiendrons bas, plus il nous mettra haut,
Et c'est-là justement le maistre qu'il nous faut.

MARTIAN.

Mais, Seigneur, sur le trosne élever un tel homme,
C'est mal servir l'Etat, & faire opprobre à Rome.

LACVS.

Et qu'importe à tous deux de Rome & de l'Etat?
Qu'importe qu'on leur voye où plus ou moins d'éclat?
Faisons nos seuretez & moquons-nous du reste.
Point, point de bien public, s'il nous devient funeste,
De nostre grandeur seule ayons des cœurs jaloux,
Ne vivons que pour nous, & ne pensons qu'à nous.
Ie vous le dis encor, mettre Othon sur nos testes,
C'est nous livrer tous deux à d'horribles tempestes.
Si nous l'en voulons croire. il nous dévra le tout,
Mais de ce grand projet s'il vient par nous à bout,
Vinius en aura luy seul tout l'avantage,
Comme il l'a proposé, ce sera son ouvrage,
Et la mort, ou l'exil, ou les abaissemens
Seront pour vous & moy ses vrais remercimens.

MARTIAN.

Ouy, nostre seureté veut que Pison domine.
Obtenez-en pour moy qu'il m'asseure Plautine,
Ie vous promets pour luy mon suffrage à ce prix.
La violence est juste après de tels mépris,
Commençons à joüir par là de son Empire,
Et voyons s'il est homme à nous oser dédire.

LACVS.

Quoy vostre amour toûjours fera son capital
Des attraits de Plautine & du nœud conjugal?
Et bien il faudra voir qui sera plus utile
D'en croire... mais voicy la Princesse Camille.

SCENE V.

CAMILLE, LACVS, MARTIAN, ALBIANE.

CAMILLE.

IE vous rencontre enſemble icy fort à propos,
Et voulois à tous deux vous dire quatre mots.
Si j'en croy certain bruit que je ne puis vous taire,
Vous pouſſez un peu loin l'orgueil du miniſtére,
On dit que ſur mon rang vous étendez ſa loy,
Et que vous vous meſlez de diſpoſer de moy.

MARTIAN.

Nous, Madame?

CAMILLE.

Faut-il que je vous obéiſſe,
Moy, dont Galba prétend faire une Impératrice?

LACVS.

L'un & l'autre ſçait trop quel reſpect vous eſt dû.

CAMILLE.

Le crime en eſt plus grand, ſi vous l'avez perdu.
Parlez, qu'avez-vous dit à Galba l'un & l'autre?

MARTIAN.

Sa penſée a voulu s'aſſeurer ſur la noſtre,
Et s'étant propoſé le choix d'un ſucceſſeur
Pour laiſſer à l'Empire un digne poſſeſſeur,
Sur ce don impréveu qu'il fait du Diadème
Vinius a parlé, Lacus a fait de meſme.

CAMILLE.

Et ne ſçavez-vous point, & Vinius, & vous,
Que ce grand ſucceſſeur doit eſtre mon époux?
Que le don de ma main ſuit ce don de l'Empire?
Galba par vos conſeils voudroit-il s'en dédire?

LACVS.

LACVS.

Il eſt toûjours le meſme, & nous avons parlé
Suivant ce qu'à tous deux le Ciel a révélé.
En ces occaſions luy qui tient les Couronnes
Inspire les avis ſur le choix des perſonnes.
Nous avons creu d'ailleurs pouvoir ſans attentat
Faire vos intéreſts de ceux de tout l'Etat:
Vous ne voudriez pas en avoir de contraires.

CAMILLE.

Vous n'avez, vous ny luy, penſé qu'à vos affaires,
Et nous offrir Piſon c'eſt aſſez témoigner...

LACVS.

Le trouvez-vous, Madame, indigne de régner?
Il a de la vertu, de l'eſprit, du courage,
Il a de plus...

CAMILLE.

De plus il a voſtre ſuffrage,
Et c'eſt aſſez dequoy mériter mes refus.
Par reſpect de ſon ſang je ne dy rien de plus.

MARTIAN.

Aimeriez-vous Othon que Vinius propoſe?
Othon dont vous ſçavez que Plautine diſpoſe,
Et qui n'aſpire icy qu'à luy donner ſa foy?

CAMILLE.

Qu'il bruſle encor pour elle, ou la quitte pour moy,
Ce n'eſt pas voſtre affaire, & voſtre éxactitude
Se charge en ma faveur de trop d'inquiétude.

LACVS.

Mais l'Empereur conſent qu'il l'épouſe aujourd'huy,
Et moy-meſme je viens de l'obtenir pour luy.

CAMILLE.

Vous en a-t'il prié? dites, ou ſi l'envie...

LACVS.

Vn véritable amy n'attend point qu'on le prie.

CAMILLE.

Cette amitié me charme, & je dois avoüer
Qu'Othon a jusqu'icy tout lieu de s'en loüer,
Que l'heureux contre-temps d'un ſi rare ſervice...

LACVS.

Madame...

CAMILLE.

Croyez-moy, mettez bas l'artifice ;
Ne vous hazardez point à faire un Empereur.
Galba connoit l'Empire, & je connoy mon cœur,
Ie ſçay ce qui m'eſt propre, il voit ce qu'il doit faire,
Et quel Prince à l'Etat eſt le plus ſalutaire.
Si le Ciel vous inſpire, il aura ſoin de nous,
Et ſçaura ſur ce point nous accorder ſans vous.

LACVS.

Si Piſon vous déplaiſt, il en eſt quelques autres...

CAMILLE.

N'attachez point icy mes intéreſts aux voſtres,
Vous avez de l'eſprit, mais j'ay des yeux perçans.
Ie voy qu'il vous eſt doux d'eſtre les tout-puiſſans,
Et je n'empeſche point qu'on ne vous continuë
Voſtre toute-puiſſance au point qu'elle eſt venuë ;
Mais quant à cét époux, vous me ferez plaiſir
De trouver bon qu'enfin je puiſſe le choiſir.
Ie m'aime un peu moy-meſme, & n'ay pas grande en-
De vous ſacrifier le repos de ma vie. (vie

MARTIAN.

Puiſqu'il doit avec vous régir tout l'Vnivers...

CAMILLE.

Faut-il vous dire encor que j'ay des yeux ouverts ?
Ie voy jusqu'en vos cœurs, & m'obſtine à me taire,
Mais je pourrois enfin dévoiler le myſtére.

MARTIAN.

Si l'Empereur nous croit...

CAMILLE.

Sans doute il vous croira,
Sans doute je prendray l'époux qu'il m'offrira,
Soit qu'il plaiſe à mes yeux, ſoit qu'il me choque en
Il ſera voſtre maiſtre, & je ſeray ſa femme ; (l'ame,
Le temps me donnera ſur luy quelque pouvoir,
Et vous pourrez alors vous en apercevoir.
Voila les quatre mots que j'avois à vous dire.
Penſez-y ?

SCENE VI.

LACVS, MARTIAN.

MARTIAN.

CE couroux que Pison nous attire...

LACVS.

Vous vous en alarmez ! laissons-la discourir,
Et ne nous perdons pas de crainte de périr.

MARTIAN.

Vous voyez quel orgueil contre nous l'intéresse.

LACVS.

Plus elle m'en fait voir, plus je voy sa foiblesse.
Faisons régner Pison, & malgré ce couroux
Vous verrez qu'elle-mesme aura besoin de nous.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CAMILLE, ALBIANE.

CAMILLE.

Ton frére te l'a dit, Albiane ?

ALBIANE.

Ouy, Madame ?
Galba choisit Pison, & vous étes sa femme,
Ou pour en mieux parler l'esclave de Lacus,
A moins d'un éclatant & généreux refus.

CAMILLE.

Et que devient Othon ?

ALBIANE.

Vous allez voir sa teste
De vos trois ennemis affermir la conqueste,
Ie veux dire, asseurer vostre main à Pison,
Et l'Empire aux tyrans qui font régner son nom.
Car comme il n'a pour luy qu'une suite d'Ancestres,
Lacus & Martian vont estre nos vrais maistres,
Et Pison ne sera qu'un idole sacré
Qu'ils tiendront sur l'Autel pour répondre à leur gré.
Sa probité stupide autant comme farouche
A prononcer leurs loix asservira sa bouche,
Et le prémier Arrest qu'ils luy feront donner
Les défera d'Othon qui les peut détrosner.

CAMILLE.

O Dieux, que je le plains !

ALBIANE.

Il eſt ſans doute à plaindre,
Si vous l'abandonnez à tout ce qu'il doit craindre ;
Mais comme enfin la mort finira ſon ennuy,
Ie crains fort de vous voir plus à plaindre que luy.

CAMILLE.

L'Hymen ſur un époux donne quelque puiſſance.

ALBIANE.

Octavie a péry ſur cette confiance.
Son ſang qui fume encor vous montre à quel deſtin
Peut expoſer vos jours un nouveau Tigellin,
Ce grand choix vous en donne à craindre deux enſemble,
Et pour moy plus j'y ſonge, & plus pour vous je tremble.

CAMILLE.

Quel remède, Albiane ?

ALBIANE.

Aimer, & faire voir...

CAMILLE.

Que l'amour eſt ſur moy plus fort que le devoir?

ALBIANE.

Songez moins à Galba qu'à Lacus qui vous brave,
Et qui vous fait encor braver par un eſclave,
Songez à vos périls, & peut-eſtre à ſon tour
Ce devoir paſſera du coſté de l'amour.
Bien que nous devions tout aux puiſſances ſuprêmes,
Madame, nous devons quelque choſe à nous meſmes,
Sur tout quand nous voyons des ordres dangereux
Sous ces grands Souverains partir d'autres que d'eux.

CAMILLE.

Mais Othon m'aime-t'il ?

ALBIANE.

S'il vous aime ? ah ! Madame!

CAMILLE.

On a creu que Plautine avoit toute ſon ame.

ALBIANE.

On l'a dû croire auſſi, mais on s'eſt abuſé,
Autrement, Vinius l'auroit-il propoſé ?
Auroit-il pû trahir l'eſpoir d'en faire un gendre ?

CAMILLE.

En feignant de l'aimer que pouvoit-il prétendre?

ALBIANE.

De s'approcher de vous, & ſe faire en la Cour
Vn accès libre & ſeur pour un plus digne amour.
De Vinius par-là gagnant la bien-veillance,
Il a ſceu le jetter dans une autre eſpérance,
Et le flater d'un rang plus haut & plus certain,
S'il devenoit par vous Empereur de ſa main.
Vous voyez à ces ſoins que Vinius s'applique,
En meſme temps qu'Othon auprès de vous s'explique.

CAMILLE.

Mais à ſe déclarer il a bien attendu !

ALBIANE.

Mon frére jusque-là vous en a répondu.

CAMILLE.

Tandis tu m'as réduite à faire un peu d'avance,
A conſentir qu'Albin combatiſt ſon ſilence,
Et meſme Vinius, dès qu'il me l'a nommé,
A pû voir aiſément qu'il pourroit eſtre aimé.

ALBIANE.

C'eſt la geſne où réduit celles de voſtre ſorte
La ſcrupuleuſe loy du reſpect qu'on leur porte.
Il arréte les vœux, captive les deſirs,
Abaiſſe les regards, étouffe les ſoûpirs,
Dans le milieu du cœur enchaiſne la tendreſſe,
Et tel eſt en aimant le ſort d'une Princeſſe,
Que quelque amour qu'elle ait & qu'elle ait pû donner,
Il faut qu'elle devine & force à deviner.
Quelque peu qu'on luy die, on craint de luy trop dire,
A peine on ſe hazarde à jurer qu'on l'admire,
Et pour apprivoiſer ce reſpect ennemy
Il faut qu'en dépit d'elle elle s'offre à demy.

Voyez-vous comme Othon ſçauroit encor ſe taire,
Si je ne l'avois fait enhardir par mon frére ?

CAMILLE.

Tu le crois donc, qu'il m'aime?

ALBINE.

Et qu'il luy ſeroit doux
Que vous euſſiez pour luy l'amour qu'il a pour vous.

CAMILLE.

Hélas ! que cet amour croit toſt ce qu'il ſouhaite!
En vain la raiſon parle, en vain elle inquiéte,
En vain la défiance oſe ce qu'elle peut,
Il veut croire, & ne croit que parce qu'il le veut.
Pour Plautine ou pour moy je voy du ſtratagême,
Et m'obſtine avec joye à m'aveugler moy-meſme.
Ie plains cette abuſée ; & c'eſt moy qui la ſuis
Peut-eſtre, & qui me livre à d'éternels ennuis.
Peut-eſtre en ce moment qu'il m'eſt doux de te croire
De ſes vœux à Plautine il aſſeure la gloire,
Peut-eſtre...

SCENE II.

CAMILLE, ALBIN, ALBIANE.

ALBIN.

L'Empereur vient icy vous trouver,
Pour vous dire ſon choix & le faire approuver.
S'il vous déplaiſt, Madame, il faut de la conſtance,
Il faut une fidelle & noble réſiſtance,
Il faut...

CAMILLE.

De mon devoir je ſçauray prendre ſoin.
Allez chercher Othon pour en eſtre témoin.

SCENE III.

GALBA, CAMILLE, ALBIANE.

GALBA.

QVand la mort de mes fils desola ma famille,
Ma niéce, mon amour vous prit deſlors pour fille,
Et regardant en vous les restes de mon ſang,
Ie flatay ma douleur en vous donnant leur rang.
Rome qui m'a depuis chargé de ſon Empire,
Quand ſous le poids de l'âge à peine je respire,
A veu ce meſme amour me le faire accepter,
Moins pour me ſeoir ſi haut, que pour vous y porter.
Non que ſi jusque-là Rome pouvoit renaiſtre,
Quelle fuſt en état de ſe paſſer de Maiſtre,
Ie ne me creuſſe digne en cét heureux moment
De commencer par moy ſon rétabliſſement:
Mais cét Empire immenſe eſt trop vaste pour elle,
A moins que d'une teſte un ſi grand corps chancelle,
Et pour le nom des Rois ſon invincible horreur
S'eſt d'ailleurs ſi bien faite aux loix d'un Empereur,
Qu'elle ne peut ſouffrir après cette habitude,
Ny pleine liberté, ny pleine ſervitude.
Elle veut donc un Maiſtre, & Néron condamné
Fait voir ce qu'elle veut en un front couronné.
Vindex, Rufus, ny moy, n'avons cauſé ſa perte,
Ses crimes ſeuls l'ont faite, & le Ciel l'a ſoufferte,
Pour marque aux Souverains qu'ils doivent par l'effet
Répondre dignement au grand choix qu'il en fait.
Iusques à ce grand coup, un honteux eſclavage
D'une ſeule maiſon nous faiſoit l'héritage;
Rome n'en a repris au lieu de liberté
Qu'un droit de mettre ailleurs la ſouveraineté,

Et laiſſer après moy dans le troſne un grand homme,
C'eſt tout ce qu'aujourd'huy je puis faire pour Rome.
Prendre un ſi noble ſoin, c'eſt en prendre de vous,
Ce maiſtre qu'il luy faut vous eſt deu pour époux,
Et mon zèle s'unit à l'amour paternelle,
Pour vous en donner un digne de vous & d'elle.
Iule & le grand Auguste ont choiſi dans leur ſang,
Ou dans leur alliance, à qui laiſſer ce rang,
Moy ſans conſidérer aucun nœud domestique,
Fut fait ce choix comme eux, mais dans la Républi-
que,
Ie l'ay fait de Piſon, c'eſt le ſang de Craſſus,
C'eſt celuy de Pompée, il en a les vertus,
Et ces fameux Héros dont il ſuivra la trace
Ioindront de ſi grands noms aux grands noms de ma
race,
Qu'il n'eſt point d'Hyménée, en qui l'égalité
Puiſſe élever l'Empire à plus de Dignité.

CAMILLE.

I'ay taſché de répondre à cét amour de pére
Par un tendre reſpect qui chérit & révére,
Seigneur, & je voy mieux encor par ce grand choix
Et combien vous m'aimez & combien je vous dois.
Ie ſçay ce qu'eſt Piſon, & quelle eſt ſa nobleſſe;
Mais ſi j'oſe à vos yeux montrer quelque foibleſſe,
Quelque digne qu'il ſoit & de Rome & de moy,
Ie tremble à luy promettre & mon cœur & ma foy,
Et j'avoûray, Seigneur, que pour mon Hyménée
Ie croy tenir un peu de Rome où je ſuis née.
Ie ne demande point la pleine liberté,
Puiſqu'elle en a mis bas l'intrépide fierté;
Mais ſi vous m'impoſez la pleine ſervitude,
I'y trouveray comme elle un joug un peu bien rude.
Ie ſuis trop ignorante en matiére d'Etat,
Pour ſçavoir quel doit eſtre un ſi grand Potentat;
Mais Rome dans ſes murs n'a-t'elle qu'un ſeul
homme?
N'a-t'elle que Piſon qui ſoit digne de Rome?

Et dans tous ſes Etats n'en ſçauroit-on voir deux
Que puiſſent vos bontez hazarder à mes vœux?
Néron fit aux vertus une cruelle guerre,
S'il en a dépeuplé les trois parts de la Terre,
Et ſi pour nous donner de dignes Empereurs,
Piſon ſeul avec vous échape à ſes fureurs.
Il eſt d'autres Heros dans un ſi vaſte Empire,
Il en eſt qu'après vous on ſe plairoit d'élire,
Et qui ſçauroient meſler ſans vous faire rougir
L'Art de gagner les cœurs au grand Art de régir.
D'une vertu ſauvage on craint un dur Empire,
Souvent on s'en dégouſte au moment qu'on l'admire,
Et puiſque ce grand choix me doit faire un époux,
Il ſeroit bon qu'il euſt quelque choſe de doux,
Qu'on viſt en ſa perſonne également paroiſtre
Les graces d'un Amant & les hauteurs d'un Maiſtre,
Et qu'il fut auſſi propre à donner de l'amour,
Qu'à faire icy trembler ſous luy toute ſa Cour.
Souvent un peu d'amour dans le cœur des Monarques
Accompagne aſſez bien leurs plus illustres marques.
Ce n'eſt pas qu'après tout je penſe à réſiſter,
I'aime à vous obéir, Seigneur, ſans conteſter,
Pour prix d'un ſacrifice où mon cœur ſe diſpoſe,
Permettez qu'un époux me doive quelque choſe:
Dans cette ſervitude où ſe plaiſt mon deſir
C'eſt quelque liberté qu'un ou deux à choiſir.
Voſtre Piſon peut-eſtre aura dequoy me plaire,
Quand il ne ſera plus un mary néceſſaire,
Et ſon amour pour moy ſera plus aſſeuré,
S'il voit à quels rivaux je l'auray préféré.

GALBA.

Ce long raiſonnement dans ſa délicateſſe
A vos tendres reſpects meſle beaucoup d'adreſſe;
Si le refus n'eſt juſte, il eſt doux & civil.
Parlez donc, & ſans feinte, Othon vous plairoit-il?
On me l'a propoſé, qu'y trouvez-vous à dire?

CAMILLE.

L'avez-vous creu d'abord indigne de l'Empire,

Seigneur?

GALBA.

Non, mais depuis consultant ma raison
I'ay trouvé qu'il falloit luy préférer Pison.
Sa vertu plus solide & toute inébranlable
Nous fera comme Auguste un siécle incomparable,
Où l'autre par Néron dans le vice abîmé,
Raménera ce luxe où sa main l'a formé,
Et tous les attentats de l'infame licence
Dont il osa souiller la suprême puissance.

CAMILLE.

Othon près d'un tel Maistre a sceu se ménager,
Iusqu'à ce que le temps ait pû l'en dégager.
Qui sçait faire sa Cour se fait aux mœurs du Prince.
Mais il fut tout à soy quand il fut en Province,
Et sa haute vertu par d'illustres effets,
Y dissipa soudain ces vices contrefaits.
Chaque jour a sous vous grossi sa renommée;
Mais Pison n'eut jamais de Charge, ny d'Armée,
Et comme il a vécu jusqu'icy sans employ,
On ne sçait ce qu'il vaut que sur sa bonne foy.
Ie veux croire en faveur des Héros de sa race
Qu'il en a les vertus, qu'il en suivra la trace,
Qu'il en égalera les plus illustres noms,
Mais j'en croirois bien mieux de grandes actions.
Si dans un long éxil il a paru sans vice,
La vertu des bannis souvent n'est qu'artifice,
Sans vous avoir servy vous l'avez ramené,
Mais l'autre est le prémier qui vous ait couronné.
Dès qu'il vit deux partis il se rangea du vostre,
Ainsi l'un vous doit tout & vous devez à l'autre.

GALBA.

Vous prendrez donc le soin de m'acquiter vers luy,
Et comme pour l'Empire il faut un autre appuy,
Vous croirez que Pison est plus digne de Rome,
Pour ne plus en douter suffit que je le nomme.

CAMILLE.

Pour Rome & son Empire, après vous je le croy,
Mais je doute si l'autre est moins digne de moy.

GALBA.

Doutez-en, un tel doute eſt bien digne d'une ame
Qui voudroit de Néron revoir le ſiécle infame,
Et qui voyant qu'Othon luy reſſemble le mieux....

CAMILLE.

Choiſiſſez de vous meſme, & je ferme les yeux.
Que vos ſeules bontez de tout mon ſort ordonnent,
Ie me donne en aveugle à qui qu'elles me donnent.
Mais quand vous conſultez Lacus & Martian,
Vn époux de leur main me paroit un tyran,
Et ſi j'oſe tout dire, en cette conjoncture
Ie regarde Piſon comme leur créature,
Qui régnant par leur ordre & leur prétant ſa voix
Me forcera moy-meſme à recevoir leurs loix.
Ie ne veux point d'un troſne où je ſois leur captive,
Où leur pouvoir m'enchaiſne, & quoy qu'il en arrive,
I'aime mieux un mary qui ſçache eſtre Empereur,
Qu'un mary qui le ſoit & ſouffre un Gouverneur.

GALBA.

Ce n'eſt pas mon deſſein de contraindre les ames,
N'en parlons plus, dans Rome il ſera d'autres femmes
A qui Piſon en vain n'offrira pas ſa foy:
Voſtre main eſt à vous, mais l'Empire eſt à moy.

SCENE IV.

GALBA, OTHON, CAMILLE, ALBIN, ALBIANE.

GALBA.

OThon, eſt-il bien vray que vous aimiez Camille?

OTHON.

Cette témérité m'eſt ſans doute inutile,
Mais ſi j'oſois, Seigneur, dans mon ſort adoucy...

GALBA.

Non, non, ſi vous l'aimez, elle vous aime auſſi.
Son amour près de moy vous rend de tels offices,
Que je vous en fais don pour prix de vos ſervices.
Ainſi, bien qu'à Lacus j'aye accordé pour vous
Qu'aujourd'huy de Plautine on vous verroit l'époux,
L'illuſtre & digne ardeur d'une flame ſi belle
M'en fait révoquer l'ordre & vous obtient pour elle.

OTHON.

Vous m'en voyez de joye interdit & confus.
Quand je me prononçois moy-méme un prôpt refus,
Que j'attendois l'effet d'une juſte colére,
Ie ſuis aſſez heureux pour ne vous pas déplaire!
Et loin de condamner des vœux trop élevez...

GALBA.

Vous ſçavez mal encor combien vous luy devez.
Son cœur de telle force à voſtre Hymen aſpire,
Que pour mieux eſtre à vous il renonce à l'Empire.
Choiſiſſez donc enſemble à communs ſentimens
Des Charges dans ma Cour, ou des Gouvernemens,
Vous n'avez qu'à parler.

OTHON.

Seigneur, ſi la Princeſſe...

GALBA.

Piſon n'en voudra pas dédire ma promeſſe.
Ie l'ay nommé Céſar pour le faire Empereur,
Vous ſçavez ſes vertus, je répons de ſon cœur.
Adieu, pour obſerver la forme accoûtumée,
Ie le vay de ma main préſenter à l'Armée.
Pour Camille, en faveur de cét heureux lien,
Tenez-vous aſſeuré qu'elle aura tout mon bien,
Ie la fais dès ce jour mon unique héritiére.

SCENE V.

OTHON, CAMILLE, ALBIN, ALBIANE.

CAMILLE.

VOus pouvez voir par là mon ame toute entiére,
Seigneur, & je voudrois en vain la déguiſer,
Après ce que pour vous l'amour me fait oſer;
Ce que Galba pour moy prend le ſoin de vous dire...

OTHON.

Quoy donc, Madame, Othon vous coûteroit l'Empire?
Il ſçait mieux ce qu'il vaut, & n'eſt pas d'un tel prix,
Qu'il le faille acheter par ce noble mépris.
Il ſe doit oppoſer à cét effort d'eſtime
Où s'abaiſſe pour luy ce cœur trop magnanime,
Et par un meſme effort de magnanimité
Rendre une ame ſi haute au troſne mérité.
D'un ſi parfait amour quelles que ſoient les cauſes...

CAMILLE.

Ie ne ſçay point, Seigneur, faire valoir les choſes,
Et dans ce propt ſuccès dont nos cœurs ſont charmez
Vous me devez bien moins que vous ne préſumez.
Il ſemble que pour vous je renonce à l'Empire,
Et qu'un amour aveugle ait ſceu me le prescrire;

Ie vous aime, il eſt vray, mais ſi l'Empire eſt doux,
Ie croy m'en aſſeurer quand je me donne à vous.
Tant que vivra Galba, le reſpect de ſon âge,
Du moins apparemment, ſoûtiendra ſon ſuffrage,
Piſon croira régner : mais peut-eſtre qu'un jour
Rome ſe permettra de choiſir à ſon tour.
A faire un Empereur alors quoy qui l'excite,
Qu'elle en veuille la race, ou cherche le mérite,
Noſtre union aura des voix de tous coſtez,
Puisque j'en ay le ſang, & vous les qualitez.
Sous un nom ſi fameux qui vous rend préférable,
L'héritier de Galba ſera conſidérable,
On aimera ce tître en un ſi digne époux,
Et l'Empire eſt à moy ſi l'on me voit à vous.

OTHON.

Ah ! Madame, quittez cette vaine eſpérance
De nous voir quelque jour remettre en la balance.
S'il faut que de Piſon on accepte la loy,
Rome, tant qu'il vivra, n'aura plus d'yeux pour moy.
Elle a beau murmurer contre un indigne maiſtre,
Elle en ſouffre, pour laſche ou méchant qu'il puiſſe eſtre.
Tibére étoit crüel, Caligule brutal,
Claude foible, Néron en forfaits ſans égal,
Il ſe perdit luy-meſme à force de grands crimes,
Mais le reſte a paſſé pour Princes légitimes.
Claude meſme, ce Claude & ſans cœur & ſans yeux,
A peine les ouvrit qu'il devint furieux,
Et Narciſſe & Pallas l'ayant mis en furie
Firent ſous ſon aveu régner la barbarie.
Il régna toutefois, bien qu'il ſe fiſt haïr,
Iusqu'à ce que Néron ſe faſcha d'obéïr,
Et ce monſtre ennemy de la vertu Romaine
N'a ſuccombé que tard ſous la commune haine.
Par ce qu'ils ont oſé jugez ſur vos refus
Ce qu'oſera Piſon gouverné par Lacus.
Il aura peine à voir, luy qui pour vous ſoûpire, (re,
Que voſtre Hymen chez moy laiſſe un droit à l'Empi-

Chacun sur ce panchant voudra faire sa Cour,
Et le pouvoir suprême enhardit bien l'amour.
Si Néron qui m'aimoit osa m'oster Poppée,
Iugez pour ressaisir vostre main usurpée,
Quel scrupule on aura du plus noir attentat,
Contre un rival ensemble & d'amour & d'Etat.
Il n'est point, ny d'éxil, ny de Lusitanie,
Qui dérobe à Pison le reste de ma vie,
Et je sçay trop la Cour pour douter un moment,
Ou des soins de sa haine, ou de l'événement.

CAMILLE.

Et c'est là ce grand cœur qu'on croyoit intrépide!
Le péril comme un autre à mes yeux l'intimide!
Et pour monter au trosne, & pour me posséder,
Son espoir le plus beau n'ose rien hazarder!
Il redoute Pison! Dites-moy donc, de grace,
Si d'aimer en lieu mesme on vous a veu l'audace,
Si pour vous & pour luy le trosne eut mesme appas,
Etes-vous moins rivaux pour ne m'épouser pas?
A quel droit voulez-vous que cette haine cesse
Pour qui luy disputa ce trosne & sa Maîtresse,
Et qu'il veuille oublier se voyant Souverain
Que vous pouvez dans l'ame en garder le dessein?
Ne vous y trompez plus, il a veu dans cette ame
Et vostre ambition & toute vostre flame,
Et peut tout contre vous, à moins que contre luy
Mon Hymen chez Galba vous asseure un appuy.

OTHON.

Et bien, il me perdra pour vous avoir aimée,
Sa haine sera douce à mon ame enflamée,
Et tout mon sang n'a rien que je veuille épargner,
Si ce n'est que par là que vous pouvez régner.
Permettez cependant à cét amour sincére
De vous redire encor ce qu'il n'ose vous taire.
En l'état qu'est Pison, il vous faut aujourd'huy
Renoncer à l'Empire ou le prendre avec luy.
Avant qu'en décider pensez-y bien, Madame,
C'est vostre intérest seul qui fait parler ma flame,

Il eſt mille douceurs dans un grade ſi haut,
Ou peut-eſtre avez-vous moins penſé qu'il ne faut :
Peut-eſtre en un moment ſerez-vous détrompée,
Et ſi j'oſois encor vous parler de Poppée,
Ie dirois que ſans doute elle m'aimoit un peu,
Et qu'un troſne alluma bien-toſt un autre feu.
Le Ciel vous a fait l'ame & plus grande & plus belle,
Mais vous étes Princeſſe & femme enfin comme elle.
L'horreur de voir une autre au rang qui vous eſt deu,
Et le juſte chagrin d'avoir trop deſcendu,
Preſſeront en ſecret cette ame de ſe rendre
Meſme au plus foible eſpoir de le pouvoir reprendre.
Les yeux ne veulent pas en tout temps ſe fermer,
Mais l'Empire en tout temps a dequoy les charmer,
L'amour paſſe ou läguit,& pour fort qu'il puiſſe eſtre,
De la foif de régner il n'eſt pas toûjours maiſtre.

CAMILLE.

Ie ne ſçay quel amour je vous ay pû donner,
Seigneur, mais ſur l'Empire il aime à raiſonner,
Ie l'y trouve aſſez fort, & meſme d'une force
A montrer qu'il connoit tout ce qu'il a d'amorce,
Et qu'à ce qu'il me dit touchant un ſi grand choix
Il a daigné penſer un peu plus d'une fois.
Ie veux croire avec vous qu'il eſt ferme & ſincére,
Qu'il me dit ſeulement ce qu'il n'oſe me taire,
Mais à parler ſans feinte...

OTHON.

Ah! Madame, croyez...

CAMILLE.

Ouy, j'en croiray Piſon à qui vous m'envoyez,
Et vous, pour vous donner quelque peu plus de joye,
Vous en croirez Plautine à qui je vous renvoye.
Ie n'en ſuis point jalouſe, & le dy ſans couroux,
Vous n'aimez que l'Empire, & je n'aimois que vous.
N'en appréhendez rien, je ſuis femme & Princeſſe,
Sans en avoir pourtant l'orgueil, ny la foibleſſe,
Et voſtre aveuglement me fait trop de pitié
Pour l'accabler encor de mon inimitié.

OTHON.

Que je voy d'appareils, Albin, pour ma ruïne!

ALBIN.

Seigneur, tout eſt perdu, ſi vous voyez Plautine.

OTHON.

Allons y toutefois, le trouble où je me voy
Ne peut ſouffrir d'avis que d'un cœur tout à moy.

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

OTHON, PLAVTINE.

PLAVTINE.

QVe voulez-vous, Seigneur, qu'enfin je vous conſeille?
Ie ſens un trouble égal d'une douleur pareille, (ſoy
Et mon cœur tout à vous n'eſt pas aſſez à
Pour trouver un remède aux maux que je prévoy.
Ie ne ſçay que pleurer, je ne ſçay que vous plaindre.
Le ſeul choix de Piſon nous donne tout à craindre,
Mon pére vous a dit qu'il ne laiſſe à tous trois
Que l'eſpoir de mourir enſemble à noſtre choix;
Et nous craignons de plus une amante irritée
D'une offre en moins d'un jour receuë & rétractée,
D'un hommage où la ſuite a ſi peu répondu,
Et d'un troſne qu'en vain pour vous elle a perdu.
Pour vous avec ce troſne elle étoit adorable,
Pour vous elle y renonce, & n'a plus rien d'aimable.
Où ne portera point un ſi juſte couroux
La honte de ſe voir ſans l'Empire & ſans vous?
Honte d'autant plus grande & d'autant plus ſenſible,
Qu'elle s'y promettoit un retour infaillible,
Et que ſa main par vous croyoit toſt regagner
Ce que ſon cœur pour vous paroiſſoit dédaigner.

OTHON.

Ie n'ay donc qu'à mourir, je l'ay voulu, Madame,
Quand je l'ay pû ſans crime en faveur de ma flame,
Et je le doy vouloir quand voſtre Arreſt crüel
Pour mourir juſtement m'a rendu criminel.
Vous m'avez commandé de m'offrir à Camille,
Graces à nos malheurs ce crime eſt inutile,
Ie mourray tout à vous, & ſi pour obéïr
I'ay paru mal aimer, j'ay ſemblé vous trahir,
Ma main par ce meſme ordre à vos yeux enhardie
Lavera dans mon ſang ma fauſſe perfidie.
N'enviez pas, Madame, à mon ſort inhumain
La gloire de finir du moins en vray Romain,
Après qu'il vous a plû de me rendre incapable
Des douceurs de mourir en Amant véritable.

PLAVTINE.

Bien loin d'en condamner la noble paſſion,
I'y veux borner ma joye & mon ambition.
Pour de moindres malheurs on renonce à la vie.
Soyez ſeur de ma part de l'éxemple d'Arrie,
I'ay la main auſſi ferme & le cœur auſſi grand,
Et quand il le faudra, je ſçay comme on s'y prend.
Si vous daigniez, Seigneur, jusque-là vous cõtraindre,
Peut-eſtre eſperérois-je en voyant tout à craindre.
Camille eſt irritée, & ſe peut appaiſer:

OTHON.

Me condamneriez-vous, Madame, à l'épouſer?

PLAVTINE.

Que n'y puis-je moy-meſme oppoſer ma défenſe!
Mais ſi vos jours enfin n'ont point d'autre aſſeurance,
S'il n'eſt point d'autre azile...

OTHON.

Ah! courons à la mort,
Ou ſi pour l'éviter il faut nous faire effort,
Subiſſons de Lacus toute la tyrannie,
Avant que me ſoumettre à cette ignominie.
I'en ſçauray préférer les plus barbares coups
A l'affront de me voir ſans l'Empire & ſans vous,

Aux hontes d'un Hymen qui me rendroit infame,
Puisqu'on fait pour Camille un crime de sa flame,
Et qu'on luy vole un trosne en haine d'une foy
Qu'a voulu son amour ne promettre qu'à moy.
Non que pour moy sans vous ce trosne eust aucuns charmes,
Pour vous je le cherchois, mais non-pas sans alarmes,
Et si tantost Galba ne m'eust point dédaigné,
I'aurois porté le sceptre, & vous auriez régné:
Vos seules volontez mes dignes Souveraines
D'un Empire si vaste auroient tenu les resnes,
Vos loix....

PLAVTINE.

C'est donc à moy de vous faire Empereur.
Ie l'ay pû, les moyens d'abord m'ont fait horreur,
Mais je sçauray la vaincre, & me dõnant moy-mesme
Vous asseurer ensemble & vie & Diadème,
Et réparer par là le crime d'un orgueil
Qui vous dérobe un Trosne & vous ouvre un cercueil.
De Martian pour vous j'aurois eu le suffrage,
Si j'avois pû souffrir son insolent hommage,
Son amour....

OTHON.

Martian se connoistroit si peu,
Que d'oser....

PLAVTINE.

Il n'a pas encore éteint son feu.
Et du choix de Pison quelles que soient les causes,
Ie n'ay qu'à dire un mot pour broüiller bien des choses.

OTHON.

Vous vous ravaleriez jusques à l'écouter?

PLAVTINE.

Pour vous j'iray, Seigneur, jusques à l'accepter.

OTHON.

Consultez vostre gloire, elle sçaura vous dire...

PLAVTINE.

Qu'il est de mon devoir de vous rendre l'Empire.

OTHON.

Qu'un front encor marqué des fers qu'il a portez....

PLAVTINE.

A droit de me charmer s'il fait vos seuretez.

OTHON.

En concevez-vous bien toute l'ignominie?

PLAVTINE.

Ie n'en puis voir, Seigneur, à vous sauver la vie.

OTHON.

L'épouser à ma veuë, & pour comble d'ennuy...

PLAVTINE.

Donnez-vous à Camille, ou je me donne à luy.

OTHON.

Périssons, périssons, Madame, l'un pour l'autre,
Avec toute ma gloire, avec toute la vostre,
Pour nous faire un trépas dont les Dieux soient jaloux,
Rendez-vous toute à moy, comme moy tout à vous;
Ou si pour conserver en vous tout ce que j'aime
Mon malheur vous obstine à vous donner vous-mesme,
Du moins de vostre gloire ayez un soin égal,
Et ne me préférez qu'un illustre Rival.
I'en mourray de douleur, mais je mourrois de rage,
Si vous me préfériez un reste d'esclavage.

SCENE II.

VINIVS, OTHON, PLAVTINE.

OTHON.

AH! Seigneur, empeschez que Plautine....

VINIVS.

Seigneur,
Vous empescherez tout si vous avez du cœur.

Malgré de nos destins la rigueur importune
Le Ciel met en vos mains toute nostre fortune.

PLAVTINE.

Seigneur, que dites-vous?

VINIVS.

Ce que je viens de voir,
Que pour estre Empereur il n'a qu'à le vouloir.

OTHON.

Ah! Seigneur, plus d'Empire, à moins qu'avec Plautine.

VINIVS.

Saisissez-vous d'un Trosne où le Ciel vous destine,
Et pour choisir vous-mesme avec qui le remplir
A vos heureux destins aidez à s'accomplir.
L'Armée a veu Pison, mais avec un murmure
Qui sembloit mal gouster ce qu'on vous fait d'injure,
Galba ne l'a produit qu'avec sévérité,
Sans faire aucun espoir de libéralité.
Il pouvoit sous l'appas d'une feinte promesse
Ietter dans les Soldats un moment d'allegresse;
Mais il a mieux aimé hautement protester
Qu'il sçavoit les choisir & non les acheter.
Ces hautes duretez à contre-temps poussées
Ont r'appelé l'horreur des cruautez passées,
Lors que d'Espagne à Rome il sema son chemin
De Romains immolez à son nouveau destin,
Et qu'ayant de leur sang souillé chaque contrée
Par un nouveau carnage il y fit son entrée.
Aussi durant le temps qu'a harangué Pison
Ils ont de rang en rang fait courir vostre nom,
Quatre des plus zélez sont venus me le dire,
Et m'ont promis pour vous les Troupes & l'Empire.
Courez donc à la Place où vous les trouverez,
Suivez-les dans leur Camp & vous en asseurez,
Vn temps bien pris peut tout.

OTHON.

Si cét astre contraire
Qui m'a ...

VINIVS.

Sans discourir faites ce qu'il faut faire :
Vn moment de séjour peut tout déconcerter,
Et le moindre soupçon vous va faire arrêter.

OTHON.

Avant que de partir souffrez que je proteste...

VINIVS.

Partez, en Empereur vous nous direz le reste.

SCENE III.

VINIVS, PLAVTINE.

VINIVS.

CE n'est pas tout, ma fille, un bonheur plus certain,
Quoy qu'il puisse arriver, met l'Empire en ta main.

PLAVTINE.

Flateriez-vous Othon d'une vaine chimére ?

VINIVS.

Non, tout ce que j'ay dit n'est qu'un rapport sincére,
Ie croy te voir régner avec ce cher Othon,
Mais n'espére pas moins du costé de Pison.
Galba te donne à luy. Piqué contre Camille,
Dont l'amour a rendu son projet inutile,
Il veut que cét Hymen punissant ses refus
Réünisse avec moy Martian & Lacus,
Et trompe heureusement les préſages sinistres
De la division qu'il voit en ses Ministres.
Ainsi des deux costez on combatra pour toy,
Le plus heureux des Chefs t'apportera sa foy,
Sans part à ses périls tu l'auras à sa gloire,
Et verras à tes pieds l'une ou l'autre victoire.

PLAVTINE.

Quoy, mon cœur par vous-mesme à ce Héros donné
Pourroit ne l'aimer plus s'il n'est point couronné,

Et s'il

Et s'il faut qu'à Pison son mauvais sort nous livre,
Pour ce mesme Pison je pourrois vouloir vivre?

VINIVS.

Si nos communs souhaits ont un contraire effet,
Tu te peux faire encor l'effort que tu t'ès fait,
Et qui vient de donner Othon au Diadème
Pour régner à son tour peut se donner soy-mesme.

PLAVTINE.

Si pour le couronner j'ay fait un noble effort,
Doy-je en faire un honteux pour joüir de sa mort?
Ie me privois de luy sans me vendre à personne,
Et vous voulez, Seigneur, que son trépas me donne,
Que mon cœur entraisné par la splendeur du rang,
Vole après une main fumante de son sang,
Et que de ses malheurs triomphante & ravie
Ie sois l'infame prix d'avoir tranché sa vie!
Non, Seigneur, nous aurons mesme sort aujourd'huy,
Vous me verrez régner ou périr avec luy,
Ce n'est qu'à l'un des deux que tout ce cœur aspire.

VINIVS.

Que tu vois mal encor ce que c'est que l'Empire!
Si deux jours seulement tu pouvois l'essayer,
Tu ne croirois jamais le pouvoir trop payer,
Et tu verrois périr mille amants avec joye,
S'il falloit tout leur sang pour t'y faire une voye.
Aime Othon, si tu peux t'en faire un seur appuy,
Mais s'il en est besoin, aime-toy plus que luy,
Et sans t'inquiéter où fondra la tempeste,
Laisse aux Dieux à leur choix écraser une teste,
Pren le scéptre aux dépens de qui succombera,
Et régne sans scrupule avec qui régnera.

PLAVTINE.

Que vostre Politique a d'étranges maximes!
Mon amour, s'il l'osoit, y trouveroit des crimes.
Ie sçais aimer, Seigneur, je sçay garder ma foy,
Ie sçay pour un amant faire ce que je doy,
Ie sçais à son bonheur m'offrir en sacrifice,
Et je sçauray mourir si je voy qu'il périsse:

Mais je ne ſçay point l'art de forcer ma douleur
A pouvoir recueillir les fruits de ſon malheur.

VINIVS.

Tien pourtant l'ame preſte à le mettre en uſage,
Change de ſentimens, ou du moins de langage,
Et pour mettre d'accord ta fortune & ton cœur,
Souhaite pour l'amant & te garde au vainqueur.
Adieu, je vois entrer la Princeſſe Camille:
Quelque trouble où tu ſois, montre une ame tranquille,
Profite de ſa faute, & tien l'œil mieux ouvert
Au vif & doux éclat du troſne qu'elle perd.

SCENE VI.

CAMILLE, PLAVTINE, ALBIANE.

CAMILLE.

AGrérez-vous, Madame, un fidelle ſervice
Dont je viés faire hommage à mon Impératrice?

PLAVTINE.

Ie croy n'avoir pas droit de vous en empeſcher,
Mais ce n'eſt pas icy qu'il vous la faut chercher.

CAMILLE.

Lors que Galba vous donne à Piſon pour épouſe...

PLAVTINE.

Il n'eſt pas encor temps de vous en voir jalouſe.

CAMILLE.

Si j'aimois toutefois, ou l'Empire, ou Piſon,
Ie pourrois déja l'eſtre avec quelque raiſon.

PLAVTINE.

Et ſi j'aimois Madame, ou Piſon, ou l'Empire,
I'aurois quelque raiſon de ne m'en pas dédire.
Mais voſtre éxemple apprend aux cœurs comme le mien
Qu'un généreux mépris quelquefois leur ſied bien.

CAMILLE.

Quoy ? l'Empire & Pison n'ont rien pour vous d'aimable !

PLAVTINE.

Ce que vous dédaignez je le tiens mépriſable,
Ce qui plaiſt à vos yeux aux miens ſemble auſſi doux,
Tant je trouve de gloire à me régler ſur vous.

CAMILLE.

Donc ſi j'aimois Othon...

PLAVTINE.

Ie l'aimerois de meſme,
Si ma main avec moy donnoit le Diadème.

CAMILLE.

Ne peut-on ſans le Troſne eſtre digne de luy?

PLAVTINE.

Ie m'en rapporte à vous qu'il aime d'aujourd'huy.

CAMILLE.

Vous pouvez mieux qu'une autre en dire des Nouvelles,
Et comme vos ardeurs ont été mutüelles,
Voſtre éxemple ne laiſſe à perſonne à douter
Qu'à moins de la Couronne on peut le mériter.

PLAVTINE.

Mon éxemple ne laiſſe à douter à perſonne
Qu'il pourra vous quitter à moins de la Couronne.

CAMILLE.

Il a trouvé ſans elle en vos yeux tant d'appas...

PLAVTINE.

Toutes les paſſions ne ſe reſſemblent pas.

CAMILLE.

En effet vous avez un mérite ſi rare !

PLAVTINE.

Mérite à part, l'amour eſt quelquefois bizarre,
Selon l'objet divers le gouſt eſt différent,
Aux unes on ſe donne, aux autres on ſe vend.

CAMILLE.

Qui connoiſſoit Othon pouvoit à la pareille
M'en donner en amie un avis à l'oreille.

PLAVTINE.

Et qui l'estime assez pour l'élever si haut,
Peut quand il luy plaira m'apprendre ce qu'il vaut,
Afin que si mes feux ont ordre de renaistre....

CAMILLE.

I'en ay fait quelque estime avant que le cõnoistre,
Et vous l'ay renvoyé dès que je l'ay connû.

PLAVTINE.

Qui vient de vostre part est toûjours bien-venu.
I'accepte le présent, & croy pouvoir sans honte
L'ayant de vostre main en tenir quelque conte.

CAMILLE.

Pour vous rendre son ame il vous est venu voir!

PLAVTINE.

Pour négliger vostre ordre il sçait trop son devoir.

CAMILLE.

Il vous a tost quittée, & son ingratitude...

PLAVTINE.

Vous met-elle, Madame, en quelque inquietude?

CAMILLE.

Non, mais j'aime à sçavoir comment on m'obéït.

PLAVTINE.

La curiosité quelquefois nous trahit,
Et par un demy-mot que du cœur elle tire
Souvent elle dit plus qu'elle ne pense dire.

CAMILLE.

La mienne ne dit pas tout ce que vous pensez.

PLAVTINE.

Sur tout ce que je pense elle s'explique assez.

CAMILLE.

Souvent trop d'intéreſt que l'amour force à prendre
Entend plus qu'on ne dit & qu'on ne doit entendre.
Si vous sçaviez quel est mon plus ardent desir...

PLAVTINE.

D'Othon & de Pison je vous donne à choisir.
Mon peu d'ambition vous rend l'un avec joye,
Et pour l'autre, s'il faut que je vous le renvoye,

Mon amour, je l'avoüe, en pourra murmurer,
Mais vous sçavez qu'au voſtre il aime à déférer.

CAMILLE.

Ie pourray me paſſer de cette déférence.

PLAVTINE.

Sans doute, & toutefois ſi j'en croy l'apparence...

CAMILLE.

Briſons-là, ce discours deviendroit ennuyeux.

PLAVTINE.

Martian que je voy vous entretiendra mieux.
Agréez ma retraite, & ſouffrez que j'évite
Vn eſclave inſolent de qui l'amour m'irrite.

SCENE V.

CAMILLE, MARTIAN, ALBIANE.

CAMILLE.

A Ce qu'elle me dit, Martian, vous l'aimez?

MARTIAN.

Malgré ſes fiers mépris mes yeux en ſont charmez.
Cependant, pour l'Empire, il eſt à vous encore,
Galba s'eſt laiſſé vaincre, & Piſon vous adore.

CAMILLE.

De voſtre haut crédit c'eſt donc un pur effet?

MARTIAN.

Ne deſavoüez point ce que mon zèle a fait.
Mes ſoins de l'Empereur ont fléchy la colére,
Et renvoyé Plautine obéïr chez ſon pére.
Noſtre nouveau Céſar la vouloit épouſer,
Mais j'ay ſçeu le réſoudre à s'en deſabuſer,
Et Galba que le ſang preſſe pour ſa famille
Permet à Vinius de mettre ailleurs ſa fille,
L'un vous rend la Couronne & l'autre tout ſon cœur.
Voyez mieux quelle en eſt la gloire & la douceur,

Quelle félicité vous vous étiez ostée
Par une aversion un peu précipitée,
Et pour vos intérests daignez considérer...

CAMILLE.

Ie voy quelle est ma faute, & puis la réparer,
Mais je veux, (car jamais on ne m'a veuë ingrate)
Que ma reconnoissance auparavant éclate,
Et n'accorderay rien qu'on ne vous face heureux.
Vous aimez, dites-vous, cét objet rigoureux,
Et Pison dans sa main ne verra point la mienne,
Qu'il n'ait réduit Plautine à vous donner la sienne:
Si pourtant le mépris qu'elle fait de vos feux
Ne vous a pû contraindre à former d'autres vœux.

MARTIAN.

Ah! Madame, l'Hymen a de si douces chaisnes,
Qu'il luy faut peu de temps pour calmer bien des hai-
Et du moins mon bonheur sçauroit avec éclat (nes,
Vous vanger de Plautine & punir un ingrat.

CAMILLE.

Ie l'avois préféré, cét ingrat, à l'Empire,
Ie l'ay dit, & trop haut pour m'en pouvoir dédire,
Et l'amour qui m'apprend le foible des amans
Vnit vos plus doux vœux à mes ressentimens,
Pour me faire ébaucher ma vangeance en Plautine,
Et l'achever bien-tost par sa propre ruïne.

MARTIAN.

Ah! si vous la voulez, je sçay des bras tous prests,
Et j'ay tant de chaleur pour tous vos intérests...

CAMILLE.

Ah, que c'est me donner une sensible joye!
Ces bras que vous m'offrez faites que je les voye,
Que je leur donne l'ordre & prescrive le temps.
Ie veux qu'aux yeux d'Othon vos desirs soient contens,
Que luy-mesme il ait veu l'Hymen de sa Maîtresse
Livrer entre vos bras l'objet de sa tendresse,
Qu'il ait ce desespoir avant que de mourir:
Après, à son trépas vous me verrez courir.

Iusque-là gardez-vous de rien faire entreprendre.
Du pouvoir qu'on me rend vous devez tout attendre,
Allez vous préparer à ces heureux momens,
Mais n'éxécutez rien sans mes commandemens.

SCENE VI.

CAMILLE, ALBIANE.

ALBIANE.

VOus voulez perdre Othon ! vous le pouvez, Madame !

CAMILLE.

Que tu pénétres mal dans le fond de mon ame!
De son lasche rival voyant le noir projet
I'ay sceu par cette adresse en arréter l'effet,
M'en rendre la maîtresse, & je seray ravie
S'il peut sçavoir les soins que je prens de sa vie.
Va me chercher ton frére, & fay que de ma part
Il apprenne par luy ce qu'il court de hazard,
A quoy va l'exposer son aveugle conduite,
Et qu'il n'est plus pour luy de salut qu'en la fuite.
C'est tout ce qu'à l'amour peut souffrir mon courroux.

ALBIANE.

Du courroux à l'amour le retour seroit doux.

SCENE VII.

CAMILLE, RVTILE, ALBIANE.

RVTILE.

AH! Madame, apprenez quel malheur nous menace.
Quinze ou vingt révoltez au milieu de la Place
Viennent de proclamer Othon pour Empereur.

CAMILLE.

Et de leur insolence Othon n'a point d'horreur,
Luy qui sçait qu'aussi-tost ces tumultes avortent?

RVTILE.

Ils le ménent au Camp, ou plûtoſt ils l'y portent,
Et ce qu'on voit de peuple autour d'eux s'amasſer
Frémit de leur audace & les laiſſe paſſer.

CAMILLE.

L'Empereur le ſçait-il?

RVTILE.

Ouy, Madame, il vous mande,
Et pour un prompt remède à ce qu'on appréhende,
Piſon de ces mutins va courir ſur les pas
Avec ce qu'on pourra luy trouver de ſoldats.

CAMILLE.

Puis qu'Othon veut périr, conſentons qu'il périſſe,
Allons preſſer Galba pour ſon juſte ſupplice.
Du couroux à l'amour ſi le retour eſt doux,
On repaſſe aiſément de l'amour au couroux.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

GALBA, CAMILLE, RVTILE, ALBIANE.

GALBA.

IE vous le dis encor, redoutez ma vangeance,
Pour peu que vous soyez de son intelligence.
On ne pardonne point en matiére d'Etat,
Plus on chérit la main, plus on hait l'attentat,
Et lors que la fureur va jusqu'au sacrilége,
Le Séxe ny le sang n'ont point de privilége.

CAMILLE.

Cet indigne soupçon seroit bien-tost détruit,
Si vous voyiez du crime où doit aller le fruit.
Othon qui pour Plautine au fond du cœur soupire,
Othon qui me dédaigne à moins que de l'Empire,
S'il en fait sa conqueste & vous peut détrosner,
Laquelle de nous deux voudra-t'il couronner?
Pourrois-je de Pison conspirer la ruïne,
Qui m'arrachant du Trosne y porteroit Plautine?
Croyez mes intérests si vous doutez de moy,
Et sur de tels garands asseuré de ma foy,
Tournez sur Vinius toute la défiance
Dont veut ternir ma gloire une injuste croyance.

GALBA.

Vinius par ſon zèle eſt trop juſtifié,
Voyez ce qu'en un jour il m'a ſacrifié.
Il m'offre Othon pour vous qu'il ſouhaitoit pour gendre,
Ie le rens à ſa fille, il aime à le reprendre,
Ie la veux pour Piſon, mon vouloir eſt ſuivy,
Ie vous mets en ſa place & l'en trouve ravy,
Son amy ſe révolte, il preſſe ma colére,
Il donne à Martian Plautine à ma priére,
Et je ſoupçonnerois un crime dans les vœux
D'un homme qui s'attache à tout ce que je veux!

CAMILLE.

Qui veut également tout ce qu'on luy propoſe
Dans le ſecret du cœur ſouvent veut autre choſe,
Et maiſtre de ſon ame il n'a point d'autre foy
Que celle qu'en ſoy-meſme il ne donne qu'à ſoy.

GALBA.

Cét Hymen toutefois eſt l'épreuve derniére
D'une foy toûjours pure, inviolable, entiére.

CAMILLE.

Vous verrez à l'effet comment elle agira,
Seigneur, & comme enfin Plautine obéira.
Seur de ſa réſiſtance, & ſe flatant peut-eſtre
De voir bien-toſt icy ſon cher Othon le Maiſtre,
Dans l'état où pour vous il a mis l'avenir,
Il promet aiſément plus qu'il ne veut tenir.

GALBA.

Le devoir déſunit l'amitié la plus forte,
Mais l'amour aiſément ſur ce devoir l'emporte,
Et ſon feu qui jamais ne s'éteint qu'à demy
Intéreſſe une amante autrement qu'un amy.
I'apperçoy Vinius. Qu'on m'améne ſa fille.
I'en puniray le crime en toute la famille,
Si jamais je puis voir par où n'en point douter;
Mais auſſi jusque-là j'aurois tort d'éclater.

SCENE II.

GALBA, CAMILLE, VINIVS, LACVS, ALBIANE.

GALBA.

IE voy d'ailleurs Lacus. Et bien, quelles Nouvelles?
Qu'apprenez-vous tous deux du camp de nos re-
VINIVS. (belles?
Que ceux de la Marine & les Illyriens
Se ſont avec chaleur joints aux Prétoriens,
Et que des bords du Nil les Troupes rapelées
Seules par leurs fureurs ne ſont point ébranlées.
LACVS.
Tous ces mutins ne ſont que de ſimples ſoldats,
Aucun des Chefs ne trempe en leurs vains attentats:
Ainſi ne craignez rien d'une maſſe d'Armée
Où déja la diſcorde eſt peut-eſtre allumée.
Si-toſt qu'on y ſçaura que le Peuple à grands cris
Veut que de ces complots les autheurs ſoient pros-
Que du perfide Othon il demande la teſte, (crits,
La conſternation calmera la tempeſte,
Et vous n'avez, Seigneur, qu'à vous y faire voir
Pour rendre d'un coup d'œil chacun à ſon devoir.
GALBA.
Irons-nous, Vinius, haſter par ma préſence
L'effet d'une ſi douce & ſi juſte eſpérance?
VINIVS.
Ne hazardez, Seigneur, que dans l'extrémité
Le redoutable effet de voſtre authorité.
Alors qu'il réüſſit, tout fait jour, tout luy céde,
Mais auſſi quand il manque il n'eſt plus de reméde.
Il faut pour déployer le ſouverain pouvoir,
Seureté toute entiére, ou profond deſeſpoir,

Et nous ne sommes pas, Seigneur, à ne rien feindre,
En état d'oser tout, non-plus que de tout craindre.
Si l'on court au grand crime avec avidité,
Laissez en rallentir l'impétüosité,
D'elle mesme elle avorte, & la peur des supplices
Arme contre le Chef ses plus zèlez complices,
Vn salutaire avis agit avec lenteur.

LACVS.

Vn véritable Prince agit avec hauteur,
Et je ne conçoy point cét avis salutaire,
Quand on couronne Othon, de le regarder faire.
Si l'on court au grand crime avec avidité,
Il en faut réprimer l'impétüosité,
Avant que les esprits qu'un juste effroy balance
S'y puissent enhardir sur nostre nonchalance,
Et prennent le dessus de ces conseils prudents,
Dont on cherche l'effet quand il n'en est plus temps.

VINIVS.

Vous détruirez toûjours mes conseils par les vostres;
Le seul ton de ma voix vous en inspire d'autres,
Et tant que vous aurez ce rare & haut crédit
Ie n'auray qu'à parler pour estre contredit.
Pison, dont l'heureux choix est vostre digne ouvrage,
Ne feroit que Pison s'il eust eu mon suffrage:
Vous n'avez soulevé Martian contre Othon
Que parce que ma bouche a proféré son nom,
Et verriez comme un autre une preuve assez claire
De combien vostre avis est le plus salutaire,
Si vous n'aviez fait vœu d'estre jusqu'au trépas
L'ennemy des conseils que vous ne donnez pas.

LACVS.

Et vous l'amy d'Othon, c'est tout dire, & peut-estre
Qui le vouloit pour gendre, & l'a choisy pour maistre,
Ne fait encor de vœux qu'en faveur de ce choix,
Pour l'avoir & pour maistre & pour gendre à la fois.

VINIVS.

I'étois l'amy d'Othon, & le tenois à gloire
Iusqu'à l'indignité d'une action si noire,

Que d'autres nommeront l'effet du desespoir
Où l'a malgré mes soins plongé vostre pouvoir.
Ie l'ay voulu pour gendre & choisy pour l'Empire;
A l'un ny l'autre choix vous n'avez pû souscrire:
Par là de tout l'Etat le bonheur s'aggrandit,
Et vous voyez aussi comme il vous applaudit.

GALBA.

Qu'un Prince est malheureux quand de ceux qu'il écoute
Le zèle cherche à prendre une diverse route,
Et que l'attachement qu'ils ont au propre sens
Pousse jusqu'à l'aigreur des conseils différens!
Ne me trompay-je point, & puis-je nommer zèle
Cette haine à tous deux obstinément fidelle,
Qui peut-estre en dépit des maux qu'elle prévoit
Seule en mes intérests se consulte & se croit?
Faites mieux, & croyez en ce péril extrême,
Vous, que Lacus me sert, vous, que Vinius m'aime,
Ne haïssez qu'Othon, & songez qu'aujourd'huy
Vous n'avez à parler tous deux que contre luy.

VINIVS.

I'ose donc vous redire en serviteur sincére
Qu'il fait mauvais pousser tant de gens en colére,
Qu'il faut donner aux bons pour s'entresoûtenir
Le temps de se remettre & de se réünir,
Et laisser aux méchans celuy de reconnoistre
Quelle est l'impiété de se prendre à son maistre.
Pison peut cependant amuser leur fureur,
De vos ressentimens leur donner la terreur,
Y joindre avec adresse un espoir de clémence
Au moindre repentir d'une telle insolence,
Et s'il vous faut enfin aller à son secours,
Ce qu'on veut à présent on le pourra toûjours.

LACVS.

I'en doute, & croy parler en serviteur sincére,
Moy, qui n'ay point d'amis dans le party contraire.
Attendrons-nous, Seigneur, que Pison repoussé
Nous vienne ensévelir sous l'Etat renversé,

Qu'on descende en la Place en bataille rangée,
Qu'on tienne en ce Palais vostre Cour assiégée,
Que jusqu'au Capitole Othon aille à vos yeux
De l'Empire usurpé rendre graces aux Dieux,
Et que le front paré de vostre Diadême
Ce traistre trop heureux ordonne de vous-mesme?
Allons, allons, Seigneur, les armes à la main
Soûtenir le Sénat & le peuple Romain,
Cherchons aux yeux d'Othon un trépas à leur teste,
Pour luy plus odieux, & pour nous plus honneste,
Et par un noble effort allons luy témoigner....

GALBA.

Et bien, ma niéce, & bien, est-il doux de régner?
Est-il doux de tenir le timon d'un Empire,
Pour en voir les soûtiens toûjours se contredire?

CAMILLE.

Plus on voit aux avis de contrariétez,
Plus à faire un bon choix on reçoit de clartez.
C'est ce que je dirois si je n'étois suspecte:
Mais je suis à Pison, Seigneur, & vous respecte,
Et ne puis toutefois retenir ces deux mots,
Que si l'on m'avoit creuë on seroit en repos.
Plautine qu'on améne aura mesme pensée.
D'une vive douleur elle paroit blessée....

SCENE III.

GALBA, CAMILLE, VINIVS, LACVS, PLAVTINE, RVTILE, ALBIANE.

PLAVTINE.

IE ne m'en défens point, Madame, Othon est mort,
De quiconque entre icy c'est le commun rapport,

Et son trépas pour vous n'aura pas tant de charmes
Qu'à vos yeux comme aux miens il n'en coûte des (larmes.

GALBA.

Dit-elle vray, Rutile, ou m'en flatay-je en vain ?

RVTILE.

Seigneur, le bruit est grand & l'autheur incertain.
Tous veulent qu'il soit mort & c'est la voix publique,
Mais comment & par qui c'est ce qu'aucun n'explique.

GALBA.

Allez, allez. Lacus, vous-mesme prendre soin
De nous en faire voir un asseuré témoin,
Et si de ce grand coup l'autheur se peut connoistre...

SCENE IV.

GALBA, VINIVS, LACVS, CAMILLE, PLAVTINE, MARTIAN, ATTICVS, RVTILE, ALBIANE.

MARTIAN.

QV'on ne le cherche plus, vous le voyez paroistre.
Seigneur, c'est par sa main qu'un rebelle puny....

GALBA.

Par celle d'Atticus ce grand trouble a finy!

ATTICVS.

Mon zèle l'a poussée & les Dieux l'ont conduite,
Et c'est à vous, Seigneur, d'en arrêter la suite,
D'empescher le desordre, & borner les rigueurs
Où contre des vaincus s'emportent des vainqueurs.

GALBA.

Courons-y. Cependant consolez-vous, Plautine,
Ne pensez qu'à l'époux que mon choix vous destine,
Vinius vous le donne, & vous l'accepterez
Quand vos prémiers soûpirs seront évaporez.

C'eſt à vous, Martian, que je la laiſſe en garde:
Comme c'eſt voſtre main que ſon Hymen regarde,
Ménagez ſon eſprit & ne l'aigriſſez pas.
Vous pouvez, Vinius, ne ſuivre point mes pas,
Et la vieille amitié pour peu qu'il vous en reſte....

VINIVS.

Ah, c'eſt une amitié, Seigneur, que je déteſte,
Mon cœur eſt tout à vous, & n'a point eu d'amis,
Qu'autant qu'on les a veus à vos ordres ſoûmis.

GALBA.

Suivez, mais gardez-vous de trop de complaiſance.

CAMILLE.

L'entretien des amants hait tout autre préſence,
Madame, & je retourne en mon apartement
Rendre graces aux Dieux d'un tel événement.

SCENE V.

MARTIAN, PLAVTINE, ATTICVS, SOLDATS.

PLAVTINE.

ALez-y renfermer des pleurs qui vous échapent.
Les deſaſtres d'Othon ainſi que moy vous frapét,
Et ſi l'on avoit creu vos ſouhaits les plus doux,
Ce grand jour le verroit couronner avec vous.
Voilà, voilà le fruit de m'avoir trop aimée,
Voilà quel eſt l'effet....

MARTIAN.

Si voſtre ame enflamée....

PLAVTINE.

Vil eſclave, eſt-ce à toy de troubler ma douleur?
Eſt-ce à toy de vouloir adoucir mon malheur?
A toy de qui l'amour m'oſe en offrir un pire?

MARTIAN.

Il eſt juſte d'abord qu'un ſi grand cœur ſoupire,
Mais il eſt juſte auſſi de ne pas trop pleurer
Vne perte facile & preſte à réparer.
Il eſt temps qu'un Sujet à ſon Prince fidelle
Rempliſſe heureuſement la place d'un rebelle;
Vn Monarque le veut, un pére en eſt d'accord,
Vous devez pour tous deux vous faire un peu d'effort,
Et bannir de ce cœur la honteuſe mémoire
D'un amour criminel qui ſouille voſtre gloire.

PLAVTINE.

Laſche, tu ne vaux pas que pour te démentir
Ie daigne m'abaiſſer juſqu'à te repartir.
Tay-toy, laiſſe en repos une ame poſſedée
D'une plus agréable encor que triſte idée,
N'interromps plus mes pleurs.

MARTIAN.

Tournez vers moy les yeux.
Aprés la mort d'Othon que pouvez-vous de mieux?

PLAVTINE. *Cependant que deux Soldats entrent & parlent à Atticus à l'oreille.*

Quelque inſolent eſpoir qu'ait ta folle arrogance,
Appren que j'en ſçauray punir l'extravagance,
Et percer de ma main ou ton cœur ou le mien,
Pluſtoſt que de ſouffrir cét infame lien.
Connoy-toy ſi tu peux, ou connoy-moy.

ATTICVS. De grace,
Souffrez....

PLAVTINE.

De me parler tu prens auſſi l'audace,
Aſſaſſin d'un Héros, que je verrois ſans toy
Donner des loix au Monde & les prendre de moy?
Toy, dont la main ſanglante au deſeſpoir me livre?

ATTICVS.

Si vous aimez Othon, Madame, il va revivre,
Et vous verrez long-temps ſa vie en ſeureté,
S'il ne meurt que des coups dont je me ſuis vanté.

PLAVTINE.

Othon vivroit encor!

ATTICVS.

Il triomphe, Madame,
Et maiſtre de l'Etat comme vous de ſon ame,
Vous l'alliez bien-toſt voir luy-meſme à vos genoux
Vous faire offre d'un ſort qu'il n'aime que pour vous,
Et dont ſa paſſion dédaigneroit la gloire,
Si vous ne vous faiſiez le prix de ſa victoire.
L'Armée à ſon mérite enfin a fait raiſon,
On porte devant luy la teſte de Piſon,
Et Camille tient mal ce qu'elle vient de dire,
On rend graces pour vous aux Dieux d'un autre Empire,
Et fatigue le Ciel par des vœux ſuperflus
En faveur d'un party qu'il ne regarde plus.

MARTIAN.

Exécrable, ainſi donc ta promeſſe frivole....

ATTICVS.

Qui promet de trahir peut manquer de parole.
Si je n'euſſe promis ce laſche aſſaſſinat,
Vn autre par ton ordre euſt commis l'attentat,
Et tout ce que j'ay dit n'étoit qu'un ſtratagème
Pour livrer en ſes mains Lacus, & Galba meſme.
Galba n'a rien à craindre, on reſpecte ſon nom,
Et ce n'eſt que ſous luy que veut régner Othon.
Quant à Lacus & toy, je voy peu d'apparence
Que vos jours à tous deux ſoient en meſme aſſeurance,
Si ce n'eſt que Madame ait aſſez de bonté
Pour fléchir un vainqueur juſtement irrité.
Autour de ce Palais nous avions deux Cohortes
Qui déja pour Othon en ont ſaiſi les portes,
I'y commande, Madame, & mon ordre aujourd'huy
Eſt de vous obéïr & m'aſſeurer de luy.
Qu'on l'emméne, Soldats, il bleſſe icy la veuë.

MARTIAN.

Fut-il jamais disgrace, ô Dieux, plus impréveuë!

PLAVTINE *seule.*

Ie me trouble, & ne sçay par quel pressentiment
Mon cœur n'ose gouster ce bonheur pleinement,
Il semble avec chagrin se livrer à la joye,
Et bien qu'en ses douceurs mon déplaisir se noye,
Ie ne passe de l'une à l'autre extrémité
Qu'avec un reste obscur d'esprit inquiété.
Ie sens... Mais que me veut Flavie épouvantée !

SCENE VI.

PLAVTINE, FLAVIE.

FLAVIE.

VOus dire que du Ciel la colére irritée,
Ou plûtost du Destin la jalouse fureur....

PLAVTINE.

Auroient-ils mis Othon aux fers de l'Empereur,
Et dans ce grand succès la fortune inconstante
Auroit-elle trompé nostre plus douce attente ?

FLAVIE.

Othon est libre, il régne, & toutefois, hélas...

PLAVTINE.

Seroit-il si blessé qu'on craignist son trépas ?

FLAVIE.

Non, par tout à sa veuë on a mis bas les armes,
Mais enfin son bonheur vous va coûter des larmes.

PLAVTINE.

Explique, explique donc ce que je doy pleurer.

FLAVIE.

Vous voyez que je tremble à vous le déclarer.

PLAVTINE.

Le mal est-il si grand ?

FLAVIE.

D'un balcon chez mon frére
I'ay veu... Que ne peut-on, Madame, vous le taire,

Ou qu'à voir ma douleur n'avez vous deviné
Que Vinius....

PLAVTINE.

Et bien?

FLAVIE.

Vient d'estre assassiné.

PLAVTINE.

Iuste Ciel!

FLAVIE.

De Lacus l'inimitié crüelle....

PLAVTINE.

O d'un trouble inconnu préſage trop fidelle!
Lacus....

FLAVIE.

C'eſt de ſa main que part ce coup fatal.
Tous deux près de Galba marchoient d'un pas égal,
Lors que tournant enſemble à la prémiére ruë
Ils découvrent Othon maiſtre de l'avenuë:
Cét effroy ne les fait reculer quelques pas
Que pour voir ce Palais ſaiſi par vos Soldats,
Et Lacus auſſi-toſt étincelant de rage
De voir qu'Othon par tout luy ferme le paſſage,
Lance ſur Vinius un furieux regard,
L'approche ſans parler, & tirant un poignard...

PLAVTINE.

Le traiſtre, hélas, Flavie, où me voy-je réduite?

FLAVIE.

Vous m'entendez, Madame, & je paſſe à la ſuite.
Ce laſche ſur Galba portant meſme fureur,
Mourez, Seigneur, dit-il, *mais mourez Empereur*,
Et recevez ce coup comme un dernier hommage,
Que doit à voſtre gloire un généreux courage.
Galba tombe, & ce monſtre enfin s'ouvrant le flanc
Meſle un ſang détestable à leur illustre ſang.
En vain le triste Othon à cet affreux ſpectacle
Précipite ſes pas pour y mettre un obstacle,
Tout ce que peut l'effort de ce cher conquérant
C'eſt de verſer des pleurs ſur Vinius mourant.

De l'embraſſer tout mort. Mais le voilà, Madame,
Qui vous fera mieux voir les troubles de ſon ame.

SCENE VII.

OTHON, PLAVTINE, FLAVIE.

OTHON.

MAdame, ſçavez-vous les crimes de Lacus?

PLAVTINE.

I'apprens en ce moment que mon pére n'eſt plus.
Fuyez, Seigneur, fuyez un objet de triſteſſe,
D'un jour ſi beau pour vous gouſtez mieux l'allegreſſe,
Vous êtes Empereur, épargnez vous l'ennuy
De voir qu'un pére....

OTHON.

Hélas, je ſuis plus mort que luy,
Et ſi voſtre bonté ne me rend une vie
Qu'en luy perçant le cœur un traiſtre m'a ravie,
Ie ne reviens icy qu'en malheureux Amant
Faire hommage à vos yeux de mon dernier moment.
Mon amour pour vous ſeule a cherché la victoire,
Ce meſme amour ſans vous n'en peut ſouffrir la gloire,
Et n'accepte le nom de maiſtre des Romains
Que pour mettre avec moy l'Vnivers en vos mains.
C'eſt à vous d'ordonner ce qui luy reſte à faire.

PLAVTINE.

C'eſt à moy de gémir & de pleurer mon pére.
Non que je vous impute en ma vive douleur
Les crimes de Lacus & de noſtre malheur,
Mais enfin....

OTHON.

Achevez, s'il ſe peut, en Amante,
Nos feux....

PLAVTINE.

Ne preſſez point un trouble qui s'augmente,
Vous voyez mon devoir & connoiſſez ma foy,
En ce funeſte état répondez-vous pour moy?
Adieu, Seigneur.

OTHON.

De grace, encor une parole,
Madame.

SCENE DERNIERE.

OTHON, ALBIN.

ALBIN.

ON vous attend, Seigneur, au Capitole,
Et le Sénat en corps vient exprès d'y monter,
Pour jurer ſur vos loix aux vœux de Iuppiter.

OTHON.

I'y cours, mais quelque honneur, Albin, qu'on m'y destine,
Comme il n'auroit pour moy rien de doux ſans Plautine,
Souffre du moins que j'aille en faveur de mon feu
Prendre pour y courir ſon ordre ou ſon aveu,
Afin qu'à mon retour l'ame un peu plus tranquille
Ie puiſſe faire effort à conſoler Camille,
Et luy jurer moy-meſme en ce malheureux jour
Vne amitié fidelle au defaut de l'amour.

Fin du cinquième & dernier Acte.

AGESILAS,
TRAGEDIE.

ACTEVRS.

AGESILAS, Roy de Sparte.

LYSANDER, Fameux Capitaine de Sparte.

COTYS, Roy de Paphlagonie.

SPITRIDATE, Grand Seigneur Perſan.

MANDANE, Sœur de Spitridate.

ELPINICE, } Filles de Lyſander.
AGLATIDE, }

XENOCLES, Lieutenant d'Agéſilas.

CLEON, Orateur Grec, natif d'Halicarnaſſe.

La Scéne eſt à Ephéſe.

AGESI-

AGESILAS, TRAGEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

ELPINICE, AGLATIDE.

AGLATIDE.

MA sœur, depuis un mois nous voilà dans Ephese,
Prestes à recevoir ces illustres époux
Que Lysander mon pére a sçeu choisir pour nous,
Et ce choix bienheureux n'a rien qui ne vous plaise.
Dites-moy toutefois & parlons librement.
Vous semble-t'il que vostre amant
Cherche avec grande ardeur vostre chére présence,
Et trouvez-vous qu'il montre attendant ce grand jour
Cette obligeante impatience
Que donne, à ce qu'on dit, le véritable amour?

ELPINICE.

Cotys est Roy, ma sœur, & comme sa couronne
Parle suffisamment pour luy,
Asseuré de mon cœur que son trosne luy donne,
De le trop demander il s'épargne l'ennuy.
Ce me doit estre assez qu'en secret il soûpire,
Que je puis deviner ce qu'il craint de trop dire,
Et que moins son amour a d'importunité,
Plus il a de sincérité.
Mais vous ne dites rien de vostre Spitridate !
Prend-il autant de peine à mériter vos feux,
Que l'autre à retenir mes vœux ?

AGLATIDE.

C'est environ ainsi que son amour éclate,
Il m'obséde à peu près comme l'autre vous sert.
On diroit que tous deux agissent de concert,
Qu'ils ont juré de n'estre importuns l'un ny l'autre:
Ils en font grand scrupule, & la sincérité
Dont mon amant se pique à l'éxemple du vostre
Ne met pas son bonheur en l'assiduité.
Ce n'est pas qu'à vray dire il ne soit excusable,
Ie préparay pour luy dès Sparte une froideur,
Qui dès l'abord étoit capable
D'éteindre la plus vive ardeur ;
Et j'avouë entre nous qu'alors qu'il me néglige,
Qu'il se montre à son tour si froid, si retenu,
Loin de m'offenser il m'oblige,
Et me remet un cœur qu'il n'eust pas obtenu.

ELPINICE.

I'admire cette Antipathie
Qui vous l'a fait haïr avant que de le voir,
Et croirois que sa veuë auroit eu le pouvoir
D'en dissiper une partie.
Car enfin Spitridate a l'entretien charmant,
L'œil vif, l'esprit aisé, le cœur bon, l'ame belle :
A tant de qualitez s'il joignoit un vray zéle....

AGLATIDE.

Ma sœur, il n'est pas Roy comme l'est vostre aman

ELPINICE.

Mais au party des Grecs il unit deux Provinces,
Et ce Perſe vaut bien la pluſpart de nos Princes.

AGLATIDE.

Il n'eſt pas Roy, vous dy-je, & c'eſt un grand defaut.
Ce n'eſt point avec vous que je le diſſimule,
I'ay peut-eſtre le cœur trop haut,
Mais auſſi bien que vous je ſors du ſang d'Hercule,
Et lors qu'on vous deſtine un Roy pour vôtre époux,
I'en veux un auſſi bien que vous.
I'aurois quelque chagrin à vous traiter de Reine,
A vous voir dans un troſne aſſiſe en Souveraine,
S'il me falloit ramper dans un degré plus bas,
Et je porte une ame aſſez vaine
Pour vouloir jusque-là vous ſuivre pas à pas.
Vous étes mon aiſnée, & c'eſt un avantage
Qui me fait vous devoir grande civilité;
Auſſi veux-je céder le pas-devant à l'âge,
Mais je ne puis ſouffrir autre inégalité.

ELPINICE.

Vous eſtes donc jalouſe, & ce troſne vous geſne
Où la main de Cotys a droit de me placer!
Mais ſi je renonçois au rang de Souveraine,
Voudriez-vous y renoncer?

AGLATIDE.

Non-pas ſi-toſt, j'ay quelque veuë
Qui me peut encor amuſer:
Mariez-vous, ma ſœur, quand vous ſerez pourveuë,
On trouvera peut-eſtre un Roy pour m'épouſer.
I'en aurois un déja, n'étoit ce rang d'aiſnée
Qui demandoit pour vous ce qu'il vouloit m'offrir,
Ou s'il euſt reconnu qu'un pére euſt pû ſouffrir
Qu'à l'Hymen avant vous on me viſt deſtinée.
Si ce Roy jusqu'icy ne s'eſt point déclaré,
Peut-eſtre qu'après tout il n'a que différé,
Qu'il attend voſtre Hymen pour rompre ſon ſilence:
Ie penſe avoir encor ce qui le ſçeut charmer,

Et s'il faut vous en faire entiére confidence,
Agéſilas m'aimoit, & peut encor m'aimer.

ELPINICE.

Que dites-vous, ma ſœur? Agéſilas vous aime!

AGLATIDE.

Ie vous dis qu'il m'aimoit, & que ſa paſſion
Pourroit bien eſtre encor la meſme,
Mais cet amuſement de mon ambition
Peut n'eſtre qu'une illuſion.
Ce Prince tient ſon troſne & ſa haute puiſſance
De ce meſme Héros dont nous tenons le jour:
Et ſi ce n'étoit lors que par reconnoiſſance
Qu'il me témoignoit de l'amour,
Puis-je eſtre ſans inquiétude,
Quand il n'a plus pour luy que de l'ingratitude,
Qu'il n'écoute plus rien qui vienne de ſa part?
Ie ne ſçay ſi ſa flame eſt pour moy foible ou forte,
Mais la reconnoiſſance morte,
L'amour doit courir grand hazard.

ELPINICE.

Ah, s'il n'avoit voulu que par reconnoiſſance
Eſtre gendre de Lyſander,
Son choix auroit ſuivy l'ordre de la naiſſance,
Et Sparte au lieu de vous l'euſt veu me demander.
Mais pour mettre chez nous l'éclat de ſa couronne
Attendre que l'Hymen m'ait engagée ailleurs,
C'eſt montrer que le cœur s'attache à la perſonne:
Ayez, ayez pour luy des ſentimens meilleurs.
Ce cœur qu'il vous donna, ce choix qui conſidére
Autant & plus encor la fille que le pére,
Feront que le devoir aura bien-toſt ſon tour,
Et pour vous faire ſeoir où vos deſirs aſpirent,
Vous verrez, & dans peu, comme pour vous conſpirét
La reconnoiſſance & l'amour.

AGLATIDE.

Vous voyez cependant qu'à peine il me regarde,
Depuis noſtre arrivée il ne m'a point parlé,
Et quand ſes yeux vers moy ſe tournét par mégarde...

ELPINICE.

Comme avec luy mon pére a quelque démeſlé,
Cette petite négligence
Qui vous fait douter de ſa foy
Vient de leur méſintelligence,
Et dans le fond de l'ame il vit ſous voſtre loy.

AGLATIDE.

A tous hazards, ma ſœur, comme j'en ſuis mal ſeure,
Si vous me pouviez faire un don de voſtre amant,
Ie croy que je pourrois l'accepter ſans murmure.
Vous venez de parler du mien ſi dignement...

ELPINICE.

Aimeriez-vous Cotys, ma ſœur?

AGLATIDE.

Moy? nullement.

ELPINICE.

Pourquoy donc vouloir qu'il vous aime?

AGLATIDE.

Les hommages qu'Agéſilas
Daigna rendre en ſecret au peu que j'ay d'appas
M'ont ſi bien imprimé l'amour du Diadéme,
Que pourveu qu'un amant ſoit Roy,
Il eſt trop aimable pour moy.
Mais ſans troſne on perd temps, c'eſt la prémiére idée
Qu'à l'Amour en mon cœur il ait plû de tracer;
Il l'a fidellement gardée,
Et rien ne peut plus l'effacer.

ELPINICE.

Chacune a ſon humeur, la grandeur ſouveraine,
Quelque main qui vous l'offre, eſt digne de vos feux,
Et vous ne ferez point d'heureux
Qui de vous ne faſſe une Reine;
Moy, je m'ébloüis moins de la ſplendeur du rang,
Son éclat au reſpect plus qu'à l'amour m'invite:
Cet heureux avantage ou du Sort, ou du ſang,
Ne tombe pas toûjours ſur le plus de mérite.

Si mon cœur, si mes yeux en étoient consultez,
Leur choix iroit à la personne,
Et les hautes vertus, les rares qualitez,
L'emporteroient sur la Couronne.

AGLATIDE.

Avoüez tout, ma sœur, Spitridate vous plaist.

ELPINICE.

Vn peu plus que Cotys, & si vostre interest
Vous pouvoit résoudre à l'échange....

AGLATIDE.

Qu'en pouvons-nous icy résoudre vous & moy ?
En l'état où le Ciel nous range
Il faut l'ordre d'un pére, il faut l'aveu d'un Roy,
Que je plaise à Cotys, & vous à Spitridate.

ELPINICE.

Pour l'un, je ne sçay quoy m'en flate,
Pour l'autre, je n'en répons pas,
Et je craindrois fort que Mandane,
Cette incomparable Persane,
N'eust pour luy des attraits plus forts que vos appas.

AGLATIDE.

Ma sœur, Spitridate est son frére,
Et si jamais sur luy vous aviez du pouvoir....

ELPINICE.

Le voilà qui nous considére.

AGLATIDE.

Est-ce vous ou moy qu'il vient voir ?
Voulez-vous que je vous le laisse ?

ELPINICE.

Ma sœur, auparavant engagez l'entretien,
Et s'il s'en offre lieu, joüez d'un peu d'adresse,
Pour vostre interest & le mien.

AGLATIDE.

Il est juste en effet, puisqu'il n'a sçeu me plaire,
Que je vous aide à m'en défaire.

SCENE II.

SPITRIDATE, ELPINICE, AGLATIDE.

ELPINICE.

SEigneur, je me retire, entre les vrais amans
Leur amour seul a droit d'estre de confidence,
Et l'on ne peut mesler d'agréable présence
A de si précieux momens.

SPITRIDATE.

Vn vertüeux amour n'a rien d'incompatible
Avec les regards d'une sœur :
Ne m'enviez point la douceur
De pouvoir à vos yeux convaincre une insensible.
Soyez juge & témoin de l'indigne succès
Qui se prépare pour ma flame.
Voyez jusqu'au fond de mon ame
D'une si pure ardeur où va le digne excès ;
Voyez tout mon espoir aux bords du précipice,
Voyez des maux sans nombre & hors de guérison ;
Et quand vous aurez veu toute cette injustice,
Faites-m'en un peu de raison.

AGLATIDE.

Si vous me permettez, Seigneur, de vous entendre,
De l'air dont vostre amour commence à m'accuser,
Ie crains que pour en bien user
Ie ne me doive mal défendre.
Ie sçay bien que j'ay tort, j'avouë, & hautement,
Que ma froideur doit vous déplaire,
Mais en cette froideur un heureux changement
Pourroit-il fort vous satisfaire ?

SPITRIDATE.

En doutez-vous, Madame, & peut-on concevoir....

AGLATIDE.

Ie vous entens, Seigneur, & voy ce qu'il faut voir.
Vn aveu plus précis eſt d'une conſéquence
Qui pourroit vous embaraſſer,
Et meſme à noſtre ſéxe il eſt de bien-ſéance
De ne pas trop vous en preſſer.
A Lyſander mon pére il vous plût de promettre
D'unir par noſtre Hymen voſtre ſang & le ſien:
La raiſon, à peu près, Seigneur, je la pénétre,
Bien qu'aux raiſons d'Etat je ne connoiſſe rien.
Vous ne m'aviez point veuë, & facile ou crüelle,
Petite ou grande, laide ou belle,
Qu'à voſtre humeur ou non je pûſſe m'accorder,
La choſe étoit égale à voſtre ardeur nouvelle,
Pourveu que vous fuſſiez gendre de Lyſander.
Ma ſœur vous auroit plûs'il vous l'euſt propoſée,
I'euſſe agréé Cotys s'il me l'euſt propoſé,
Vous trouvaſtes tous deux la Politique aiſée,
Nous creuſmes toutes deux noſtre devoir aiſé.
Comme à traiter cette alliance
Les tendreſſes des cœurs n'eurent aucune part,
Le voſtre avec le mien a peu d'intelligence,
Et l'amour en tous deux pourra naiſtre un peu tard.
Quand il faudra que je vous aime,
Que je l'auray promis à la face des Dieux,
Vous deviendrez cher à mes yeux,
Et j'eſpére de vous le meſme.
Iusque-là voſtre amour aſſez mal ſe fait voir,
Celuy que je vous garde encor plus mal s'explique:
Vous attendez le temps de voſtre Politique,
Et moy celuy de mon devoir.
Voilà, Seigneur, quel eſt mon crime,
Vous m'en vouliez convaincre, il n'en eſt plus beſoin,
I'en ay fait comme vous ma ſœur juge & témoin;
Que ma froideur luy ſemble injuſte, ou légitime,

La raiſon que vous peut en faire ſa bonté,
Ie conſens qu'elle vous la faſſe,
Et pour vous en laiſſer tous deux en liberté,
Ie veux bien luy quitter la place.

SCENE III.

SPITRIDATE, ELPINICE.

SPITRIDATE.

Elle ne s'y fait pas, Madame, un grand effort,
Et feroit grace entiére à mon peu de mérite,
Si voſtre ame avec elle étoit aſſez d'accord
Pour ſe vouloir ſaiſir de ce qu'elle vous quitte.
Pour peu que vous daigniez écouter la raiſon,
Vous me devez cette juſtice,
Et prendre autant de part à voir ma guériſon,
Qu'en ont eu vos attraits à faire mon ſupplice.

ELPINICE.

Quoy, Seigneur? j'aurois part...

SPITRIDATE.

C'eſt trop diſſimuler
La cauſe & la grandeur du mal qui me poſſéde,
Et je me dois, Madame, au défaut du reméde
La vaine douceur d'en parler.
Ouy, vos yeux ont part à ma peine,
Ils en font plus de la moitié,
Et s'il n'eſt point d'amour pour en finir la geſne,
Il eſt pour l'adoucir des regards de pitié.
Quand je quittay la Perſe & briſay l'eſclavage
Où m'enuoyant au jour le Ciel m'avoit ſoûmis,
Ie creus qu'il me falloit parmy ſes ennemis
D'un protecteur puiſſant aſſeurer l'avantage;
Cotys eut comme moy beſoin de Lyſander,
Et quand pour l'attacher luy-meſme à nos familles
Nous demandaſmes ſes deux filles,
Ce fut les obtenir que de les demander.

Par déférence au troſne il luy promit l'aiſnée,
La jeune me fut destinée;
Comme nous ne cherchions tous deux que ſon appuy,
Nous acceptaſmes tout ſans regarder que luy.
I'avois ſçeu qu'Aglatide étoit des plus aimables,
On m'avoit dit qu'à Sparte elle ſçavoit charmer,
Et ſur des bruits ſi favorables
Ie me répondois de l'aimer.
Que l'Amour aime peu ces folles confiances,
Et que pour affermir ſon empire en tous lieux
Il laiſſe choir ſouvent de crüelles vangeances
Sur qui promet ſon cœur ſans l'aveu de ſes yeux!
Ce ſont les conſeillers fidelles
Dont il prend les avis pour ajuster ſes coups,
Leur rapport inégal vous fait plus ou moins belles,
Et les plus beaux objets ne le ſont pas pour tous.
A ce moment fatal qui nous permit la veuë,
Et de vous, & de cette ſœur,
Mon ame devint toute émeuë
Et le trouble auſſi-toſt s'empara de mon cœur.
Ie le ſentis pour elle tout de glace,
Ie le ſentis tout de flame pour vous,
Vous y régnaſtes en ſa place,
Et ſes regards aux miens n'offrirent rien de doux,
Il faut pourtant l'aimer, du moins il faut le feindre,
Il faut vous voir aimer ailleurs:
Voyez s'il fut jamais un amant plus à plaindre,
Vn cœur plus accablé de mortelles douleurs.
C'eſt un malheur ſans doute égal au trépas meſme,
Que d'attacher ſa vie à ce qu'on n'aime pas;
Et voir en d'autres mains paſſer tout ce qu'on aime,
C'eſt un malheur encor plus grand que le trépas.

ELPINICE.

Ie vous en plains, Seigneur, & ne puis davantage.
Ie ne ſçais aimer ny haïr,
Mais dès qu'un pére parle, il porte en mon courage
Toute l'impreſſion qu'il faut pour obéïr.

Voyez avec Cotys si ses vœux les plus tendres
Voudroient rendre à ma sœur l'hommage qu'il me
rend ;
Tout doit estre à mon pére assez indifférent,
Pourveu que vous & luy vous demeuriez ses gendres.
Mais à vous dire tout, je crains qu'Agésilas
N'y refuse l'aveu qui vous est nécessaire,
C'est nostre Souverain.

SPITRIDATE.

S'il en dédit un pére,
Peut-estre ay-je une sœur qu'il n'en dédira pas.
Ce grand Prince pour elle a tant de complaisance,
Qu'à sa moindre priére il ne refuse rien,
Et si ce cœur vouloit s'entendre avec le mien...

ELPINICE.

Reposez-vous, Seigneur, sur mon obéïssance,
Et contentez-vous de sçavoir
Qu'aussi-bien que ma sœur j'écoute mon devoir.
Allez trouver Cotys, & sans aucun scrupule....

SPITRIDATE.

Perdriez-vous pour moy son trosne sans ennuy ?

ELPINICE.

Le voila qui paroit. Quelque ardeur qui vous brûle,
Mettez d'accord mon pére, Agésilas, & luy.

SCENE IV.

COTYS, SPITRIDATE.

COTYS.

VOus voyez de quel air Elpinice me traite,
Comme elle disparoit, Seigneur, à mon abord.

SPITRIDATE.

Si vostre ame, Seigneur, en est mal satisfaite,
Mon sort est bien à plaindre autant que vostre sort.

COTYS.

Ah, s'il n'étoit honteux de manquer de promesse !

SPITRIDATE.

Si la foy sans rougir pouvoit se dégager !

COTYS.

Qu'une autre de mon cœur seroit bien-tost maîtresse !

SPITRIDATE.

Que je serois ravy comme vous de changer !

COTYS.

Elpinice pour moy montre une telle glace,
Que je me tiendrois seur de son consentement.

SPITRIDATE.

Aglatide verroit qu'une autre prist sa place
Sans en murmurer un moment.

COTYS.

Que nous sert qu'en secret l'une & l'autre engagée
Peut-estre ainsi que nous porte son cœur ailleurs ?
Pour voir nostre infortune entre elles partagée
Nos destins n'en sont pas meilleurs.

SPITRIDATE.

Elles aiment ailleurs, ces belles dédaigneuses,
Et peut-estre en dépit du Sort
Il seroit un moyen, & de les rendre heureuses,
Et de nous rendre heureux par un commun accord.

COTYS.

Souffrez donc qu'avec vous tout mon cœur se déploye,
Ah, si vous le vouliez, que mon sort seroit doux!
Vous seul me pouvez mettre au comble de ma joye.

SPITRIDATE.

Et ma félicité dépend toute de vous.

COTYS.

Vous me pouvez donner l'objet qui me possède.

SPITRIDATE.

Vous me pouvez donner celuy de tous mes vœux,
Elpinice me charme.

COTYS.

Et si je vous la céde?

SPITRIDATE.

Ie céderay de mesme Aglatide à vos feux.

COTYS.

Aglatide, Seigneur? ce n'est pas là m'entendre,
Et vous ne feriez rien pour moy.

SPITRIDATE.

Ne vous devez-vous pas à Lysander pour gendre?

COTYS.

Ouy, mais l'amour icy me fait une autre loy.

SPITRIDATE.

L'amour! il n'en faut point écouter qui le blesse,
Et qui nous oste son appuy.
L'échange des deux sœurs n'a rien qui l'intéresse,
Nous n'en serons pas moins à luy:
Mais de porter ailleurs sa main qui leur est deuë,
Seigneur, au dernier point ce sera l'irriter;
Et sa protection perduë,
N'avons-nous rien à redouter?

COTYS.

Si je n'en juge mal, sa faveur n'est pas grande,
Seigneur, auprès d'Agésilas,
Il n'obtient presque rien de quoy qu'il luy demande.

SPITRIDATE.

Ie voy qu'assez souvent il ne l'écoute pas:
Mais pour un différent frivole
Dont nous ignorons le secret,
Ce Prince avoûroit-il un amour indiscret
D'un tel manquement de parole?
Luy qui luy doit son trosne, & cét illustre rang
D'unique Général des troupes de la Gréce,
Pourroit-il le haïr avec tant de bassesse
Qu'il pûst authoriser ce mépris de son sang?
Si nous manquons de foy, qu'aura-t'il lieu de croire?
En aurions-nous pour luy plus que pour Lysander?
Pensez-y bien, Seigneur, avant qu'y hazarder
Nos seuretez & vostre gloire.

COTYS.

Et si ce différent que vous craignez si peu
Luy fait pour nostre Hymen refuser son aveu ?

SPITRIDATE.

Ma sœur n'a qu'à parler, je m'en tiens seur par elle.

COTYS.

Seigneur, l'aimeroit-il ?

STRIDATE.

Il la trouve assez belle
Il en parle avec joye, & se plaist à la voir ;
Ie tasche d'affermir ces douces apparences,
Et si vous voulez tout sçavoir,
Ie pense avoir dequoy flater mes espérances.
Prenez-y part, Seigneur, pour l'intéreſt commun ?
Quand nous aurons tous deux Lysander pour beau-pére,
Ce Roy s'allie à vous s'il devient mon beau-frére,
Et nous aurons ainsi deux appuis au lieu d'un.

COTYS.

Et Mandane y consent ?

SPITRIDATE.

Mandane est trop bien née
Pour dédire un devoir qui la met sous ma loy.

COTYS.

Et vous avez donné pour elle vostre foy ?

SPITRIDATE.

Non, mais à dire vray, je la tiens pour donnée.

COTYS.

Ah, ne la donnez point, Seigneur, si vous m'aimez,
Ou si vous aimez Elpinice:
Mãdane a tout mon cœur, mes yeux en sont charmez,
Et ce n'eſt qu'à ce prix que je vous rens justice.

SPITRIDATE.

Elpinice ne rend vostre foy qu'à sa sœur,
Et ce n'eſt qu'à ce prix qu'elle meſme se donne.

COTYS.

Hélas, si l'amour autrement en ordonne,
Le moyen d'y forcer mon cœur ?

SPITRIDATE.

Rendez-vous-en le maiſtre.

COTYS.

Et l'étes-vous du voſtre?

SPITRIDATE.

I'y feray mon effort ſi je vous parle en vain,
Et du moins ſi ma ſœur vous dérobe à toute autre,
Ie ſeray maiſtre de ma main.

COTYS.

Ie ne le puis celer, qui que l'on me propoſe,
Toute autre que Mãdane eſt pour moy meſme choſe.

SPITRIDATE.

Il vous eſt donc facile, & doit meſme eſtre doux,
Puiſqu'enfin Elpinice aime un autre que vous,
De luy préférer qui vous aime;
Et du moins vous auriez l'honneur
Par un peu d'effort ſur vous meſme
De faire le commun bonheur.

COTYS.

Ie ferois trois heureux qui m'empeſchent de l'eſtre!
I'oſe, j'oſe vous faire une plus juſte loy:
Ou faites mon bonheur dont vous étes le maiſtre,
Ou demeurez tous trois malheureux comme moy.

SPITRIDATE.

Et bien, épouſez Elpinice,
Ie renonce à tout mon bonheur,
Plûtoſt que de me voir complice
D'un manquement de foy qui vous perdroit d'honneur.

COTYS.

Rendez-vous à voſtre Aglatide,
Puiſque voſtre cœur endurcy
Veut ſuivre obſtinément un faux devoir pour guide,
Ie ſeray malheureux, vous le ſerez auſſi.

Fin du prémier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

SPITRIDATE, MANDANE.

SPITRIDATE.

Ve nous avons, ma sœur, briſé de tudes chaiſnes !
En Perſe il n'eſt point de Sujets,
Ce ne ſont qu'esclaves abjets,
Qu'écraſent d'vn coup d'œil les teſtes ſouveraines.
Le Monarque, ou plûtoſt le tyran général
N'y ſuit pour loy que ſon caprice,
N'y veut point d'autre régle & point d'autre justice,
Et ſouvent meſme impute à crime capital
Le plus rare mérite & le plus grand ſervice.
Il abat à ſes pieds les plus hautes vertus,
S'immole inſolemment les plus illustres vies,
Et ne laiſſe aujourd'huy que les cœurs abatus
A couvert de ſes tyrannies.
Vous autres, s'il vous daigne honorer de ſon lit,
Ce ſont indignitez égales;
La gloire s'en partage entre tant de rivales,
Qu'elle eſt moins un honneur qu'un ſujet de dépit.
Toutes n'ont pas le nom de Reines,
Mais toutes portent meſmes chaiſnes,
Et toutes, à parler ſans fard,
Servent à ſes plaiſirs ſans part à ſon Empire,

Et meſme en ſes plaiſirs elles n'ont autre part,
Que celle qu'à ſon cœur brutalement inſpire
Ou ce caprice, ou le hazard.
Voila, ma ſœur, à quoy vous avoit deſtinée,
A quel infame honneur vous avoit condamnée
Pharnabaſe ſon Lieutenant;
Il auroit fait de vous un préſent à ſon Prince,
Si pour nous affranchir mon ſoin le prévenant
N'euſt à ſa tyrannie arraché ma Province.
La Gréce a de plus ſaintes loix,
Elle a des Peuples & des Rois
Qui gouvernent avec juſtice:
La raiſon y préſide & la ſage équité,
Le pouvoir ſouverain par elles limité
N'y laiſſe aucun droit de caprice.
L'Hymen de ſes Rois meſme y dõne cœur pour cœur;
Et ſi vous aviez le bonheur
Que l'un d'eux vous offriſt ſon troſne avec ſon ame,
Vous ſeriez par ce nœud charmant,
Et Reine veritablement,
Et veritablement ſa femme.

MANDANE.

Ie veux bien l'eſpérer, tout eſt facile aux Dieux,
Et peut-eſtre que de bons yeux
En auroient déja veu quelque flateuſe marque;
Mais il en faut de bons pour faire un ſi grand choix,
Si le Roy dans la Perſe eſt un peu trop Monarque,
En Gréce il eſt des Rois qui ne ſont pas trop Rois.
Il en eſt dont le Peuple eſt le ſuprême arbitre,
Il en eſt d'attachez aux ordres d'un Sénat,
Il en eſt qui ne ſont enfin ſous ce grand tître
Que prémiers Sujets de l'Etat.
Ie ne ſçay ſi le Ciel pour régner m'a fait naiſtre,
Et quoy qu'en ma faveur j'aye encor veu paroiſtre,
Ie doute ſi l'on m'aime ou non:
Mais je pourrois eſtre aſſez vaine,
Pour dédaigner le nom de Reine
Que m'offriroit un Roy qui n'en euſt que le nom.

SPITRIDATE.

Vous en sçavez beaucoup, ma sœur, & vos mérites
Vous ouvrent fort les yeux sur ce que vous valez.

MANDANE.

Ie répons simplement à ce que vous me dites,
Et parle en général comme vous me parlez.

SPITRIDATE.

Cependant & des Rois & de leur différence
Ie vous trouve en effet plus instruite que moy.

MANDANE.

Puisque vous m'ordonnez qu'icy j'espére un Roy,
Il est juste, Seigneur, que quelquefois j'y pense.

SPITRIDATE

N'y pensez-vous point trop?

MANDANE.

Ie sçay que c'est à vous
A régler mes desirs sur le choix d'un époux,
Mon devoir n'en fera point d'autre;
Mais quand vous daignerez choisir pour une sœur,
Daignez songer de grace à faire son bonheur
Mieux que vous n'avez fait le vostre.
D'un choix que vous m'aviez vous mesme tant loüé
Vostre cœur & vos yeux vous ont desavoüé,
Et si j'ay comme vous quelques pentes secrettes,
Seigneur, si c'est ainsi que vous les rencontrez,
Iugez par le trouble où vous étes
De l'état où vous me mettrez.

SPITRIDATE.

Ie le voy bien, ma sœur, il faut vous laisser faire.
Qui choisit mal pour soy choisit mal pour autruy,
Et vostre cœur instruit par le malheur d'un frére
A déja fait son choix sans luy.

MANDANE.

Peut-estre, mais enfin vous suis-je necessaire?
Parlez, il n'est desirs, ny tendres sentimens,
Que je ne sacrifie à vos contentemens.
Faut-il donner ma main pour celle d'Elpinice?

SPITRIDATE.

Que sert de m'en offrir un entier sacrifice,
Si je n'ose & ne puis mesme déterminer
A qui pour mon bonheur vous devez la donner?
Cotys me la demande, Agésilas l'espére.

MANDANE.

Agésilas, Seigneur! & le sçavez-vous bien?

SPITRIDATE.

Parler de vous sans cesse, aimer vostre entretien,
Vous dõner tout crédit, ne chercher qu'à vous plaire...

MANDANE.

Ce sont civilitez envers une étrangére,
Qui font beaucoup d'éclat & ne produisent rien.
Il jette par là des amorces
A ceux qui comme nous voudront grossir ses forces;
Mais quelque haut crédit qu'il me donne en sa Cour,
De toute sa conduite il est si bien le maistre,
Qu'au simple nom d'Hymen vous verriez disparoistre
Tout ce qu'en ses faveurs vous prenez pour amour.

SPITRIDATE.

Vous panchez vers Cotys, & sçavez qu'Elpinice
Ne veut point estre à moy qu'il ne soit à sa sœur!

MANDANE.

Ie vous répons de tout si vous avez son cœur.

SPITRIDATE.

Et Lysander pourra souffrir cette injustice?

MANDANE.

Lysander est si mal auprès d'Agésilas
Que ce sera beaucoup s'il en obtient un gendre,
Et peut-estre sans moy ne l'obtiendra-t'il pas;
Pour deux, il auroit tout s'il osoit y prétendre.
Mais, Seigneur, le voicy, taschez de pressentir
Ce qu'en vostre faveur il pourroit consentir.

SPITRIDATE.

Ma sœur, vous étes plus adroite,
Souffrez que je ménage un moment de retraite:
I'aurois trop à rougir pour peu que devant moy
Vous fissiez deviner de ce manque de foy.

SCENE II.

LYSANDER, SPITRIDATE, MANDANE, CLEON.

LYSANDER.

QVoy qu'en matiére d'Hyménées
L'importune langueur des affaires traiſnées
Attire aſſez ſouvent de faſcheux embarras,
I'ay voulu qu'à loiſir vous peuſſiez voir mes filles,
Avant que demander l'aveu d'Agéſilas
Sur l'union de nos familles.
Dites-moy donc, Seigneur, ce qu'en jugent vos yeux,
S'ils laiſſent voſtre cœur d'accord de vos promeſſes,
Et ſi vous y ſentez plus d'aimables tendreſſes
Que de juſtes deſirs de pouvoir choiſir mieux.
Parlez avec franchiſe, avant que je m'expoſe
A des refus presque aſſeurez
Que j'estimeray peu de choſe,
Quand vous ſerez plus declarez.
Et n'appréhendez point l'emportement d'un pére;
Ie ſçay trop que l'Amour de ſes droits eſt jaloux,
Qu'il diſpoſe de nous ſans nous,
Que les plus beaux objets ne ſont pas ſeurs de plaire.
L'aveugle ſympathie eſt ce qui fait agir
La pluſpart des feux qu'il excite;
Il ne l'attache pas toûjours au vray mérite,
Et quand il la dénie on n'a point à rougir.

SPITRIDATE.

Puiſque vous le voulez, je ne puis me défendre,
Seigneur, de vous parler avec ſincérité.
Ma ſeule ambition eſt d'eſtre voſtre gendre;
Mais apprenez de grace une autre verité.

Ce bonheur que j'attens, cette gloire où j'aspire,
Et qui rendroit mon sort égal au sort des Dieux,
N'a pour objet... Seigneur, je tremble à vous le dire,
Ma sœur vous l'expliquera mieux.

SCENE III.

LYSANDER, MANDANE, CLEON.

LYSANDER.

QVe veut dire, Madame, une telle retraite?
Se plaint-il d'Aglatide, & la jeune indiscréte
Répondroit-elle mal aux honneurs qu'il luy fait?

MANDANE.

Elle y répond, Seigneur, ainsi qu'il le souhaite,
Et je l'en voy fort satisfait:
Mais je ne voy pas bien que par les sympathies
Dont vous venez de nous parler,
Leurs ames soient fort assorties,
Ny que l'Amour encor ait daigné s'en mesler.
Ce n'est pas qu'il n'aspire à se voir vostre gendre,
Qu'il n'y mette sa gloire & borne ses plaisirs;
Mais puisque par son ordre il me faut vous l'apprendre,
Elpinice est l'objet de ses plus chers desirs.

LYSANDER.

Elpinice! & sa main n'est plus en ma puissance!

MANDANE.

Ie sçay qu'il n'est plus temps de vous la demander,
Mais je vous répondrois de son obéissance,
Si Cotys la vouloit céder.
Que sçait-on si l'Amour dont la bizarrerie
Se jouë assez souvent du fond de nostre cœur,
N'aura point fait au sien mesme supercherie?
S'il n'y préfere point Aglatide à sa sœur?

Cet échange, Seigneur, pourroit-il vous déplaire,
S'il les rendoit tous quatre heureux?

LYSANDER.

Madame, doutez-vous de la bonté d'un pére?

MANDANE.

Voyez donc si Cotys sera plus rigoureux.
Ie vous laisse avec luy, de peur que ma présence
N'empesche une sincére & pleine confiance.

à Cotys.

Seigneur, ne cachez plus le véritable amour
Dont l'idée en secret vous flate;
I'ay dit à Lysander celuy de Spitridate,
Dites le vostre à vostre tour.

SCENE IV.

LYSANDER, COTYS, CLEON.

COTYS.

PVisqu'elle vous l'a dit, pourrois-je vous le taire?
Iugez, Seigneur, de mes ennuis;
Vne autre qu'Elpinice à mes yeux a sçeu plaire,
Et l'aimer est un crime en l'état où je suis.

LYSANDER.

Ne traitez point, Seigneur, ce nouveau feu de crime,
Le choix que font les yeux est le plus légitime.
Et comme un beau desir ne peut bien s'allumer,
S'ils n'instruisent le cœur de ce qu'il doit aimer;
C'est oster à l'amour tout ce qu'il a d'aimable
Que les tenir captifs sous une aveugle foy,
Et le don le plus favorable
Que ce cœur sans leur ordre ose faire de soy,
Ne fut jamais irrévocable.

COTYS.

Seigneur, ce n'est point par mépris,

Ce n'eſt point qu'Elpinice aux miens n'ait paru belle;
Mais enfin (le diray-je?) ouy, Seigneur, on m'a pris,
On m'a volé ce cœur que j'apportois pour elle.
D'autres yeux malgré moy s'en ſont faits les tyrans,
Et ma foy s'eſt armée en vain pour ma défenſe,
Ce laſche qui s'eſt mis de leur intelligence
Les a ſoudain receus en juſtes conquérans.

LYSANDER.

Laiſſez-leur garder leur conqueſte.
Peut-eſtre qu'Elpinice avec plaiſir s'apreſte
A vous laiſſer ailleurs trouver un ſort plus doux,
Quand un autre pour elle a d'autres yeux que vous;
Qu'elle céde ce cœur à celle qui le vole,
Et qu'en ce meſme instant qu'on vous le ſurprenoit,
Vn pareil attentat ſur ſa propre parole
Luy déroboit celuy qu'elle vous destinoit.
Sur tout, ne craignez rien du coſté d'Aglatide,
Ie puis répondre d'elle, & quand j'auray parlé,
Vous verrez tout ſon cœur où mon vouloir préſide
Vous payer de celuy qu'elle vous a volé.

COTYS.

Ah, Seigneur, pour ce vol je ne me plains pas d'elle.

LYSANDER.

Et de qui donc?

COTYS.

L'Amour s'y ſert d'une autre main.

LYSANDER.

L'Amour!

COTYS.

Ouy, cet amour qui me rend infidelle...

LYSANDER.

Seigneur, du nom d'amour n'abuſez point en vain;
Dites, d'Agéſilas la haine inſatiable.
C'eſt elle dont l'aigreur auprès de vous m'accable,
Et qui de jour en jour s'animant contre moy
Pour me perdre d'honneur m'enléve voſtre foy.

COTYS.

Ah, s'il y va de voſtre gloire,

Ma parole eſt donnée, & deuſſay-je en mourir,
Ie la tiendray, Seigneur, jusqu'au dernier ſoûpir;
Mais quoy que la ſurpriſe ait pû vous faire croire,
N'accuſez point Agéſilas
D'un crime de mon cœur que meſme il ne ſçait pas.
Mandane qui m'ordonne à vos yeux de le dire
Vous montre aſſez par là quel ſouverain empire
L'amour luy donne ſur ce cœur;
Ne conſidérez point ſi j'aime ou ſi l'on m'aime,
En matiére d'honneur ne voyez que vous-meſme,
Et diſpoſez de moy comme veut cet honneur.

LYSANDER.

L'Amour le fera mieux, ce que j'en viens d'apprendre
M'offre un ſujet de joye où j'en voyois d'ennuy:
Epouſer la ſœur de mon gendre
C'eſt le devenir comme luy.
Aglatide d'ailleurs n'eſt pas ſi delaiſſée
Que voſtre éxemple n'aide à luy trouver un Roy,
Et pour peu que le Ciel réponde à ma penſée,
Ce ſera plus de gloire & plus d'appuy pour moy.
Auſſi feray-je plus, je veux que de moy-meſme
Vous teniez cet objet qui vous fait ſoûpirer,
Et Spitridate à moins que de m'en aſſeurer
N'obtiendra jamais ce qu'il aime.
Ie veux dès aujourd'huy ſçavoir d'Agéſilas
S'il pourra conſentir à ce double Hyménée
Dont ma parole étoit donnée;
Sa haine apparemment ne m'en avoûra pas:
Si pourtant par bonheur il m'en laiſſe le maiſtre,
I'en uſeray, Seigneur, comme je le promets;
Sinon, vous luy ferez connoiſtre
Vous-meſme quels ſont vos ſouhaits.

COTYS.

Ah, que Mandane & moy n'avons-nous mille vies,
Seigneur, pour vous les immoler!
Car je ne ſçaurois plus vous le diſſimuler,
Nos ames en ſeront également ravies.

Souffrez-

Souffrez-luy donc sa part en ces raviſſements,
Et pardonnez de grace à mon impatience....

LYSANDER.

Allez, on m'a veu jeune, & par expérience
Ie ſçay ce qui ſe paſſe au cœur des vrais amants.

SCENE V.

LYSANDER, CLEON.

CLEON.

SEigneur, n'étes-vous point d'une humeur bien faci-
D'applaudir à Cotys ſur ſon manque de foy ? (le,

LYSANDER.

Ie prens pour l'attacher à moy
Ce qui s'offre de plus utile.
D'un emportement indiscret
Ie ne voyois rien à prétendre ;
Vouloir par force en faire un gendre,
Ce n'eſt qu'en vouloir faire un ennemy ſecret.
Ie veux me l'acquérir, je veux, s'il m'eſt poſſible,
A force d'amitiez ſi bien le ménager,
Que quand je voudray me vanger
I'en tire un ſecours infaillible.
Ainſi je flate ſes deſirs,
I'applaudy, je défére à ſes nouveaux ſoûpirs,
Ie me fais l'autheur de ſa joye,
Ie ſers ſa paſſion, & ſous cette couleur
Ie m'ouvre dans ſon ame une infaillible voye,
A m'en faire à mon tour ſervir avec chaleur.

CLEON.

Ouy, mais Agéſilas, Seigneur, aime Mandane,
Du moins toute ſa Cour oſe le deviner,
Et promettre à Cotys cette illustre Perſane,
C'eſt luy promettre tout pour ne luy rien donner.

LYSANDER.

Qu'à ſes vœux mon tyran l'accorde, ou la refuſe,
De la maniére dont j'en uſe,
Il ne peut m'oſter ſon appuy ;
Et de quelque façon que la choſe ſe paſſe,
Ou je fais la prémiére grace,
Ou j'aigris puiſſamment ce rival contre luy.
I'ay meſme à ſouhaiter que ſon feu ſe déclare ;
Comme de noſtre Sparte il choquera les loix,
C'eſt une occaſion que luy-meſme il prépare,
Et qui peut la reſoudre à mieux choiſir ſes Rois.
Nous avons trop long-temps aſſervy ſa couronne
A la vaine ſplendeur du ſang ;
Il eſt juſte à ſon tour que la vertu la donne,
Et que le ſeul mérite ait droit à ce haut rang.
Ma ligue eſt déja forte, & ta harangue eſt preſte
A faire éclater la tempeſte,
Si-toſt qu'il aura mis ma patience à bout :
Si pourtant je voyois ſa haine enfin bornée
Ne mettre aucun obſtacle à ce double Hyménée,
Ie croy que je pourrois encor oublier tout.
En perdant cet ingrat je détruis mon ouvrage,
Ie voy dans ſa grandeur le prix de mon courage,
Le fruit de mes travaux, l'effet de mon crédit :
Vn reſte d'amitié tient mon ame en balance,
Quand je veux le haïr je me fais violence,
Et me force à regret à ce que je t'ay dit.
Il faut, il faut enfin qu'avec luy je m'explique,
Que j'en ſçache qui peut cauſer
Cette haine ſi laſche & qu'il rend ſi publique,
Et faſſe un digne effort à le deſabuſer.

CLEON.

Il n'appartient qu'à vous de former ces penſées;
Mais vous ne ſongez point avec quels ſentimens
Vos deux filles intéreſſées
Apprendront de tels changemens.

LYSANDER.

Aglatide eſt d'humeur à rire de ſa perte,

Son esprit enjoüé ne s'ébranle de rien ;
Pour l'autre, elle a de vray l'ame un peu moins ouverte,
Mais elle n'eut jamais de vouloir que le mien.
Ainsi je me tiens seur de leur obéïssance.

CLEON.

Quand cette obéïssance a fait un digne choix,
Le cœur tombé par là sous une autre puissance
N'obéït pas toûjours une seconde fois.

LYSANDER.

Les voicy, laisse-nous, afin qu'avec franchise
Leurs ames s'en ouvrent à moy.

SCENE VI.

LYSANDER, ELPINICE, AGLATIDE.

LYSANDER.

I'Apprens avec quelque surprise,
Mes filles, qu'on vous manque à toutes deux de foy.
Cotys aime en secret une autre qu'Elpinice,
Spitridate n'en fait pas moins.

ELPINICE.

Si l'on nous fait quelque injustice,
Seigneur, nostre devoir s'en remet à vos soins,
Ie ne sçay qu'obéïr....

AGLATIDE.

I'en sçay donc davantage,
Ie sçay que Spitridate adore d'autres yeux,
Ie sçay que c'est ma sœur à qui va cet hommage,
Et quelque chose encor qu'elle vous diroit mieux.

ELPINICE.

Ma sœur, qu'aurois-je à dire ?

AGLATIDE.

A quoy bon ce mystére ?

Dites ce qu'à ce nom le cœur vous dit tout bas,
Ou je diray tout haut qu'il ne vous déplaiſt pas.

ELPINICE.

Moy, je pourrois l'aimer, & ſans l'ordre d'un pére !

AGLATIDE.

Vous ne ſçavez que c'eſt d'aimer ny de haïr,
Mais vous ſeriez pour luy fort aiſe d'obéïr.

ELPINICE.

Qu'il faut ſouffrir de vous, ma ſœur !

AGLATIDE.

Le grand ſupplice
De voir qu'en dépit d'elle on luy rend du ſervice !

LYSANDER.

Rendez-luy la pareille. Aime-t'elle Cotys ?
Et s'il falloit changer entre vous de partis...

AGLATIDE.

Ie n'ay pas beſoin d'interpréte,
Et vous en diray plus, Seigneur, qu'elle n'en ſçait.
Cotys pourroit me plaire, & plairoit en effet,
Si pour toucher ſon cœur j'étois aſſez bien faite :
Mais je ſuis fort trompée, ou cet illustre cœur
N'eſt pas plus à moy qu'à ma ſœur.

LYSANDER.

Peut-eſtre ce malheur d'aſſez près te menace.

AGLATIDE.

I'en connoy plus de vingt qui mourroiét en ma place,
Ou qui ſçauroient du moins hautement quereller
L'injuſtice de la Fortune ;
Mais pour moy qui n'ay pas une ame ſi commune,
Ie ſçay l'art de m'en conſoler.
Il eſt d'autres Rois dans l'Aſie
Qui ſeront trop heureux de prendre voſtre appuy,
Et déja je ne ſçay par quelle fantaiſie
I'en croy voir à mes pieds de plus puiſſans que luy.

LYSANDER.

Donc à moins que d'un Roy tu ne veux plus te rédre ?

AGLATIDE.

Ie croy pour Spitridate avoir déja fait voir

Que ma sœur n'a rien à m'apprendre
Sur le chapitre du devoir.
Elle sçait obéir, & je le sçay comme elle,
C'est l'ordre, & je luy garde un cœur assez fidelle,
Pour en subir toutes les loix :
Mais pour régler ma Destinée,
Si vous vous abaissiez jusqu'à prendre ma voix,
Vous arrêteriez vostre choix
Sur une teste couronnée,
Et ne m'offririez que des Rois.

LYSANDER.

C'est mettre un peu haut ta conqueste.

AGLATIDE.

La Couronne, Seigneur, orne bien une teste.
Ie me la figurois sur celle de ma sœur,
Lors que Cotys devoit l'y mettre,
Et quand j'en contemplois la gloire & la douceur
Que je ne pouvois me promettre,
Vn peu de jalousie & de confusion
Mutinoit mes desirs & me soûlevoit l'ame,
Et comme en cette occasion
Mon devoir pour agir n'attendoit point ma flame....

ELPINICE.

La gloire d'obéïr à vostre grand regret
Vous faisoit pester en secret,
C'est l'ordre, & du devoir la scrupuleuse idée...

AGLATIDE.

Que dites-vous, ma sœur, qu'osez-vous hazarder?
Vous qui tantost...

ELPINICE.

Ma sœur, laissez-moy vous aider
Ainsi que vous m'avez aidée.

AGLATIDE.

Pour bien m'aider à dire icy mes sentimens
Vous vous prenez trop mal aux vostres,
Et si je suis jamais réduite aux truchemens
Il m'en faudra bien chercher d'autres.

Seigneur, quoy qu'il en ſoit, voilà quelle je ſuis.
I'acceptois Spitridate avec quelques ennuis,
De ce petit chagrin le Ciel m'a dégagée,
Sans que mon ame ſoit changée.
Mon devoir régne encor ſur mon ambition,
Quoy que vous m'ordonniez, j'obéiray ſans peine :
Mais de mon inclination
Ie mourray fille, ou vivray Reine.

ELPINICE.

Achevez donc, ma ſœur, dites qu'Agéſilas...

AGLATIDE.

Ah, Seigneur, ne l'écoutez pas,
Ce qu'elle vous veut dire eſt une bagatelle,
Et meſme, s'il le faut, je la diray mieux qu'elle.

LYSANDER.

Dy donc, Agéſilas?

AGLATIDE.

M'aimoit jadis un peu ;
Du moins luy-meſme à Sparte il m'en fit confidence,
Et s'il me diſoit vray, ſa noble impatience
De vous en demander l'aveu
N'attendoit qu'après l'Hyménée
De cette aimable & chére aiſnée.
Mais s'il attendoit là que mon tour arrivé
Authoriſaſt à ma conqueſte
La flame qu'en réſerve il tenoit toute preſte,
Son amour eſt encore icy plus réſervé :
Et ſoit que dans Ephéſe un autre objet me paſſe,
Soit que par complaiſance il céde à ſon rival,
Il me fait à préſent la grace
De ne m'en dire bien ny mal.

LYSANDER.

D'un pareil changement ne cherche point la cauſe,
Sa haine pour ton pére à cet amour s'oppoſe,
Mais n'importe, il eſt bon que j'en ſois averty :
I'agiray d'autre ſorte avec cette lumiére,
Et ſuivant qu'aujourd'huy nous l'aurons plus entiére,
Nous verrons à prendre party.

SCENE VII.

ELPINICE, AGLATIDE.

ELPINICE.

MA sœur, je vous admire, & ne sçaurois comprendre
Cet inépuisable enjoûment
Qui d'un chagrin trop juste à dequoy vous défendre
Quand vous êtes si près de vous voir sans amant.

AGLATIDE.

Il est aisé pourtant d'en deviner les causes.
Ie sçay comme il faut vivre & m'en trouve fort bien.
La joye est bonne à mille choses
Mais le chagrin n'est bon à rien.
Ne perds-je pas assez sans doubler l'infortune
Et perdre encor le bien d'avoir l'esprit égal?
Perte sur perte est importune,
Et je m'aime un peu trop pour me traiter si mal.
Soûpirer quand le sort nous rend une injustice,
C'est luy prêter une aide à nous faire un supplice:
Pour moy, qui ne luy puis souffrir tant de pouvoir,
Le bien que je me veux met sa haine à pis faire.
Mais allons rejoindre mon pére,
I'ay quelque chose encor à luy faire sçavoir.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

AGESILAS, LYSANDER, XENOCLES.

LYSANDER.

Ie ne ſuis point ſurpris qu'à ces deux Hymenées
Vous refuſiez, Seigneur, voſtre conſentement,
I'aurois eu tort d'attendre un meilleur traitement
Pour le ſang odieux dont mes filles ſont nées.
Il eſt le ſang d'Hercule en elles comme en vous,
Et méritoit par là quelque deſtin plus doux;
Mais s'il vous peut donner un titre légitime
Pour eſtre leur maiſtre & leur Roy,
C'eſt pour l'une & pour l'autre une eſpéce de crime,
Que de l'avoir receu de moy.
I'avois crû toutefois que l'éxil volontaire
Où l'amour paternel près d'elles m'euſt réduit,
Moy qui de mes travaux ne voy plus autre fruit
Que le malheur de vous déplaire,
Comme il délivreroit vos yeux
D'une inſupportable préſence,
A mes jours preſque uſez obtiendroit la licence
D'aller finir ſous d'autres Cieux.

C'étoit là mon deſſein, mais cette meſme Envie
Qui me fait près de vous un ſi malheureux ſort,
Ne ſçauroit endurer, ny l'éclat de ma vie,
Ny l'obſcurité de ma mort.

AGESILAS.

Ce n'eſt pas d'aujourd'huy que l'Envie & la haine
Ont perſécuté les Héros:
Hercule en ſert d'éxemple, & l'Hiſtoire en eſt pleine,
Nous ne pouvons ſouffrir qu'ils meurent en repos.
Cependant cét éxil, ces retraites paiſibles,
Cet unique ſouhait d'y terminer leurs jours,
Sont des mots bien choiſis à remplir leurs diſcours,
Ils ont toûjours leur grace, ils ſont toûjours plauſibles,
Mais ils ne ſont pas vrais toûjours,
Et ſouvent des périls ou cachez, ou viſibles,
Forcent noſtre prudence à nous mieux aſſeurer
Qu'ils ne veulent ſe figurer.
Ie ne m'étonne point qu'avec tant de lumiéres
Vous ayez préveu mes refus;
Mais je m'étonne fort que les ayant préveus
Vous n'en ayez pû voir les raiſons bien entiéres.
Vous étes un grand homme, & de plus, mécontent.
I'avoûray plus encor, vous avez lieu de l'eſtre.
Ainſi de ce repos où voſtre ennuy prétend
Ie doy prévoir en Roy quel deſordre peut naiſtre,
Et regarde en quels lieux il vous plaiſt de porter
Des chagrins qu'en leur temps on peut voir éclater.
Ceux que prend pour éxil ou choiſit pour azile
Ce deſſein d'une mort tranquille,
Des Perſes & des Grecs ſéparent les Etats;
L'aſſiette en eſt heureuſe & l'accès difficile,
Leurs maiſtres ont du cœur, leurs peuples ont des bras:
Ils viennent de nous joindre avec une puiſſance
A beaucoup eſpérer, à craindre beaucoup d'eux,
Et c'eſt mettre en leurs mains une étrange balance
Que de mettre à leur teſte un guerrier ſi fameux.

C'eſt vous qui les donnez l'un & l'autre à la Gréce,
L'un fut amy du Perſe, & l'autre ſon Sujet;
Le ſervice eſt bien grand, mais auſſi je confeſſe
Qu'on peut ne pas bien voir tout le fond du projet.
Voſtre intéreſt s'y meſle en les prenant pour gendres,
Et ſi par des liens & ſi forts & ſi tendres
Vous pouvez aujourd'huy les attacher à vous,
Vous vous les donnez plus qu'à nous.
Si malgré le ſecours, ſi malgré les ſervices,
Qu'un amy doit à l'autre, un Sujet à ſon Roy,
Vous les avez tous deux arrachez à leur foy,
Sans aucun droit ſur eux, ſans aucuns bons offices;
Avec quelle facilité
N'immoleront-ils point une amitié nouvelle
A voſtre courage irrité,
Quand vous ferez agir toute l'authorité
De l'amour conjugale & de la paternelle,
Et que l'occaſion aura d'heureux momens
Qui flatent vos reſſentimens?
Vous ne nous laiſſez aucun gage,
Voſtre ſang tout entier paſſe avec vous chez eux:
Voyez-donc ce projet comme je l'enviſage,
Et dites ſi pour nous il n'a rien de douteux.
Vous avez jusqu'icy fait paroiſtre un vray zèle,
Vn cœur ſi généreux, une ame ſi fidelle,
Que par toute la Gréce on vous loüe à l'envy:
Mais le temps quelquefois inſpire une autre envie;
Comme vous Thémiſtocle avoit fort bien ſervy,
Et dans la Cour de Perſe il a finy ſa vie.

LYSANDER.

Si c'eſt avec raiſon que je ſuis mécontent,
Si vous-meſme avoüez que j'ay lieu de me plaindre,
Et ſi jusqu'à ce point on me croit important,
Que mes reſſentimens puiſſent vous eſtre à craindre;
Oſerois-je vous demander
Ce que vous a fait Lyſander,
Pour leur donner icy chaque jour dequoy naiſtre,
Seigneur, & s'il eſt vray qu'un homme tel que moy

Quand il eſt mécontent peut deſſervir ſon Roy,
Pourquoy me forcez-vous à l'eſtre?
Quelque avis que je donne, il n'eſt point écouté,
Quelque employ que j'embraſſe, il m'eſt ſoudain ôté,
Me choiſir pour appuy c'eſt courir à ſa perte,
Vous changez en tous lieux les ordres que j'ay mis,
Et comme s'il falloit agir à guerre ouverte,
Vous détruiſez tous mes amis.
Ces amis dont pour vous je gagnay les ſuffrages,
Quand il fallut aux Grecs élire un Général,
Eux qui vous ont ſoumis les plus nobles courages,
Et fait ce haut pouvoir qui leur eſt ſi fatal,
Leur ſeul amour pour moy les livre à leur ruïne,
Il leur couſte l'honneur, l'authorité, le bien:
Cependant plus j'y ſonge, & plus je m'éxamine,
Moins je trouve, Seigneur, à me reprocher rien.

AGESILAS.

Dites tout, vous avez la mémoire trop bonne
Pour avoir oublié que vous me fiſtes Roy,
Lors qu'on balança ma Couronne
Entre Léotychide & moy.
Peut-eſtre n'oſez-vous me vanter un ſervice
Qui ne me rendit que juſtice,
Puiſque nos loix vouloient ce qu'il ſceut maintenir;
Mais moy qui l'ay receu, je veux m'en ſouvenir.
Vous m'avez donc fait Roy, vous m'avez de la Gréce
Contre celuy de Perſe établi Général;
Et quand je ſens dans l'ame une ardeur qui me preſſe
De ne m'en revancher pas mal,
A peine ſommes-nous arrivez dans Ephéſe,
Où de nos Alliez j'ay mis le rendez-vous,
Que ſans conſidérer ſi j'en ſeray jaloux,
Ou s'il ſe peut que je m'en taiſe,
Vous vous ſaiſiſſez par vos mains
De plus que voſtre récompenſe,
Et tirant toute à vous la ſuprême puiſſance
Vous me laiſſez des tîtres vains.

On s'empreſſe à vous voir, on s'efforce à vous plaire,
On croit lire en vos yeux ce qu'il faut qu'on eſpére,
On penſe avoir tout fait quand on vous a parlé;
Mon palais près du voſtre eſt un lieu deſolé,
Et le Généralat comme le Diadème
M'érige ſous voſtre ordre en fantoſme éclatant,
En Coloſſe d'Etat qui de vous ſeul attend
L'ame qu'il n'a pas de luy meſme,
Et que vous ſeul faites aller
Où pour vos intéreſts il le faut étaler.
Général en idée, & Monarque en peinture,
De ces illuſtres noms pourrois-je faire cas,
S'il les falloit porter, moins comme Agéſilas,
Que comme voſtre créature,
Et montrer avec pompe au reſte des Humains
En ma propre grandeur l'ouvrage de vos mains?
Si vous m'avez fait Roy, Lyſander, je veux l'eſtre;
Soyez-moy bon Sujet, je vous ſeray bon Maiſtre,
Mais ne prétendez plus partager avec moy
Ny la puiſſance, ny l'employ.
Si vous croyez qu'un ſceptre accable qui le porte,
A moins qu'il prenne une aide à ſoutenir ſon poids,
Laiſſez diſcerner à mon choix
Quelle main à m'aider pourroit eſtre aſſez forte.
Vous aurez bonne part à des emplois ſi doux
Quand vous pourrez m'en laiſſer faire,
Mais ſoyez ſeur auſſi d'un ſuccès tout contraire,
Tant que vous ne voudrez les tenir que de vous.
Ie paſſe à vos amis qu'il m'a fallu détruire,
Si dans voſtre vray rang je voulois vous réduire,
Et d'un pouvoir ſurpris ſapper les fondemens.
Ils étoient tout à vous, & par reconnoiſſance
D'en avoir receu leur puiſſance,
Ils ne conſidéroient que vos commandemens.
Vous ſeul les aviez faits Souverains dans leurs villes,
Et j'y verrois encor mes ordres inutiles,
A moins que d'avoir mis leur tyrannie à bas,
Et changé comme vous la face des Etats.

Chez tous nos Grecs Asiatiques
Vostre pouvoir naissant trouva des Républiques,
Que sous vostre cabale il vous plût asservir:
La vieille liberté si chére à leurs Ancestres
Y fut par tout forcée à recevoir dix maistres,
Et dés qu'on murmuroit de se la voir ravir,
On voyoit par vostre ordre immoler les plus braves
A l'Empire de vos esclaves.
I'ay tiré de ce joug les Peuples opprimez,
En leur prémier état j'ay remis toutes choses,
Et la gloire d'agir par de plus justes causes
A produit des effets plus doux & plus aimez.
I'ay fait à vostre exemple icy des créatures,
Mais sans verser de sang, sans causer de murmures,
Et comme vos Tyrans prenoient de vous la loy,
Comme ils étoient à vous, les Peuples sont à moy.
Voila quelles raisons ostent à vos services
Ce qu'ils vous semblent mériter,
Et colorent ces injustices
Dont vous avez raison de vous mécontenter.
Si d'abord elles ont quelque chose d'étrange,
Repassez-les deux fois au fond de vostre cœur,
Changez, si vous pouvez, de conduite & d'humeur,
Mais n'espérez pas que je change.

LYSANDER.

S'il ne m'est pas permis d'espérer rien de tel,
Du moins, graces aux Dieux, je ne voy dans vos plaintes
Que des raisons d'Etat & de jalouses craintes,
Qui me font malheureux & non-pas criminel.
Non, Seigneur, que je veille estre assez téméraire
Pour oser d'injustice accuser mes malheurs:
L'action la plus belle a diverses couleurs,
Et lors qu'un Roy prononce, un Sujet doit se taire.
Ie voudrois seulement vous faire souvenir
Que j'ay près de trente ans commandé nos Armées,
Sans avoir amassé que ces nobles fumées
Qui gardent les noms de finir.

Sparte pour qui j'allois de victoire en victoire
M'a toûjours veu pour fruit n'en vouloir que la gloire,
Et faire en son Epargne entrer tous les tresors
Des Peuples subjuguez par mes heureux efforts. (re,
Vous mesme le sçavez, que quoy qu'on m'ait veu fai-
Mes filles n'ont pour dot que le nom de leur pére ;
Tant il est vray, Seigneur, qu'en un si long employ
I'ay tout fait pour l'Etat & n'ay rien fait pour moy.
Dans ce manque de biens Cotys & Spitridate,
L'un Roy, l'autre en pouvoir égal peut-estre aux Rois,
M'ont assez estimé pour y borner leur choix,
Et quand de les pourvoir un doux espoir me flate,
Vous semblez m'envier un bien,
Qui fait ma récompense, & ne vous coûte rien.

AGESILAS.

Il nous seroit honteux que des mains étrangéres
Vous payassent pour nous de ce qui vous est deu,
Tost ou tard le mérite a ses justes salaires,
Et son prix croist souvent plus il est attendu.
D'ailleurs n'auroit-on pas quelque lieu de vous dire,
Si je vous permettois d'accepter ces partis,
Qu'amenant avec nous Spitridate & Cotys (pire,
Vous auriez fait pour vous plus que pour nostre Em-
Que vos seuls intérests vous auroient fait agir,
Et pourriez-vous enfin l'entendre sans rougir?
Vos filles sont d'un sang que Sparte aime & révére
Assez pour les payer des services d'un pére,
Ie veux bien en répondre, & moy mesme au besoin
I'en feray mon affaire, & prendray tout le soin.

LYSANDER.

Ie n'attendois, Seigneur, qu'un mot si favorable
Pour finir envers vous mes importunitez,
Et je ne craindray plus qu'aucun malheur m'accable,
Puisque vous avez ces bontez.
Aglatide sur tout aura l'ame ravie
De perdre un époux à ce prix,
Et moy, pour me vanger de vos plus durs mépris,
Ie veux tout de nouveau vous consacrer ma vie.

SCENE II.

AGESILAS, XENOCLES.

AGESILAS.

D'Vn peu d'amour que j'eus Aglatide a parlé,
Son pére qui l'a sçeu dans son ame s'en flate,
Et sur ce vain espoir il part tout consolé
Du refus que j'en fais aux vœux de Spitridate.
Tu l'as veu, Xénoclès, tout d'un coup s'adoucir.

XENOCLES.

Ouy, mais enfin, Seigneur, il est temps de le dire,
Tout soumis qu'il paroit, apprenez qu'il conspire,
Et par où sa vangeance espére y réüssir.
Ce confident choisy, Cléon d'Halicarnasse,
Dont l'éloquence a tant d'éclat,
Luy vend une harangue à renverser l'Etat,
Et le mettre bien-tost luy-mesme en vostre place.
En voicy la copie, & je la viens d'avoir
D'un des siens sur qui l'or me donne tout pouvoir,
De l'esclave Damis qui sert de Secrétaire
A cét Orateur mercénaire,
Et plus mercénaire que luy
Pour estre mieux payé vous les livre aujourd'huy.
On y soûtient, Seigneur, que nostre République
Va bien-tost voir ses Rois devenir ses tyrans,
A moins que d'en choisir de trois ans en trois ans,
Et non plus suivant l'ordre antique
Qui régle ce choix par le sang,
Mais qu'indifféremment elle doit à ce rang
Elever le mérite, & les rares services.
I'ignore quels sont les complices,
Mais il pourra d'Ephése écrire à ses amis,
Et soudain le paquet entre vos mains remis

Vous instruira de toutes choſes :
Cependant j'ay fait mon devoir,
Vous voyez le deſſein, vous en ſçavez les cauſes,
Voſtre perte en dépend, c'eſt à vous d'y pourvoir.

AGESILAS.

A te dire le vray l'affaire m'embaraſſe,
I'ay peine à démeſler ce qu'il faut que je faſſe,
Tant la confuſion de mes raiſonnemens
Etonne mes reſſentimens.
Lyſander m'a ſervy, j'aurois une ame ingrate,
Si je méconnoiſſois ce que je tiens de luy ;
Il a ſervy l'Etat, & ſi ſon crime éclate,
Il y trouvera de l'appuy.
Ie ſens que ma reconnoiſſance
Ne cherche qu'un moyen de le mettre à couvert :
Mais enfin il y va de toute ma puiſſance ;
Si je ne le perds, il me perd.
Ce que veut l'intéreſt, la prudence ne l'oſe.
Tu peux juger par là du deſordre où je ſuis,
Ie voy qu'il faut le perdre, & plus je m'y diſpoſe,
Plus je doute ſi je le puis.
Sparte eſt un Etat populaire
Qui ne donne à ſes Rois qu'un pouvoir limité,
On peut y tout dire & tout faire
Sous ce grand nom de liberté.
Si je ſuis Souverain en teſte d'une Armée,
Ie n'ay que ma voix au Senat,
Il faut y rendre compte, & tant de Renommée
Y peut avoir déja quelque ligue formée,
Pour authoriſer l'attentat.
Ce prétexte flateur de la cauſe publique,
Dont il le couvrira ſi je le mets au jour,
Tournera bien des yeux vers cette Politique
Qui met chacun en droit de régner à ſon tour.
Cét eſpoir y pourra toucher plus d'un courage,
Et quand ſur Lyſander j'auray fait choir l'orage,
Mille autres comme luy jaloux ou mécontens
Se promettront plus d'heur à mieux choiſir leur téps.

Ainſi de toutes parts le péril m'environne,
Si je veux le punir, j'expoſe ma couronne,
Et ſi je luy fais grace ou veux diſſimuler,
Ie doy craindre...

XENOCLES.

Cotys, Seigneur, veut vous parler.

AGESILAS.

Voyons quelle eſt ſa flame, avant que de réſoudre
S'il nous faudra lancer ou retenir la foudre.

SCENE III.

AGESILAS, COTYS, XENOCLES.

AGESILAS.

SI vous n'étes, Seigneur, plus mon amy qu'amant,
Vous me voudrez du mal avec quelque juſtice,
Mais vous m'étes trop cher pour ſouffrir aiſément
Que vous vous attachiez au pére d'Elpinice.
Non qu'entre un ſi grand homme & moy
Ce qu'on voit de froideur prépare aucune haine:
Mais c'eſt aſſez pour voir cet Hymen avec peine,
Qu'un Sujet déplaiſe à ſon Roy.
D'ailleurs, je n'ay pas creu voſtre ame fort épriſe,
Sans l'avoir jamais veuë elle vous fut promiſe,
Et la foy qui ne tient qu'à la raiſon d'Etat
Souvent n'eſt qu'un devoir qui geſne, tyranniſe,
Et fait ſur tout le cœur un ſecret attentat.

COTYS.

Seigneur, la perſonne eſt aimable,
Ie promis de l'aimer avant que de la voir,
Et ſentis à ſa veuë un accord agréable
Entre mon cœur & mon devoir.
La froideur toutefois que vous montrez au pére (re:
M'en donne un peu pour elle & me la rend moins ché-

Non que j'oſe après vos refus
Vous aſſeurer encor que je ne l'aime plus.
Comme avec ma parole il nous falloit la voſtre,
Vous dégagez ma foy, mon devoir, mon honneur;
Mais ſi vous en voulez dégager tout mon cœur,
Il faut l'engager à quelque autre.

AGESILAS.

Choiſiſſez, choiſiſſez, & s'il eſt quelque objet
A Sparte, ou dans toute la Gréce,
Qui puiſſe de ce cœur mériter la tendreſſe,
Tenez-vous ſeur d'un prompt effet.
En eſt-il qui vous touche? en eſt-il qui vous plaiſe?

COTYS.

Il en eſt, ouy, Seigneur, il en eſt dans Ephéſe,
Et pour faire en ce cœur naiſtre un nouvel amour,
Il ne faut point aller plus loin que voſtre Cour.
L'éclat & les vertus de l'illustre Mandane...

AGESILAS.

Que dites-vous, Seigneur, & quel eſt ce deſir?
Quand par toute la Gréce on vous donne à choiſir,
Vous choiſiſſez une Perſane!
Penſez-y bien, de grace, & ne nous forcez pas,
Nous qui vous aimons, à connoiſtre
Que preſſé d'un amour qui ne vient pas de naiſtre
Vous ne venez à nous que pour ſuivre ſes pas.

COTYS.

Mon amour en ces lieux ne cherchoit qu'Elpinice,
Mes yeux ont rencontré Mandane par hazard,
Et quand ce meſme amour de vos froideurs complice
S'eſt voulu pour vous plaire attacher autre-part,
Les ſiens ont attiré toute la déférence
Que j'ay creu devoir rendre à voſtre averſion,
Et je l'ay regardée après voſtre alliance
Bien moins Perſane de naiſſance,
Que Grecque par adoption.

AGESILAS.

Ce ſont ſubtilitez que l'amour vous ſuggére,
Dont nous voyons pour nous les ſuccès incertains.

Ne pourriez-vous, Seigneur, d'une amitié si chére
Mettre le grand dépost en de plus seures mains?
Pausanias & moy nous avons des parentes,
Et jamais un vray Roy ne fait un digne choix,
S'il ne s'allie au sang des Rois.

COTYS.

Quand on aime, on se fait des régles différentes.
Spitridate a du nom & de la qualité,
Sans trosne il a d'un Roy le pouvoir en partage,
Vostre Gréce en reçoit un pareil avantage,
Et le sang n'y met pas tant d'inégalité,
Que l'amour où sa sœur m'engage,
Ravale fort ma Dignité.
Se peut-il qu'en l'aimant ma gloire se hazarde
Après l'éxemple d'un grand Roy,
Qui tout grand Roy qu'il est, l'estime & la regarde
Avec les mesmes yeux que moy?
Si ce bruit n'est point faux, mon mal est sans remède,
Car enfin c'est un Roy dont il me faut l'appuy:
Adieu, Seigneur, je la luy céde,
Mais je ne la céde qu'à luy.

SCENE IV.

AGESILAS, XENOCLES.

AGESILAS.

D'Où sçait-il, Xénoclès, d'où sçait-il que je l'aime?
Ie ne l'ay dit qu'à toy, m'aurois-tu découvert?

XENOCLES.

Si j'ose vous parler, Seigneur, à cœur ouvert,
Il ne le sçait que de vous-mesme.
L'éclat de ces faveurs, dont vous envelopez
De vostre faux secret le chatoüilleux mystére,
Dit si haut malgré vous ce que vous pensez taire,

Que vous êtes icy le seul que vous trompez.
De si brillans dehors font un grand jour dans l'ame,
Et quelque illusion qui puisse vous flater,
Plus ils déguisent vostre flame,
Plus au travers du voile ils la font éclater.

AGESILAS.

Quoy, la civilité, l'accueil, la déférence,
Ce que pour le beau sexe on a de complaisance,
Ce qu'on luy rend d'honneurs, tout passe pour amour

XENOCLES.

Il est bien mal-aisé qu'aux yeux de vostre Cour
Il passe pour indifférence,
Et c'est l'en avoüer assez ouvertement,
Que refuser Mandane aux vœux d'un autre amant.
Mais qu'importe après tout ? Si du plus grand courage
Le vray mérite a droit d'attendre un plein hommage
Seroit-il honteux de l'aimer?

AGESILAS.

Non, & mesme avec gloire on s'en laisse charmer:
Mais un Roy que son trosne à d'autres soins engage
Doit n'aimer qu'autant qu'il luy plaist,
Et que de sa grandeur y consent l'intérest.
Voy donc si ma peine est legére.
Sparte ne permet point aux fils d'une étrangére
De porter son sceptre en leur main;
Cependant à mes yeux Mandane a sçeu trop plaire,
Ie veux cacher ma flame, & je le veux en vain:
Empescher son Hymen, c'est luy faire injustice,
L'épouser c'est blesser nos loix,
Et mesme il n'est pas seur que j'emporte son choix:
La donner à Cotys c'est me faire un supplice,
M'opposer à ses vœux c'est le joindre au party
Que déja contre moy Lysander a pû faire,
Et s'il a le bonheur de ne luy pas déplaire,
I'en recevray peut-estre un honteux démenty.
Que ma confusion, que mon trouble est extrême!
Ie me défens d'aimer, & j'aime,
Et je sens tout mon cœur balancé nuit & jour

Entre l'orgueil du Diadème
Et les doux espoirs de l'amour.
En qualité de Roy j'ay pour ma gloire à craindre,
En qualité d'amant je voy mon sort à plaindre,
Mon trosne avec mes vœux ne souffre aucun accord,
Et ce que je me doy me reproche sans cesse
Que je ne suis pas assez fort
Pour triompher de ma foiblesse.

XENOCLES.

Toutefois il est temps, ou de vous déclarer,
Ou de céder l'objet qui vous fait soûpirer.

AGESILAS.

Le plus seur, Xenocles, n'est pas le plus facile.
Cherche moy Spitridate, & l'améne en ce lieu,
Et nous verrons après s'il n'est point de milieu.
Entre le charmant & l'utile.

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

SPITRIDATE, ELPINICE.

SPITRIDATE.

Géſilas me mande, il eſt temps d'éclater,
Que me permettez-vous, Madame, de luy dire?
M'en deſavoûrez-vous, ſi j'oſe me vanter
Que c'eſt pour vous que je ſoûpire?
Que je croy mes ſoûpirs aſſez bien écoutez
Pour vous fermer le cœur & l'oreille à tous autres,
Et que dans vos regards je voy quelques bontez
Qui ſemblent m'aſſeurer des voſtres?

ELPINICE.

Que ſerviroit, Seigneur, de vous y hazarder?
Suis-je moins que ma ſœur fille de Lyſander,
Et la raiſon d'Etat qui rompt voſtre Hyménée
Regarde-t'elle plus la jeune que l'ainée?
S'il n'euſt point à Cotys refuſé voſtre ſœur,
I'euſſe oſé préſumer qu'il euſt aimé la mienne,
Et m'aurois dit moy-meſme avec quelque douceur,
Il ſe l'eſt réſervée & veut bien qu'on m'obtienne:
Mais il aime Mandane, & ce Prince jaloux
De ce que peut icy le grand nom de mon pére,
N'a pour luy qu'une haine obſtinée & ſévére,
Qui ne luy peut ſouffrir de gendres tels que vous.

SPITRIDATE.

Puisqu'il aime ma sœur, cet amour est un gage
Qui me répond de son suffrage,
Ses desirs prendront loy de mes propres desirs,
Et son feu pour les satisfaire
N'a pas moins besoin de me plaire,
Que j'en ay de luy voir approuver mes soûpirs.
Madame, on est bien fort quand on parle soy-mesme,
Et qu'on peut dire au Souverain,
I'aime & je suis aimé, vous aimez comme j'aime,
Achevez mon bonheur, j'ay le vostre en ma main.

ELPINICE.

Vous ne songez qu'à vous, & dans vôstre ame épriſe
Vos vœux se tiennent seurs d'un prompt & plein effet;
Mais que fera Cotys à qui je suis promise?
Me rendra-t'il ma foy, s'il n'est point satisfait?

SPITRIDATE.

La perte de ma sœur luy servira de guide
A tourner ses desirs du costé d'Aglatide.
D'ailleurs que pourra-t'il, si contre Agésilas
Ce grand homme ny moy nous ne le servons pas?

ELPINICE.

Il a parole de mon pére
Que vous n'obtiendrez rien à moins qu'il soit content,
Et mon pére n'est pas un esprit inconstant
Qui donne une parole incertaine & legére.
Ie vous le dis encor, Seigneur, pensez-y bien,
Cotys aura Mandane, ou vous n'obtiendrez rien.

SPITRIDATE.

Dites, dites un mot, & ma flame enhardie...

ELPINICE.

Que voulez-vous que je vous die?
Ie suis Sujette, & fille, & j'ay promis ma foy,
Ie dépens d'un amant, & d'un pére, & d'un Roy.

SPITRIDATE.

N'importe, ce grand mot produiroit des miracles.
Vn amant avoüé renverse tous obstacles,

Tout luy devient possible, il fléchit les parens,
Triomphe des rivaux, & brave les tyrans.
Dites-donc, m'aimez-vous ?

ELPINICE.

Que ma sœur est heureuse !

SPITRIDATE.

Quand mon amour pour vous la laisse sans amant,
Son destin est-il si charmant,
Que vous en soyez envieuse ?

ELPINICE.

Elle est indifférente & ne s'attache à rien.

SPITRIDATE.

Et vous?

ELPINICE.

Que n'ay-je un cœur qui soit comme le sien?

SPITRIDATE.

Le vostre est-il moins insensible?

ELPINICE.

S'il ne tenoit qu'à luy que tout vous fust possible,
Le devoir & l'amour....

SPITRIDATE.

Ah, Madame, achevez.
Le devoir & l'amour, que vous feroient-ils faire?

ELPINICE.

Voyez le Roy, voyez Cotys, voyez mon pére,
Fléchissez, triomphez, bravez,
Seigneur, mais laissez-moy me taire.

SPITRIDATE.

Venez, ma sœur, venez aider mes tristes feux
A combatre un injuste & rigoureux silence.

ELPINICE.

Hélas, il est si bien de leur intelligence,
Qu'il vous dit plus que je ne veux.
I'en doy rougir. Adieu. Voyez avec Madame
Le moyen le plus propre à servir vostre flame:
Des trois dont je dépens elle peut tout sur deux,
L'un hautement l'adore, & l'autre au fond de l'ame,
Et son destin luy-mesme ainsi que nostre sort
Dépend de les mettre d'accord.

SCENE

SCENE II.

SPITRIDATE, MANDANE.

SPITRIDATE.

Il est temps de résoudre avec quel artifice
Vous pourrez en venir à bout,
Vous, ma sœur, qui tantost me répondiez de tout,
Si j'avois le cœur d'Elpinice.
Il est à moy ce cœur, son silence le dit,
Son Adieu le fait voir, sa fuite le proteste,
Et si je n'obtiens pas le reste,
Vous manquez de parole, ou du moins de crédit.

MANDANE.

Si le don de ma main vous peut donner la sienne,
Ie vous sacrifiray tout ce que j'ay promis;
Mais vous répondez-vous que ce don vous l'obtienne,
Et qu'il mette d'accord de si fiers ennemis?
Le Roy qui vous refuse à Lysander pour gendre,
Y consentira-t'il si vous m'offrez à luy?
Et s'il peut à ce prix le permettre aujourd'huy,
Lysander voudra-t'il se rendre?
Luy qui ne vous remet vostre prémiére foy
Qu'en faveur de l'amour que Cotys fait paroistre,
Ne vous fait-il pas cette loy,
Que sans le rendre heureux vous ne le sçauriez estre?

SPITRIDATE.

Cotys de cét espoir ose en vain se flater,
L'amour d'Agésilas à son amour s'oppose.

MANDANE.

Et si vous ne pensez à le mieux écouter,
Lysander d'Elpinice en sa faveur dispose.

SPITRIDATE.

Ne me cachez rien, vous l'aimez:

MANDANE.

Comme vous aimez Elpinice.

SPITRIDATE.

Mais vous m'avez promis un entier ſacrifice.

MANDANE.

Ouy, s'il peut eſtre utile aux vœux que vous formez.

SPITRIDATE.

Que ne peut point un Roy?

MANDANE.

Quels droits n'a point un pére?

SPITRIDATE.

Inéxorable ſœur!

MANDANE.

Impitoyable frére,
Qui voulez que j'éteigne un feu digne de moy,
Et ne ſçauriez vous faire une pareille loy!

SPITRIDATE.

Hélas, conſidérez....

MANDANE.

Conſidérez vous-meſme...

SPITRIDATE.

Que j'aime, & que je ſuis aimé.

MANDANE.

Que je ſuis aimée, & que j'aime.

SPITRIDATE.

N'égalez point au mien un feu mal allumé,
Le ſéxe vous apprend à régner ſur vos ames.

MANDANE.

Dites qu'il nous apprend à renfermer nos flames,
Dites que voſtre ardeur à force d'éclater
S'exhale, ſe diſſipe, ou du moins s'exténuë,
Quand la noſtre groſſit ſous cette retenuë
Dont le joug odieux ne ſert qu'à l'irriter.
Ie vous parle, Seigneur, avec une ame ouverte,
Et ſi je vous voyois capable de raiſon,
Si quand l'amour domine elle étoit de ſaiſon...

SPITRIDATE.

Ah, ſi quelque lumiére enfin vous eſt offerte,

Expliquez-vous, de grace, & pour le commun bien
Vous ny moy ne négligeons rien.

MANDANE.

Noſtre amour à tous deux ne rencontre qu'obſtacles
Presque impoſſibles à forcer,
Et ſi pour nous le Ciel n'eſt prodigue en miracles,
Nous eſpérons en vain nous en débaraſſer.
Tirons-nous une fois de cette ſervitude
Qui nous fait un deſtin ſi rude,
Bravons Agéſilas, Cotys, & Lyſander,
Qu'ils s'accordent ſans nous s'ils peuvent s'accorder.
Diray-je tout? ceſſons d'aimer & de prétendre,
Et nous ceſſerons d'en dépendre.

SPITRIDATE.

N'aimer plus! Ah, ma ſœur!

MANDANE.

I'en ſoûpire à mon tour,
Mais un grand cœur doit eſtre au deſſus de l'amour.
Quel qu'en ſoit le pouvoir, quelle qu'en ſoit l'atteinte,
Deux ou trois ſoûpirs étouffez,
Vn moment de murmure, une heure de contrainte,
Vn orgueil noble & ferme, & vous en triomphez.
N'avons-nous ſecoüé le joug de noſtre Prince
Que pour choiſir des fers dans une autre Province?
Ne cherchons-nous icy que d'illuſtres tyrans,
Dont les chaiſnes plus glorieuſes
Soumettent nos deſtins aux obſcurs différens
De leurs haines myſtérieuſes?
Ne cherchons-nous icy que les occaſions
De fournir de matiére à leurs diviſions,
Et de nous impoſer un plus rude eſclavage
Par la néceſſité d'obtenir leur ſuffrage?
Puiſque nous y cherchons tous deux la liberté,
Taſchons de la gouſter, Seigneur, en ſeureté;
Réduiſons nos ſouhaits à la cauſe publique,
N'aimons plus que par Politique,
Et dans la conjoncture où le Ciel nous a mis,
Faiſons des protecteurs ſans faire d'ennemis.

A quel propos aimer, quand ce n'eſt que déplaire
A qui nous peut nuire ou ſervir?
S'il nous en faut l'appuy, pourquoy nous le ravir?
Pourquoy nous attirer ſa haine & ſa colére?

SPITRIDATE.

Ouy, ma ſœur, & j'en ſuis d'accord,
Agéſilas icy maiſtre de noſtre ſort
Peut nous abandonner à la Perſe irritée,
Et nous laiſſer rentrer malgré tout noſtre effort
Sous la captivité que nous avons quittée.
Cotys ny Lyſander ne nous ſoûtiendront pas,
S'il faut que ſa colére à nous perdre s'applique:
Aimez, aimez-le donc du moins par Politique,
Ce redoutable Agéſilas.

MANDANE.

Voulez-vous que je le prévienne,
Et qu'en dépit de la pudeur
D'un amour commandé l'obéïſſante ardeur
Faſſe éclater ma flame auparavant la ſienne?
On dit que je luy plais, qu'il ſoupire en ſecret,
Qu'il retient, qu'il combat ſes deſirs à regret,
Et cette vanité qui nous eſt naturelle
Veut croire ainſi que vous qu'on en juge aſſez bien:
Mais enfin c'eſt un feu ſans aucune étincelle,
I'en croy ce qu'on en dit, & n'en ſçais encor rien.
S'il m'aime, un tel ſilence eſt la marque certaine
Qu'il craint Sparte & ſes dures loix,
Qu'il voit qu'en m'épouſât, s'il peut m'y faire Reine,
Il ne peut luy donner de Rois,
Que ſa gloire... SPITRIDATE.

Ma ſœur, l'amour vaincra ſans doute,
Ce Héros eſt à vous quelques loix qu'il redoute,
Et ſi par la priére il ne les peut fléchir,
Ses victoires auront dequoy l'en affranchir.
Ces loix, ces meſmes loix s'impoſeront ſilence
A l'aſpect de tant de vertus,
Cù Sparte l'avoûra d'un peu de violence,
Aprés tant d'ennemis à ſes pieds abatus.

MANDANE.

C'eſt vous flater beaucoup en faveur d'Elpinice,
Que ce Prince après tout ne vous peut accorder
Sans une éclatante injuſtice,
A moins que vous ayez l'aveu de Lyſander.
D'ailleurs en éxiger un Hymen qui le geſne,
Et luy faire des loix au milieu de ſa Cour,
N'eſt-ce point hautement luy demander ſa haine,
Quand vous luy promettez l'objet de ſon amour?

SPITRIDATE.

Si vous ſçaviez, ma ſœur, aimer autant que j'aime....

MANDANE.

Si vous ſçaviez, mon frére, aimer comme je fais,
Vous ſçauriez ce que c'eſt que s'immoler ſoy-meſme,
Et faire violence à de ſi doux ſouhaits.
Ie vous en parle en vain, allez, frére barbare,
Voir à quoy Lyſander ſe réſoudra pour vous,
Et ſi d'Agéſilas la flame ſe déclare,
I'en mourray, mais je m'y réſous.

SCENE III.

SPITRIDATE, MANDANE, AGLATIDE.

AGLATIDE.

VOus me quittez, Seigneur, mais vous croyez-vous quitte,
Et que ce ſoit aſſez que de me rendre à moy?

SPITRIDATE.

Après tant de froideurs pour mon peu de mérite,
Eſt-ce vous mal ſervir que reprendre ma foy?

AGLATIDE.

Non, mais le pouvez-vous à moins que je la rende,
Et ſi je vous la rens, ſçavez-vous à quel prix?

SPITRIDATE.

Ie ne croy pas pour vous cette perte ſi grande,
Que vous en ſouhaitiez d'autre que vos mépris.

AGLATIDE.

Moy, des mépris pour vous!

SPITRIDATE.

C'eſt ainſi que j'appelle
Vn feu ſi bien promis & ſi mal allumé.

AGLATIDE.

Si je ne vous aimois, je vous aurois aimé,
Mon devoir m'en étoit un garand trop fidelle.

SPITRIDATE.

Il ne vous répondoit que d'agir un peu tard,
Et laiſſoit beaucoup au hazard.
Voſtre ordre cependant vers une autre me chaſſe,
Et vous avez quitté la place à voſtre ſœur.

AGLATIDE.

Si je vous ay donné dequoy remplir la place,
Ne me devez-vous point dequoy remplir mon cœur?

SPITRIDATE.

I'en ſuis au deſeſpoir, mais je n'ay point de frére
Que je puiſſe à mon tour vous prier d'accepter.

AGLATIDE.

Si vous n'en avez point par qui me ſatisfaire,
Vous avez une ſœur qui vous peut acquiter.
Elle a trop d'un amant, & ſi ſa flame heureuſe
Me renvoyoit celuy dont elle ne veut plus,
Ie ne ſuis point d'humeur faſcheuſe,
Et m'accommoderois bien-toſt de ſes refus.

SPITRIDATE.

De tout mon cœur je l'en conjure,
Envoyez-luy Cotys, ou meſme Agéſilas,
Ma ſœur, & prenez ſoin d'appaiſer ce murmure
Qui cherche à m'imputer des ſentimens ingrats.
Ie vous laiſſe entre-vous faire ce grand partage,
Et vay chez Lyſander voir quel ſera le mien.
Madame, vous voyez, je ne puis davantage,
Et qui fait ce qu'il peut n'eſt plus garand de rien.

SCENE IV.

AGLATIDE, MANDANE.

AGLATIDE.

VOus pourrez-vous résoudre à payer pour ce frére,
Madame, & de deux Rois daignant en choisir un,
Me donner en sa place, ou le plus importun,
Ou le moins digne de vous plaire ?

MANDANE.

Hélas !

AGLATIDE.

Ie n'entens pas des mieux
Comme il faut qu'un hélas s'explique,
Et lors qu'on se retranche au langage des yeux,
Ie suis müette à la replique.

MANDANE.

Pourquoy mieux expliquer quel est mon déplaisir ?
Il ne se fait que trop entendre.

AGLATIDE.

Si j'avois comme vous de deux Rois à choisir,
Mes déplaisirs auroient peu de chose à prétendre.
Parlez donc, & de bonne foy
Acquitez par ce choix Spitridate envers moy.
Ils sont tous deux à vous.

MANDANE.

Ie n'y suis pas moy-mesme.

AGLATIDE.

Qui des deux est l'aimé ?

MANDANE.

Qu'importe lequel j'aime,
Si le plus digne amour de quoy qu'il soit d'accord,
Ne peut décider de mon sort ?

AGLATIDE.

Ainſi je doy perdre eſpérance
D'obtenir de vous aucun d'eux ?

MANDANE.

Donnez-moy voſtre indifférence,
Et je vous les donne tous deux.

AGLATIDE.

C'en ſeroit un peu trop, leur mérite eſt ſi rare,
Qu'il en faut eſtre plus avare.

MANDANE.

Il eſt grand, mais bien moins que la félicité
De voſtre inſenſibilité.

AGLATIDE.

Ne me prenez point tant pour une ame inſenſible,
Ie l'ay tendre, & qui ſouffre aiſément de beaux feux ;
Mais je ſçay ne vouloir que ce qui m'eſt poſſible,
Quand je ne puis ce que je veux.

MANDANE.

Laiſſez donc faire au Ciel, au temps, à la Fortune,
Ne voulez que ce qu'ils voudront,
Et ſans prendre d'attache ou d'idée importune,
Attendez en repos les cœurs qui ſe rendront.

AGLATIDE.

Il m'en pourroit coûter mes plus belles années,
Avant qu'ainſi deux Rois en devinſſent le prix ;
Et j'aime mieux borner mes bonnes Deſtinées
Au plus digne de vos mépris.

MANDANE.

Donnez-moy donc, Madame, un cœur comme le voſtre,
Et je vous les redonne une ſeconde fois ;
Ou ſi c'eſt trop de l'un & l'autre,
Laiſſez-m'en le rebut & prenez-en le choix.

AGLATIDE.

Si vous leur ordonniez à tous deux de m'en croire,
Et que l'obéiſſance euſt pour eux quelque appas,
Peut-eſtre que mon choix ſatisferoit ma gloire,
Et qu'enfin mon rebut ne vous déplairoit pas.

MANDANE.

Qui peut vous asseurer de cette obeïssance ?
Les Rois, mesme en amour, sçavent mal obeïr,
Et les plus enflamez s'efforcent de haïr,
Si-t'ost qu'on prend sur eux un peu trop de puissance.

AGLATIDE.

Ie voy bien ce que c'est, vous voulez tout garder,
Il est honteux de rendre une de vos conquestes,
Et quoy qu'au plus heureux le cœur vueille accorder,
L'œil régne avec plaisir sur deux si grandes testes.
Mais craignez que je n'use aussi de tous mes droits,
Peut-estre en ay-je encor de garder quelque empire
Sur l'un & l'autre de ces Rois,
Bien qu'à l'envy pour vous l'un & l'autre soûpire :
Et si j'en laisse faire à mon esprit jaloux,
Quoy que la jalousie assez peu m'inquiéte,
Ie ne sçay s'ils pourront l'un ny l'autre pour vous
Tout ce que vostre cœur souhaite.

à Cotys.

Seigneur, vous le sçavez, ma sœur a vostre foy,
Et ne vous la rend que pour moy,
Vsez-en comme bon vous semble ;
Mais sçachez que je me promets
De ne vous la rendre jamais,
A moins d'un Roy qui vous ressemble.

SCENE V.

COTYS, MANDANE.

MANDANE.

L'Etrange contretemps que préd sa belle humeur!
Et la froide galanterie
D'affecter par bravade à tourner son malheur
En importune raillerie !

Son cœur l'en desavouë, & murmurant tout bas...

COTYS.

Que cette belle humeur soit véritable ou feinte,
Tout ce qu'elle en prétend ne m'alarmeroit pas,
Si le pouvoir d'Agésilas
Ne me portoit dans l'ame une plus juste crainte.
Pourrez-vous l'aimer ?

MANDANE.

Non.

COTYS.

Pourrez-vous l'épouser ?

MANDANE.

Vous-mesme, dites-moy, puis-je m'en excuser,
Et quel bras, quel secours appeler à mon aide,
Lors qu'un frére me donne & qu'un amant me céde?

COTYS.

N'imputez point à crime une civilité
Qu'icy de Général vouloit l'authorité.

MANDANE.

Souffrez-moy donc, Seigneur, la mesme déférence
Qu'icy de nos destins demande l'asseurance.

COTYS.

Vous céder par dépit, & d'un ton menaçant
Faire voir qu'on pénétre au cœur du plus puissant,
Qu'on sçait de ses refus la plus secrette cause,
Ce n'est pas tant céder l'objet de son amour,
Que presser un rival de paroistre en plein jour,
Et montrer qu'à ses vœux hautement on s'oppose.

MANDANE.

Que sert de s'opposer aux vœux d'un tel rival,
Qui n'a qu'à nous protéger mal
Pour nous livrer à nostre perte ?
Seroit-il d'un grand cœur de chercher à périr,
Quand il voit une porte ouverte
A régner avec gloire aux dépens d'un soûpir?

COTYS.

Ah, le change vous plaist.

MANDANE.

Non, Seigneur, je vous aime,
Mais je dois à mon frére, à ma gloire, à vous-meſme.
D'un rival ſi puiſſant ſi nous perdons l'appuy,
Pourrons-nous du Perſan nous défendre ſans luy?
L'eſpoir d'un renoûment de la vieille alliance
Flate en vain voſtre amour & vos nouveaux deſ-
ſeins;
Si vous ne remettez ſa proye entre ſes mains,
Oſerez-vous y prendre aucune confiance?
Quant à mon frére & moy, ſi les Dieux irritez
Nous font jamais rentrer deſſous ſa tyrannie,
Comme il nous traitera d'eſclaves révoltez,
Le ſupplice l'attend, & moy, l'ignominie.
C'eſt ce que je ſçauray prévenir par ma mort,
Mais jusque-là, Seigneur, permettez-moy de vivre,
Et que par un illustre & rigoureux effort
Acceptant les malheurs où mon destin me livre,
Vn ſacrifice entier de mes vœux les plus doux
Faſſe la ſeureté de mon frére & de vous.

COTYS.

Cette ſeureté malheureuſe
A qui vous immolez voſtre amour & le mien,
Peut-elle eſtre ſi précieuſe
Qu'il faille l'acheter de mon unique bien,
Et faut-il que l'amour garde tant de meſure
Avec des intéreſts qui luy font tant d'injure?
Laiſſez, laiſſez périr ce déplorable Roy,
A qui ces intéreſts dérobent voſtre foy.
Que ſert que vous l'aimiez, & que fait voſtre flame
Qu'augmenter ſon ardeur pour croiſtre ſes malheurs,
Si malgré le don de voſtre ame
Voſtre raiſon vous livre ailleurs?
Armez-vous de dédains, rendez, s'il eſt poſſible,
Voſtre perte pour luy moins grande ou moins ſen-
ſible,
Et par pitié d'un cœur trop ardemment épris
Eteignez-en la flame à force de mépris.

MANDANE.

L'éteindre ! ah, ſe peut-il que vous m'ayez aimée ?

COTYS.

Iamais ſi digne flame en un cœur allumée...

MANDANE.

Non, non, vous m'en feriez des ſermens ſuperflus,
Vouloir ne plus aimer c'eſt déja n'aimer plus,
Et qui peut n'aimer plus ne fut jamais capable
D'une paſſion véritable.

COTYS.

L'amour au deſeſpoir peut-il encor charmer ?

MANDANE.

L'amour au deſeſpoir fait gloire encor d'aimer,
Il en fait de ſouffrir, & ſouffre avec conſtance
Voyant l'objet aimé partager la ſouffrance.
Il regarde ſes maux comme un doux ſouvenir
De l'union des cœurs qui ne ſçauroit finir,
Et comme n'aimer plus quand l'eſpoir abandonne
C'eſt aimer ſes plaiſirs & non-pas la perſonne,
Il fuit cette baſſeſſe, & s'affermit ſi bien,
Que toute ſa douleur ne ſe reproche rien.

COTYS.

Quel indigne tourment ! quel injuſte ſupplice
Succéde au doux eſpoir qui m'oſoit tout offrir.

MANDANE.

Et moy, Seigneur, & moy, n'ay-je rien à ſouffrir ?
Ou m'y condamne-t'on avec plus de juſtice ?
Si vous perdez l'objet de voſtre paſſion,
Epouſez-vous celuy de voſtre averſion ?
Attache-t'on vos jours à d'auſſi rudes chaiſnes,
Et ſouffrez-vous enfin la moitié de mes peines ?
Cependant mon amour aura tout ſon éclat,
En dépit du ſupplice où je ſuis condamnée,
Et ſi noſtre Tyran par maxime d'Etat
Ne s'interdit mon Hyménée,
Ie veux qu'il ait la joye en recevant ma main
D'entendre que du cœur vous étes Souverain,

Et que les déplaiſirs dont ma flame eſt ſuivie
Ne ceſſeront qu'avec ma vie.
Allez, Seigneur, défendre aux voſtres de durer,
Ennuyez-vous de ſoûpirer,
Craignez de trop ſouffrir, & trouvez en vous-meſme
L'art de ne plus aimer dès qu'on perd ce qu'on aime;
Ie ſouffriray pour vous, & ce nouveau malheur
De tous mes maux le plus funeſte,
D'un trait aſſez perçant armera ma douleur
Pour trancher de mes jours le déplorable reſte.

COTYS.

Que dites-vous, Madame, & par quel ſentiment..

CLEON.

Spitridate, Seigneur, & Lyſander vous prient
De vouloir avec eux conférer un moment.

MANDANE.

Allez, Seigneur, allez, puiſqu'ils vous en convient,
Aimez, cédez, ſouffrez, ou voyez ſi les Dieux
Voudront vous inſpirer quelque choſe de mieux.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

AGESILAS, XENOCLES.

XENOCLES.

E remets en vos mains & l'une & l'autre lettre,
Que l'esclave Damis aux miennes vient de mettre. (tentats....
Vous y verrez, Seigneur, quels sont les at-

Il luy donne deux lettres dont il lit l'inscription.

AGESILAS.

Av Senatevr Crates, A l'Ephore Arsidas.
Spitridate & Cotys sont de l'intelligence?

XENOCLES.

Non, il s'eſt caché d'eux en cette conférence,
Il a plaint leur malheur, & de tout ſon pouvoir,
Mais ſa prudence enfin tous deux vous les renvoye,
Sans leur donner aucun eſpoir
D'obtenir que de vous ce qui feroit leur joye.

AGESILAS.

Par cette déférence il croit les mieux aigrir,
Et rejettant ſur moy ce qu'ils ont à ſouffrir...

XENOCLES.

Vous avez mandé Spitridate,
Il entre icy.

AGESILAS.

Gardons qu'à ſes yeux rien n'éclate.

SCENE II.

AGESILAS, SPITRIDATE, XENOCLES.

AGESILAS.

AGlatide, Seigneur, a-t'elle, encor vos vœux?

SPITRIDATE.

Non, Seigneur, mais enfin ils ne vont pas loin d'elle,
Et sa sœur a fait naistre une flame nouvelle
En la place des prémiers feux.

AGESILAS.

Elpinice?

SPITRIDATE.

Elle-mesme.

AGESILAS.

Ainsi toûjours pour gendre
Vous vous donnez à Lysander?

SPITRIDATE.

Seigneur, contre l'amour peut-on bien se défendre?
A peine attaque-t'il qu'on brusle de se rendre,
Le plus ferme courage est ravy de céder,
Et j'ay trouvé ma foy plus facile à reprendre,
Que mon cœur à redemander.

AGESILAS.

Si vous considériez....

SPITRIDATE.

Seigneur, que considére
Vn cœur d'un vray mérite heureusement charmé?
L'amour n'est plus amour si-tost qu'il délibére,
Et vous le sçauriez trop si vous aviez aimé.

AGESILAS.

Seigneur, j'aimois à Sparte, & j'aime dans Ephése,
L'un & l'autre objet est charmant:

Mais bien que l'un m'ait plû, bien que l'autre me
plaise,
Ma raison m'en a sçeu défendre également.
SPITRIDATE.
La mienne suivroit mieux un plus commun éxemple.
Si vous aimez, Seigneur, ne vous refusez rien,
Ou souffrez que je vous contemple
Comme un cœur au dessus du mien.
Des climats differens la nature est diverse,
La Gréce a des vertus qu'on ne voit point en Perse,
Permettez qu'un Persan n'ose vous imiter,
Que sur vostre partage il craigne d'attenter.
Qu'il se contente à moins de gloire,
Et trouve en sa foiblesse un destin assez doux,
Pour ne point envier cette haute victoire
Que vous seul avez droit de remporter sur vous.
AGESILAS.
Mais de mon ennemy rechercher l'alliance!
SPITRIDATE.
De vostre ennemy!
AGESILAS.
Non, Lysander ne l'est pas,
Mais, s'il faut vous le dire, il y court à grands pas.
SPITRIDATE.
C'en est assez, je doy me faire violence,
Et renonce à plus croire ou mes yeux ou mon
cœur.
Ne m'ordonnez-vous rien sur l'Hymen de ma sœur?
Cotys l'aime.
AGESILAS.
Il est Roy, je ne suis pas son maistre,
Et Mandane ny vous n'êtes pas mes Sujets.
L'aime-t'elle?
SPITRIDATE.
Il se peut, luy feray-je connoistre
Que vous auriez d'autres projets?
AGESILAS.
C'est me connoistre mal, je ne contrains personne.

SPITRIDATE.

Peut-estre qu'elle n'aime encor que sa Couronne,
Et je ne sçay pas bien où pancheroit son choix,
Si le Ciel luy donnoit à choisir de deux Rois.
Vous l'avez jusqu'icy de tant d'honneurs comblée,
De tant de faveurs accablée,
Qu'à vos ordres ses vœux sans peine assujettis...

AGESILAS.

L'ingrate!

SPITRIDATE.

Ie répons de sa reconnoissance,
Et qu'elle ne consent à l'espoir de Cotys
Que pour le maintenir dans vostre dépendance.
Pourroit-elle, Seigneur, davantage pour vous?

AGESILAS.

Non, mais qui la pressoit de choisir un époux?

SPITRIDATE.

L'occasion d'un Roy, Seigneur, est bien pressante,
Les plus dignes objets ne l'ont pas chaque jour:
Elle échape à la moindre attente
Dont on veut éprouver l'amour.
A moins que de la prendre au moment qu'elle arrive,
On s'expose aux périls de l'accepter trop tard,
Et l'azile est si beau pour une fugitive,
Qu'elle ne peut sans crime en rien mettre au hazard.

AGESILAS.

Elle eust peu hazardé peut-estre pour attendre.

SPITRIDATE.

Voyoit-elle en ces lieux un plus illustre espoir?

AGESILAS.

Comme l'amour n'entend que ce qu'il veut entédre,
Il ne voit que ce qu'il veut voir.
Si je l'ay jusqu'icy de tant d'honneurs comblée,
De tant de faveurs accablée,
Ces faveurs, ces honneurs, ne luy disoient-ils rien?
Elle les entendoit trop bien en dépit d'elle,
Mais l'ingrate, mais la crüelle...
Seigneur, à vostre tour vous m'entendez trop bien.

Qu'elle aille chez Cotys partager ſa Couronne,
Ie n'y mets point d'obstacle & n'en veux rien ſçavoir,
Soit que l'ambition, ſoit que l'amour la donne,
Vous avez tous deux tout pouvoir.
Si pourtant vous m'aimiez...

SPITRIDATE.

Soyez ſeur de mon zèle,
Ma parole à Cotys eſt encor à donner;
Mais ſi cét Hyménée a dequoy vous geſner,
Mandane, que deviendra-t'elle?

AGESILAS.

Allez encor un coup, allez en d'autres lieux
Epargner par pitié cette geſne à mes yeux,
Sauvez-moy du chagrin de montrer que je l'aime.

SPITRIDATE.

Elle vient recevoir vos ordres elle-meſme.

SCENE III.

AGESILAS, SPITRIDATE, MANDANE, XENOCLES.

AGESILAS.

OVeuë! ô ſur mon cœur regards trop abſolus,
Que vous allez troubler mes vœux irréſolus!
Ne partez pas, Madame. O Ciel, j'en vay trop dire.

MANDANE.

Ie conçois mal, Seigneur, dequoy vous me parlez.
Moy partir!

AGESILAS.

Ouy, partez, encor que j'en ſoûpire.
Que ce mot ne peut-il ſuffire?

MANDANE.

Ie conçois encor moins pourquoy vous m'éxilez.

AGESILAS.

I'aime trop à vous voir, & je vous ay trop veuë,
C'eſt, Madame, ce qui me tuë.
Partez, partez de grace.

MANDANE.

Où me banniſſez-vous?

AGESILAS.

Nommez-vous un éxil le troſne d'un époux?

MANDANE.

Quel troſne, & quel époux?

AGESILAS.

Cotys...

MANDANE.

Ie croy qu'il m'aime:
Mais ſi je vous regarde icy comme mon Roy,
Et comme un protecteur que j'ay choiſy moy-meſme,
Puis-je ſans voſtre aveu l'aſſeurer de ma foy?
Aprés tant de bontez & de marques d'eſtime,
A vous moins déférer je croirois faire un crime,
Et mon ame... AGESILAS.

Ah, c'eſt trop déférer & trop peu.
Quoy, pour cét Hyménée éxiger mon aveu!

MANDANE.

Iusque-là mon bonheur n'aura qu'incertitude,
Et bien qu'une Couronne ébloüiſſe aiſément...

SPITRIDATE.

Ma ſœur, il faut parler un peu plus clairement.
Le Roy s'eſt plaint à moy de voſtre ingratitude.

MANDANE.

Et je me plains à luy des inégalitez
Qu'il me force devoir luy-meſme en ſes bontez.
Tout ce que pour un autre a voulu ma priére,
Vous me l'avez, Seigneur, & ſur l'heure accordé,
Et pour mes intéreſts ce qu'on a demandé
Préte à de prompts refus une digne matiére.

AGESILAS.

Si vous vouliez avoir des yeux
Pour voir de ces refus la véritable cauſe...

SPITRIDATE.

N'eſt-ce pas aſſez dire, & faut-il autre choſe ?
Voyez mieux ſa penſée, ou répondez-y mieux.
Ces refus obligeants veulent qu'on les entende,
Ils ſont de ſes faveurs le comble & la plus grande,
Tout Roy qu'eſt voſtre amant, perdez-le ſans ennuy,
Lors qu'on vous en deſtine un plus puiſſant que luy.
M'en deſavoûrez-vous, Seigneur ?

AGESILAS.

Non, Spitridate,
C'eſt inutilement que ma raiſon me flate,
Comme vous j'ay mon foible, & j'avouë à mon tour
Qu'un ſi triſte ſecours défend mal de l'amour.
Ie voy par mon épreuve avec quelle injuſtice
Ie vous refuſois Elpinice,
Ie ceſſe de vous faire une ſi dure loy.
Allez, elle eſt à vous, ſi Mandane eſt à moy.
Ce que pour Lyſander je ſemble avoir de haine
Fera place aux douceurs de cette double chaiſne,
Dont vous ſerez le nœud commun;
Et cét heureux Hymen accompagné du voſtre,
Vous rendant entre nous garand de l'un vers l'autre
Réduira nos trois cœurs en un.
Madame, parlez donc.

SPITRIDATE.

Seigneur, l'obéïſſance
S'exprime aſſez par le ſilence :
Trouvez bon que je puiſſe apprendre à Lyſander
La grace qu'à ma flame il vous plaiſt d'accorder.

SCENE IV.

AGESILAS, MANDANE, XENOCLES.

AGESILAS.

EN puis-je pour la mienne espérer une égale,
Madame, ou ne sera-ce en effet qu'obéir?

MANDANE.

Seigneur, je croirois vous trahir,
Et n'avoir pas pour vous une ame assez Royale,
Si je vous cachois rien des justes sentimens
Que m'inspire le Ciel pour deux Rois mes Amants.
J'ay veu que vous m'aimiez, & sans autre interprète
I'en ay creu vos faveurs qui m'ont si peu coûté,
I'en ay creu vos bontez, & l'assiduité
Qu'apporte à me chercher vostre ardeur inquiéte.
Ma gloire y vouloit consentir,
Mais ma reconnoissance a pris soin de la vostre:
Vos feux la hazardoient, & pour les amortir
I'ay réduit mes desirs à pancher vers un autre.
Pour m'épouser, vous le pouvez,
Ie ne sçaurois former de vœux plus élevez,
Mais avant que juger ma conqueste assez haute,
De l'œil dont il faut voir ce que vous vous devez,
Voyez ce qu'elle donne, ou plûtost ce qu'elle oste.
Vostre Sparte si haut porte sa Royauté
Que tout sang étranger la souille & la prophane;
Ialouse de ce trosne où vous êtes monté,
Y faire seoir une Persane,
C'est pour elle une étrange & dure nouveauté,
Et tout vostre pouvoir ne peut m'y donner place,
Que vous n'y renonciez pour toute vostre race.

Vos Ephores peut-eſtre oſeront encor plus,
Et ſi voſtre Sénat avec eux ſe ſouléve,
Si de me voir leur Reine indignez & confus
Ils m'arrachent d'un troſne où voſtre choix m'éléve,
Penſez bien à la ſuite avant que d'achever,
Et ſi ce ſont périls que vous deviez braver.
Vous les voyez ſi bien, que j'ay mauvaiſe grace
De vous en faire ſouvenir,
Mais mon zéle a voulu cette indiscrète audace,
Et moy, je n'ay pas creu devoir la retenir.
Que la ſuite après tout vous flate ou vous traverſe,
Ma gloire eſt ſans pareille aux yeux de l'Vnivers,
S'il voit qu'une Perſane au vainqueur de la Perſe
Donne à ſon tour des loix & l'arreſte en ſes fers.
Comme voſtre intéreſt m'eſt plus conſidérable,
Ie taſche de vous rendre à des deſtins meilleurs:
Mon amour peut vous perdre, & je m'attache ailleurs
Pour eſtre pour vous moins aimable.
Voila ce que devoit un cœur reconnoiſſant.
Quant au reſte, parlez en maiſtre,
Vous étes icy tout puiſſant.

AGESILAS.

Quand peut-on eſtre ingrat, ſi c'eſt là reconnoiſtre,
Et que puis-je ſur vous ſi le cœur n'y conſent?

MANDANE.

Seigneur, il eſt donné, la main n'eſt pas donnée,
Et l'inclination ne fait pas l'Hyménée.
Au défaut de ce cœur je vous offre une foy
Sincére, inviolable, & digne enfin de moy.
Voyez ſi ce partage aura pour vous des charmes;
Contre l'amour d'un Roy c'eſt aſſez raiſonner:
I'aime, & vay toutefois attendre ſans alarmes
Ce qu'il luy plaira m'ordonner.
Ie fais un ſacrifice aſſez noble, aſſez ample,
S'il en veut un en ce grand jour;
Et s'il peut ſe réſoudre à vaincre ſon amour,
I'en donne à ſon grand cœur un aſſez haut éxemple.

Qu'il écoute sa gloire ou suive son desir,
Qu'il se fasse grace ou justice,
Me tiens preste à tout, & luy laisse à choisir
De l'exemple ou du sacrifice.

SCENE V.

AGESILAS, XENOCLES.

AGESILAS.

QU'une Persane m'ose offrir un si grand choix !
Parmy nous qui traitons la Perse de Barbare,
Et mépriſons jusqu'à ses Rois,
Est-il plus haut mérite ? est-il vertu plus rare ?
Cependant mon destin à ce point est amer,
Que plus elle mérite, & moins je doy l'aimer,
Et que plus ses vertus sont dignes de l'hommage
Que rend toute mon ame à cet illustre objet,
Plus je la doy fermer à tout autre projet,
Qu'à celuy d'égaler sa grandeur de courage.

XENOCLES.

Du moins, vous rendre heureux ce n'est plus hazarder,
Puisqu'un si digne amour fait grace à Lysander,
Il n'a plus lieu de se contraindre :
Vous devenez par là maistre de tout l'Etat,
Et ce grand homme à vous, vous n'avez plus à craindre
Ny d'Ephores, ny de Sénat.

AGESILAS.

Ie n'en suis pas encor d'accord avec moy-mesme.
I'aime, mais après tout je hais autant que j'aime,
Et ces deux passions qui régnent tour à tour
Ont au fond de mon cœur si peu d'intelligence,
Qu'à peine immole-t'il la vangeance à l'amour,
Qu'il voudroit immoler l'amour à la vangeance.

Entre ce digne objet & ce digne ennemy
Mon ame incertaine & flotante, (tente,
Quoy que l'un me promette, & quoy que l'autre at-
Ne se peut, ny dompter, ny croire qu'à demy;
Et plus des deux costez je la sens balancée,
Plus je voy clairement que si je veux régner,
Moy qui de Lysander voy toute la pensée,
Il le faut tout-à-fait, ou perdre, ou regagner,
Qu'il est temps de choisir.

XENOCLES.

Qu'il seroit magnanime,
De vaincre & la vangeance & l'amour à la fois!

AGESILAS.

Il faudroit, Xénoclès, une ame plus sublime.

XENOCLES.

Il ne faut que vouloir, tout est possible aux Rois.

AGESILAS.

Ah, si je pouvois tout dans l'ardeur qui me presse
Pour ces deux passions qui partagent mes vœux,
Peut-estre aurois-je la foiblesse
D'obéir à toutes les deux.

SCENE VI.

AGESILAS, LYSANDER, XENOCLES.

LYSANDER.

SEigneur, il vous a plû disposer d'Elpinice,
Nous devons elle & moy beaucoup à vos bontez,
Et je seray ravy qu'elle vous obéïsse,
Pourveu que de Cotys les vœux soient acceptez.
I'en ay donné parole, il y va de ma gloire,
Spitridate sans luy ne sçauroit estre heureux,
Et donner mon aveu, s'ils ne le sont tous deux,
C'est faire à mon honneur une tache trop noire.

Vous

Vous pouvez nous parler en Roy,
Ma fille vous doit plus qu'à moy,
Commandez, elle eſt preſte, & je ſçauray me taire :
N'éxigez rien de plus d'un pére.
Il a tenu toûjours vos ordres à bonheur,
Mais rendez-luy cette juſtice,
De ſouffrir qu'il emporte au tombeau cét honneur,
Qui fait l'unique prix de trente ans de ſervice.

AGESILAS.

Ouy, vous l'y porterez, & du moins de ma part
Ce précieux honneur ne court aucun hazard.
On a voſtre parole, & j'ay donné la mienne,
Et pour faire aujourd'huy que l'une & l'autre tienne,
Il faut vaincre un amour qui m'étoit auſſi doux
Que voſtre gloire l'eſt pour vous,
Vn amour dont l'eſpoir ne voyoit plus d'obſtacle:
Mais enfin il eſt beau de triompher de ſoy,
Et de s'accorder ce miracle,
Quand on peut hautement donner à tous la loy,
Et que le juſte ſoin de combler noſtre gloire
Demande noſtre cœur pour derniére victoire.
Vn Roy né pour l'éclat des grandes actions
Dompte juſqu'à ſes paſſions,
Et ne ſe croit point Roy, s'il ne fait ſur luy-meſme
Le plus illuſtre eſſay de ſon pouvoir ſuprême.

à Xénoclès.

Allez dire à Cotys que Mandane eſt à luy,
Que ſi mes feux aux ſiens ne l'ont pas accordée,
Pour vanger ſon amour de ce moment d'ennuy,
Ie veux la luy céder comme il me l'a cédée.
Oyez de plus.

Il parle à l'oreille à Xénoclès qui s'en va.

SCENE VII.

AGESILAS, LYSANDER.

AGESILAS.

ET bien, vos mécontentements
Me seront-ils encor à craindre ?
Et vous souviendrez-vous des mauvais traitements,
Qui vous avoient donné tant de lieu de vous plaindre?

LYSANDER.

Ie vous ay dit, Seigneur, que j'étois tout à vous,
Et j'y suis d'autant plus, que malgré l'apparence
Ie trouve des bontez qui passent l'espérance
Où je n'avois creu voir que des soupçons jaloux.

AGESILAS.

Et que va devenir cette docte harangue,
Qui du fameux Cléon doit ennoblir la langue ?

LYSANDER.

Seigneur... AGESILAS.

Nous sommes seuls, j'ay chassé Xénoclès,
Parlons confidemment. Que venez-vous d'écrire
A l'Ephore Arsidas, au Sénateur Cratès ?
Ie vous défére assez pour n'en vouloir rien lire,
Tout est encor fermé, voyez.

LYSANDER.

Ie suis coupable,
Parce qu'on me trahit, que l'on vous sert trop bien,
Et que par un effort de prudence admirable
Vous avez sçeu prévoir dequoy seroit capable
Après tant de mépris un cœur comme le mien.
Ce dessein toutefois ne passera pour crime
Que parce qu'il est sans effet,
Et ce qu'on va nommer forfait
N'a rien qu'un plein succès n'eust rendu légitime.

Tout devient glorieux pour qui peut l'obtenir,
Et qui le manque, eſt à punir.

AGESILAS.

Non, non, j'aurois plus fait peut-eſtre en voſtre place.
Il eſt naturel aux grands cœurs
De ſentir vivement de pareilles rigueurs,
Et vous m'offenſeriez de douter de ma grace.
Comme Roy je la donne, & comme amy discret
Ie vous aſſeure du ſecret.
Ie remets en vos mains tout ce qui vous peut nuire,
Vous m'avez trop ſervy pour m'en trouver ingrat,
Et d'un trop grand ſoûtien je priverois l'Etat
Pour des reſſentimens où j'ay ſçeu vous réduire.
Ma puiſſance établie & mes droits conſervez
Ne me laiſſent point d'yeux pour voir voſtre entre-
Dites-moy ſeulement avec meſme franchiſe, (priſe:
Vous doy-je encor bien plus que vous ne me devez?

LYSANDER.

Avez-vous pû, Seigneur, me devoir quelque choſe?
Qui ſert le mieux ſon Roy ne fait que ſon devoir:
En vous de tout l'Etat j'ay défendu la cauſe,
Quand je l'ay fait tomber deſſous voſtre pouvoir.
Le zéle eſt tout de feu quand ce grand devoir preſſe,
Et comme à le moins ſuivre on s'en acquite mal,
Le mien vous ſervit moins qu'il ne ſervit la Gréce,
Quand j'en ſçeus ménager les cœurs avec adreſſe,
Pour vous en faire Général.
Ie vous doy cependant & la vie & ma gloire,
Et lors qu'un deſſein malheureux
Peut me coûter le jour & ſouiller ma mémoire,
La magnanimité de ce cœur généreux...

AGESILAS.

Reprochez-moy plûtoſt toutes mes injuſtices,
Que de plus ravaler de ſi rares ſervices,
Elles ont fait le crime, & j'en tire ce bien,
Que j'ay pû m'acquiter & ne vous doy plus rien.
A preſent que la gratitude
Ne peut paſſer pour debte en qui s'eſt acquité,

Vos ſervices payez d'un traitement ſi rude
Vont recevoir de moy ce qu'ils ont mérité.
S'ils ont ſçeu conſerver un troſne en ma famille,
I'y veux par mon Hymen faire ſeoir voſtre fille,
C'eſt ainſi qu'avec vous je puis le partager.

LYSANDER.

Seigneur, à ces bontez que je n'oſois attendre
Que puis-je....

AGESILAS.

Iugez-en comme il en faut juger,
Et ſur tout commencez d'apprendre,
Que les Rois ſont jaloux du ſouverain pouvoir,
Qu'ils aiment qu'on leur doive & ne peuvent devoir,
Que rien à leurs Sujets n'acquiert l'indépendance,
Qu'ils réglent à leur choix l'employ des plus grands cœurs,
Qu'ils ont pour qui les ſert des graces, des faveurs,
Et qu'on n'a jamais droit ſur leur reconnoiſſance.
Prenons doreſnavant vous & moy pour objet
Les devoirs qu'il faudra l'un à l'autre nous rendre,
N'oubliez plus ceux d'un Sujet,
Et j'auray ſoin de ceux d'un gendre.

SCENE VIII.

AGESILAS, LYSANDER, AGLATIDE, conduite par XENOCLES.

AGLATIDE.

SVr un ordre, Seigneur, receu de voſtre part
Ie viens étonnée & ſurpriſe,
De voir que tout d'un coup un Roy m'en favoriſe,
Qui me daignoit à peine honorer d'un regard.

AGESILAS.

Sortez d'étonnement. Les temps changent, Madame,
Et l'on n'a pas toûjours meſmes yeux ny meſme ame.
Pourriez-vous de ma main accepter un époux?

AGLATIDE.

Si mon pére y conſent mon devoir me l'ordonne,
Ce me ſera trop d'heur de le tenir de vous:
Mais avant que ſçavoir quelle en eſt la perſonne,
Pourrois-je vous parler avec la liberté
Que me ſouffroit à Sparte un feu trop écouté,
Alors qu'il vous plaiſoit, ou m'aimer, ou me dire
Qu'en voſtre cœur mes yeux s'étoient fait un empire?
Non que j'y penſe encor, j'apprens de vous, Seigneur,
Qu'on chãge avec le temps d'ame, d'yeux, & de cœur.

AGESILAS.

Rappelez ces beaux jours pour me parler ſans feindre,
Mais ſi vous le pouvez, Madame, épargnez-moy.

AGLATIDE.

Ce ſeroit ſans raiſon que j'oſerois m'en plaindre,
L'amour doit eſtre libre, & vous étes mon Roy.
Mais puiſque jusqu'à vous vous m'avez fait prétendre,
N'obligez point, Seigneur, cét eſpoir à deſcendre,
Et ne me faites point de loix
Qui profanent l'honneur de voſtre prémier choix.
I'y trouvois pour moy tant de gloire,
I'en chéris à tel point la flateuſe mémoire,
Que je regarderois comme un indigne époux
Quiconque m'offriroit un moindre rang que vous.
Si cét orgueil a quelque crime,
Il n'en faut accuſer que voſtre trop d'eſtime.
Ce ſont des ſentimens que je ne puis trahir:
Après cela parlez, c'eſt à moy d'obéïr.

AGESILAS.

Ie parleray, Madame, avec meſme franchiſe.
I'aime à voir cét orgueil que mon choix authoriſe

A dédaigner les vœux de tout autre qu'un Roy,
I'aime cette hauteur en un jeune courage,
Et vous n'aurez point lieu de vous plaindre de moy,
Si voſtre heureux destin dépend de mon ſuffrage.

SCENE DERNIERE.

AGESILAS, LYSANDER, COTYS, SPITRIDATE, MANDANE, ELPINICE, AGLATIDE, XENOCLES.

COTYS.

SEigneur, à vos bontez nous venons conſacrer
Et Mandane & moy noſtre vie.

SPITRIDATE.

De pareilles faveurs, Seigneur, nous font rentrer
Pour vous faire voir meſme envie.

AGESILAS.

Ie vous ay fait justice à tous,
Et je croy que ce jour vous doit eſtre aſſez doux
Qui de tous vos ſouhaits à voſtre gré décide;
Mais pour le rendre encor plus doux & plus charmant,
Sçachez que Sparte voit ſa Reine en Aglatide,
A qui le Ciel en moy rend ſon prémier amant.

AGLATIDE.

C'eſt me faire, Seigneur, des ſurpriſes nouvelles.

AGESILAS.

Rendons nos cœurs, Madame, à des flames ſi belles,
Et tous enſemble allons préparer ce beau jour
Qui par un triple Hymen couronnera l'amour.

Fin du cinquième & dernier Acte.

ATTILA
ROY
DES HUNS,
TRAGEDIE.

ACTEVRS.

ATTILA, Roy des Huns.
ARDARIC, Roy des Gépides.
VALAMIR, Roy des Ostrogots.
HONORIE, Sœur de l'Empereur Valentinian.
ILDIONE, Sœur de Méroüée Roy de France.
OCTAR, Capitaine des gardes d'Attila.
FLAVIE, Dame d'honneur d'Honorie.

La Scéne eſt au Camp d'Attila dans la Norique.

ATTILA, TRAGEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

ATTILA, OCTAR, Suite.

ATTILA.

ILS ne ſont pas venus, nos deux Rois? qu'on leur die
Qu'ils ſe font trop attendre, & qu'Attila s'ennuye,
Qu'alors que je les mande ils doivent ſe haſter.

OCTAR.

Mais, Seigneur, quel beſoin de les en conſulter?
Pourquoy de voſtre hymen les prendre pour arbitres,
Eux qui s'ont de leur troſne icy que de vains tîtres,
Et que vous ne laiſſez au nombre des vivants,
Que pour traiſner par tout deux Rois pour vos Suivants?

ATTILA.

I'en puis résoudre seul, Octar, & les appelle,
Non sous aucun espoir de lumiére nouvelle,
Ie croy voir avant eux ce qu'ils m'éclairciront,
Et m'estre déja dit tout ce qu'ils me diront.
Mais de ces deux Partis lequel que je préfére,
Sa gloire est un affront pour l'autre & pour son frére,
Et je veux attirer d'un si juste couroux
Sur l'autheur du conseil les plus dangereux coups,
Asseurer une excuse à ce manque d'estime,
Pouvoir, s'il est besoin, livrer une victime ;
Et c'est ce qui m'oblige à consulter ces Rois,
Pour faire à leurs périls éclater ce grand choix.
Car enfin j'aimerois un prétexte à leur perte,
I'en prendrois hautement l'occasion offerte :
Ce titre en eux me choque, & je ne sçay pourquoy
Vn Roy que je commande ose se nommer Roy.
Vn nom si glorieux marque une indépendance,
Que souille, que détruit la moindre obéïssance,
Et je suis las de voir que du bandeau Royal
Ils prennent droit tous deux de me traiter d'égal.

OCTAR.

Mais, Seigneur, se peut-il que pour ces deux Princesses
Vous ayez mesmes yeux & pareilles tendresses ?
Que leur mérite égal dispose sans ennuy
Vostre ame irrésoluë aux sentiments d'autruy ?
Ou si vers l'une ou l'autre elle a pris quelque pente,
Dont prennent ces deux Rois la route différente,
Voudra-t'elle aux dépens de ses vœux les plus doux
Préparer une excuse à ce juste couroux ?
Et pour juste qu'il soit, est-il si fort à craindre,
Que le grand Attila s'abaisse à se contraindre ?

ATTILA.

Non, mais la noble ardeur d'envahir tant d'Etats
Doit combatre de teste encor plus que de bras,
Entre ses ennemis rompre l'intelligence,
Y jetter du desordre & de la défiance,

Et ne rien hazarder, qu'on n'ait de toutes parts,
Autant qu'il eſt poſſible, enchaiſné les hazards.
Nous étions auſſi forts qu'à preſent nous le ſommes,
Quand je fondis en Gaule avec cinq cens mille hommes;
Dès lors, s'il t'en ſouvient, je voulus, mais en vain
D'avec le Viſigot détacher le Romain.
I'y perdis auprès d'eux des ſoins qui me perdirent,
Loin de ſe diviſer d'autant mieux ils s'unirent:
La terreur de mon nom pour nouveaux compagnons
Leur donna les Alains, les Francs, les Bourguignons,
Et n'ayant pû ſemer entr'eux aucuns divorces,
Ie me vis en déroute avec toutes mes forces.
I'ay ſçeu les rétablir & cherche à me vanger,
Mais je cherche à le faire avec moins de danger.
De ces cinq Nations contre moy trop heureuſes
I'envoye offrir la Paix aux deux plus belliqueuſes,
Ie traite avec chacune, & comme toutes deux
De mon Hymen offert ont accepté les nœuds,
Des Princeſſes qu'en ſuite elles en font le gage,
L'une ſera ma femme, & l'autre mon oſtage.
Si j'offenſe par là l'un des deux Souverains,
Il craindra pour ſa ſœur qui reſte entre mes mains.
Ainſi je les tiendray l'un & l'autre en contrainte,
L'un par mon alliance, & l'autre par la crainte;
Ou ſi le malheureux s'obſtine à s'irriter,
L'heureux en ma faveur ſçaura luy réſiſter,
Tant que de nos vainqueurs terraſſez l'un par l'autre
Les troſnes ébranlez tombent aux pieds du noſtre.
Quant à l'amour, appren que mon plus doux ſoucy
N'eſt... Mais Ardaric entre, & Valamir auſſi.

SCENE II.

ATTILA, ARDARIC, VALAMIR, OCTAR.

ATTILA.

ROis amis d'Attila, soutiens de ma puissance,
Qui rangez tant d'Etats sous mon obéïssance,
Et de qui les conseils, le grand cœur, & la main,
Me rendent formidable à tout le genre humain,
Vous voyez en mon Camp les éclatantes marques
Que de ce vaste effroy nous dõnent deux Monarques.
En Gaule Méroüée, à Rome l'Empereur,
Ont crû par mon Hymen éviter ma fureur;
La paix avec tous deux en mesme temps traitée
Se trouve avec tous deux à ce prix arrêtée,
Et presque sur les pas de mes Ambassadeurs
Les leurs m'ont amené deux Princesses leurs sœurs.
Le choix m'en embarasse, il est temps de le faire,
Depuis leur arrivée en vain je le différe,
Il faut enfin résoudre, & quel que soit ce choix,
I'offense un Empereur, ou le plus grand des Rois.
Ie le dis le plus grand, non qu'encor la victoire
Ait porté Méroüée à ce comble de gloire,
Mais si de nos devins l'oracle n'est point faux,
Sa grandeur doit atteindre aux degrez les plus hauts,
Et de ses successeurs l'Empire inébranlable
Sera de siécle en siécle enfin si redoutable,
Qu'un jour toute la Terre en recevra des loix,
Ou tremblera du moins au nom de leurs François.
Vous donc qui connoissez de combien d'importãce
Est pour nos grands projets l'une & l'autre alliance,
Prêtez-moy des clartez pour bien voir aujourd'huy
De laquelle ils auront ou plus ou moins d'appuy,

Qui des deux honoré par ces nœuds domestiques
Nous vangera le mieux des champs Catalauniques,
Et qui des deux enfin décheu d'un tel espoir
Sera le plus à craindre à qui veut tout pouvoir.

ARDARIC.

En l'état où le Ciel a mis voſtre puiſſance,
Nous mettrions en vain les forces en balance,
Tout ce qu'on y peut voir ou de plus ou de moins
Ne vaut pas amuſer le moindre de vos ſoins.
L'un & l'autre Traité ſuffit pour nous inſtruire
Qu'ils vous craignent tous deux & n'oſent plus vous nuire:
Ainſi ſans perdre temps à vous inquiéter,
Vous n'avez que vos yeux, Seigneur, à conſulter.
Laiſſez aller ce choix du coſté du mérite.
Pour qui ſur leur rapport l'amour vous ſollicite,
Croyez ce qu'avec eux voſtre cœur réſoudra,
Et de ces Potentats s'offenſe qui voudra.

ATTILA.

L'amour chez Attila n'eſt pas un bon ſuffrage,
Ce qu'on m'en donneroit me tiédroit lieu d'outrage,
Et tout exprès ailleurs je porterois ma foy,
De peur qu'on n'euſt par là trop de pouvoir ſur moy.
Les femmes qu'on adore uſurpent un empire
Que jamais un mary n'oſe ou ne peut dédire:
C'eſt au commun des Rois à ſe plaire en leurs fers,
Non à ceux dont le nom fait trembler l'Vnivers.
Que chacun de leurs yeux aime à ſe faire eſclave,
Moy, je ne veux les voir qu'en Tyrans que je brave,
Et par quelques attraits qu'ils captivent un cœur,
Le mien en dépit d'eux eſt tout à ma grandeur.
Parlez donc ſeulement du choix le plus utile,
Du couroux à dompter ou plus ou moins facile,
Et ne me dites point que de chaque coſté
Vous voyez comme luy peu d'inégalité.
En matiére d'Etat, ne fuſt-ce qu'un Atome,
Sa perte quelquefois importe d'un Royaume,
Il n'eſt ſcrupule éxact qu'il n'y faille garder,
Et le moindre avantage a droit de décider.

VALAMIR.

Seigneur, dans le panchant que prennent les affaires,
Les grands discours icy ne sont pas nécessaires,
Il ne faut que des yeux, & pour tout découvrir,
Pour décider de tout, on n'a qu'à les ouvrir.
Vn grand destin commence, un grand destin s'achéve,
L'Empire est prest à choir, & la France s'éleve ;
L'une peut avec elle affermir son appuy,
Et l'autre en trébuchant l'ensévelir sous luy.
Vos Devins vous l'ont dit. N'y mettez point d'obstacles,
Vous qui n'avez jamais douté de leurs oracles.
Soûtenir un Etat chancelant & brisé,
C'est chercher par sa cheute à se voir écrasé.
Appuyez donc la France, & laissez tomber Rome,
Aux grands ordres du Ciel prétez ceux d'un grand homme,
D'un si bel avenir avoüez vos Devins,
Avancez les succès, & hastez les destins.

ARDARIC.

Ouy, le Ciel par le choix de ces grands Hyménées
A mis entre vos mains le cours des Destinées ;
Mais s'il est glorieux, Seigneur, de le haster,
Il l'est, & plus encor, de si bien l'arréter,
Que la France en dépit d'un infaillible augure
N'aille qu'à pas traisnants vers sa grandeur future,
Et que l'Aigle accablé par ce destin nouveau
Ne puisse trébucher que sur vostre tombeau.
Seroit-il gloire égale à celle de suspendre
Ce que ces deux Etats du Ciel doivent attendre,
Et de vous faire voir aux plus sçavans Devins
Arbitre des succès, & maistre des Destins ?
I'ose vous dire plus. Tout ce qu'ils vous prédisent,
Avec pleine clarté dans le Ciel ils le lisent ;
Mais vous asseurent-ils que quelque Astre jaloux
N'ait point mis plus d'un siécle entre l'effet & vous ?
Ces éclatans retours que font les Destinées
Sont assez rarement l'œuvre de peu d'années,

Et ce qu'on vous prédit touchant ces deux Etats
Peut eſtre un avenir qui ne vous touche pas.
Cependant regardez ce qu'eſt encor l'Empire,
Il chancelle, il ſe briſe, & chacun le déchire,
De ſes entrailles meſme il produit des Tyrans,
Mais il peut encor plus que tous ſes Conquérans.
Le moindre ſouvenir des champs Catalauniques
En peut mettre à vos yeux des preuves trop publiques:
Singibar, Gondebaut, Méroüée, & Thierry,
Là ſans Aëtius tous quatre auroient péry,
Les Romains firent ſeuls cette grande journée:
Vniſſez-les à vous par un digne Hyménée.
Puisque déja ſans eux vous pouvez presque tout,
Il n'eſt rien dont par eux vous ne veniez à bout.
Quand de ces nouveaux Rois ils vous auront fait maiſtre,
Vous verrez à loiſir de qui vous voudrez l'eſtre,
Et réſoudrez vous ſeul avec tranquillité
Si vous leur ſouffrirez encor l'égalité.

VALAMIR.

L'Empire, je l'avouë, eſt encor quelque choſe,
Mais nous ne ſommes plus au temps de Théodoſe,
Et comme dans ſa race il ne revit pas bien,
L'Empire eſt quelque choſe, & l'Empereur n'eſt rien.
Ses deux fils n'ont remply les troſnes des deux Romes
Que d'Idoles pompeux, que d'ombres au lieu d'hommes.
L'imbécille fierté de ces faux Souverains,
Qui n'oſoit à ſon aide appeler de Romains,
Parmy des Nations qu'ils traitoient de barbares
Empruntoit pour régner des perſonnes plus rares;
Et d'un coſté Gainas, de l'autre Stilicon,
A ces deux Majeſtez ne laiſſant que le nom,
On voyoit dominer d'une hauteur égale
Vn Got dans un Empire, & dans l'autre un Vandale.
Comme de tous coſtez on s'en eſt indigné,
De tous coſtez auſſi pour eux on a régné.

Le second Théodose avoit pris leur modelle,
Sa sœur à cinquante ans le tenoit en tutelle,
Et fut, tant qu'il régna, l'ame de ce grand corps
Dont elle fait encor mouvoir tous les ressorts.
Pour Valentinian, tant qu'a vécu sa mére,
Il a semblé répondre à ce grand caractére,
Il a paru régner; mais on voit aujourd'huy
Qu'il régnoit par sa mére, ou sa mére pour luy,
Et depuis son trépas il a trop fait connoistre
Que s'il est Empereur Aëtius est maistre,
Et c'en seroit la sœur qu'il faudroit obtenir,
Si jamais aux Romains vous vouliez vous unir.
Au reste, un Prince foible, envieux, mol, stupide,
Qu'un heureux succès enfle, un douteux intimide,
Qui pour unique employ s'attache à son plaisir,
Et laisse le pouvoir à qui s'en peut saisir.
Mais le grand Méroüée est un Roy magnanime,
Amoureux de la gloire, ardent après l'estime,
Qui ne permet aux siens d'employ ny de pouvoir,
Qu'autant que par son ordre ils en doivent avoir.
Il sçait vaincre & régner; & depuis sa victoire
S'il a déja soumis & la Seine & la Loire,
Quand vous voudrez aux siens joindre vos combattans,
La Garomne & l'Arar ne tiendront pas long-temps.
Alors ces mesmes champs témoins de nostre honte
En verront la vengeance & plus haute & plus prõpte,
Et pour glorieux prix d'avoir sçeu nous vanger
Vous aurez avec luy la Gaule à partager,
D'où vous ferez sçavoir à toute l'Italie,
Qu'alors que la prudence à la valeur s'allie,
Il n'est rien à l'épreuve, & qu'il est temps qu'enfin
Et du Tibre & du Po vous fassiez le destin.

ARDARIC.

Prenez-en donc le droit des mains d'une Princesse
Qui l'apporte pour dot à l'ardeur qui vous presse,
Et paroissez plûtost vous saisir de son bien,
Qu'usurper des Etats sur qui ne vous doit rien.

Sa mére eut tant de part à la toute-puiſſance,
Qu'elle fit à l'Empire aſſocier Conſtance,
Et ſi ce meſme Empire a quelque attrait pour vous,
La fille a meſme droit en faveur d'un époux.
Allez la force en main demander ce partage,
Que d'un pére mourant luy laiſſa le ſuffrage ;
Sous ce prétexte heureux vous verrez des Romains
Se détacher de Rome & vous tendre les mains.
Aëtius n'eſt pas ſi Maiſtre qu'on veut croire,
Il a jusque chez luy des jaloux de ſa gloire,
Et vous aurez pour vous tous ceux qui dans le cœur
Sont mécontents du Prince, ou las du Gouverneur.
Le débris de l'Empire a de belles ruïnes,
S'il n'a plus de Héros, il a des Héroïnes,
Rome vous en offre une & part à ce débris ;
Pourriez-vous refuſer voſtre main à ce prix ?
Ildione n'apporte icy que ſa perſonne,
Sa dot ne peut s'étendre aux droits d'une Couronne,
Ses Francs n'admettent point de femme à dominer,
Mais les droits d'Honorie ont dequoy tout donner.
Attachez-les, Seigneur, à vous, à voſtre race,
Du fameux Théodoſe aſſeurez-vous la place,
Rome adore la ſœur, le frére eſt ſans pouvoir,
On hait Aëtius, vous n'avez qu'à vouloir.

ATTILA.

Eſt-ce comme il me faut tirer d'inquiétude
Que de plonger mon ame en plus d'incertitude,
Et pour vous prévaloir de mes perpléxitez,
Choiſiſſez-vous exprès ces contrariétez ?
Plus j'entens raiſonner, & moins on détermine !
Chacun dans ſa penſée également s'obſtine !
Et quand par vous je cherche à ne plus balancer,
Vous cherchez l'un & l'autre à mieux m'embaraſſer !
Ie ne demande point de ſi diverſes routes,
Il me faut des clartez & non de nouveaux doutes,
Et quand je vous confie un ſort tel que le mien,
C'eſt m'offenſer tous deux que ne réſoudre rien.

VALAMIR.

Seigneur, chacun de nous vous parle comme il penſe,
Chacun de ce grand choix vous fait voir l'importãce,
Mais nous ne ſommes point jaloux de nos avis :
Croyez-le, croyez-moy, nous en ſerons ravis,
Ils ſont les purs effets d'une amitié fidelle,
De qui le zèle ardent...

ATTILA.

Vniſſez-donc ce zèle
Et ne me forcez point à voir dans vos débats
Plus que je ne veux voir, &... je n'achéve pas.
Dites-moy ſeulement ce qui vous intéreſſe
A protéger icy l'une & l'autre Princeſſe.
Leurs fréres vous ont-ils à force de préſens
Chacun de ſon coſté rendus leurs Partiſans ?
Eſt-ce amitié pour l'une, eſt-ce haine pour l'autre,
Qui forme auprès de moy ſon avis & le voſtre ?
Par quel deſſein de plaire ou de vous agrandir...
Mais derechef je veux ne rien approfondir,
Et croire qu'où je ſuis on n'a pas tant d'audace.
Vous, ſi vous vous aimez, faites-vous une grace.
Accordez-vous enſemble & ne contestez plus,
Ou de l'une des deux ménagez un refus,
Afin que nous puiſſions en cette conjoncture
A ſon averſion imputer la rupture.
Employez-y tous deux ce zèle & cette ardeur
Que vous dites avoir tous deux pour ma grandeur ;
I'en croiray les efforts qu'on fera pour me plaire,
Et veux bien jusque-là ſuſpendre ma colére.

SCENE III.

ARDARIC, VALAMIR.

ARDARIC.

EN ſerons-nous toûjours les malheureux objets,
Et verrons-nous toûjours qu'il nous traite en Sujets ?

VALAMIR.

Fermons les yeux, Seigneur, ſur de telles disgraces,
Le Ciel en doit un jour effacer juſque aux traces,
Mes Devins me l'ont dit, & s'il en eſt beſoin,
Ie diray que ce jour peut-eſtre n'eſt pas loin :
Ils en ont, diſent-ils, un aſſeuré préſage.
Ie vous confieray plus, ils m'ont dit davantage,
Et qu'un Théodoric qui doit ſortir de moy
Commandera dans Rome & s'en fera le Roy ;
Et c'eſt ce qui m'oblige à parler pour la France,
A preſſer Attila d'en choiſir l'alliance,
D'épouſer Ildione, afin que par ce choix
Il laiſſe à mon Hymen Honorie & ſes droits.
Ne vous oppoſez plus aux grandeurs d'Ildione,
Souffrez en ma faveur qu'elle monte à ce troſne,
Et ſi jamais pour vous je puis en faire autant....

ARDARIC.

Vous le pouvez, Seigneur, & dès ce meſme instant,
Souffrez qu'à voſtre exemple en deux mots je m'explique.
Vous aimez, mais ce n'eſt qu'un amour Politique,
Et puiſque je vous doy confidence à mon tour,
I'ay pour l'autre Princeſſe un véritable amour ;
Et c'eſt ce qui m'oblige à parler pour l'Empire,
Afin qu'on m'abandonne un objet où j'aſpire.

Vne étroite amitié l'un à l'autre nous joint,
Mais enfin nos desirs ne compatissent point.
Voyons qui se doit vaincre, & s'il faut que mon ame
A vostre ambition immole cette flame,
Ou s'il n'est point plus beau que vostre ambition
Elle mesme s'immole à cette passion.

VALAMIR.

Ce seroit pour mon cœur un crüel sacrifice.

ARDARIC.

Et l'autre pour le mien seroit un dur supplice.
Vous aime-t'on?

VALAMIR.

Du moins j'ay lieu de m'en flater.
Et vous, Seigneur?

ARDARIC.

Du moins on me daigne écouter.

VALAMIR.

Qu'un mutüel amour est un triste avantage,
Quand ce que nous aimons d'un autre est le partage!

ARDARIC.

Cependant le Tyran prendra pour attentat
Cét amour qui fait seul tant de raisons d'Etat.
Nous n'avons que trop veu jusqu'où va sa colére,
Qui n'a pas épargné le sang mesme d'un frére,
Et combien après luy de Rois ses alliez
A son orgueil barbare il a sacrifiez.

VALAMIR.

Les peuples qui suivoient ces illustres victimes
Suivent encor sous luy l'impunité des crimes,
Et ce ravage affreux qu'il permet aux soldats
Luy gagne tant de cœurs, luy donne tant de bras,
Que nos propres Sujets sortis de nos Provinces
Sont en dépit de nous plus à luy qu'à leurs Princes.

ARDARIC.

Il semble à ses discours déja nous soupçonner,
Et ce sont des soupçons qu'il nous faut détourner.
A ce refus qu'il veut disposons ma Princesse.

VALAMIR.

Pour y porter la mienne il faudra peu d'adreſſe.

ARDARIC.

Si vous perſuadez, quel malheur eſt le mien !

VALAMIR.

Et ſi l'on vous en croit, puis-je eſpérer plus rien ?

ARDARIC.

Ah que ne pouvons-nous eſtre heureux l'un & l'autre!

VALAMIR.

Ah que n'eſt mon bonheur plus compatible au voſtre !

ARDARIC.

Allons des deux coſtez chacun faire un effort.

VALAMIR.

Allons, & du ſuccès laiſſons en faire au Sort.

Fin du prémier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

HONORIE, FLAVIE.

FLAVIE.

E ne m'en défens point, ouy, Madame, Octar m'aime,
Tout ce que je vous dy, je l'ay ſçeu de luy-meſme,
Ils ſont Rois, mais c'eſt tout. Ce tître ſans pouvoir
N'a rien presque en tous deux de ce qu'il doit avoir,
Et le fier Attila chaque jour fait connoiſtre (ſtre,
Que s'il n'eſt pas leur Roy du moins il eſt leur mai-
Et qu'ils n'ont en ſa Cour le rang de ſes amis,
Qu'autant qu'à ſon orgueil ils s'y montrent ſoûmis.
Tous deux ont grand mérite, & tous deux grand cou-
Mais ils ſont, à vray dire, icy comme en oſtage, (rage;
Tandis que leurs Soldats en des camps éloignez
Prennent l'ordre ſous luy de gens qu'il a gagnez,
Et ſi de le ſervir leurs troupes n'étoient preſtes,
Ces Rois, tous Rois qu'ils ſont, répondroient de leurs teſtes.
Son frére aiſné Vléda plus remply d'équité
Les traitoit malgré luy d'entiére égalité;
Il n'a pû le ſouffrir, & ſa jalouſe envie
Pour n'avoir plus d'égaux s'eſt immolé ſa vie.

Le sang qu'après avoir mis ce Prince au tombeau
On luy voit chaque jour distiller du cerveau,
Punit son parricide, & chaque jour vient faire
Vn tribut étonnant à celuy de ce frére.
Suivant mesme qu'il a plus ou moins de couroux,
Ce sang forme un supplice ou plus rude ou plus doux,
S'ouvre une plus féconde ou plus stérile veine,
Et chaque emportement porte avec luy sa peine.

HONORIE.

Que me sert donc qu'on m'aime, & pourquoy m'engager
A souffrir un amour qui ne peut me vanger?
L'insolent Attila me donne une rivale,
Par ce choix qu'il balance il la fait mon égale,
Et quand pour l'en punir je croy prendre un grand Roy,
Ie ne prens qu'un grand nom qui ne peut rien pour moy!
Iuge que de chagrins au cœur d'une Princesse
Qui hait également l'orgueil & la foiblesse,
Et de quel œil je puis regarder un amant
Qui n'aura que pitié de mon ressentiment,
Qui ne sçaura qu'aimer, & dont tout le service
Ne m'asseure aucun bras à me faire justice.
Iusqu'à Rome Attila m'envoye offrir sa foy,
Pour douter dans son camp entre Ildione & moy!
Hélas, Flavie, hélas! si ce doute m'offense,
Que doit faire une indigne & haute préférence,
Et n'est-ce pas alors le dernier des malheurs
Qu'un éclat impuissant d'inutiles douleurs?

FLAVIE.

Prévenez-le, Madame, & montrez à sa honte
Combien de tant d'orgueil vous faites peu de conte.

HONORIE.

La bravade est aisée, un mot est bien-tost dit,
Mais où fuir un Tyran que la bravade aigrit?
Retourneray-je à Rome où j'ay laissé mon frére
Enflamé contre moy de haine & de colére,

Et qui ſans la terreur d'un nom ſi redouté
Iamais n'euſt mis de borne à ma captivité ?
Moy qui prétens pour dot la moitié de l'Empire...

FLAVIE.

Ce ſeroit d'un malheur vous jetter dans un pire,
Ne vous emportez pas contre vous jusque-là,
Il eſt d'autres moyens de braver Attila.
Epouſez Valamir.

HONORIE.

Eſt-ce comme on le brave
Que d'épouſer un Roy dont il fait ſon eſclave?

FLAVIE.

Mais vous l'aimez.

HONORIE.

Et bien, ſi j'aime Valamir,
Ie ne veux point de Rois qu'on force d'obéïr,
Et ſi tu me dis vray, quelque rang que je tienne,
Cét Hymen pourroit eſtre & ſa perte & la mienne.
Mais je veux qu'Attila preſſé d'un autre amour
Endure un tel inſulte au milieu de ſa Cour:
Ildione par là me verroit à ſa ſuite,
A de honteux reſpects je m'y verrois réduite,
Et le ſang des Céſars qu'on adora toûjours
Feroit hommage au ſang d'un Roy de quatre jours?
Dy-le moy toutefois. Pancheroit-il vers elle?
Que t'en a dit Octar?

FLAVIE.

Qu'il la trouve aſſez belle,
Qu'il en parle avec joye, & fuit à luy parler.

HONORIE.

Il me parle, & s'il faut ne rien diſſimuler,
Ses diſcours me font voir du reſpect, de l'eſtime,
Et meſme quelque amour, ſans que le nom s'exprime.

FLAVIE.

C'eſt un peu plus qu'à l'autre.

HONORIE.

Et peut-eſtre bien moins.

FLAVIE.

FLAVIE.

Quoy, ce qu'à l'éviter il apporte de ſoins....

HONORIE.

Peut-eſtre il ne la fuit que de peur de ſe rendre,
Et s'il ne me fuit pas, il ſçait mieux s'en défendre.
Oüy, ſans doute il la craint, & toute ſa fierté
Ménage pour choiſir un peu de liberté.

FLAVIE.

Mais laquelle des deux voulez-vous qu'il choiſiſſe?

HONORIE.

Mon ame des deux parts attend meſme ſupplice,
Ainſi que mon amour ma gloire a ſes appas,
Ie meurs s'il me choiſit ou ne me choiſit pas,
Et... mais Valamir entre, & ſa veuë en mon ame
Fait trembler mon orgueil, enorgueillit ma flame,
Flavie, il peut ſur moy bien plus que je ne veux,
Pour peu que je l'écoute, il aura tous mes vœux.
Dy-luy... mais il vaut mieux faire effort ſur moy-meſme.

SCENE II.

VALAMIR, HONORIE, FLAVIE.

HONORIE.

LE ſçavez-vous, Seigneur, comment je veux qu'on m'aime?
Et puiſque jusqu'à moy vous portez vos ſouhaits,
Avez-vous ſçeu connoiſtre à quel prix je me mets?
Ie parle avec franchiſe, & ne veux point vous taire
Que vos ſoins me plairoient s'il ne faloit que plaire:
Mais quand cent & cent fois ils ſeroiét mieux receus,
Il faut pour m'obtenir quelque choſe de plus.
Attila m'eſt promis, j'en ay ſa foy pour gage,
La Princeſſe des Francs prétend meſme avantage,

Et bien que sur le choix il semble hésiter,
Etant ce que je suis j'aurois tort d'en douter.
Mais qui promet à deux outrage l'une & l'autre ;
I'ay du cœur, on m'offense, éxaminez le vostre.
Pourrez-vous m'en vanger ? pourrez-vous l'en punir ?

VALAMIR.

N'est-ce que par le sang qu'on peut vous obtenir ?
Et faut-il que ma flame à ce grand cœur réponde
Par un assassinat du plus grand Roy du monde,
D'un Roy que vous avez souhaité pour époux ?
Ne sçauroit-on sans crime estre digne de vous ?

HONORIE.

Non, je ne vous dy pas qu'aux dépens de sa teste
Vous vous fassiez aimer & payiez ma conqueste :
De l'aimable facon qu'il vous traite aujourd'huy
Il a trop mérité ces tendresses pour luy.
D'ailleurs, s'il faut qu'on l'aime, il est bon qu'on le craigne :
Mais c'est cét Attila qu'il faut que je dédaigne.
Pourrez-vous hautement me tirer de ses mains,
Et braver avec moy le plus fier des humains ?

VALAMIR.

Il n'en est pas besoin, Madame, il vous respecte,
Et bien que sa fierté vous puisse estre suspecte,
A vos moindres froideurs, à vos moindres dégoûts,
Ie sçay que ses respects me donneroient à vous.

HONORIE.

Que j'estime assez peu le sang de Théodose,
Pour souffrir qu'en moy-mesme un Tyran en dispose
Qu'une main qu'il me doit me choisisse un mary,
Et me présente un Roy comme son favory !
Pour peu que vous m'aimiez, Seigneur, vous devez croire
Que rien ne m'est sensible à l'égal de ma gloire.
Régnez comme Attila, je vous préfére à luy ;
Mais point d'époux qui n'ose en dédaigner l'appuy,
Point d'époux qui m'abaisse au rang de ses Sujettes.
Enfin, je veux un Roy, regardez si vous l'étes,

Et quoy que sur mon cœur vous ayez d'ascendant,
Sçachez qu'il n'aimera qu'un Prince indépendant.
Voyez à quoy, Seigneur, on connoit les Monarques,
Ne m'offrez plus de vœux qui n'en portent les marques,
Et soyez satisfait qu'on vous daigne asseurer
Qu'à tous les Rois ce cœur voudroit vous préférer.

SCENE III.

VALAMIR, FLAVIE.

VALAMIR.

QVelle hauteur, Flavie, & que faut-il qu'espére
Vn Roy dont tous les vœux....

FLAVIE.

Seigneur, laissez-la faire,
L'amour sera le maistre, & la mesme hauteur
Qui vous dispute icy l'empire de son cœur,
Vous donne en mesme temps le secours de la haine
Pour triompher bien-tost de la fierté Romaine.
L'orgueil qui vous dédaigne en dépit de ses feux
Fait haïr Attila de se promettre à deux:
Non que cette fierté n'en soit assez jalouse,
Pour ne pouvoir souffrir qu'Hidione l'épouse;
A son frére, à ses Francs faites-la renvoyer,
Vous verrez tout ce cœur soudain se déployer,
Suivre ce qui luy plaist, braver ce qui l'irrite,
Et livrer hautement la victoire au mérite.
Ne vous rebutez point d'un peu d'emportement;
Quelquefois malgré nous il vient un bon moment,
L'amour fait des heureux lors que moins on y pense,
Et je ne vous dy rien sans beaucoup d'apparence.
Ardaric vous apporte un entretien plus doux,
Adieu, comme le cœur le temps sera pour vous.

SCENE IV.

ARDARIC, VALAMIR.

ARDARIC.

QV'avez-vous obtenu, Seigneur, de la Princeſſe?

VALAMIR.

Beaucoup & rien. I'ay veu pour moy quelque tendreſſe,
Mais elle ſçait d'ailleurs ſi bien ce qu'elle vaut,
Que ſi celle des Francs a le cœur auſſi haut,
Si c'eſt à meſme prix, Seigneur, qu'elle ſe donne,
Vous luy pourrez long-temps offrir voſtre couronne.
Mon Rival eſt hai, je n'en ſçaurois douter,
Tout le cœur eſt à moy, j'ay lieu de m'en vanter,
Au reſte des Mortels je ſçay qu'on me préfére,
Et ne ſçay toutefois ce qu'il faut que j'eſpére.
Voyez voſtre Ildione, & puiſſiez-vous, Seigneur,
Y trouver plus de jour à lire dans ſon cœur,
Vne ame plus tournée à remplir voſtre attente,
Vn eſprit plus facile. Octar ſort de ſa Tente.
Adieu.

SCENE V.

ARDARIC, OCTAR.

ARDARIC.

POurray-je voir la Princeſſe à mon tour?

OCTAR.

Non, à moins qu'il vous plaiſe attendre ſon retour;

Mais à ce que ſes gens, Seigneur, m'ont fait entendre,
Vous n'avez en ce lieu qu'un moment à l'attendre.

ARDARIC.

Dites-moy cependant. Vous fuſtes priſonnier
Du Roy des Francs ſon frére en ce combat dernier?

OCTAR.

Le deſordre, Seigneur, des champs Catalauniques
Me donna peu de part aux disgraces publiques:
Si j'y fus priſonnier de ce Roy généreux,
Il me fit dans ſa Cour un ſort aſſez heureux.
Ma priſon y fut libre, & j'y trouvay ſans ceſſe
Vne bonté ſi rare au cœur de la Princeſſe,
Que de retour icy je penſe luy devoir
Les plus ſacrez reſpects qu'un Sujet puiſſe avoir.

ARDARIC.

Qu'un Monarque eſt heureux lors que le Ciel luy donne
La main d'une ſi belle & ſi rare perſonne!

OCTAR.

Vous ſçavez toutefois qu'Attila ne l'eſt pas,
Et combien ſon trop d'heur luy cauſe d'embarras.

ARDARIC.

Ah, puiſqu'il a des yeux, ſans doute il la préfére.
Mais vous vous loüez fort auſſi du Roy ſon frére,
Ne me déguiſez rien. A-t'il des qualitez
A ſe faire admirer ainſi de tous coſtez?
Eſt-ce une vérité que ce que j'entens dire,
Ou ſi c'eſt ſans raiſon que l'Vnivers l'admire?

OCTAR.

Ie ne ſçay pas, Seigneur, ce qu'on vous en a dit,
Mais ſi pour l'admirer ce que j'ay veu ſuffit:
Ie l'ay veu dans la paix, je l'ay veu dans la guerre
Porter par tout un front de maiſtre de la Terre.
I'ay veu plus d'une fois de fiéres Nations
Deſarmer ſon couroux par leurs ſoûmiſſions;
I'ay veu tous les plaiſirs de ſon ame héroïque
N'avoir rien que d'auguſte & que de magnifique,

Et ſes illustres ſoins ouvrir à ſes Sujets
L'Ecole de la guerre au milieu de la paix.
Par ces délaſſemens ſa noble inquiétude
De ſes justes deſſeins faiſoit l'heureux prélude,
Et ſi j'oſe le dire, il doit nous eſtre doux
Que ce Héros les tourne ailleurs que contre nous.
Ie l'ay veu tout couvert de poudre & de fumée
Donner le grand éxemple à toute ſon Armée,
Semer par ſes périls l'effroy de toutes parts,
Bouleverſer les murs d'un ſeul de ſes regards,
Et ſur l'orgueil briſé des plus ſuperbes teſtes
De ſa courſe rapide entaſſer les conqueſtes.
Ne me commandez point de peindre un ſi grand Roy,
Ce que j'en ay veu paſſe un homme tel que moy:
Mais je ne puis, Seigneur, m'empeſcher de vous dire
Combien ſon jeune Prince eſt digne qu'on l'admire.
Il montre un cœur ſi haut ſous un front délicat
Que dans ſon prémier luſtre il eſt déja ſoldat:
Le corps attend les ans, mais l'ame eſt toute preſte,
D'un gros de Cavaliers il ſe met à la teſte,
Et l'épée à la main anime l'escadron
Qu'enorgueillit l'honneur de marcher ſous ſon nom.
Tout ce qu'a d'éclatant la majeſté du Pére,
Tout ce qu'ont de charmant les graces de la mére,
Tout brille ſur ce front, dont l'aimable fierté
Porte empreints & ce charme & cette majeſté,
L'amour & le reſpect qu'un ſi jeune mérite....
Mais la Princeſſe vient, Seigneur, & je vous quitte.

SCENE VI.

ARDARIC, ILDIONE.

ILDIONE.

ON vous a consulté, Seigneur, m'apprendrez-vous
Comment vostre Attila dispose enfin de nous ?

ARDARIC.

Comment disposez-vous vous-mesme de mon ame?
Attila va choisir, il faut parler, Madame ;
Si son choix est pour vous, que ferez-vous pour moy?

ILDIONE.

Tout ce que peut un cœur qu'engage ailleurs ma foy.
C'est devers vous qu'il panche, & si je ne vous aime,
Ie vous plaindray du moins à l'égal de moy-mesme,
I'auray mesmes ennuis, j'auray mesmes douleurs,
Mais je n'oublîray point que je me dois ailleurs.

ARDARIC.

Cette foy que peut-estre on est prest de vous rendre,
Si vous aviez du cœur, vous sçauriez la reprendre.

ILDIONE.

I'en ay, s'il faut me vaincre, autant qu'on peut avoir,
Et n'en auray jamais pour vaincre mon devoir.

ARDARIC.

Mais qui s'engage à deux dégage l'une & l'autre.

ILDIONE.

Ce seroit ma pensée aussi bien que la vostre,
Et si je n'étois pas, Seigneur, ce que je suis,
I'en prendrois quelque droit de finir mes ennuis :
Mais l'esclavage fier d'une haute naissance,
Où toute autre peut tout, me tient dans l'impuissance,
Et victime d'Etat, je doy sans reculer
Attendre aveuglement qu'on me daigne immoler.

ARDARIC.

Attendre qu'Attila, l'objet de vostre haine,
Daigne vous immoler à la fierté Romaine !

ILDIONE.

Qu'un pareil sacrifice auroit pour moy d'appas,
Et que je souffriray s'il ne s'y résout pas !

ARDARIC.

Qu'il seroit glorieux de le faire vous mesme,
D'en épargner la honte à vostre Diadême !
I'entens celuy des Francs, qu'au lieu de maintenir...

ILDIONE.

C'est à mon frére alors de vanger & punir,
Mais ce n'est point à moy de rompre une alliance
Dont il vient d'attacher vos Huns avec sa France,
Et me faire par là du gage de la paix
Le flambeau d'une guerre à ne finir jamais.
Il faut qu'Attila parle, & puisse estre Honorie
La plus considérée, ou moy la moins chérie :
Puisse-t'il se résoudre à me manquer de foy !
C'est tout ce que je puis, & pour vous, & pour moy.
S'il vous faut des souhaits, je n'en suis point avare,
S'il vous faut des regrets, tout mon cœur s'y prépare,
Et veut bien...

ARDARIC.

Que feront d'inutiles souhaits,
Que laisser à tous deux d'inutiles regrets ?
Pouvez-vous espérer qu'Attila vous dédaigne ?

ILDIONE.

Rome est encor puissante, il se peut qu'il la craigne.

ARDARIC.

A moins que pour appuy Rome n'ait vos froideurs,
Vos yeux l'emporteront sur toutes ses grandeurs ;
Ie le sens en moy-mesme, & ne voy point d'Empire
Qu'en mon cœur d'un regard ils ne puissent détruire.
Armez-les de rigueurs, Madame, & par pitié
D'un charme si funeste ostez-leur la moitié,
C'en sera trop encore, & pour peu qu'ils éclatent,
Il n'est aucun espoir dont mes desirs se flatent,

Faites donc davantage, allez jusqu'au refus,
Ou croyez qu'Ardaric déja n'espére plus,
Qu'il ne vit déja plus, & que vostre hyménée
A déja par vos mains tranché sa Destinée.

ILDIONE.

Ay-je si peu de part en de tels déplaisirs,
Que pour m'y voir en prendre il faille vos soupirs?
Me voulez-vous forcer à la honte des larmes?

ARDARIC.

Si contre tant de maux vous m'enviez leurs charmes,
Faites quelqu'autre grace à mes sens alarmez,
Madame; & pour le moins dites que vous m'aimez.

ILDIONE.

Ne vouloir pas m'en croire à moins d'un mot si rude,
C'est pour une belle ame un peu d'ingratitude,
De quelques traits pour vous que mon cœur soit frapé,
Ce grand mot jusqu'icy ne m'est point échapé,
Mais haïr un Rival, endurer d'estre aimée,
Comme vous de ce choix avoir l'ame alarmée,
A vostre espoir flotant donner tous mes souhaits,
A vostre espoir déçeu donner tous mes regrets,
N'est-ce point dire trop ce qui sied mal à dire?

ARDARIC.

Mais vous épouserez Attila.

ILDIONE.

I'en soupire,
Et mon cœur...

ARDARIC.

Que fait-il ce cœur que m'abuser,
Si mesme en n'osant rien il craint de trop oser?
Non, si vous en aviez, vous sçauriez la reprendre,
Cette foy, que peut-estre on est prest de vous rendre;
Ie ne m'en dédy point, & ma juste douleur
Ne peut vous dire assez que vous manquez de cœur.

ILDIONE.

Il faut donc qu'avec vous tout à fait je m'explique.
Ecoutez, & sur tout, Seigneur, plus de replique.

Ie vous aime. Ce mot me couſte à prononcer,
Mais puiſqu'il vous plaiſt tant, je veux bien m'y forcer.
Permettez toutefois que je vous die encore
Que ſi voſtre Attila de ce grand choix m'honore,
Ie recevray ſa main d'un œil auſſi content,
Que ſi je me donnois ce que mon cœur prétend.
Non que de ſon amour je ne prenne un tel gage
Pour le dernier ſupplice & le dernier outrage,
Et que le dur effort d'un ſi criiel moment
Ne redouble ma haine & mon reſſentiment:
Mais enfin mon devoir veut une déférence,
Où meſme il ne ſoupçonne aucune répugnance.
Ie l'épouſeray donc, & réſerve pour moy
La gloire de répondre à ce que je me doy.
I'ay ma part comme un autre à la haine publique
Qu'aime à ſemer par tout ſon orgueil tyrannique,
Et le hay dautant plus, que ſon ambition
A voulu s'aſſervir toute ma Nation:
Qu'en dépit des Traitez & de tout leur myſtére,
Vn Tyran qui déja s'eſt immolé ſon frére,
Si jamais ſa fureur ne redoutoit plus rien,
Auroit peut-eſtre peine à faire grace au mien.
Si donc ce triſte choix m'arrache à ce que j'aime,
S'il me livre à l'horreur qu'il me fait de luy-meſme,
S'il m'attache à la main qui veut tout ſaccager,
Voyez que d'intéreſts, que de maux à vanger.
Mon amour, & ma haine, & la cauſe commune
Criront à la vangeance, en voudront trois pour une,
Et comme j'auray lors ſa vie entre mes mains,
Il a lieu de me craindre autant que je vous plains.
Aſſez d'autres Tyrans ont péry par leurs femmes,
Cette gloire aiſément touche les grandes ames,
Et de ce meſme coup qui briſera mes fers,
Il eſt beau que ma main vange tout l'Vnivers.
Voila quelle je ſuis, voila ce que je penſe,
Voilà ce que l'Amour prépare à qui l'offenſe,

Vous, faites-moy justice, & songez mieux, Seigneur,
S'il faut me dire encor que je manque de cœur.

Elle s'en va.

ARDARIC.

Vous préserve le Ciel de l'épreuve crüelle
Où veut un cœur si grand mettre une ame si belle,
Et puisse Attila prendre un esprit assez doux
Pour vouloir qu'on vous doive autant à luy qu'à vous.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ATTILA, OCTAR.

ATTILA.

Ctar, as-tu pris soin de redoubler ma Garde?

OCTAR.

Ouy, Seigneur, & déja chacun s'entre-regarde,
S'entredemande à quoy ces ordres que j'ay mis...

ATTILA.

Quand on a deux Rivaux, manque-t'on d'ennemis?

OCTAR.

Mais, Seigneur, jusqu'icy vous en doutez encore.

ATTILA.

Et pour bien éclaircir ce qu'en effet j'ignore,
Ie me mets à couvert de ce que de plus noir
Inspire à leurs pareils l'amour au desespoir,
Et ne laissant pour arme à leur douleur pressante,
Qu'une haine sans force, une rage impuissante,
Ie m'asseure un triomphe en ce glorieux jour
Sur leurs ressentimens comme sur leur amour.
Qu'en disent nos deux Rois?

OCTAR.

Leurs ames alarmées
De voir par ce renfort leurs Tentes enfermées,

Affectent de montrer une tranquillité...

ATTILA.

De leur Tente à la mienne ils ont la liberté.

OCTAR.

Ouy, mais seuls & sans suite, & quand aux deux Princesses
Que de leurs actions on laisse encor maistresses,
On ne permet d'entrer chez elles qu'à leurs Gens,
Et j'en bannis par là ces Rois & leurs Agens.
N'en ayez plus, Seigneur, aucune inquiétude,
Ie les fais observer avec éxactitude,
Et de quelque costé qu'elles tournent leurs pas,
I'ay des yeux tous placez qui ne les manquent pas;
On vous rendra bon compte & des deux Rois & d'elles.

ATTILA.

Il suffit sur ce point, appren d'autres Nouvelles.
Ce grand Chef des Romains, l'illustre Aëtius,
Le seul que je craignois, Octar, il ne vit plus.

OCTAR.

Qui vous en a défait?

ATTILA.

Valentinian mesme.
Craignant qu'il n'usurpast jusqu'à son Diadème,
Et pressé des soupçons où j'ay sçeu l'engager,
Luy-mesme, à ses yeux mesme, il l'a fait égorger.
Rome perd en luy seul plus de quatre batailles,
Ie me voy l'accès libre au pied de ses murailles,
Et si j'y fais paroistre Honorie & ses droits,
Contre un tel Empereur j'auray toutes les voix;
Tant l'effroy de mon nom, & la haine publique
Qu'attire sur sa teste une mort si tragique,
Sçauront faire aisément, sans en venir aux mains,
De l'époux d'une sœur un maistre des Romains.

OCTAR.

Ainsi donc vostre choix tombe sur Honorie?

ATTILA.

I'y fais ce que je puis, & ma gloire m'en prie,

Mais d'ailleurs Ildione a pour moy tant d'attraits,
Que mon cœur étonné flote plus que jamais.
Ie sens combatre encor dans ce cœur qui soûpire
Les droits de la beauté contre ceux de l'Empire,
L'effort de ma raison qui soûtient mon orgueil
Ne peut non plus que luy soûtenir un coup d'œil,
Et quād de tout moy-mesme il m'a rendu le maistre,
Pour me rendre à mes fers elle n'a qu'à paroistre.
O beauté qui te fais adorer en tous lieux,
Crüel poison de l'ame & doux charme des yeux,
Que devient, quand tu veux, l'authorité suprême,
Si tu prens malgré moy l'empire de moy-mesme,
Et si cette fierté qui fait par tout la loy
Ne peut me garantir de la prendre de toy ?
Va la trouver pour moy, cette beauté charmante,
Du plus utile choix donne luy l'épouvante,
Pour l'obliger à fuir peins luy bien tout l'affront
Que va mon Hyménée imprimer sur son front.
Ose plus, fay luy peur d'une prison sévére,
Qui me réponde icy du couroux de son frére,
Et retienne tous ceux que l'espoir de sa foy
Pourroit en un moment soûlever contre moy.
Mais quelle ame en effet n'en seroit pas séduite ?
Ie voy trop de périls, Octar, en cette fuite,
Ses yeux mes Souverains à qui tout est soûmis
Me sçauroient d'un coup d'œil faire trop d'ennemis.
Pour en sauver mon cœur prens une autre maniére.
Fay m'en haïr, peins-moy d'une humeur noire & fiére,
Dy-luy que j'aime ailleurs, & fay luy prévenir
La gloire qu'Honorie est preste d'obtenir.
Fay qu'elle me dédaigne, & me préfére un autre
Qui n'ait pour tout pouvoir qu'un foible emprunt du nostre :
Ardaric, Valamir, ne m'importe des deux.
Mais voir en d'autres bras l'objet de tous mes vœux !
Vouloir qu'à mes yeux mesme un autre la possède !
Ah ! le mal est encor plus doux que le remède.

Dy-luy, fay-luy ſçavoir....

OCTAR.

Quoy, Seigneur?

ATTILA.

Ie ne ſçay,
Tout ce que j'imagine eſt d'un faſcheux eſſay.

OCTAR.

A quand remettez-vous après tout d'en réſoudre?

ATTILA.

Octar, je l'aperçoy. Quel nouveau coup de foudre!
O raiſon confonduë, orgueil presque étouffé,
Avant ce coup fatal que n'as-tu triomphé?

SCENE II.

ATTILA, ILDIONE, OCTAR.

ATTILA.

VEnir jusqu'en ma Tente enlever mes hommages,
Madame, c'eſt trop loin pouſſer vos avantages:
Ne vous ſuffit-il point que le cœur ſoit à vous?

ILDIONE.

C'eſt dequoy faire naiſtre un eſpoir aſſez doux.
Ce n'eſt pas toutefois, Seigneur, ce qui m'améne:
Ce ſont des nouveautez dont j'ay lieu d'eſtre en peine.
Voſtre Garde eſt doublée, & par un ordre exprès
Ie vois icy deux Rois obſervez de fort près.

ATTILA.

Prenez-vous intéreſt ou pour l'un, ou pour l'autre?

ILDIONE.

Mon intéreſt, Seigneur, c'eſt d'avoir part au voſtre,
I'ay droit en vos périls de m'en mettre en ſoucy,
Et de plus, je me trompe, ou l'on m'obſerve auſſi.
Vous ſerois-je ſuſpecte? & dequoy?

ATTILA.

D'eſtre aimée,
Madame, vos attraits dont j'ay l'ame charmée,
Si j'en croy l'apparence, ont bleſſé plus d'un Roy;
D'autres ont un cœur tédre & des yeux comme moy,
Et pour vous & pour moy j'en préviens l'inſolence
Qui pourroit ſur vous-meſme uſer de violence.

ILDIONE.

Il en eſt des moyens plus doux & plus aiſez
Si je vous charme autant que vous m'en accuſez.

ATTILA.

Ah! vous me charmez trop, moy de qui l'ame altiére
Cherche à voir ſous mes pas trembler la Terre entiére,
Moy qui veux pouvoir tout, ſi-toſt que je vous voy
Malgré tout cét orgueil je ne puis rien ſur moy,
Ie veux, je taſche en vain d'éviter par la fuite
Ce charme dominant qui marche à voſtre ſuite,
Mes plus heureux ſuccès ne font qu'enfoncer mieux
L'inévitable trait dont me percent vos yeux.
Vn regard impréveu leur fait une victoire,
Leur moindre ſouvenir l'emporte ſur ma gloire,
Il s'empare & du cœur & des ſoins les plus doux,
Et j'oublie Attila dès que je penſe à vous.
Que pourray-je, Madame, après que l'Hyménée
Aura mis ſous vos loix toute ma Deſtinée?
Quand je voudray punir vous ſçaurez pardonner,
Vous refuſerez grace où j'en voudray donner,
Vous envoîrez la paix où je voudray la guerre,
Vous ſçaurez par mes mains conduire le tonnerre,
Et tout mon amour tremble à s'accorder un bien
Qui me met en état de ne pouvoir plus rien.
Attentez un peu moins ſur ce pouvoir ſuprême,
Madame, & pour un jour ceſſez d'eſtre vous-meſme,
Ceſſez d'eſtre adorable, & laiſſez-moy choiſir
Vn objet qui m'en laiſſe aiſément reſſaiſir.
Défendez à vos yeux cét éclat invincible
Avec qui ma fierté devient incompatible,

Prétez-moy des refus, prétez-moy des mépris,
Et rendez-moy vous-meſme à moy-meſme à ce prix.

ILDIONE.

Ie croyois qu'on me deuſt préférer Honorie
Avec moins de douceurs & de galanterie,
Et je n'attendois pas une civilité
Qui malgré cette honte enflaſt ma vanité.
Ses honneurs près des miens ne ſont qu'honneurs frivoles,
Ils n'ont que des effets, j'ay les belles paroles,
Et ſi de ſon coſté vous tournez tous vos ſoins, (moins.
C'eſt qu'elle a moins d'attraits & ſe fait craindre
L'auroit-on jamais crû qu'un Attila puſt craindre?
Qu'un ſi leger éclat euſt dequoy l'y contraindre,
Et que de ce grand nom qui remplit tout d'effroy
Il n'oſaſt hazarder tout l'orgueil contre moy?
Avant qu'il porte ailleurs ces timides hommages
Que jusqu'icy j'enléve avec tant d'avantages,
Apprenez-moy, Seigneur, pour ſuivre vos deſſeins,
Comme il faut dédaigner le plus grand des Humains,
Dites-moy quels mépris peuvent le ſatisfaire.
Ah, ſi je luy déplais à force de luy plaire,
Si de ſon trop d'amour ſa haine eſt tout le fruit,
Alors qu'on la mérite, où ſe voit-on réduit?
Allez, Seigneur, allez où tant d'orgueil aſpire,
Honorie a pour dot la moitié de l'Empire,
D'un mérite panchant c'eſt un ferme ſoutien,
Et cét heureux éclat efface tout le mien,
Ie n'ay que ma perſonne.

ATTILA.

Et c'eſt plus que l'Empire,
Plus qu'un droit ſouverain ſur tout ce qui reſpire.
Tout ce qu'a cét Empire, ou de grand, ou de doux,
Ie veux mettre ma gloire à le tenir de vous.
Faites-moy l'accepter, & pour reconnoiſſance,
Quels climats voulez-vous ſous voſtre obéiſſance?
Si la Gaule vous plaiſt, vous la partagerez,
I'en offre la conqueſte à vos yeux adorez,

Et mon amour....

ILDIONE.

A quoy que cét Amour s'apreſte,
La main du Conquérant vaut mieux que ſa conqueſte.

ATTILA.

Quoy! vous pourriez m'aimer, Madame, à voſtre tour?
Qui ſéme tant d'horreurs fait naiſtre peu d'amour.
Qu'aimeriez-vous en moy? je ſuis crüel, barbare,
Ie n'ay que ma fierté, que ma fureur de rare,
On me craint, on me hait, on me nomme en tout lieu
La terreur des Mortels & le fléau de Dieu.
Aux refus que je veux c'eſt là trop de matiére,
Et ſi ce n'eſt aſſez d'y joindre la priére,
Si rien ne vous réſout à dédaigner ma foy,
Appréhendez pour vous, comme je fais pour moy.
Si vos Tyrans d'appas retiennent ma franchiſe,
Ie puis l'eſtre comme eux de qui me tyranniſe:
Souvenez-vous enfin que je ſuis Attila,
Et que c'eſt dire tout que d'aller jusque-là.

ILDIONE.

Il faut donc m'y réſoudre, & bien j'oſe... de grace
Dispenſez-moy du reſte, il y faut trop d'audace,
Ie tremble comme un autre à l'aſpect d'Attila,
Et ne me puis, Seigneur, oublier jusque-là.
I'obéïs, ce mot ſeul dit tout ce qu'il ſouhaite,
Si c'eſt m'expliquer mal, qu'il en ſoit l'interpréte.
I'ay tous les ſentimens qu'il luy plaiſt m'ordonner,
I'accepte cette dot qu'il vient de me donner,
Ie partage déja la Gaule avec mon frére,
Et veux tout ce qu'il faut pour ne vous plus déplaire.
Mais ne puis-je ſçavoir, pour ne manquer à rien,
A qui vous me donnez quand j'obéïs ſi bien?

ATTILA.

Ie n'oſe le réſoudre, & de nouveau je tremble
Si toſt que je conçoy tant de chagrins enſemble.
C'eſt trop que de vous perdre & vous donner ailleurs,
Madame, laiſſez-moy ſéparer mes douleurs,

Souffrez qu'un déplaiſir me prépare pour l'autre,
Après mon Hyménée on aura ſoin du voſtre,
Ce grand effort déja n'eſt que trop rigoureux,
Sans y joindre celuy de faire un autre heureux.
Souvent un peu de temps fait plus qu'on n'oſe attendre.

ILDIONE.

I'oſeray plus que vous, Seigneur, & ſans en prendre,
Et puiſque de ſon bien chacun peut ordonner,
Voſtre cœur eſt à moy, j'oſeray le donner.
Mais je ne le mettray qu'en la main qu'il ſouhaite,
Vous, traitez-moy de grace ainſi que je vous traite,
Et quand ce coup pour vous ſera moins rigoureux,
Avant que me donner conſultez-en mes vœux.

ATTILA.

Vous aimeriez quelqu'un!

ILDIONE.

Iusqu'à voſtre Hyménée
Mon cœur eſt au Monarque à qui l'on m'a donnée,
Mais quand par ce grand choix j'en perdray tout eſpoir,
I'ay des yeux qui verront ce qu'il me faudra voir.

SCENE III.

ATTILA, HONORIE, ILDIONE, OCTAR.

HONORIE.

CE grand choix eſt donc fait, Seigneur, & pour le faire
Vous avez à tel point redouté ma colére,
Que vous n'avez pas creu vous en pouvoir ſauver
Sans doubler voſtre Garde, & me faire obſerver?

Ie ne me jugeois pas en ces lieux tant à craindre,
Et d'un tel attentat j'aurois tort de me plaindre,
Quand je voy que la peur de mes reſſentimens
En commence déja les juſtes châtimens.

ILDIONE.

Que ces ordres nouveaux ne troublent point voſtre ame,
C'étoit moy qu'on craignoit, & non pas vous, Madame,
Et ce glorieux choix qui vous met en courroux
Ne tombe pas ſur moy, Madame, c'eſt ſur vous.
Il eſt vray que ſans moy vous n'y pouviez prétendre,
Son cœur, tant qu'il m'euſt plû, s'en auroit ſceu défendre,
Il étoit tout à moy. Ne vous alarmez pas
D'apprendre qu'il étoit au peu que j'ay d'appas,
Ie vous en fais un don. Recevez-le pour gage,
Ou de mes amitiez, ou d'un parfait hommage,
Et forte deſormais de vos droits & des miens,
Donnez à ce grand cœur de plus dignes liens.

HONORIE.

C'eſt donc de voſtre main qu'il paſſe dans la mienne,
Madame, & c'eſt de vous qu'il faut que je le tienne?

ILDIONE.

Si vous ne le voulez aujourd'huy de ma main,
Craignez qu'il ſoit trop tard de le vouloir demain.
Elle l'aimera mieux ſans doute de la voſtre,
Seigneur, ou vous ferez ce preſent à quelque autre.
Pour luy porter ce cœur que je vous avois pris,
Vous m'avez commandé des refus, des mépris,
Souffrez que des mépris le reſpect me diſpenſe,
Et voyez pour le reſte entiére obéiſſance.
Ie vous rens à vous meſme, & ne puis rien de plus,
Et c'eſt à vous de faire accepter mes refus.

SCENE IV.

ATTILA, HONORIE, OCTAR.

HONORIE.

ACcepter ſes refus ! moy, Seigneur?

ATTILA.

Vous, Madame.
Peut-il eſtre honteux de devenir ma femme?
Et quand on vous aſſeure un ſi glorieux nom
Peut-il vous importer qui vous en fait le don?
Peut-il vous importer par quelle voye arrive
La gloire dont pour vous Ildione ſe prive?
Que ce ſoit ſon refus, ou que ce ſoit mon choix,
En marcherez vous moins ſur la teſte des Rois?
Mes deux Traitez de paix m'ont donné deux Princeſſes
Dont l'une aura ma main, ſi l'autre eut mes tendreſſes,
L'une aura ma grãdeur comme l'autre eut mes vœux;
C'eſt ainſi qu'Attila ſe partage à vous deux.
N'en murmurez, Madame, icy non plus que l'autre,
Sa part la ſatisfait, recevez mieux la voſtre;
I'en étois idolatre, & veux vous épouſer,
La raiſon, c'eſt ainſi qu'il me plaiſt d'en uſer.

HONORIE.

Et ce n'eſt pas ainſi qu'il me plaiſt qu'on en uſe,
Ie ceſſe d'estimer ce qu'une autre refuſe,
Et bien que vos Traitez vous engagent ma foy,
Le rebut d'Ildione eſt indigne de moy.
Ouy, bien que l'Vnivers, ou vous ſerve, ou vous craigne,
Ie n'ay que des mépris pour ce qu'elle dédaigne.
Quel honneur eſt celuy d'eſtre voſtre moitié,
Qu'elle céde par grace & m'offre par pitié?

Ie ſçay ce que le Ciel m'a faite au deſſus d'elle,
Et ſuis plus glorieuſe encor qu'elle n'eſt belle.

ATTILA.

I'adore cét orgueil, il eſt égal au mien,
Madame, & nos fiertez ſe reſſemblent ſi bien,
Que ſi la reſſemblance eſt par où l'on s'entr'aime,
I'ay lieu de vous aimer comme une autre moy-meſ-(me.

HONORIE.

Ah, ſi non plus que vous je n'ay point le cœur bas,
Nos fiertez pour cela ne ſe reſſemblent pas.
La mienne eſt de Princeſſe, & la voſtre eſt d'eſclave,
Le brave les mépris, vous aimez qu'on vous brave,
Voſtre orgueil a ſon foible, & le mien toûjours fort
Ne peut ſouffrir d'amour dans ce peu de rapport.
S'il vient de reſſemblance, & que d'illuſtres flames
Ne puiſſent que par elle unir les grandes ames,
D'où naiſtroit cét amour, quand je vois en tous lieux
De plus dignes fiertez qui me reſſemblent mieux?

ATTILA.

Vous en voyez icy, Madame, & je m'abuſe,
Ou quelqu'autre me vole un cœur qu'on me refuſe,
Et cette noble ardeur de me deſobéïr
En garde la conqueſte à l'heureux Valamir.

HONORIE. (conte,

Ce n'eſt qu'à moy, Seigneur, que j'en doy rendre
Quand je voudray l'aimer, je le pourray ſans honte,
Il eſt Roy comme vous.

ATTILA.

En effet il eſt Roy,
I'en demeure d'accord, mais non pas comme moy.
Meſme ſplendeur de ſang, meſme titre nous pare,
Mais de quelques degrez le pouvoir nous ſépare,
Et du troſne où le Ciel a voulu m'affermir
C'eſt tomber d'aſſez haut que jusqu'à Valamir.
Chez ſes propres Sujets ce tître qu'il étale
Ne fait d'entr'eux & moy que remplir l'intervalle,
Il reçoit ſous ce tître & leur porte mes loix,
Et s'il eſt Roy des Gots, je ſuis celuy des Rois.

HONORIE.

Et j'ay dequoy le mettre au dessus de ta teste
Si-tost que de ma main j'auray fait sa conqueste.
Tu n'as pour tout pouvoir que des droits usurpez
Sur des peuples surpris & des Princes trompez,
Tu n'as d'authorité que ce qu'en font les crimes;
Mais il n'aura de moy que des droits légitimes,
Et fust-il sous ta rage à tes pieds abatu,
Il est plus grand que toy, s'il a plus de vertu.

ATTILA.

Sa vertu ny vos droits ne sont pas de grands charmes
A moins que pour appuy je leur prête mes armes,
Ils ont besoin de moy s'ils veulent aller loin;
Mais pour estre Empereur je n'en ay plus besoin,
Aëtius est mort. l'Empire n'a plus d'homme,
Et je puis trop sans vous me faire place à Rome.

HONORIE.

Aëtius est mort! je n'ay plus de Tyran,
Ie reverray mon frére en Valentinian,
Et mille vrais Héros qu'opprimoit ce faux maistre
Pour me faire justice à l'envy vont paroistre.
Ils défendront l'Empire, & soutiendront mes droits
En faveur des vertus dont j'auray fait le choix.
Les grands cœurs n'osent rien sous de si grands Ministres,
Leur plus haute valeur n'a d'effets que sinistres,
Leur gloire fait ombrage à ces puissants jaloux
Qui s'estiment perdus s'ils ne les perdent tous.
Mais après leur trépas tous ces grands cœurs revivent,
Et pour ne plus souffrir de fers qui les captivent,
Chacun reprend sa place & remplit son devoir.
La mort d'Aëtius te le fera trop voir,
Si pour leur maistre en toy je leur méne un Barbare,
Tu verras quel accueil leur vertu te prépare;
Mais si d'un Valamir j'honore un si haut rang,
Aucun pour me servir n'épargnera son sang.

ATTILA.

Vous me faites pitié de ſi mal vous connoiſtre,
Que d'avoir tant d'amour & le faire paroiſtre.
Il eſt honteux, Madame, à des Rois tels que nous,
Quand ils en ſont bleſſez, d'en laiſſer voir les coups.
Il a droit de régner ſur les ames communes,
Non ſur celles qui font & défont les fortunes,
Et ſi de tout le cœur on ne peut l'arracher,
Il faut s'en rendre maiſtre, ou du moins le cacher.
Ie ne vous blaſme point d'avoir eu mes foibleſſes,
Mais faites meſme effort ſur ces laſches tendreſſes,
Et comme je vous tiens ſeule digne de moy,
Tenez-moy ſeul auſſi digne de voſtre foy.
Vous aimez Valamir, & j'adore Ildione,
Ie me garde pour vous, gardez-vous pour mon troſne,
Prenez ainſi que moy des ſentiments plus hauts,
Et ſuivez mes vertus ainſi que mes défauts.

HONORIE.

Parle de tes fureurs & de leur noir ouvrage.
Il s'y meſle peut-eſtre une ombre de courage;
Mais bien loin qu'avec gloire on te puiſſe imiter,
La vertu des Tyrans eſt meſme à détester.
Irois-je à ton éxemple aſſaſſiner mon frére?
Sur tous mes Alliez répandre ma colére?
Me baigner dans leur ſang, & d'un orgueil jaloux....

ATTILA.

Si nous nous emportons, j'iray plus loin que vous, Madame.

HONORIE.

Les grands cœurs parlent avec franchiſe.

ATTILA.

Quand je m'en ſouviendray, n'en ſoyez pas ſurpriſe,
Et ſi je vous épouſe avec ce ſouvenir,
Vous voyez le paſſé, jugez de l'avenir.
Ie vous laiſſe y penſer. Adieu, Madame.

HONORIE.

Ah, traiſtre!

ATTILA.

ATTILA.

Ie ſuis encor Amant, demain je ſeray maiſtre.
Remenez la Princeſſe, Octar.

HONORIE.

Quoy?

ATTILA.

C'eſt aſſez.
Vous me direz tantoſt tout ce que vous penſez:
Mais penſez-y deux fois avant que me le dire,
Songez que c'eſt de moy que vous tiendrez l'Empire,
Que vos droits ſans ma main ne ſont que droits en l'air.

HONORIE.

Ciel!

ATTILA.

Allez, & du moins apprenez à parler.

HONORIE.

Apprens, apprens toy-meſme à changer de langage,
Lors qu'au ſang des Céſars ta parole t'engage.

ATTILA.

Nous en pourrons changer avant la fin du jour.

HONORIE.

Fay ce que tu voudras, Tyran, j'auray mon tour.

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

HONORIE, OCTAR, FLAVIE.

HONORIE.

Allez, servez-moy bien. Si vous aimez Flavie,
Elle sera le prix de m'avoir bien servie,
I'en donne ma parole, & sa main est à vous,
Dès que vous m'obtiendrez Valamir pour époux.

OCTAR.

Ie voudrois le pouvoir, j'asseurerois, Madame,
Sous vostre Valamir mes jours avec ma flame.
Bien qu'Attila me traite assez confidemment,
Ils dépendent sous luy d'un malheureux moment:
Il ne faut qu'un soupçon, un dégoust, un caprice,
Pour en faire à sa haine un soudain sacrifice.
Ce n'est pas un esprit que je porte où je veux.
Faire un peu plus de pente au panchant de ses vœux,
L'attacher un peu plus au party qu'ils choisissent,
Ce n'est rien qu'avec moy deux mille autres ne puis sent;
Mais proposer de front, ou vouloir doucement
Contre ce qu'il résout tourner son sentiment,
Combatre sa pensée en faveur de la vostre,
C'est ce que nous n'osons, ny moy, ny pas un autre,

Et si je hazardois ce contretemps fatal,
Ie me perdrois, Madame, & vous servirois mal.

HONORIE.

Mais qui l'attache à moy quand pour l'autre il soupire?

OCTAR.

La mort d'Aëtius, & vos droits sur l'Empire.
Il croit s'en voir par là les chemins applanis,
Et tous autres souhaits de son cœur sont bannis,
Il aime à conquérir, mais il hait les batailles,
Il veut que son nom seul renverse les murailles,
Et plus grand politique encor que grand guerrier,
Il tient que les combats sentent l'avanturier.
Il veut que de ses gens le déluge effroyable
Atterre impunément les Peuples qu'il accable,
Et prodigue de sang, il épargne celuy
Que tant de combatans exposeroient pour luy.
Ainsi n'espérez pas que jamais il relasche,
Que jamais il renonce à ce choix qui vous fasche:
Si pourtant je voy jour à plus que je n'attens,
Madame, asseurez-vous que je prendray mon temps.

SCENE II.

HONORIE, FLAVIE.

FLAVIE.

NE vous étes-vous point un peu trop déclarée,
Madame, & le chagrin de vous voir préférée,
Etouffe-t'il la peur que marquoient vos discours
De rédre hommage au sang d'un Roy de quatre jours?

HONORIE.

Ie te l'avois bien dit, que mon ame incertaine
De tous les deux costez attendoit mesme gesne,
Flavie, & de deux maux qu'on craint également
Celuy qui nous arrive est toûjours le plus grand.

Celuy que nous sentons devient le plus sensible.
D'un choix si glorieux la honte est trop visible,
Ildione a sceu l'art de m'en faire un malheur,
La gloire en est pour elle, & pour moy la douleur:
Elle garde pour soy tout l'effet du mérite,
Et me livre avec joye aux ennuis qu'elle évite.
Vois avec quel insulte & de quelle hauteur
Son refus en mes mains rejette un si grand cœur,
Cependant que ravie elle asseure à son ame
La douceur d'estre toute à l'objet de sa flame:
Car je ne doute point qu'elle n'ait de l'amour,
Ardaric qui s'attache à la voir chaque jour,
Les respects qu'il luy rend & les soins qu'il se donne....

FLAVIE.

I'ose vous dire plus, Attila l'en soupçonne,
Il est fier & colére, & s'il sçait une fois
Qu'Ildione en secret l'honore de son choix,
Qu'Ardaric ait sur elle osé jetter la veuë,
Et briguer cette foy qu'à luy seul il croit deuë,
Ie crains qu'un tel espoir au lieu de s'affermir...

HONORIE.

Que n'ay-je donc mieux teu que j'aimois Valamir?
Mais quand on est bravée & qu'on perd ce qu'on aime,
Flavie, est-on si-tost maîtresse de soy-mesme?
D'Attila, s'il se peut, tournons l'emportement
Ou contre ma rivale, ou contre son amant,
Accablons leur amour sous ce que j'appréhende,
Promettons à ce prix la main qu'on nous demande,
Et faisons que l'ardeur de recevoir ma foy
L'empesche d'estre icy plus heureuse que moy.
Renversons leur triomphe. Etrange frénésie!
Sans aimer Ardaric j'en conçoy jalousie!
Mais je me vange, & suis en ce juste projet
Ialouse du bonheur, & non pas de l'objet.

FLAVIE.

Attila vient, Madame.

HONORIE.

Et bien, faiſons connoiſtre
Que le ſang des Céſars ne ſouffre point de maiſtre,
Et peut bien refuſer de pleine authorité
Ce qu'une autre refuſe avec témérité.

SCENE III.

ATTILA, HONORIE, FLAVIE.

ATTILA.

TOut s'apreſte, Madame, & ce grand Hyménée
Peut dans une heure ou deux terminer la journée,
Mais ſans vous y contraindre, & je ne viens que voir
Si vous avez mieux veu quel eſt voſtre devoir.

HONORIE.

Mon devoir eſt, Seigneur, de ſoûtenir ma gloire,
Sur qui va s'imprimer une tache trop noire,
Si voſtre illustre amour pour ſon prémier effet
Ne vange hautement l'outrage qu'on luy fait.
Puis-je voir ſans rougir qu'à la belle Ildione
Vous demandiez congé de m'offrir voſtre troſne,
Que....

ATTILA.

Toûjours Ildione, & jamais Attila!

HONORIE.

Si vous me préférez, Seigneur, puniſſez-la,
Prenez mes intéreſts, & preſſez voſtre flame
De remettre en honneur le nom de voſtre femme.
Ildione le traite avec trop de mépris,
Souffrez-en de pareils, ou rendez-luy ſon prix.
A quel droit voulez-vous qu'un tel manque d'eſtime,
S'il eſt gloire pour elle, en moy devienne un crime?

Qu'après que nos refus ont tous deux éclaté,
Le mien ſoit puniſſable où le ſien eſt flaté?
Qu'elle brave à vos yeux ce qu'il faut que je craigne,
Et qu'elle me condamne à ce qu'elle dédaigne?

ATTILA.

Pour vous juſtifier mes ordres & mes vœux
Ie croyois qu'il ſuffiſt d'un ſimple, *je le veux*;
Mais voyez, puiſqu'il faut mettre tout en balance,
D'Ildione & de vous qui m'oblige, ou m'offenſe.
Quand ſon refus me ſert le voſtre me trahit,
Il veut me commander quand le ſien m'obéit,
L'un eſt plein de reſpect, l'autre eſt gonflé d'audace,
Le voſtre me fait honte, & le ſien me fait grace:
Faut-il après cela qu'aux dépens de ſon ſang
Ie mérite l'honneur de vous mettre en mon rang?

HONORIE.

Ne peut-on ſe vanger à moins qu'on aſſaſſine?
Ie ne veux point ſa mort, ny meſme ſa ruïne,
Il eſt des chaſtimens plus juſtes & plus doux
Qui l'empeſcheroient mieux de triompher de nous.
Ie dy de nous, Seigneur, car l'offenſe eſt commune,
Et ce que vous m'offrez des deux n'en feroit qu'une.
Ildione pour prix de ſon manque de foy
Diſpoſe arrogamment & de vous & de moy!
Pour prix de la hauteur dont elle m'a bravée,
A ſon heureux amant ſa main eſt réſervée,
Avec qui ſatisfaite elle gouſte l'appas
De m'oſter ce que j'aime & me mettre en vos bras!

ATTILA.

Quel eſt-il cét amant?

HONORIE.

Ignorez-vous encore
Qu'elle adore Ardaric & qu'Ardaric l'adore?

ATTILA.

Qu'on m'améne Ardaric. Mais de qui ſçavez-vous...

HONORIE.

C'eſt une viſion de mes ſoupçons jaloux,

I'en suis mal éclaircie, & vostre orgueil l'avouë,
Et quand elle me brave, & quand elle vous jouë;
Mesme, s'il faut vous croire, on ne vous sert pas mal,
Alors qu'on vous dédaigne en faveur d'un rival.

ATTILA.

D'Ardaric & de moy telle est la différence,
Qu'elle en punit assez la folle préférence.

HONORIE.

Quoy, s'il peut moins que vous, ne luy volez-vous pas
Ce pouvoir usurpé sur ses propres Soldats?
Vn véritable Roy qu'opprime un fort contraire,
Tout opprimé qu'il est, garde son caractére,
Ce nom luy reste entier sous les plus dures loix,
Il est dans les fers mesme égal aux plus grands Rois,
Et la main d'Ardaric suffit à ma rivale
Pour luy donner plein droit de me traiter d'égale.
Si vous voulez punir l'affront qu'elle nous fait,
Réduisez-la, Seigneur, à l'Hymen d'un Sujet,
Ne cherchez point pour elle une plus dure peine
Que de voir vostre femme estre sa souveraine,
Et je pourray moy-mesme alors vous demander
Le droit de m'en servir & de luy commander.

ATTILA.

Madame, je sçauray luy trouver un supplice.
Agréez cependant pour vous mesme justice,
Et s'il faut un Sujet à qui dédaigne un Roy,
Choisissez dans une heure, ou d'Octar, ou de moy.

HONORIE.

D'Octar, ou..

ATTILA.

Les grands cœurs parlent avec franchise,
C'est une vérité que vous m'avez apprise:
Songez donc sans murmure à cét illustre choix,
Et remerciez-moy de suivre ainsi vos loix.

HONORIE.

Me proposer Octar!

ATTILA.

Qu'y trouvez-vous à dire?
Seroit-il à vos yeux indigne de l'Empire?
S'il eſt né ſans Couronne & n'eut jamais d'Etats,
On monte à ce grand troſne encor d'un lieu plus bas.
On a veu des Céſars, & meſme des plus braves,
Qui ſortoient d'artiſans, de bandoliers, d'eſclaves,
Le temps & leurs vertus les ont rendus fameux,
Et noſtre cher Octar a des vertus comme eux.

HONORIE.

Va, ne me tourne point Octar en ridicule,
Ma gloire pourroit bien l'accepter ſans ſcrupule,
Tyran, & tu dévrois du moins te ſouvenir
Que s'il n'en eſt pas digne, il peut le devenir.
Au defaut d'un beau ſang il eſt de grands ſervices,
Il eſt des vœux ſoumis, il eſt des ſacrifices,
Il eſt de glorieux & ſurprenants effets,
Des vertus de Héros, & meſme des forfaits.
L'éxemple y peut beaucoup. Instruit par tes maximes
Il s'eſt fait de ton ordre une habitude aux crimes,
Comme ta créature il doit te reſſembler,
Quand je l'enhardiray, commence de trembler.
Ta vie eſt en mes mains dès qu'il voudra me plaire,
Et rien n'eſt ſeur pour toy, ſi je veux qu'il eſpére.
Ton rival entre, Adieu, délibére avec luy,
Si ce cher Octar m'aime, ou ſera ton appuy.

SCENE IV.

ATTILA, ARDARIC.

ATTILA.

SEigneur, ſur ce grand choix je ceſſe d'eſtre en peine,
I'épouſe dès ce ſoir la Princeſſe Romaine,

Et n'ay plus qu'à prévoir à qui plus seurement
Ie puis confier l'autre & son ressentiment.
Le Roy des Bourguignons par ambassade expresse
Pour Sigismond son fils vouloit cette Princesse,
Mais nos Ambassadeurs furent mieux écoutez.
Pourroit-il nous donner toutes nos seuretez ?

ARDARIC.

Son Etat sert de borne à ceux de Méroüée,
La partie entr'eux deux seroit bien-tost noüée,
Et vous verriez armer d'une pareille ardeur
Vn mary pour sa femme, un frére pour sa sœur.
L'union en seroit trop facile & trop grande.

ATTILA.

Celuy des Visigots faisoit mesme demande.
Comme de Méroüée il est plus écarté,
Leur union auroit moins de facilité :
Le Bourguignon d'ailleurs sépare leurs Provinces,
Et serviroit pour nous de barre à ces deux Princes.

ARDARIC.

Ouy, mais bien-tost luy-mesme entre eux deux écrasé
Leur feroit à se joindre un chemin trop aisé,
Et ces deux Rois par là maistres de la contrée
D'autant plus fortement en défendroient l'entrée,
Qu'ils auroient plus à perdre, & qu'un juste courroux
N'auroit plus tant de Chefs à liguer contre vous.
La Princesse Ildione est orgueilleuse & belle,
Il luy faut un mary qui réponde mieux d'elle,
Dont tous les intérests aux vostres soient soumis,
Et ne le pas choisir parmy vos ennemis.
D'une fiére beauté la haine opiniastre
Donne à ce qu'elle hait jusqu'au bout à combatre,
Et pour peu que la veuille écouter un époux....

ATTILA.

Il luy faut donc, Seigneur, ou Valamir, ou vous,
La pourriez-vous aimer ? Parlez sans flaterie,
I'apprens que Valamir est aimé d'Honorie,
Il peut de mon Hymen concevoir quelque ennuy,
Et je m'asseurerois sur vous plus que sur luy.

ARDARIC.

C'eſt m'honorer, Seigneur, de trop de confiance.

ATTILA.

Parlez-donc, pourriez-vous gouſter cette alliance?

ARDARIC.

Vous ſçavez que vous plaire eſt mon plus cher ſoucy.

ATTILA.

Qu'on cherche la Princeſſe, & qu'on l'améne icy.
Ie veux que de ma main vous receviez la ſienne.
Mais dites-moy de grace attendant qu'elle vienne,
Par où me voulez-vous aſſeurer voſtre foy,
Et que ſeriez-vous preſt d'entreprendre pour moy?
Car enfin elle eſt belle, elle peut tout ſéduire,
Et vous forcer vous-meſme à me vouloir détruire.

ARDARIC.

Faut-il vous immoler l'orgueil de Torrismond?
Faut-il teindre l'Arar du ſang de Sigismond?
Faut-il mettre à vos pieds & l'un & l'autre troſne?

ATTILA.

Ne diſſimulez point, vous aimez Ildione,
Et propoſez bien moins ces glorieux travaux
Contre mes ennemis que contre vos rivaux.
Ce prompt emportement & ces ſubites haines
Sont d'un amour jaloux les preuves trop certaines,
Les ſoins de cét amour font ceux de ma grandeur,
Et ſi vous n'aimiez pas vous auriez moins d'ardeur.
Voyez comme un rival eſt ſoudain haïſſable,
Comme vers noſtre amour ce nom le rend coupable,
Comme ſa perte eſt juſte encor qu'il n'oſe rien,
Et ſans aller ſi loin délivrez-moy du mien:
Différez à punir une offenſe incertaine,
Et ſervez ma colére avant que voſtre haine.
Seroit-il ſeur pour moy d'expoſer ma bonté
A tous les attentats d'un amant ſupplanté?
Vous-meſme pourriez-vous épouſer une femme,
Et laiſſer à ſes yeux le maiſtre de ſon ame?

ARDARIC.

S'il étoit trop à craindre, il faudroit l'en bannir.

ATTILA.

Quand il eſt trop à craindre, il faut le prévenir.
C'eſt un Roy dont les gens meſlez parmy les noſtres
Feroient accompagner ſon éxil de trop d'autres,
Qu'on verroit s'oppoſer aux ſoins que nous prendrõs,
Et de nos ennemis groſſir les eſcadrons.

ARDARIC.

Eſt-ce un crime pour luy qu'une douce eſpérance
Que vous pourriez ailleurs porter la préférence.

ATTILA.

Ouy, pour luy, pour vous-meſme, & pour tout autre Roy,
C'en eſt un que prétendre en meſme lieu que moy.
S'emparer d'un eſprit dont la foy m'eſt promiſe,
C'eſt ſurprendre une place entre mes mains remiſe,
Et vous ne ſeriez pas moins coupable que luy,
Si je ne vous voyois d'un autre œil aujourd'huy.
A des crimes pareils j'ay deû meſme juſtice,
Et ne choiſis pour vous qu'un amoureux ſupplice!
Pour un ſi cher objet que je mets en vos bras
Eſt-ce un prix exceſſif qu'un ſi juſte trépas?

ARDARIC.

Mais c'eſt deshonorer, Seigneur, voſtre Hyménée
Que vouloir d'un tel ſang en marquer la journée.

ATTILA.

Eſt-il plus grand honneur que de voir en mon choix
Qui je veux à ma flame immoler de deux Rois,
Et que du ſacrifice où s'expîra leur crime
L'un d'eux ſoit le miniſtre & l'autre la victime?
Si vous n'oſez par là ſatisfaire vos feux,
Craignez que Valamir ne ſoit moins ſcrupuleux,
Qu'il ne s'impute pas à tant de barbarie
D'accepter à ce prix ſon illuſtre Honorie,
Et n'ait aucune horreur de ſes vœux les plus doux,
Si leur entier ſuccès ne luy couſte que vous;
Car je puis épouſer encor voſtre Princeſſe,
Et détourner vers luy l'effort de ma tendreſſe.

SCENE V.

ATTILA, ARDARIC, ILDIONE.

ATTILA *à Ildione.*

VOs refus obligeants ont daigné m'ordonner
De consulter vos vœux avant que vous donner,
Ie m'en fais une loy. Dites-moy donc, Madame,
Voſtre cœur d'Ardaric agréroit-il la flame?

ILDIONE.

C'eſt à moy d'obéïr ſi vous le ſouhaitez,
Mais, Seigneur....

ATTILA.

Il y fait quelques difficultez,
Mais je ſçay que ſur luy vous étes abſoluë.
Achevez d'y porter ſon ame irréſoluë,
Afin que dans une heure au milieu de ma Cour
Voſtre Hymen & le mien couronnent ce grand jour.

SCENE VI.

ARDARIC, ILDIONE.

ILDIONE.

D'Où viennent ces ſoupirs, d'où naiſt cette triſteſſe?
Eſt-ce que la ſurpriſe étonne l'allegreſſe,
Qu'elle en ſuſpend l'effet pour le mieux ſignaler,
Et qu'aux yeux du Tyran il faut diſſimuler?
Il eſt party, Seigneur, ſouffrez que voſtre joye,
Souffrez que ſon excez tout entier ſe déploye,

Qu'il faſſe voir aux miens celuy de voſtre amour.

ARDARIC.

Vous allez ſoupirer, Madame, à voſtre tour,
A moins que voſtre cœur malgré vous ſe prépare
A n'avoir rien d'humain, non-plus que ce barbare.
Il me choiſit pour vous, c'eſt un honneur bien grand,
Mais qui doit faire horreur par le prix qu'il le vend.
A recevoir ma main pourrez-vous eſtre preſte,
S'il faut qu'à Valamir il en couſte la teſte ?

ILDIONE.

Quoy, Seigneur?

ARDARIC.

Attendez à vous en étonner
Que vous ſçachiez la main qui doit l'aſſaſſiner.
C'eſt à cét attentat la mienne qu'il deſtine,
Madame.

ILDIONE.

C'eſt par vous, Seigneur, qu'il l'aſſaſſine !

ARDARIC.

Il me fait ſon bourreau pour perdre un autre Roy
A qui fait ſa fureur la meſme offre qu'à moy,
Aux dépens de ſa teſte il veut qu'on vous obtienne,
Ou luy donne Honorie aux dépens de la mienne,
Sa cruelle faveur m'en a laiſſé le choix.

ILDIONE.

Quel crime voit ſa rage à punir en deux Rois?

ARDARIC.

Le crime de tous deux c'eſt d'aimer deux Princeſſes,
C'eſt d'avoir mieux que luy mérité leurs tendreſſes,
De vos bontez pour nous il nous fait un malheur,
Et d'un ſujet de joye un excès de douleur.

ILDIONE.

Eſt-il orgueil plus laſche, ou laſcheté plus noire?
Il veut que je vous couſte, ou la vie, ou la gloire,
Et ſerve de prétexte au choix infortuné
D'aſſaſſiner vous-meſme, ou d'eſtre aſſaſſiné !

Il vous offre ma main comme un bonheur insigne,
Mais à condition de vous en rendre indigne !
Et si vous refusez par là de m'acquérir
Vous ne sçauriez vous-mesme éviter de périr !

ARDARIC.

Il est beau de perir pour éviter un crime,
Quand on meurt pour sa gloire, on revit dans l'estime,
Et triompher ainsi du plus rigoureux sort,
C'est s'immortaliser par une illustre mort.

ILDIONE.

Cette immortalité qui triomphe en idée
Veut estre, pour charmer, de plus loin regardée,
Et quant à nostre amour ce triomphe est fatal,
La gloire qui le suit nous en console mal.

ARDARIC.

Vous vangerez ma mort, & mon ame ravie....

ILDIONE.

Ah, vanger une mort n'est pas rendre une vie,
Le Tyran immolé me laisse mes malheurs,
Et son sang répandu ne tarit pas mes pleurs.

ARDARIC.

Pour sauver une vie, après tout, périssable,
En rendrois-je le reste infame & détestable ?
Et ne vaut-il pas mieux assouvir sa douleur,
Et mériter vos pleurs, que de vous faire horreur ?

ILDIONE.

Vous m'en feriez sans doute après cette infamie
Assez pour vous traiter en mortelle ennemie ;
Mais souvent la fortune a d'heureux changements,
Qui président sans nous aux grands événements.
Le Ciel n'est pas toûjours aux méchants si propice,
Après tant d'indulgence il a de la justice.
Parlez à Valamir, & voyez avec luy
S'il n'est aucun remède à ce mortel ennuy.

ARDARIC.

Madame....

ILDIONE.

Allez, Seigneur, nos maux & le temps preſſent,
Et les meſmes périls tous deux vous intéreſſent.

ARDARIC.

I'y vay, mais en l'état qu'eſt ſon ſort & le mien
Nous nous plaindrons enſemble & ne réſoudrõs rien.

SCENE VII.

ILDIONE.

TRéve, mes triſtes yeux, tréve aujourd'huy de larmes,
Armez contre un Tyran vos plus dangereux charmes,
Voyez ſi de nouveau vous le pourrez dompter,
Et renverſer ſur luy ce qu'il oſe attenter.
Reprenez en ſon cœur voſtre place uſurpée,
Ramenez à l'Autel ma victime échapée,
Rappelez ce couroux que ſon choix incertain
En faveur de ma flame allumoit dans mon ſein.
Que tout ſemble facile en cette incertitude!
Mais qu'à l'[illegible]r tout eſt pénible & rude,
Et qu'aiſément le ſéxe oppoſe à ſa fierté
Sa douceur naturelle & ſa timidité!
Quoy? ne donner ma foy que pour eſtre perfide!
N'accepter un époux que pour un parricide!
Ciel, qui me vois frémir à ce nom ſeul d'époux,
Ou rends moy plus barbare, ou mon Tyran plus doux.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIERE.

ARDARIC, VALAMIR.

Ils n'ont point d'épée l'un ny l'autre.

ARDARIC.

Seigneur, vos Devins seuls ont causé nostre perte,
Par eux à tous nos maux la porte s'est ouverte,
Et l'infidelle appas de leur prédiction
A jetté trop d'amorce à vostre ambition.
C'est de là qu'est venu cét amour Politique
Que prend pour attentat un orgueil tyrannique :
Sans le flateur espoir d'un avenir si doux,
Honorie auroit eu moins de charmes pour vous.
C'est par là que vos yeux la trouvent adorable,
Et que vous faites naistre un amour véritable,
Qui l'attachant à vous excite des fureurs
Que vous voyez passer aux derniéres horreurs.
A moins que je vous perde il faut que je périsse,
On vous fait mesme grace, ou pareille injustice ;
Ainsi vos seuls Devins nous forcent de périr,
Et ce sont tous les droits qu'ils vous font acquérir.

VALAMIR.

Ie viens de les quitter, & loin de s'en dédire,
Ils asseurent ma race encor du mesme Empire.
Ils sçavent qu'Attila s'aigrit au dernier point,
Et ses emportements ne les émeuvent point.
Quelque loy qu'il nous fasse, ils sont inébranlables,
Le Ciel en a donné des Arrests immüables,
Rien n'en rompra l'effet, & Rome aura pour Roy
Ce grand Théodoric qui doit sortir de moy.

ARDARIC.

Ils veulent donc, Seigneur, qu'aux dépens de ma teste
Vos mains à ce Héros préparent sa conqueste?

VALAMIR.

Seigneur, c'est m'offenser encor plus qu'Attila.

ARDARIC.

Par où luy pouvez-vous échaper que par là?
Pouvez-vous que par là posséder Honorie?
Et d'où naistra ce fils, si vous perdez la vie?

VALAMIR.

Ie me voy comme vous aux portes du trépas,
Mais j'espére après tout ce que je n'entens pas.

SCENE II.

ARDARIC, VALAMIR, HONORIE.

HONORIE.

SCavez-vous d'Attila jusqu'où va la furie,
Princes, & quelle en est l'affreuse barbarie?
Cette offre qu'il vous fait d'en rendre l'un heureux
N'est qu'un piége qu'il tend pour vous perdre tous deux.
Il veut sous cét espoir qu'il donne à l'un & l'autre
Vostre sang de sa main, ou le sien de la vostre,

Mais qui le ſerviroit ſeroit bien-toſt livré
Aux troupes de celuy qu'il auroit maſſacré,
Et par le deſaveu de cette obéïſſance
Ce Tigre aſſouviroit ſa rage & leur vangeance.
Octar aime Flavie & l'en vient d'avertir.

VALAMIR.

Euric ſon Lieutenant ne fait que de ſortir.
Le Tyran ſoupçonneux qui craint ce qu'il mérite
A pour nous deſarmer choiſi ce ſatellite,
Et comme avec juſtice il nous croit irritez,
Pour nous parler encor il prend ſes ſeuretez.
Pour peu qu'il euſt tardé, nous allions dans ſa Tente
Surprendre & prévenir ſa plus barbare attente,
Tandis qu'il nous laiſſoit encor la liberté
D'y porter l'un & l'autre une épée au coſté.
Il promet à tous deux de nous la faire rendre,
Dès qu'il ſçaura de nous ce qu'il en doit attendre,
Quel eſt noſtre deſſein, ou pour en mieux parler,
Dès que nous réſoudrons de nous entr'immoler.
Cependant il réduit à l'entiére impuiſſance
Ce noble deſeſpoir qui punit par avance,
Et qui ſe faiſant droit avant que de mourir
Croit que ſe perdre ainſi c'eſt un peu moins périr:
Car nous aurions péry par les mains de ſa Garde,
Mais la mort eſt plus belle alors qu'on la hazarde.

HONORIE.

Il vient, Seigneur.

SCENE III.

ATTILA, VALAMIR, ARDARIC, HONORIE, OCTAR.

ATTILA.

ET bien, mes illustres amis,
Contre mes grands Rivaux quel espoir m'eſt permis?
Pas un n'a-t'il pour ſoy la digne complaiſance
D'acquérir ſa Princeſſe en perdant qui m'offenſe?
Quoy! l'amour, l'amitié, tout va d'un froid égal!
Pas un ne m'aime aſſez pour haïr mon Rival!
Pas-un de ſon objet n'a l'ame aſſez ravie,
Pour vouloir eſtre heureux aux dépens d'une vie!
Quels amis! quels amans! & quelle dureté!
Daignez, daignez du moins la mettre en ſeureté:
Si ces deux intérefts n'ont rien qui la fléchiſſe,
Que l'horreur de mourir à leur defaut agiſſe,
Et ſi vous n'écoûtez l'amitié, ny l'amour,
Faites un noble effort pour conſerver le jour.

VALAMIR.

A l'inhumanité joindre la raillerie,
C'eſt à ſon dernier point porter la barbarie.
Après l'aſſaſſinat d'un frére & de ſix Rois
Noſtre tour eſt venu de ſubir meſmes loix,
Et nous méritons bien les plus crüels ſupplices
De nous eſtre expoſez aux meſmes ſacrifices,
D'en avoir pû ſouffrir chaque jour de nouveaux.
Puniſſez, vangez-vous, mais cherchez des bourreaux,
Et ſi vous étes Roy, ſongez que nous le ſommes.

ATTILA.

Vous? devant Attila vous n'étes que deux hommes,

Et dès qu'il m'aura plû d'abatre voſtre orgueil,
Vos teſtes pour tomber n'attendrõt qu'un coup d'œil
Ie fais grace à tous deux de n'en demander qu'une;
Faites-en décider l'épée & la fortune,
Et qui ſuccombera du moins tiendra de moy
L'honneur de ne périr que par la main d'un Roy.
Nobles gladiateurs, dont ma colére apreſte
Le ſpectacle pompeux à cette grande Feſte,
Montrez, montrez un cœur enfin digne du rang.
ARDARIC.
Voſtre main eſt plus faite à verſer de tel ſang,
C'eſt luy faire un affront que d'emprunter les noſtres.
ATTILA.
Pour me faire juſtice il s'en trouvera d'autres:
Mais ſi vous renoncez aux objets de vos vœux,
Le refus d'une teſte en pourra couſter deux.
Ie révoque ma grace, & veux bien que vos crimes
De deux Rois mes rivaux me faſſent deux victimes,
Et ces rares objets ſi peu dignes de moy
Seront le digne prix de cét illuſtre employ.
à Ardaric.
De celuy de vos feux je feray la conqueſte
De quiconque à mes pieds abatra voſtre teſte,
à Honorie.
Et comme vous paîrez celle de Valamir,
Nous aurons à ce prix des bourreaux à choiſir,
Et pour nouveau ſupplice à de ſi belles flames,
Ce choix ne tombera que ſur les plus infames.
HONORIE.
Tu pourrois eſtre laſche & crüel jusque-là!
ATTILA.
Encor plus, s'il le faut, mais toûjours Attila,
Toûjours l'heureux objet de la haine publique,
Fidelle au grand dépoſt du pouvoir tyrannique,
Toûjours...
HONORIE.
Achéve & dy que tu veux en tout lieu
Eſtre l'effroy du Monde & le fléau de Dieu,

Etale insolemment l'épouvantable image
De ces fleuves de sang où se baignoit ta rage,
Fay voir...

ATTILA.

Que vous perdez de mots injurieux
A me faire un reproche & doux & glorieux!
Ce Dieu dont vous parlez de temps en temps sévére
Ne s'arme pas toûjours de toute sa colére,
Mais quand à sa fureur il livre l'Vnivers,
Elle a pour chaque temps des déluges divers.
Iadis de toutes parts faisant regorger l'Onde
Sous un déluge d'eaux il abîma le Monde:
Sa main tient en réserve un déluge de feux
Pour le dernier moment de nos derniers neveux,
Et mon bras dont il fait aujourd'huy son tonnerre
D'un déluge de sang couvre pour luy la Terre.

HONORIE.

Lors que par les Tyrans il punit les Mortels,
Il réserve sa foudre à ces grands criminels
Qu'il donne pour supplice à toute la Nature,
Iusqu'à ce que leur rage ait comblé la mesure.
Peut-estre qu'il prépare en ce mesme moment
A de si noirs forfaits l'éclat du châtiment,
Qu'alors que ta fureur à nous perdre s'apreste
Il tient le bras levé pour te briser la teste,
Et veut qu'un grand éxemple oblige de trembler
Quiconque desormais t'osera ressembler.

ATTILA.

Et bien en attendant ce changement sinistre
I'oseray jusqu'au bout luy servir de ministre,
Et faire éxécuter toutes ses volontez
Sur vous & sur des Rois contre moy révoltez.
Par des crimes nouveaux je puniray les vostres,
Et mon tour à périr ne viendra qu'aprés d'autres.

HONORIE.

Ton sang, qui chaque jour à long flots distilez
S'échape vers ton frére & six Rois immolez,

Te diroit-il trop bas que leurs Ombres t'appellent?
Faut-il que ces avis par moy se renouvellent?
Voy, voy couler ce sang qui te vient avertir,
Tyran, que pour les joindre il faut bien-tost partir.

ATTILA.

Ce n'est rien, & pour moy s'il n'est point d'autre foudre,
I'auray pour ce départ du temps à m'y résoudre,
D'autres vous envoîroient leur frayer le chemin,
Mais j'en laisseray faire à vostre grand destin,
Et trouveray pour vous quelques autres vangeances
Quand l'humeur me prendra de punir tant d'offenses.

SCENE IV.

ATTILA, VALAMIR, ARDARIC, HONORIE, ILDIONE, OCTAR.

ATTILA *à Ildione.*

OV venez-vous, Madame, & qui vous enhardit
A vouloir voir ma mort qu'icy l'on me prédit?
Venez-vous de deux Rois soûtenir la querelle?
Vous révolter comme eux? me foudroyer cõme elle?
Ou mendier l'appuy de mon juste couroux
Contre vostre Ardaric qui ne veut plus de vous?

ILDIONE.

Il n'en mériteroit ny l'amour ny l'estime,
S'il osoit espérer m'acquérir par un crime:
D'un si juste refus j'ay dequoy me loüer,
Et ne viens pas icy pour l'en desavoüer.
Non, Seigneur, c'est du mien que j'y viens me dédire,
Rendre à mes yeux sur vous leur souverain empire,
Rattacher, réünir vostre vouloir au mien,
Et reprendre un pouvoir dont vous n'usez pas bien.

Seigneur, eſt-ce-là donc cette réconnoiſſance
Si hautement promiſe à mon obéiſſance?
I'ay quitté tous les miens ſous l'eſpoir d'eſtre à vous,
Par voſtre ordre mon cœur quitte un eſpoir ſi doux,
Ie me réduis au choix qu'il vous a plû me faire,
Et voſtre ordre le met hors d'état de me plaire!
Mon reſpect qui me livre aux vœux d'un autre Roy
N'y voit pour luy qu'oprobre, & que honte pour moy!
Rendez, rendez-le moy, cét empire ſuprême
Qui ne vous laiſſoit plus diſpoſer de vous meſme:
Rendez toute voſtre ame à ſon prémier ſouhait,
Recevez qui vous aime & fuyez qui vous hait.
Honorie a ſes droits, mais celuy de vous plaire
N'eſt pas, vous le ſçavez, un droit imaginaire,
Et pour vous appuyer Méroüée a des bras
Qui font taire les droits quand il faut des combats.

ATTILA.

Non, je ne puis plus voir cette ingrate Honorie
Qu'avec la meſme horreur qu'on voit une furie,
Et tout ce que le Ciel a formé de plus doux,
Tout ce qu'il peut de mieux, je croy le voir en vous.
Mais dans voſtre cœur meſme un autre amour murmure,
Lors que...

ILDIONE.

Vous pourriez croire une telle impoſture!
Qu'ay-je dit, qu'ay-je fait que de vous obéir,
Et par où jusque-là m'aurois-je pû trahir?

ATTILA.

Ardaric eſt pour vous un époux adorable.

ILDIONE.

Voſtre main luy donnoit ce qu'il avoit d'aimable,
Et je ne l'ay tantoſt accepté pour époux,
Que par cét ordre exprès que j'ay receu de vous.
Vous aviez déja veu qu'en dépit de ma flame
Pour vous faire Empereur...

ATTILA.

Vous me trompez, Madame,

Mais l'amour par vos yeux me sçait si bien dompter,
Que je ferme les miens pour n'y plus résister.
N'abusez pas pourtant d'un si puissant empire,
Songez qu'il est encor d'autres biens où j'aspire,
Que la vangeance est douce aussi bien que l'amour,
Et laissez-moy pouvoir quelque chose à mon tour.

ILDIONE.

Seigneur, ensanglanter cette illustre journée!
Grace, grace du moins jusqu'après l'Hyménée,
A son heureux flambeau souffrez un pur éclat,
Et laissez pour demain les Maximes d'Etat.

ATTILA.

Vous le voulez, Madame, il faut vous satisfaire,
Mais ce n'est que grossir d'autant plus ma colére,
Et ce que par vostre ordre elle perd de moments
Enfle l'avidité de mes ressentimens.

HONORIE.

Voyez, voyez plûtost par vostre éxemple mesme,
Seigneur, jusqu'où s'aveugle un grand cœur quand il aime,
Voyez jusqu'où l'amour, qui vous ferme les yeux,
Force & dompte les Rois qui résistent le mieux:
Quel empire il se fait sur l'ame la plus fiére;
Et si vous avez veu la mienne trop altiére,
Voyez ce mesme amour immoler pleinement
Son orgueil le plus juste au salut d'un amant,
Et toute sa fierté dans mes larmes éteinte
Descendre à la priére & céder à la crainte.
Avoir sçeu jusque-là réduire mon courroux,
Vous doit estre, Seigneur, un triomphe assez doux.
Que tant d'orgueil dompté suffise pour victime,
Voudriez-vous traiter vostre éxemple de crime,
Et quand vous adorez qui ne vous aime pas
D'un réciproque amour condamner les appas?

ATTILA.

Non, Princesse, il vaut mieux nous imiter l'un l'autre,
Vous suivez mon éxemple, & je suivray le vostre.

Vous

Vous condamniez, Madame, à l'Hymen d'un Sujet,
Rempliſſez au lieu d'elle un ſi juſte projet.
Ie vous l'ay déja dit, & mon reſpect fidelle
A cette digne loy que vous faiſiez pour elle,
N'oſe prendre autre régle à punir vos mépris.
Si Valamir vous plaiſt, ſa vie eſt à ce prix,
Diſpoſez à ce prix d'une main qui m'eſt deuë.
Octar, ne perdez pas la Princeſſe de veuë.
Vous, qui me commandez de vous donner ma foy,
Madame, allons au Temple; & vous, Rois, ſuivez-moy.

SCENE V.

HONORIE, OCTAR.

HONORIE.

TV le vois, pour toucher cét orgueilleux courage,
I'ay pleuré, j'ay prié, j'ay tout mis en uſage,
Octar, & pour tout fruit de tant d'abaiſſement
Le barbare me traite encor plus fiérement.
S'il reſte quelque eſpoir, c'eſt toy ſeul qu'il regarde.
Prendras tu bien ton temps? tu commandes ſa Garde,
La nuit & le ſommeil vont tout mettre en ton choix,
Et Flavie eſt le prix du ſalut de deux Rois.

OCTAR.

Ah, Madame, Attila depuis voſtre menace
Met hors de mon pouvoir l'effet de cette audace.
Ce deffiant eſprit n'agit plus maintenant
Dans toutes ſes fureurs que par mon Lieutenant,
C'eſt par luy qu'aux deux Rois il fait oſter les armes,
Et deux mots en ſon ame ont jetté tant de d'alarmes,
Qu'exprès à voſtre ſuite il m'attache aujourd'huy,
Pour m'oſter tout moyen de m'approcher de luy.
Pour peu que je vous quitte, il y va de ma vie,
Et s'il peut découvrir que j'adore Flavie....

HONORIE.

Il le sçaura de moy si tu ne veux agir,
Infame, qui t'en peux excuser sans rougir.
Si tu veux vivre encor, va cherche du courage.
Tu vois ce qu'à toute heure il immole à sa rage,
Et ta vertu qui craint de trop paroistre au jour
Attend les bras croisez qu'il t'immole à son tour!
Fay périr ou péry, prévien, lasche, ou succombe,
Vange toute la Terre ou grossy l'Hécatombe.
Si ta gloire sur toy, si l'amour ne peut rien, (mien.
Meurs en traistre, & du moins sers de victime au
Mais qui me rend, Seigneur, le bien de vostre vuë!

SCENE VI.

VALAMIR, HONORIE, OCTAR.

VALAMIR.

L'Impatient transport d'une joye impréveuë.
Nostre Tyran n'est plus.

HONORIE.

Il est mort!

VALAMIR. Ecoutez
Comme enfin l'ont puny ses propres cruautez,
Et comme heureusement le Ciel vient de souscrire
A ce que nos malheurs vous ont fait luy prédire.
A peine sortions-nous pleins de trouble & d'horreur
Qu'Attila recommence à seigner de fureur,
Mais avec abondance, & le sang qui bouillonne
Forme un si gros torrent que luy-mesme il s'étonne.
Tout surpris qu'il en est, *s'il ne veut s'arrêter*,
Dit-il, *on me paîra ce qu'il m'en va couster.*
Il demeure à ces mots sans parole, sans force,
Tous ses sens d'avec luy font un soudain divorce,

Sa gorge enfle, & du sang dont le cours s'épaissit
Le passage se ferme, ou du moins s'étressit.
De ce sang renfermé la vapeur en furie
Semble avoir étouffé sa colére & sa vie,
Et déja de son front la funeste pasleur
N'opposoit à la mort qu'un reste de chaleur,
Lors qu'une illusion luy présente son frére,
Et luy rend tout d'un coup la vie & la colére,
Il croit le voir suivy des Ombres de six Rois
Qu'il se veut immoler une seconde fois;
Mais ce retour si prompt de sa plus noire audace
N'est qu'un dernier effort de la Nature lasse,
Qui preste à succomber sous la mort qui l'atteint
Iette un plus vif éclat & tout d'un coup s'éteint.
C'est en vain qu'il fulmine à cette affreuse veuë,
Sa rage qui renaist en mesme temps le tuë:
L'impétueuse ardeur de ces transports nouveaux
A son sang prisonnier ouvre tous les canaux,
Son élancement perce ou rompt toutes les veines,
Et ces canaux ouverts sont autant de fonteines,
Par où l'ame & le sang se pressent de sortir,
Pour terminer sa rage & nous en garantir.
Sa vie à longs ruisseaux se répand sur le sable,
Chaque instant l'affoiblit & chaque effort l'accable,
Chaque pas rend justice au sang qu'il a versé,
Et fait grace à celuy qu'il avoit ménacé,
Ce n'est plus qu'en sanglots qu'il dit ce qu'il croit dire.,
Il frissonne, il chancelle, il trébuche, il expire,
Et sa fureur derniére épuisant tant d'horreurs
Vange enfin l'Vnivers de toutes ses fureurs.

SCENE DERNIERE.

ARDARIC, VALAMIR, HONORIE, ILDIONE, OCTAR.

ARDARIC.

CE n'eſt pas tout, Seigneur, la haine générale
N'ayant plus à le craindre avidement s'étale,
Tous bruſlent de ſervir ſous des ordres plus doux,
Tous veulent à l'envy les recevoir de nous.
Ce bonheur étonnant que le Ciel nous renvoye
De tant de Nations fait la commune joye,
La fin de nos périls en remplit tous les vœux,
Et pour eſtre tous quatre au dernier point heureux,
Nous n'avons plus qu'à voir noſtre flame avoüée
Du Souverain de Rome & du grand Méroüée,
La Princeſſe des Francs m'impoſe cette loy.

HONORIE.

Pour moy, je n'en ay plus à prendre que de moy.

ARDARIC.

Ne perdons point de temps en ce retour d'affaires.
Allons donner tous deux les ordres néceſſaires,
Remplir ce troſne vuide & voir ſous quelles loix
Tant de Peuples voudront nous recevoir pour Rois.

VALAMIR.

Me le permettrez-vous, Madame, & puis-je croire
Que vous tiendrez enfin ma flame à quelque gloire?

HONORIE.

Allez, & cependant, aſſeurez-vous, Seigneur,
Que nos Destins changez n'ont point changé mon cœur.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

othèque
d'Ottawa

ance
porte un volume
e date timbrée
payer une amen-
plus deux cents
de retard.

TI
Univers

For failu
or before
below the
cents, an
cents for